THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

DE

QUEBEC A MEXICO.

Ouvrages du même Auteur:

ÉDITION GRAND IN-18 JÉSUS.

A la Brunante.—Contes et récits.—*Les blessures de la vie.*—Une histoire de tous les jours - - - - 1 volume

De Québec à Mexico.—Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac. Edition complète - - - - - - - - - - - - - 2 —

Choses et autres.—Conférences, études, fragments - 1 —

Prix des quatre volumes brochés, quatre dollars.—
S'adresser franco à l'auteur.—Conseil Législatif, Québec,

Montréal—Typographie de Duvernay, Frères & Dansereau,
212 & 214 Rue Notre-Dame.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

DE QUEBEC A MEXICO

SOUVENIRS

De Voyage, de Garnison, de Combat et de Bivouac

PREMIER VOLUME

ÉDITION COMPLÈTE

Montréal :

DUVERNAY, FRERES ET DANSEREAU, EDITEURS.

1874

75613
'01

F1215
.F25
copy 2

1-16862

Á

L'HONORABLE J. A. CHAPLEAU

Ministre pour la Province de Québec

ET A

M. ELZEAR GERIN

Homme de Lettres.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE

En témoignage d'une bonne et vieille amitié

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

1 116

106

DE QUÉBEC A MEXICO.

I.

Avant le Déluge. — L'établissement du pays de Cocagne. — Un pupitre de collégien. — Comment l'histoire du Canada peut avoir quelque influence sur le choix d'une vocation. — En route ! — Une tombe. — La gloire militaire — Une goutte d'eau. — Rouse's Point. — Burlington. — Ce que c'est qu'un *sleeping car ?* — Troy. — Au voleur ! — L'Hudson d'Albany à New-York. — Les pilules de Bristol.

Comme il convient toujours de commencer son premier volume de la manière la plus grave possible, et que tous les sujets sérieux remontent à la période antédiluvienne, je me garderai bien d'enfreindre cette

règle méconnue trop souvent de nos jours, et, sous prétexte de vous mener sous le tropique, je m'en vais vous raconter une histoire.

Il lui manque, il est vrai, un certain air de jeunesse ; mais il me semble qu'abrités derrière ses cheveux blancs, nous n'en ferons que meilleure connaissance, et que notre poignée de main n'en sera que plus cordiale.

Lorsque Dieu, sortant de son éternel repos, se décida à pétrir le globe de ses mains divines et à l'envoyer rouler dans l'espace, ses cinq doigts, en s'imprimant dans la substance informe, laissèrent derrière eux, comme traces de leur pression, cinq grands continents.

Chacune de ces parties de la terre reçut l'ordre de garder pendant la durée des siècles l'empreinte oubliée par le doigt de l'Eternel.

L'Europe, qui avait à peine été effleurée, demeura blanche. L'Asie resta cuivrée comne les flancs de son Caucase et de ses Ourals. L'Amérique rougit d'indépendance et de plaisir en se sentant caressée par les brises sauvages de ses forêts. L'Océanie, brisée en se plaçant sur le sein des mers, conserva un peu de la physionomie du tout, et l'Afrique, malheureuse esclave, se couvrit d'un sombre voile de deuil, comme si elle avait prévu tous les malheurs que lui préparait l'avenir.

Puis, quand Dieu eut pétri de leur argile respective les populations de ces cinq vastes îles, il laissa errer pendant quelque temps son esprit snr l'immense

étendue de son ouvrage, de l'Orient à l'Occident, du pôle Arctique au pôle Antarctique, et voyant que les choses étaient bien à leur place, il se réserva pour l'avenir un petit coin de la terre où il devait plus tard — lorsque l'homme se serait bien habitué à voir couler la sueur de son front — établir le pays de Cocagne.

Quelques géographes en goguette, ignorant quels étaient les projets de la Providence, crurent faire une niche aux confrères qui viendraient après eux, en baptisant ce pays solitaire du nom de Canada — deux mensonges espagnols, qui veulent dire *aca* ici, *nada* rien ; — et dès ce jour, pour donner un démenti à ces savants, il fut décrété que tous ceux qui feraient leur apparition de ce côté-là de la boule, y deviendraient médecins, avocats, notaires, députés ou ministres.

Le pays de Cocagne était désormais un fait acquis à la science géographique, et le 18 avril 1844, j'arrivais, tout essoufflé, grossir l'heureuse phalange de ces prédestinés.

Comme un grand nombre de mes compatriotes qui se destinent aux honorables carrières sus-mentionnées, je fis tant bien que mal mes études dans un collége quelconque. J'y appris un soupçon de latin, quelque peu de français, et de la paresse, comme seul sait en faire un lézard.

Mon pupitre représentait en petit la chambre d'un célibataire de nos jours ; à cette exception près que la vieille malle, le lit de sangle réglementaire et la

chaise écloppée étaient remplacés par un tohu-bohu de vieux bouquins bien jaunis, de bouteilles d'encre donnant de fraternelles accolades à quelques flacons d'un vin assez hétéroclite, et d'un nombre très-restreint de classiques, neufs pour la plupart, et tous relégués dans un des coins les plus poudreux.

Malheureusement, entre certaines racines grecques — de votre connaissance, sans doute, — et un gros Virgile, édition *ad usum Delphini*, dont mon grand'-père m'avait fait l'héritier légitime — s'étaient discrètement glissés, sans qu'on ait jamais pu savoir comment, les trois volumes de la première édition de l'*Histoire du Canada* par Garneau.

Un soir — je n'avais pas encore fait mon thème, si je me souviens bien — j'entrouvris le fameux pupitre — histoire de flâner pendant l'étude. Un des tomes magiques était là ; je me mis à en lire quelques chapitres détachés, et cette nuit, je me couchai après avoir fait une importante découverte, qui va vous faire sourire. Je m'aperçus que nos ancêtres ne manquaient pas d'une certaine gloire militaire. Toute la nuit, je ne rêvai qu'Iroquois, Hurons, amiral Phipps, frère Latour, etc., tout cela entremêlé d'un tourbillon de tomahawks, de chevelures scalpées et de mille gentillesses *ejusdem farinæ*.

Comme l'imagination va vite, au collége surtout — cela dit sans malice aucune — quelques jours après avoir terminé la lecture de l'histoire de mon pays, je me surpris à me demander pourquoi le Canadien, ce fier soldat, ce hardi trappeur d'autrefois, n'était

plus qu'un humble pékin, dans toute l'acception du mot, un bon Berrichon échappé à l'un des romans de George Sand.

Je ne pus m'expliquer comment il se pouvait faire que la vivacité d'un sang ne pût se transmettre d'une génération à l'autre. L'expérience ne m'avait pas encore appris qu'à la fatigue toujours occasionnée par une longue lutte succède un moment d'apathie qui fait bientôt place à l'amour de la paix et de la tranquillité. Je crus que l'unique solution possible au théorème que je me posais serait de tâcher de faire agrandir le cercle rétréci des professions, où nous sommes obligés de graviter misérablement, au sortir du collége, en y ajoutant, par l'exemple, celle qui avait jeté un rayon si lumineux sur le bon "vieux temps" de notre histoire, la carrière militaire.

— Idée fille d'une cervelle née du vent ! pense déjà le lecteur qui vient à peine d'entrouvrir ce volume.

Oui, tout ce que l'on voudra ; mais je m'étais crânement posé en face de mon problême, décidé à en venir à bout, coûte que coûte, et Dieu sait si je tiens de mes dignes ancêtres une tête bretonne.

Pendant trois longues années je luttai, sans rompre d'une semelle, avec parents, amis, famille ; peine inutile. Dans l'armée anglaise, le grade était alors chose vénale, et, nonobstant l'appui du gouverneur-général, Sir Edmund Head, comme je n'étais pas assez heureux pour avoir suivi la mode du siècle, qui consiste naïvement, pour certaines célébrités, à

naître après leur père, force me fut de choisir entre renoncer à la carrière militaire ou m'expatrier.

Le jour où je me vis obligé de reprendre Pothier, mes malles se firent.

Une heure après, je causais avec le capitaine de l'*Europa*, M. Labelle : j'étais en route pour Montréal et de là pour Mexico où les lettres dont on m'avait fait porteur me mettaient à même de prendre du service.

Je ne décrirai pas le commencement de mon voyage. Tout le monde sait quels sont les délicieux paysages de Québec à Montréal, et d'ailleurs, j'avoue franchement n'avoir rien admiré ce soir-là ; j'avais sur le cœur les larmes que ma mère avait versées à mon départ. Du reste, la journée que je passai à Montréal ne fut guère propre à me faire oublier ma mélancolie ; on venait d'enterrer ce pauvre Paris (1) noyé, quelques jours auparavant, et, quoique je ne sois pas superstitieux, ce voyage commencé sur le bord d'une tombe me semblait de mauvais augure.

Un excellent ami, cette bonne Providence de la vie donnée par une autre Providence, avait tenu à m'accompagner depuis mon départ de Québec jusqu'à St. Lambert, terminus du chemin de fer de New-York, il y a quelques années. A quatre heures de

(1) M. Ovide Paris, jeune ingénieur et architecte de la ville de Montréal, frappé d'apoplexie le 13 Juillet 1864, en se baignant au Pied du Courant.

l'après-midi, je m'embarquais pour cette ville, après avoir pressé pour longtemps la main d'un compatriote :

— Adieu ! mon cher, me cria-t-il, au moment où la locomotive se mettait en marche. N'oubliez pas que Byron a dit que, pour avoir la gloire militaire, il faut mourir sur le champ de bataille, et voir son nom légué à la postérité avec une faute de typographie !

Plus tard, j'ai vu que la boutade du sceptique poëte renfermait plus de philosophie que cela ne semble de prime-abord. Combien de fois, là-bas, n'avons-nous pas semé des cadavres qui avaient renfermé de grandes âmes dont la vie n'avait été qu'abnégation ? Pourtant, la gloire militaire ne leur avait gardé qu'une simple croix de bois sur laquelle la main d'un soldat dévoué avait estropié un nom le plus souvent illisible, et en fait de pleurs, que les larmes de la pluie, les sanglots du vent qui venaient s'engouffrer dans les gorges solitaires de la Sierra-Madre.

Longtemps je tins, morne et silencieux, ma tête hors de la portière du wagon.

On a beau avoir vingt ans et de l'enthousiasme, cela donne toujours des spasmes à l'âme lorsque l'on quitte son pays, une première fois. Je suivis, tant que je pus le faire, les vagues de notre grand fleuve miroitant au soleil couchant, et il me semblait que mon cœur navré s'en allait, à mesure qu'elles disparaissaient à l'horizon.

Ce que c'est pourtant qu'une goutte d'eau, lorsqu'elle s'appelle le Saint-Laurent et qu'elle coule dans la patrie ! Jamais je ne l'ai trouvé aussi beau que ce soir-là : je ne puis dire si c'était par un effet des sombres idées où j'étais plongé ; mais il me paraissait avoir un peu de cette coquetterie qu'a une poitrinaire, lorsqu'elle va mourir.

J'en étais là dans mes réflexions qui commençaient à friser la gaieté des "*Nuits d'Young*," lorsqu'une rude tape, m'arrivant sur l'épaule, me fit faire un soubresaut, lequel soubresaut me mit face à face avec la figure joufflue et enluminée d'un monsieur tout chamarré de boutons et de galons dorés. C'était un douanier américain, et nous étions à Rouse's-Point, là où se terminent deux énormes contradictions : une monarchie qui ne voit jamais le soleil se coucher sur ses terres, et le gouvernement du peuple par le peuple. Ce bon monsieur me demanda, avec une intonation nasale fortement prononcée, tout ce que j'avais en fait de clefs sur moi ; mais, sur production de mon passeport, il me salua profondément, me souhaita un bon voyage, et cinq minutes après, quelques bouteilles d'une bonne vieille eau-de-vie que ma mère m'avait glissées dans ma malle faisaient triomphalement leur entrée sur le territoire de la République, sans être molestées le moins du monde.

De Rouse's-Point, le train se rend à Burlington, petite ville de l'état du Vermont, assise sur les bords du poétique lac Champlain, et qui présente un charmant effet de paysage.

L'Etat du Vermont est assez pittoresque ; le commencement ressemble beaucoup au Canada : même végétation, mêmes mœurs, mêmes chaumières ; seulement vers le milieu le sol est assez accidenté, et l'on dirait qu'il se *yankéfie*, à mesure qu'il devient plus montagneux.

Il était onze heures du soir lorsque nous quittâmes Burlington, et fatigué je pris un *sleeping car*. On ne saurait avoir une idée de ce que peut être un wagon-lit sur un chemin de fer américain, et je ne puis en faire une meilleure description que celle que m'en donnait un spirituel flâneur. Ce sont des *chars à dormir*, — traduction littérale, — debout, le lendemain, après avoir fait passer une nuit blanche. A peine se croit-on installé pour quelque temps sur le matelas hyperbolique qui les couvre, qu'un commis entêté choisit exactement ce moment-là pour venir nous demander, toutes les cinq minutes, notre billet de passage. Puis à l'instant où, lassés et ahuris, nous nous disposons à nous endormir, un gros rosbif, orné d'un *brandy nose* excessivement prononcé, vous arrive à l'état de projectile, et tout en baragouinant une litanie de "Je vous demande pardon, monsieur," vous rélègue avec un sang-froid épatant dans la partie extrême nord-ouest de votre instrument de supplice.

Au gros monsieur classique, qui s'était donné bien de garde de manquer au rendez-vous, j'ajouterai le caquetage d'un certain nombre de blessés fédéraux, se racontant avec force "goddams" leurs prouesses et leurs aventures, et l'on peut juger s'il était

possible de fermer un tant soit peu le coin de l'œil. Cependant, à leur louange, je dois dire que leurs récits étaient moins soporifiques que les ronflements sonores de mon massif voisin, et presque tous ils les terminaient en jurant, mais un peu tard, qu'ils ne se rengageraient pas, dût-on leur offrir la présidence des Etats-Unis.

Pendant la nuit, nous passons les stations de Rutland et de North-Bennington, après avoir changé de wagons trois fois, et le matin nous arrivons à Troy, horrible faubourg enveloppé fièrement dans la fumée de ses manufactures, bâti en briques rouges, à toits plats et aux trottoirs en terre cuite.

Ce fut dans la gare de cette ville que l'affiche traditionnelle, m'assure-t-on, aux Etats-Unis :

" *Beware of pickpockets !* "

me frappa pour la première fois.

Je me suis toujours un peu habitué à juger un peuple d'après ses coupe-jarrets et ses siffle-bourses, pour la simple raison que lorsque, j'étais enfant, ma bonne répétait souvent :

— Petit, quand tu voudras bien connaître une personne, commence toujours par ses défauts et ses mauvaises qualités.

Mais je confesse sincèrement que les exploits des Gringalets américains laissent loin derrière eux ce que l'Europe a pu produire de plus subtil et de plus scientifique dans le genre.

Le filou yankee, suivant la classe à laquelle il appartient — il y en a de toutes les classes — vous fera votre bourse de mille manières ; en cirant vos bottes, en brossant votre habit, en vous offrant un fiacre, un verre de vin, à dîner même, toujours en se rendant nécessaire, aimable et poli.

C'est le lion, le d'Orsay de la truanderie.

Puis avec cela, il a toujours une moustache si provocante, des petits airs marquis de régence, et une figure d'honnête bourgeois tellement rassurante que ce serait le dernier homme du monde que vous prendriez sur vous de soupçonner d'indélicatesse.

De Troy à Albany, la distance n'est pas longue ; aussi y arrive-t-on en trois quarts d'heure.

Albany est une ville plus considérable que Montréal, bâtie sur l'Hudson, à cet endroit à peine plus large que le Saint-Charles devant Québec. Ses rues sont spacieuses et bordées d'arbres, ses trottoirs sont immenses, et ses habitants résument tout ce qu'il y a de plus yankee.

J'appris que le bateau à vapeur sur lequel j'avais un billet de passage, ne devait partir qu'à sept heures et demie du soir. Il était, dit-on, retardé par une marche que les troupes confédérées faisaient sur Washington. Force me fut donc d'attendre jusqu'au soir et de descendre à l'hôtel de Lavan, palais de marbre, réunissant à un luxe inouï, les commodités les plus minutieuses de la vie privée.

De la fenêtre de ma chambre, faisant face à l'Hudson, j'apercevais les vapeurs qui le sillonnaient

en tous sens. A chaque moment, c'étaient les cris stridents du sifflet des trains qui partaient et couraient dans toutes les directions, et dans l'espace de six minutes, j'ai compté onze locomotives arrivant à la gare les unes après les autres. Quels hommes d'affaires et quels négociants que ces Américains !

A sept heures je quittais Albany par le *Saint-John*, grand palais flottant, qui devait plus tard, hélas ! en faisant explosion, jeter le deuil dans un si grand nombre de familles. A peine étions-nous sortis du port que nous échouâmes sur un des nombreux bancs de sable qui en bouchent l'entrée, et ce ne fut qu'après être restés là quatre longues heures, par un magnifique clair de lune, que nous réussîmes à nous remettre à flot.

Rien de plus beau et de plus grandiose que ces paysages de l'Hudson, auxquels presque toujours se rattache une légende.

On se croirait en plein Rhin, ou mieux encore en plein Saint-Laurent, et je me pris à regretter amèrement le retard forcé qui nous avait empêchés de les admirer à notre aise ; car maintenant que nous voguions, la lune avait jugé à propos de se coucher derrière de gros nuages.

Cette nuit, nous laissons derrière nous West-Point, qui renferme la célèbre école militaire de ce nom, retraite favorite du vieux général Scott ; le village de Crotton, où se trouve l'immense aqueduc qui fournit l'eau à la ville de New-York tout entière, et qui a coûté le modeste chiffre de $14,000,000 ; Sing-Sing,

le bagne célèbre ; Tarrytown, bourg où se fit prendre le romanesque major André, pendant la révolution de 1780 ; Tappan, où il fut pendu ; Sunnyside, résidence d'une des plus charmantes plumes américaines, Washington Irving ; Fordham, qui possède un magnifique collége catholique dirigé alors par un Canadien, le Rév. P. Moylan ; le fort Washington, fameux dans les annales du dernier siècle par la capture de 2,000 prisonniers qu'y firent les troupes anglaises ; puis enfin Manhattanville, où le naturaliste Audubon est venu écrire quelques-unes de ses plus gracieuses descriptions.

Tous ces villages sont délicieusement encadrés dans les pittoresques montagnes des Highlands et des Catskills, et présentent l'effet le plus coquet, vus du fleuve, avec leurs formes amphithéâtrales qui s'allongent sur leurs versants rocailleux.

A mesure qu'un officier américain, né au Canada, m'expliquait les noms et les faits historiques se rattachant à ces lieux qui fuyaient rapidement, pour aller se cacher dans l'épaisse traînée de fumée laissée derrière lui par le vapeur, je maugréais intérieurement d'avoir cédé aux charmes d'un voyage de nuit. Aussi, de bon matin, étais-je à flâner sur le pont. Mais, hélas ! plus rien, si ce n'est de sales bateaux pêcheurs, des manufactures enfumées, et çà et là, gravés sur les rochers et les granits du rivage, de longues annonces réclamant l'attention du public en faveur du "Baume de Wistar," de "l'Eau de Floride," ou du "Sozodont."

L'esprit de mercantilisme de nos nasillards voisins se manifestait jusque sur les rives dont ils sont si fiers, et m'annonçait les approches d'une grande ville.

En effet, au loin se dessinent, dans le brouillard du matin, Jersey et New-York couchée nonchalemment sur son île, et je descends dans ma cabine m'occuper un instant de mes bagages, tout en me demandant si Lamartine pourrait écrire de nouveau son *Lac*, assis sur un rocher qui lui parlerait des " Pilules de Bristol."

II.

NEW-YORK.

Un atome de préface.—Carthage à propos de New-York.—Quelles éponges !—Un boyau qui n'est pas vide.—L'église de la Trinité.—Les apôtres de nos jours.—Une balle perdue.—Des compatriotes.—Le parc Central.—Brooklyn.—Le père Lachaise américain.—Une réclame sur un cercueil.—Adieu !—Le baron Gauldrée-Boilleau.—De grand matin.—Un ange tombé.—Un enfer.—Les Cinq-Points.—Une visite au *Courrier des Etats-Unis*.—La corvette française le *Phlégéton*.—Les salons de madame la baronne de Trobriand.—Le Steven's House.—Au bruit du vent.

Maintenant que je suis installé douillettement dans mon hôtel, le *Metropolitan*, à l'endroit même où le prince de Talleyrand écrivait une brochure à sensation sur les Etats-Unis — je parle de cent ans, — il

me sera bien permis de loger un mot à propos de la préface que je n'ai pas mise à la tête de mon carnet de voyage.

Pour ne pas être obligé d'en faire une, je préfère en causer, et pour qu'elle n'en ait pas l'air du tout, je commets une innovation littéraire et je la place au second chapitre.

Une préface pour moi est simplement une petite réclame où l'auteur, sans avoir l'air d'y toucher le moins du monde, se brûle sous le nez le plus "doulcettement" possible, comme dirait Rabelais, force encens et force parfums aux dépens de sa chatouilleuse modestie. Vous connaissez tous ces vers :

> Il se crut un grand homme et fit une préface.

Quant à moi, je ne crois pas plus à la modestie d'un auteur, que Théophile Gautier ne croyait à l'ingénuité d'un capitaine de dragons ; et comme je ne voudrais pas troquer, contre le gros titre de littérateur, mes coudées franches de militaire, de touriste, ou, si vous l'aimez mieux, de rêveur, comme on m'appelait au régiment, j'esquisse à grands coups de crayon mes flâneries et mes impressions, me gardant bien surtout d'y mettre trop d'ordre. Pour avoir de l'ordre, il faut ne pas être comme Régnier, qui disait :

> J'écris très-rarement et me plais à le faire ;
> Non pas que la paresse en moi soit ordinaire ;
> Mais sitôt que je prends la plume à ce dessein,
> Je crois prendre en galère une rame à la main.

Ma plume est comme celle de l'immortel devancier de Molière. Il me faut y réfléchir longtemps, avant de me laisser séduire par ses chatteries ; mais une fois le moment de réflexion passé, je griffonne d'un seul trait ma blanche feuille de papier. Aussitôt qu'elle est terminée, je la fais voltiger sur la tête de ceux qui m'entourent, sans même crier : " Gare ! " leur laissant le soin de deviner si elle sent le goudron, la poudre, l'algue marine, les parfums d'un salon, d'un boudoir ; si elle laisse échapper un gros rire de caserne, une furtive larme de poète.

J'ai contracté ce laisser-aller dans mes pérégrinations lointaines, et tous les jours mon médecin me défend de changer mes vieilles habitudes, cela pouvant, dit-il, nuire à la guérison de mes rhumatismes.

Maintenant que voilà le grand mot lâché, rhumatismes, c'est assez causer, et je reprends ma plume pour vous expliquer comment nos bons voisins savent adapter délicieusement les légendes de l'histoire ancienne aux temps primitifs de la leur.

Lorsque Hudson, poussé par le démon de l'inconnu, ce roi des existences déclassées, vint enraper son ancre sur les rochers de l'île où la main de l'homme a jeté New-York, il demanda au sachem des Peaux-Rouges — on était encore poli en ces temps de soudards et de routiers — de vouloir bien lui en concéder une partie.

A quoi le chef se rendit gracieusement, en lui permettant de s'approprier la quantité de terre que pourrait couvrir une peau d'élan. (1)

Le loup de mer riposta au fier sagamos, en homme qui connaît son histoire ancienne sur le bout de son doigt. Faisant exactement comme le fondateur de Carthage, il découpa en étroites lanières la peau de l'animal, et par ce moyen se vit possesseur d'une vaste étendue de terrain.

Jusqu'ici, il n'y a rien d'extraordinaire ; mais voici venir le beau de l'affaire.

Les Indiens furent tellement enchantés de ce cours d'histoire que le soir il y eut noce générale, aux dépens du nouveau propriétaire — les propriétaires ont toujours payé les vitres cassées, — et, lorsque les cerveaux échauffés furent arrivés à ce degré d'ivresse où l'on éprouve le besoin irrésistible de faire de la musique vocale, ou de prononcer un discours, le chef se leva après des prodiges d'équilibre, et décréta qu'à l'avenir l'île s'appellerait Manhattan — en indien " Manahactanienks " — joli petit nom qui signifie, en français, " lieu où nous avons tous perdu les jambes ! "

Cet *aparte* fut reçu par un tonnerre d'applaudissements.

---

(1) Cette bourde est racontée tout au long dans un Guide de New-York intitulé : " *New-York as it is,* " par Miller. Cet écrivain prenait sans doute les étrangers qui visitent la reine du Nouveau-Monde pour les cousins-germains de MM. Perrichon et Prud'homme.

A les voir tous, raides comme la justice, exécuter, à la lueur mourante des feux, leurs danses infernales, on eût dit qu'ils connaissaient de longue date le fameux vers qui a tué Alfred de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

De nos jours, on semble ne pas avoir perdu le souvenir de cette soulographie homérique ; car en 1864 la ville impériale offrait à ses libres citoyens 9,270 tavernes et cafés où ils pouvaient s'imbiber à volonté. Un certain dimanche, M. Hale Smith, célèbre écrivain américain, s'étant mis en tête de compter le nombre de personnes qui, pendant cinq heures consécutives, entreraient dans deux tavernes de la ville, arriva à l'effrayant total de 1,054, dont 450 hommes, 455 femmes, 91 adultes et 68 petites filles.

On peut se faire une idée des profits que font ces établissements, lorsqu'on saura que les propriétaires de jardins où se débite le "lager beer," payent volontiers cinq cents dollars aux grandes associations qui viennent passer une journée chez eux.

— Quelles éponges ces gaillards-là doivent avoir au fond de l'estomac ! me disait pendant une promenade dans Broadway, lors de mon second passage à New-York, le capitaine de Merles, vieil officier du 81e de ligne, qui s'en allait prendre sa retraite.

A part cette ingurgitation quotidienne qui, si elle n'a pas le mérite de surprendre le stoïque Yankee, étonne grandement l'étranger, je ne vois rien de plus digne d'attention que Broadway, cette immense artère

de dix-huit milles, qui parcourt la ville d'une extrémité à l'autre. On ne saurait se figurer le pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, courant, flânant, criant, sifflant — on fait de tout là-bas — le tohu-bohu de chevaux, de voitures, d'omnibus, se heurtant et se croisant au milieu des colis qui se meuvent, des conducteurs qui jurent et tempêtent, des chiens qui aboient et des sergents de ville qui restent graves et imperturbables dans ce pandœmonium à rendre fou ou maniaque !

Au dire du *Directory* de New-York, plus de 18,000 voitures circulent en une seule journée dans cette interminable entraille ; et chose très-drôle pour une République, où tout devrait être sur un haut pied d'égalité, je n'ai jamais vu les piétons se faire éclabousser par un luxe aussi écrasant d'équipages aux écussons armoriés.

Le duc de Lévis ne pensait guère être si près de la vérité, lorsqu'il écrivait, il y a cinquante ans :

— J'ai connu des partisans outrés de l'égalité à qui il ne manquait qu'une généalogie pour être les plus vains des hommes.

Pour l'étranger, Broadway est le seul point convenable où l'on puisse se passer la fantaisie de chercher à connaître superficiellement les éléments hétérogènes dont se compose la société de New-York.

Là, on verra le lion de la fashion coudoyer le mendiant sans pain et sans espoir ; la riche désœuvrée jeter dédaigneusement sa mince aumône dans la sébille de la mère de famille qui meurt de faim

et manque de travail ; le millionnaire de la 5e avenue faire d'un air modeste décrotter ses bottes, par un gamin déguenillé ; le courtier de Wall-Street se croire déjà marquis de Carabas, parce que l'or a été en hausse ou en baisse ce matin ; l'émigrant, trompé par de vils traiteurs, demander en pleurant de l'emploi à des indifférents qui ne comprennent pas sa langue ; (1) toutes les grandeurs enfin, toutes les misères qui rendent une ville riche et célèbre.

Si, fatigué de toute cette comédie baptisée par Jules Noriac du nom de "Bêtises humaines," l'étranger veut oublier tous ces ris et tous ces sanglots en présence de ce que l'activité et l'énergie peuvent faire, il n'a qu'à grimper les 320 pieds du clocher de l'église de la Trinité, pour avoir une des plus pittoresques vues qu'il soit donné à un touriste d'embrasser. A ses pieds, il verra ces hommes si fiers ou si suppliants, si hautains ou si malheureux, il n'y a qu'un instant, ne formant plus qu'une masse grouillante d'animalcules confondus dans un grand tout. Autour de lui, s'étendront, comme les simples coups du crayon d'une esquisse topographique, Broadway, Bowery, et les centaines de rues et impasses qui forment New-York, Jersey, Brooklyn et Williamsburg. Puis, au loin,

(1) Lors de mon premier séjour à New-York, une société de recruteurs avait fait venir de Belgique et d'Allemagne un vaisseau chargé d'émigrants, sous le prétexte de leur donner du travail. Arrivés au quai du "Castle-Garden," on les mit dans la pénible alternative de se faire soldats ou de mourir de faim à l'étranger ! Chaque homme engagé ainsi donnait à ces vendeurs de chair humaine un bénéfice net de $300 à $400.

tant que l'œil peut aller, d'un côté les bords de l'Hudson, de l'autre les solitudes de l'Atlantique.

Ce coup d'œil charmant gratuit pour le voyageur coûte assez cher à la corporation de l'église méthodiste de la Trinité. Le recteur touche dix mille dollars d'appointements par an et a de plus un logement princier. Ses six assistants ont maisons séparées et six mille dollars de traitement. En outre, tous sont permanents, et ont droit à de magnifiques présents, à un tour d'Europe, à une pension en cas de maladie, et à la retraite quand ils seront vieux. Ce ne sont pas les seuls qui jouissent de ces avantages ; beaucoup de ministres touchent des sommes aussi fabuleuses, ce qui n'empêche pas la population de New-York de compter 500,000 catholiques et 350,000 protestants.

En descendant du clocher de la Trinité, l'âme encore toute pleine de ce que je venais d'admirer, je fus témoin d'un meurtre commis avec le plus grand sang-froid du monde. Je venais de parcourir lentement, après les avoir lues, une à une, la longue file d'épitaphes qui ornent les tombeaux des révolutionnaires de 1770, et j'étais en train de songer à "l'Espion" de Fenimore Cooper, lorsque tout-à-coup j'entends un coup de carabine partir du milieu d'un peloton de soldats, et immédiatement, de l'autre côté de la rue, un homme tomber à la renverse.

Tout le monde de faire cercle autour du blessé, et de s'informer auprès de l'officier de la cause de cette mort d'homme.

Quelle fut sa réponse, croyez-vous ?

— Ce n'est rien, dit-il ; un simple accident : nous conduisons des recrues au dépôt. Il vient de nous en échapper une, et nous avons pris monsieur pour elle.

Tout cela de l'air d'un homme qui vous demande pardon de vous avoir coudoyé ! Franchement, je fus atterré de ce sang-froid, et il paraît que les assistants firent de même, car le lieutenant finit ses excuses en commandant à son détachement : " *Forward !* " de l'air d'un homme bien fâché d'avoir ainsi jeté sa poudre aux moineaux, et disparut au pas accéléré.

Ils appellent cela de la liberté, paraît-il.

Du reste, rien d'étonnant ; toujours, sur terre, l'homme prendra plaisir à accoler à tout ce qu'il y a de saint et de sublime le repoussant, le hideux ou le burlesque. On dirait qu'il n'a été créé que pour faire des antithèses.

Je remontais le boulevard, en proie aux tristes réflexions qu'avait éveillées en moi cet acte de froide barbarie, lorsque je me trouvai face à face, au coin d'une rue, avec un compatriote de Québec. A l'étranger, qui dit pays, dit famille. Nous nous embrassâmes, et il m'apprit la présence en ville du Dr. Roy, de sa femme, et de MM. Chapleau, Edouard Gauthier, Alexis Giard et Soupras.

Le soir, nous nous étions tous donné une cordiale poignée de main. Il semblait que nous nous connaissions depuis des siècles, et le lendemain, madame

Roy, le docteur et moi nous visitions ensemble le Parc Central.

Le Parc Central, malgré ses 843 acres de terrain, n'est pas aussi grand, il s'en faut de beaucoup, que le bois de Boulogne ; néanmoins, aucun des parcs de Londres ne peut lui être comparé. Des sommes immenses ont été dépensées pour son établissement ; sans doute, de prime abord, il peut frapper l'étranger un instant ; mais après avoir parcouru ses vingt-un milles de promenades, on s'aperçoit bien vite de la vérité du vers de Lamothe-Houdard :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

On peut admirer un moment des lacs, des vallées et des collines artificielles ; mais la nature finit toujours par l'emporter sur l'art, et l'on part de là avec l'envie la plus irrésistible de laisser aller son regard sur un arbre que la main de l'homme n'a pas planté, de fouler aux pieds une terre vierge de la bêche d'un horticulteur.

D'un jardin anglais à un cimetière il n'y a pas loin, et en sortant du parc, madame Roy exprima le désir d'aller prier un instant au cimetière de Greenwood, le Père Lachaise américain.

Pour se rendre à Greenwood, il faut traverser la rivière de l'Est et une partie de Brooklyn, petit village en 1816, aujourd'hui ville de plus de 200,000 âmes !

De toutes les merveilles que renferme le nouveau-monde, ce cimetière est peut-être ce qu'il y a de plus solennel, de plus religieux et de plus imposant.

Tout, depuis son modeste gazon, ses arbres élancés, ses bosquets, jusqu'à ses eaux dormantes où se penchent pour pleurer de longues files de saules et de cyprès, tout respire cette douce mélancolie, ce douloureux silence que nous nous plaisons par moment à laisser planer, dans nos heures de sombres rêveries, sur la pierre qui nous couvrira un jour. Si je ne tenais pas à rendre à la patrie le peu de poussière qu'elle m'a donnée, il me prendrait par fois, en me promenant sous ces allées touffues, le désir d'aller mourir à New-York, pour me voir dormir doucement sur le bord du *Sylvan Lake*, entre la modeste tombe de Dohummé, la chaste fille des bois, qui échangea si vite le satin de sa couche nuptiale contre un frais suaire, et la tombe solitaire du pauvre poète McDonald Clark. Je pourrais réfléchir tout à mon aise, dans mon lit de gazon, sur les vanités des choses humaines, en voyant à mes pieds le monument fastueux de mademoiselle Canda, qui a coûté $10,000, exactement la dot qu'elle devait avoir le jour de son mariage ; et si j'avais le malheur de m'y trop ennuyer, je n'aurais qu'à faire chorus aux éclats de rire des touristes qui viendraient pour ne pas visiter ma tombe, en les entendant lire à haute voix la réclame suivante affichée sur le tombeau d'en face :

" Le Baume Grec pour les Cheveux est maintenant en vente, et occupe la première place parmi les découvertes scientifiques les plus importantes.

" Les principaux ingrédients dont on se sert pour sa préparation furent classés par les *Anciens Grecs* qui

s'en servaient pour échapper à la calvitie ; car l'histoire nous informe que cette grande nation fut, à un moment donné, affligée de ce triste inconvénient qui se propagea d'une manière alarmante jusqu'à la découverte de ce précieux cosmétique, faite par *Hippocrate* 430 *avant Jésus-Christ*, et gardée secrètement *jusjurandum*, par ceux qui appartenaient à la Corporation sacrée d'*Esculape*.

" *Socrate*, qui était l'ami intime d'*Hippocrate* et qui partageait entièrement ses idées, le recommanda non-seulement pour la pousse des cheveux, mais encore comme grand préservatif contre les maux de tête et *la perte de la mémoire*.

" Il était tellement convaincu de ses vertus, que lorsque *Xénophon* tomba de cheval, à la bataille qui se livra près de *Délium*, il le prit sur ses épaules, passa par-dessus les cadavres des *Athéniens* et rencontrant *Thésalius*, fils d'*Hippocrate*, il l'envoya immédiatement chercher le *Baume Grec* et en appliqua des compresses sur le front du blessé, craignant que, dans l'excitation du moment, il ne perdît la mémoire pour toujours.

" D'après une autre source très-authentique, le *Docteur Kélemen*, propriétaire de cette exquise préparation, apprend que 202 *avant Jésus-Christ*, une grande peste s'abattit sur *Rome*. Tous ceux qui n'en moururent pas demeurèrent chauves, et le bruit des merveilleuses cures de l'onguent qu'il vous offre aujourd'hui, étant parvenu aux oreilles du gouverneur, il dépêcha immédiatement une députation aux cités

de *Kos* et de *Knidos*, pour les supplier de lui envoyer quelques amphores du :

" BAUME GREC POUR LES CHEVEUX. " (1)

Du bouffon et du grotesque à côté de douleurs vraies et navrantes ! De la réclame sur le couvercle d'un cercueil ! Aussi, aux Etats-Unis, l'étranger a-t-il toujours peur d'admirer ou de pleurer, dans la crainte d'être obligé cinq minutes plus tard de rire et d'oublier !

Mais pendant que je m'amuse à faire ces réflexions, mes compatriotes sont tous venus, les uns après les autres, me souhaiter le bonheur et me dire adieu.

Le bonheur ! ils l'emportent avec eux, car ils retournent dans la patrie, et moi je reste seul avec l'adieu !

Avez-vous jamais réfléchi au long sanglot renfermé dans ce seul mot : adieu ? Adieu, on ne dit cela que quand on souffre ou que l'on meurt. Alors nos sensations les plus intimes, les pulsations fiévreuses du cœur prêt à se briser, se reportent vers l'Etre Suprême qui seul peut les comprendre, et toutes nos larmes, toutes nos angoisses se traduisent par le seul mot que peuvent balbutier nos pauvres lèvres — Son nom.

Bien des fois, plus tard, j'ai eu occasion de le prononcer dans de solennelles circonstances, mais

(1) Cette réclame était accompagnée de la note suivante qui ne déparerait pas une édition Panckouke.
— *Vide* Expidition Cyri at Historia Græca Xenophonii et Fragmenta Historiæ Medicæ Œconomiæ Hippocrates, Bas. 1550.

jamais je n'ai été aussi ému que le jour où je l'ai dit à mes compatriotes qui s'en allaient. C'est qu'avec eux disparaissait le dernier lambeau de la patrie absente.

Le vaisseau sur lequel je devais me rendre à la Vera-Cruz ne pouvait quitter le port que le 13 août, sa cargaison n'étant pas prête. Quant à moi, mon séjour à New-York commençait à me paraître monotone, aucune affaire ne m'y retenant plus.

Le baron Gauldrée-Boilleau, pour qui l'honorable ministre de l'instruction publique, M. Chauveau, m'avait donné une lettre de recommandation, me fit remettre dès les premiers jours de mon arrivée tout ce qu'il avait de dépêches pour le gouvernement mexicain, ainsi que pour le corps expéditionnaire français, en les faisant accompagner d'une lettre spéciale à l'adresse de Son Excellence M. le marquis de Montholon, alors ambassadeur de France auprès de Maximilien.

Plus tard, j'eus occasion d'en voir l'utilité, mais malheureusement, à mon retour je ne pus exprimer au baron toute ma reconnaissance pour ses bons procédés. Dieu qui lui a donné d'autres épreuves depuis, et de plus tristes encore, avait voulu que dans ces salons où, à mon départ, je n'avais laissé que des lustres dorés et des tapis de Perse, il n'y eût maintenant qu'un cercueil ! A chacun de ses pas à l'étranger, aux Indes, au Canada, aux Etats-Unis, une fatalité inexplicable a voulu que le baron semât ses blondes

têtes d'enfants. Pourquoi la patrie refuse-t-elle si souvent une tombe au berceau qu'elle a choyé !

A New-York, comme à Londres, comme à Paris, tout ce bruit, tout ce brouhaha qui dès les premiers jours entraîne et séduit celui qui n'est habitué qu'à la vie tranquille et réglée des petites villes, perd bien vite de son prestige, et l'on se prend alors à regretter la solitude et la paix de son chez soi.

En cinq jours on peut visiter tout ce que la cité renferme de curieux. J'en pris dix pour flâner plus à mon aise, et quand ces dix jours furent passés, il ne me resta plus qu'à garder ma chambre une partie de la journée, car la chaleur était étouffante, le thermomètre marquant 96 Farenheit, soit 35° 2 centigrade. Là, j'avais pour agréable passe-temps le griffonnage de mon journal que j'interrompais de temps à autre pour me réciter *in petto* les vers de l'auteur du "*Mie-Prigioni :*"

C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille
On aperçoit
D'abord une longue muraille
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile,
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru, moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

On le voit, j'avais à ma disposition toute cette variété d'amusements qui peuvent faire assassiner les heures à un homme s'ennuyant bien, et n'osant sortir de son fromage de Hollande, de crainte de s'ennuyer mieux.

M. Soupras partageait ma chambre d'hôtel. Quelquefois, le soir, M. Charles Drolet, un compatriote, venait nous voir et nous causions du pays. Quand nous étions seuls, nous passions une grande partie de nos soirées à notre croisée, et là, silencieux tous les deux, le menton appuyé sur la paume de la main, nous regardions l'immense cité s'endormir lentement, ou nous prêtions l'oreille aux chants tristes et mélancoliques d'une de ces pauvres femmes perdues qui, la mort dans l'âme, passent leurs nuits à vendre, dans un café chantant, des notes suaves et brillantes qui n'ont jamais été faites pour être exprimées par la honte et par le vice.

Régulièrement tous les soirs, vers onze heures, la même voix se faisait entendre, et il y avait tellement de larmes dans ses trilles, de sombre mélancolie dans l'expression de son jeu et de son chant que je ne pus résister à la tentation de voir moi-même cette femme que je soupçonnais avoir dû souffrir.

Elle n'était pas jolie, mais un grand air de distinction laissait penser qu'elle était tombée d'une hauteur d'où ne glissent pas ordinairement ces délaissées. Par ses quelques rides et de rares cheveux blancs, on voyait qu'elle dépassait la trentaine.

Voici ce que j'appris du capitaine de police du quartier.

Cette femme était une noble Russe, qui avait voulu braver ce qu'elle appelait les préjugés du siècle, et lutter contre les lois immuables de la morale en se laissant aller à son fatal penchant pour le théâtre. Elle s'était faite chanteuse à l'Opéra ; mais abandonnée par sa famille, et jalousée par ses propres camarades de coulisses, elle avait dû quitter le théâtre impérial de Saint-Petersburg, et venir aux Etats-Unis, où sans argent et sans amis, elle s'était vue dans l'obligation de mettre son talent à l'enchère dans un café chantant.

Lors de mon retour à New-York, je n'entendis plus cette cantatrice qui m'avait fait rêver plus d'une fois, et le même capitaine m'apprit que pendant l'hiver de 1865, elle s'était sentie prise de la poitrine. Quelque temps, de sa voix de fauvette, elle continua à disputer à la mort une bouchée de pain, mais un beau jour les notes harmonieuses se changèrent en râle, et fatiguée et brisée, elle se coucha pour mourir.

Aujourd'hui la comtesse Russe dort dans la fosse des pauvres, au cimetière d'Evergreen.

Combien d'existences qui auraient été nobles et pures, combien de femmes qui se sentaient quelque

chose de grand et de saint caché dans un des plis de leur âme, n'ont-elle pas été étiolées et fanées par l'atmosphère imprégnée de bière et de tabac de ces cafés chantants ?

Trop souvent, hélas ! une grande ville fait taire sous son joyeux bourdonnement le cri du vieux proverbe : — Pauvreté n'est pas vice.

Du reste, comment résister à la tentation, pour un être faible et frêle, lorsqu'à côté de la vertu, avec le travail sans relâche et du pain noir — quand il y en a — on fait chatoyer à ses yeux éblouis les boudoirs parfumés, l'éclat des glaces de Venise, les moëlleux Turquie, les épais Bruxelles, où viennent s'étouffer les pas lourds et chancelants du vice et du crime ? Devant ces luxes inouïs qu'il lui est facile d'avoir et de posséder, la vertu trop souvent agonise, pour voir le vice et l'abrutissement assister à ses funérailles, et bien vite les sons joyeux d'une valse bondissante, échevelée, les grandes lumières des candélabres d'or lui font oublier que ce chemin de fleurs et de parfums mène sans pitié à la fosse commune et à la salle de dissection.

New-York renferme plus de 7,500 de ces âmes brisées et déchues, le même chiffre que présente la population d'une de nos petites villes.

A côté de la prostitution, ce chancre de la civilisation, se dresse ici, fier et arrogant, avec les airs dégagés d'un véritable principicule allemand, le jeu suivi du joli cortége de péchés mignons qu'il traîne derrière lui.

Lorsque le spleen s'obstinait à venir s'installer chez nous, nous descendions dans Broadway. Bien souvent, comme cela m'est arrivé, l'étranger s'y promenant le soir se fera poliment arrêter par un individu ganté, parfumé, cravaté de blanc, portant habits noirs, la main ornée d'une jolie badine, ayant enfin tout ce qu'il faut pour être extérieurement un gentleman. Presque toujours, ce monsieur vous demande d'un air dégagé, si vous n'étiez pas passager hier ou avant-hier sur telle ou telle ligne de vapeur. Sur votre réponse négative, il se tourne vers un camarade arrêté à regarder quelque chose dans un vitrine et lui crie qu'il a perdu son pari. L'enjeu est ordinairement du bordeaux, du champagne ou du tokaï, suivant la mine que vous avez vous-même, et le monsieur vous prie instamment de vous joindre à eux pour faire sauter le bouchon, et de monter au club qui se trouve invariablement à deux pas de là.

Si vous avez le malheur de vous y laisser prendre, votre soirée vous coûtera quelques centaines de francs ; on veut vous mener dans ce qu'on appelle en termes techniques *un enfer*, et vous y *plumer* à loisir, autre terme technique.

Le soir que j'eus occasion de faire cette esquisse de mœurs, j'étais avec M. Chapleau, et nous partions pour aller visiter les Cinq-Points. Malheureusement pour ces messieurs, le coup rata, car nous déclinâmes gracieusement l'extrême honneur qu'on daignait nous faire.

Les Cinq-Points sont peut-être ce qu'il y a de plus curieux à voir dans New-York, pour un observateur.

Un statisticien américain a trouvé là, dans un seul bloc de maisons, 382 familles composées de 812 Irlandais, 218 Allemands, 186 Italiens, 189 Polonais, 12 Français, 9 Anglais, 7 Portugais, 2 Gallois, 39 Nègres, et 10 Américains. 118 pratiquaient la religion protestante ; 287 étaient Juifs et 160 Catholiques. De 614 enfants, un sur 66 allait à l'école, et sur 916 adultes 605 ne savaient ni lire ni écrire.

Placez dans un pareil endroit l'admirable description de la *Cour des Miracles* de *Notre-Dame de Paris*, et vous aurez une excellente idée des Cinq-Points. Un auteur anglais dit qu'on y voit une exposition de pauvreté sans égale, des scènes de dégradation trop immondes pour être décrites, le vice sans châtiment, la honte sans rougeur, le crime sans repentir et la mort sans espérance. Aussi les tableaux les plus terribles des *Mystères de Paris* pâlissent-ils devant ce qui se fait journellement dans ce modeste quartier, si l'on en croit les rapports de la police urbaine.

Aux Cinq-Points se termine la liste peu nombreuse des curiosités que renferme New-York.

Je ne tenais plus qu'à une seule chose, voir les ateliers d'un journal qui joue un rôle influent sur les affaires d'Amérique, et y représente dignement les intérêts de la France — le *Courrier des Etats-Unis*. Le propriétaire, M. Lassalle, me reçut le plus cordialement du monde et voulut me faire visiter le bel établissement où s'imprime cette feuille qui a

déjà plus de quarante-six ans d'existence. Son tirage est considérable, et elle compte parmi les hommes qui en ont été les collaborateurs et les rédacteurs, la plume de plus d'un charmant écrivain, de plus d'un penseur émérite. Frédéric Gaillardet, Charles de Boigne, le général baron de Trobriand, M. Pierre Chauveau, M. Masséras, M. l'Héritier et M. Léon Meunier sont venus tour à tour y jeter leurs écrits pleins de verve et d'originalité.

En ce temps-là, il était redigé par M. L'Héritier, que me présenta M. Lassalle. C'était un jeune homme rempli de sève, de force et de volonté, que la nature de ses qualités appelait à de hautes destinées littéraires. Il est mort depuis, et le temps qui emporte tout, n'a pas encore effacé l'aimable impression que m'a laissée, ce jour-là, sa causerie fine et enjouée.

Pendant les derniers jours que je passai dans la ville impériale, le hasard me mit en relations avec les officiers de la corvette française le *Phlégéton*, faisant partie de la croisière des Antilles. (1) Pendant que dura notre trop courte liaison, ces messieurs n'eurent

(1) J'extrais de mon journal le personnel du carré des officiers du *Phlégéton :*

Commandant—Le Capitaine de frégate Maudet.
Lieutenants de vaisseau—MM. Pouvreau, Guibaud.
Enseignes de vaisseau—MM. Régneault, Rivet et le comte de Fitz-James.
Chirurgiens—MM. Jacquet, Grûson.
Commissaire—M. Latapye.
Aspirants de Marine—MM. Juhel, de Trobriand, Goguet et Ternet.

qu'un plaisir, tâcher de me faire passer le temps gaiement, et Dieu sait si la chose est facile avec des officiers de la marine française ! Durant six jours, ce ne furent que dîners à bord, promenades sur l'eau, théâtre, manœuvres, et longtemps je compterai parmi mes meilleurs moments les heures que j'ai passées à fouler le pont de leur coquet vaisseau.

L'année suivante, quand, debout sur un des bastingages du transport de guerre français l'*Allier*, j'aperçus dans la rade new-yorkaise les mâts fiers et droits de cette gentille corvette, abritée par le drapeau de la France, mon cœur se prit à battre comme si j'eusse entrevu dans le lointain la silhouette vaporeuse d'un coin de la patrie. Comme l'âme de l'homme, lorsqu'elle a besoin d'affection, sait s'attacher à tout, même à une coquille de noix !

Par l'entremise d'un des officiers du bord, M. Louis Rivet, enseigne de vaisseau, je fus admis à une réception de madame la baronne de Trobriand, femme du général américain de ce nom. L'hôtel de madame la baronne se trouve situé dans la cinquième Avenue, au milieu du quartier fashionable par excellence, et dans ses salons se réunit tout ce que la société new-yorkaise compte de sommités dans les lettres, les sciences, les arts ou la politique. Parfois un modeste voyageur, un rêveur quelconque vient jeter sa mince obole parmi toute cette cohue de réparties fines ou de réflexions de penseurs ; mais toujours, par un charmant sourire sur les lèvres, par une bonne parole à la

bouche, madame la baronne sait faire croire à son monde qu'il est parfaitement chez lui, au milieu de toute cette foule d'illustrations et de célébrités.

Involontairement, en regardant, ce soir-là, la brune tête de la maîtresse de céans, encadrée par les chevelures blondes de ses deux charmantes filles, je pensais à ces sylphides que Gérard de Nerval — ce sublime fou — appelait ses Filles du jeu, et qu'il nous faisait l'une belle comme Aurélie, l'autre spirituelle et douce comme la reine de Saba.

La soirée que je passai chez madame de Trobriand fut une de mes dernières à New-York.

Le soir suivant, j'étais installé avec mes bagages au Steven's House, sur la batterie, tout près du quai d'où l'*Acmée* — le vaisseau sur lequel je partais — devait démarrer le lendemain à six heures de l'après-midi.

M. le lieutenant de vaisseau, Guibaud, du *Phlégéton*, avait voulu passer ces dernières heures avec moi, et une partie de la nuit nous causâmes de trois choses bien belles — les lettres, la France et le Canada.

Le lendemain soir, j'étais à bord de l'*Acmée*, après avoir embrassé tous les amis de la corvette et m'être chargé de leurs correspondances pour les camarades du Mexique. Quelques heures après le vaisseau virait ; les îlots de verdure qui entourent New-York disparaissaient à mes yeux les uns après les autres, et je m'endormais bercé mollement par l'Atlantique, au chant mélancolique d'un mousse marseillais qui chantait

doucement dans les haubans, les naïves paroles de la romance de Casimir Delavigne :

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.

III.

DANS LES ANTILLES.

L'*Acmée*.—Notre capitaine.—Profils et Silhouettes.—La vie à bord.—Des officiers français causant littérature canadienne.—O divine harmonie !—La fiancée du Prussien.—Le Gulf Stream.—Le sillage d'un corsaire.—Un requin qui flâne.—L'île d'Abaco.—Le phare d'Hermagoura.—Le feu Saint-Elme.—Les récifs des Tortugas.—Dans le canal de la Floride.—Un rayon de jeunesse.—La Havane.—Le théâtre Tacon.—Une volante.—Au tombeau de Christophe Colomb.—A propos d'un cigare.—Une pêche au thon.—Le Golfe du Mexique.—Terre !

Le vaisseau sur lequel je voguais n'était pas joli, tant s'en faut. C'était une vieille cuve norvégienne, aux formes lourdes et arrondies, appartenant à je ne sais déjà plus quelle maison de New-York ; mais il avait à mes yeux une précieuse réputation, celle d'être le

plus fin voilier de tous les lougres qui sillonnent le golfe du Mexique.

Comme c'était plaisir de le voir se cabrer sous ses vilaines toiles, obéissant au moindre courant d'air, et bondir comme un duvet sur les courtes lames de l'Atlantique.

Pour moi qui ai la passion de la vélocité, j'éprouvais une volupté indicible à être porté sur les eaux et à raser la face de l'abîme. Cela m'aidait, par instants, à oublier les dangereuses discussions qu'aimait à entamer avec tout le monde notre capitaine, dont le jugement se ressentait un peu du trop plein d'eau-de-vie que ses joues hydropiques accusaient avec opulence.

C'était vraiment un curieux bipède que notre capitaine. Joignant à un physique large, carré et trapu, la solide qualité d'être Ecossais, il était entêté et brutal en diable, et traitait ses passagers et son équipage comme on traite des colis ou des boîtes de vieux fer.

Pour s'exempter d'entendre prononcer son nom, Campbell, — tous les Ecossais que j'ai connus s'appelaient Scott ou Campbell, — ses matelots auraient préféré déroger aux us et coutumes de la mer, et se seraient tous embarqués un vendredi, avec une cargaison de chats à bord. (1) Arsène Houssaye l'avait

(1) J'ai vu dans les stations maritimes de l'Atlantique et de la mer des Antilles, des matelots appartenant à toutes les marines du globe, et presque partout je leur ai connu la même superstition ;—ne pas quitter le mouillage un vendredi et ne jamais tolérer de chats à bord.

Cela porte malheur, parait-il.

sans doute dans l'idée, quand il écrivait l'histoire de ce monsieur qui avait appris à pleurer, à rire et à chanter sur l'air des pièces de cent sous, et nous nous amusions à les voir tous, le premier lieutenant comme le dernier mousse, se heurter à qui mieux mieux les uns contre les autres, pour mettre la main à la manœuvre, au cabestan ou à la pompe, lorsque son commandement clair et métallique retentissait sur le pont, comme un coup de garcette.

Alors tout le monde grimpait, tournait ou faisait la chaîne, dans cette course au clocher de crainte et d'obéissance passive.

En fait de manœuvres, j'ai vu faire, sur notre modeste vaisseau marchand, des miracles de voltige et de gymnastique qui auraient fait passer de tribord à babord la chique de plus d'un loup de mer de la marine de l'Etat. Une seule chose m'étonne encore aujourd'hui, c'est que nous ayons jetê l'ancre devant la Vera-Cruz sans avoir perdu un seul homme de notre équipage, malgré la série de gros grains qui nous surprirent par le travers de Bahamas, nous enlevant nos bonnettes, nos perroquets et nos mâts de hune.

Nous comptions au carré onze passagers dont les silhouettes méritent d'être croquées, ne serait-ce que pour me rappeler les vingt-cinq jours passés nez à nez avec plusieurs d'entre eux dans l'espèce de cabine qui nous servait de sarcophage.

Depuis longtemps je suis comme madame de Girardin ; je professe une horreur extrême pour l'affreux mot *même* répêté à chaque phrase de notre existence.

Toujours ici-bas on voit les mêmes figures, les mêmes idées, les mêmes habits, les mêmes dollars. L'homme n'invente plus rien depuis que son doigt s'est arrêté sur cette ligne du dictionnaire, et je ne sais si le docteur Luiz Ordaz avait eu vent de mon antipathie pour ce mot, mais il semblait s'être tout particulièrement chargé de me le rappeler. A chaque seconde, de la corne d'artimon au mât de misaine, je rencontrais sa figure de parchemin jauni, contractée par l'affreux sourire qu'Alfred de Musset met sur les lèvres du spectre qui vient la nuit voltiger sur les os décharnés de Voltaire.

Lui-même, s'il lisait le gracieux profil que je donne de sa fantastique personne — Hoffmann, en le voyant, s'en serait, coûte que coûte, emparé pour le glisser dans ses contes nocturnes — ne s'en formaliserait pas le moins du monde, car "le nom seul du patriarche de Ferney suffit pour me mettre de bonne humeur," me disait-il souvent dans les moments d'expansions anti-religieuses qu'il avait toutes les dix minutes.

Vous le voyez, je connais mon homme par cœur, et j'appelle intentionnellement à mon secours le chantre de Rolla, pour ne pas trop me brouiller avec lui, car je sais qu'il serait capable de venir chez Duvernay frères & Dansereau, tout exprès pour acheter un exemplaire de mes souvenirs, et entamer avec moi une de ses éternelles controverses philosophiques.

A côté de mon terrible ami le docteur, se promène gravement sur la dunette un Canadien de St. Jean

d'Iberville, M. Dérome, qui a conservé l'habitude que nos ancêtres appelaient pittoresquement *courir l'Amérique*, et qui, revenu du Pérou il y avait à peine six mois, s'en vient voir au Mexique de nouveaux paysages et de nouvelles étoiles.

Hélas, pierre qui roule n'a pas amassé mousse ; depuis, le bras du vieux forgeron a déserté l'enclume, les feux du fourneau se sont éteints, le marteau chôme et le père Dérome a tout juste trouvé le temps de venir mourir au pays. En novembre 1872, le député de St. Jean, M. Marchand, m'indiquait du doigt la tombe où mon camarade de traversée est venu trouver le port.

Entre l'escalier menant à la salle à manger et un petit canon de six, se berce nonchalamment dans son hamac en fil d'aloés, une créole de Guadalajara, qui s'en retourne demander à sa patrie ce que la poussière de New-York lui a fait perdre — son amant. Un officier de la marine anglaise des Indes est assis auprès d'elle, et semble réussir à la consoler ; car en débarquant, tous deux se jurèrent un amour éternel qui dura quatre jours, le temps de franchir la distance entre la Vera-Cruz et Mexico.

Non loin de là, trois Espagnols jouent au *monte* sur une futaille vide, frappant du pied et blasphêmant à chaque tour de la roue de fortune, pendant qu'un Français, ancien sous-officier confédéré, se moque poliment d'eux à leur barbe, et qu'un Strasbourgeois et un Prussien fument mélancoliquement dans leurs

longues pipes en porcelaine. Peut-être l'un d'eux songe-t-il au Rhin qui le sépare du camarade ? Axiôme : il faut toujours se méfier d'un Prussien mélancolique.

Jusqu'à présent il n'y a que demi-mal ; j'ai choisi un jour de calme pour vous présenter mes compagnons de voyage dont il ne vous serait pas bon de cultiver la connaissance pendant un temps de grosse mer ou de brise carabinée. C'est alors qu'il fallait voir mes Espagnols se casser la tête à inventer quelques blasphêmes ou quelques propos cyniques ; le Français faire chorus avec son gros rire de fourrier ; les Allemands s'envelopper majestueusement dans un nuage de fumée, et mes autres personnages, à l'exception toutefois de l'heureux Anglais et de moi — qui ai le pied assez marin — se tordre dans les spasmes du mal de mer.

Tous ces cris, ces rires, cette odeur de tabac et ces soupirs de malades, s'échappant d'un salon à peine fait pour contenir à l'aise cinq personnes, étaient de nature à donner des crises de nerf et des syncopes à un tambour-major de la garde, et c'était plaisir de voir la bonne humeur du capitaine en ces jours-là. Ses plus douces paroles et ses sourires les plus gracieux auraient tordu des clous à dix pieds de distance.

A part ces légers désagréments auxquels doit s'attendre tout voyageur, je m'accommodais assez bien de la vie du bord, et passais mon temps à lire, couché sur la dunette, une quinzaine de volumes dont le lieutenant de vaisseau Pouvreau, du *Phlégéton*, m'avait fait cadeau, lors de mon départ.

Outre ces ouvrages qui, pour la plupart, étaient les derniers romans parus, j'avais eu la précaution d'emporter avec moi quelques bons auteurs canadiens. Bien souvent le jour, ou le soir, à la lueur bleuâtre du falot de tribord, je m'amusais à parcourir de nouveau toutes ces lignes qui m'apportaient comme un parfum de la patrie, et jamais je n'ai refermé les pages où pleure le poëte des "Morts" et de "Carillon," où chante le barde du "Rocher Noir" et du "Héros de 1760," sans me sentir courir sur les reins ce singulier frisson qu'éprouvent les personnes nerveuses dans un moment d'exaltation ou d'enthousiasme.

Penché sur l'ouverture du hublot de ma cabine, je regardais longtemps, au clair de la lune, les algues mouvantes caresser les flancs du navire, et minuit souvent me surprenait à écouter

La mer chantant toujours son hymne de souffrance, (1)

pour voir si elle ne m'apporterait pas, avec les soupirs du poëte, un écho de ceux de ma mère.

L'année suivante, quand, lors de nos veillées sur le tillac de l'*Allier*, je relisais aux officiers français qui s'éloignaient du Mexique avec moi, les plus beaux vers de MM. Crémazie et Fréchette, ils s'étonnaient tous que ces poëtes ne fussent pas encore connus en France, et ils me demandaient si au moins leurs œuvres étaient

(1) Octave Crémazie—Promenade des trois morts.

appréciées au pays ? Hélas ! pour l'un, je ne pouvais mieux leur répondre qu'en lui adressant ses propres vers :

Dans la coupe de vie, aux bords couverts de fiel,
Où vous vous abreuviez sans murmure et sans plainte,
La mort vous a laissé boire toute l'absinthe
Sans vous laisser goûter au miel.

On eût dit, en voyant plein de sombres pensées,
Votre front réfléter bien des douleurs passées,
Que jamais le bonheur ne vous avait souri !
Une douleur secrète avait brisé votre âme,
Nulle main n'a donc pu verser un pur dictame
Sur votre cœur endolori ? (1)

Tous ces hommes au teint bronzé par la gloire et par le soleil baissèrent la tête en silence. Le déchirement des obus et les cliquetis de sabres n'avaient pu empêcher le son des pièces d'or de parvenir jusqu'à eux, et tous écoutaient encore ce cri d'angoisse poussé par le poëte qui s'affaisse :

.... l'homme sur la terre
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu ! (2)

La " Promenade des trois morts" excitait surtout l'admiration de mes camarades, et le chef d'escadron d'état-major, aujourd'hui le général marquis de Gallifet, qui a écrit un livre charmant intitulé : "Les bivouacs du Mexique," disait un jour qu'il était bien

(1) Octave Crémazie. Ode sur la mort de M. de Fenouillet.

(2) Octave Crémazie. La guerre d'Italie.

malheureux pour la littérature canadienne que ce poème n'eût jamais été terminé. Il ajoutait : Si pareil volume paraissait à Paris sous le voile de l'anonyme, personne n'hésiterait à l'attribuer à Théophile Gautier. Un autre officier s'amusait aussi à trouver des points de comparaison entre les esquisses de mœurs canadiennes décalquées par M. Chauveau, et celles que Georges Sand avait faites sur la Beauce et sur le Perche. (1)

A part ces temps de rêveries que je passais à causer avec mes auteurs favoris, le soir quelquefois, lorsqu'il faisait beau et que la brise n'était pas trop forte, deux passagers allemands prenaient, l'un sa guitare et l'autre son violon, un vrai stradivarius à faire pâmer d'aise Lavigueur, Damis Paul ou mon père. (2) Puis, tous deux assis sur un des bastingages, ils exécutaient à ravir les morceaux des grands maîtres allemands. Il me faisait plaisir, au sortir des chants de ma patrie, d'entendre monter vers Celui qui est toute harmonie et toute poésie, ces notes si suaves, si remplies d'espérance, de foi et d'amour, qu'ont laissées tomber de leurs doigts Beethoven,

(1) Ce serait faire contracter au pays une dette de reconnaissance, si un éditeur intelligent s'occupait à réimprimer les œuvres éparses de Crémazie et de Lenoir. Ce dernier a laissé tout un volume de poësies inédites.—"*les Occidentales*."

(2) Le violon de mon père est un instrument qui a dégringolé de père en fils, dans ma famille, depuis bientôt cent cinquante ans. De ses fréquentes chutes, il n'a gagné que de la douceur dans le ton et dans son jeu. Dernièrement, un officier anglais en offrait une somme assez ronde en guinées. Pas n'est besoin d'ajouter que cette offrande séduisante n'empêcha pas notre vieil ami d'être fidèle au toit hospitalier.

Mozart, Schubert, Meyerbeer et Balfe. Les pensées sublimes de ces rois de l'art, rendues par deux bohêmes de l'art et accompagnées par le tremolo grave et solennel de l'Océan, valaient à elles seules toutes les aspirations possibles. L'âme enlevée sur ces purs et chastes cantiques allait se plonger dans l'inconnue, pour n'y voir et n'y entendre que le mot Dieu, dont chaque rayon éblouit, qu'il s'appelle là-haut le vrai, le bon ou le beau, ici-bas la science, les lettres, la gloire, la vertu, l'art ou l'amour.

Ces deux Allemands dont j'ai oublié les noms — d'ailleurs, quand je m'en souviendrais, à quoi cela servirait-il ? — me représentaient le véritable type des troubadours du moyen-âge, allant gaîment de castel en castel, débiter aux pages, aux damoiseaux et aux châtelaines leurs joyeux lais ou leurs navrantes ballades, sans s'occuper autrement de la vie que de la passer en aimant et en chantant. Comme le temps des châteaux gothiques n'est plus, ils cheminaient en fredonnant de pays en pays, les plaintives romances de leur nébuleuse Allemagne, n'ayant pour toute fortune que leur violon et leur guitare, tout cela enveloppé de beaucoup d'espoir en Dieu, et comme des fauvettes, ils vivaient tranquillement leur vie, en jetant aux quatre vents des cieux leurs notes tristes ou joyeuses, suivant les dispositions de leur âme.

Pourtant, l'un d'eux, le Prussien, n'avait pas toujours mené cette vie d'épave. Il s'était fait soldat, et brave soldat encore, si l'on en croyait la superbe balafre qui faisait perpétuellement sourire sa joue

gauche. A vingt-deux ans, il avait été forcé de quitter le service dans une circonstance assez singulière, que, tout en fumant sa longue pipe, il me faisait connaître un soir — ce qui signifie que je m'en vais être assez indiscret pour vous la dire, tout en vous priant de ne pas trop vous désoler, car le capitaine nous a appris au dîner que nous arriverions bientôt à la Havane.

Mon ami le Prussien s'était engagé à 18 ans dans le régiment de Wézel.

Cela, parce qu'il était né à Dusseldorf, jolie petite ville qui contient plusieurs chefs-d'œuvre de peintres célèbres, et qui en outre, à cette époque, renfermait le plus gracieux corsage du monde, lequel corsage appartenait à une Gretchen quelconque.

Gretchen avait un frère tombé à la conscription.

Or, ce frère il fallait le sauver à tout prix, et la blonde allemande fit croire au Prussien qu'elle l'aimerait un jour éperdûment. Seulement, pour conquérir cet adverbe, il fallait s'engager.

Le jour où mon ami se fit soldat, ils étaient fiancés, et trois mois après, Gretchen était marié à son. . . . capitaine, qui avait su lui faire remarquer que des épaulettes d'or chatoyaient bien mieux au soleil que des épaulettes de laine verte.

Le Prussien en fit une maladie de langueur qui lui valut plus d'un jour de cachot, grâce au capitaine, qui ne badinait pas du tout, paraît-il, sur les détails de discipline. Mais un jour que, par une faveur toute spéciale, on ne lui avait donné que deux heures

de boulet pour avoir été propriétaire, à l'inspection du matin, d'une tache sur sa tunique, il profita du moment où le capitaine prenait seul l'air du soir, pour lui causer une petite surprise, et lui dépêcher, entre la deuxième et la troisième côte, un léger coup de bayonnette.

En échange, il attrapa au vol le coup de latte d'un hulan qui se promenait par là, ce qui ne l'empêcha pas de mettre au plus vite ses jambes à son cou, et de prendre une telle passion pour ce genre d'exercice, qu'il continue sa course de par le monde, depuis déjà près de quatorze ans.

— Et Gretchen, que devint-elle ?

— Che n'en chais rien, me répondit-il flegmatiquement, en aspirant une bouffée de tabac, ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter sous forme d'aparte philosophique — qu'ils prient le bon Dieu du roi Guillaume ou qu'ils fusillent de braves gens, les Prussiens en font partout ;

— A bart l'abour et la dentresse, dout n'est que banité !

Les heures s'écoulaient assez agréablement, comme vous le voyez. Une seule occupation prenait toutes mes journées, celle de trouver un petit coin du pont où il n'y eût pas trop de soleil. Une fois ce bonheur sous la main, les causeries arrivaient en foule. Déjà, le 17 août, nous entrions dans le *Gulf Stream*, et

bientôt des averses torrentielles et quelques calmes plats nous annoncèrent l'approche du tropique. (1)

Le 18, toute la journée, nous passâmes des balles de coton qui s'en allaient à la dérive. Notre curiosité était excitée au plus haut point, et à tout moment nous nous attendions à rencontrer le fameux croiseur confédéré, l'*Alabama*, qui écumait alors ces parages. Notre capitaine en avait des contractions de cœur et fut presque poli ce jour-là ; heureusement, la vigie de grande hune ne signala rien.

Le hardi corsaire s'était évanoui, ne laissant derrière lui que l'empreinte de son ongle, qui s'était amusé à échiffer ces blancs flocons de ouate sur lesquels plus d'un bon gros bourgeois avait basé ses rêves de fortune, le matin, en allant à la Bourse, et que ballottaient maintenant, solitaires, les vagues de l'océan.

En revanche, si nous ne fûmes pas gratifiés de la visite du terrible écumeur de mer, nous vîmes dans l'après-midi, un confrère pirate qui, pour se passer la fantaisie d'une navigation sous-marine, n'en était pas moins dangereux.

J'étais sur le tillac d'arrière, en train de me livrer à la grave occupation de regarder les irradiations du

(1) Le Gulf Stream, écrit Bouillet dans son Dictionnaire de Géographie, est un grand courant de l'Océan Atlantique qui fait suite au courant équinoxial. Il commence vers le canal des Bahamas, suit les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'au banc de Terreneuve, et se dirige alors directement à l'est vers l'Europe, où il se perd dans le courant des tropiques. On le reconnaît à la température élevée de ses eaux, à leur couleur bleue et à leur forte salure.

soleil sur la mer, lorsque j'aperçus des petits poissons d'une forme tout à fait singulière qui, depuis quelques minutes, faisaient le tour des flancs du navire. J'en étais réduit aux conjectures sur leur classification ichthyologique, lorsque tout à coup mes yeux tombèrent sur un énorme requin précédé de quatre pilotes. Il se tenait mélancoliquement dans le remou que faisait le gouvernail, et me regardait avec ses petits yeux gris d'un air semi-sentimental et semi-familier.

Prévenir le lieutenant Welch fut pour moi l'affaire d'une seconde, et deux minutes après, un grapin couvert d'un gros morceau de lard pendait à l'arrière, comme invitation pressante au monstre de monter à bord. Mais, après l'avoir flairé un instant, et fait ruisseler gracieusement au soleil les paillettes d'argent de son ventre blanc, exactement comme un chat qui joue avec un mulot — si j'avais le temps d'être naturaliste, je classerais le requin parmi les produits de la race féline — notre nouvel ami sentit la mèche, et se cacha sous le dos d'une lame.

Plus tard, je l'ai probablement rencontré parmi les myriades de ses camarades qui font république dans la rade de la Vera-Cruz, mais il ne jugea plus à propos de renouveler connaissance avec moi. Peut-être se souvenait-il du tour inoffensif que nous voulions lui jouer !

Pour la première fois, depuis notre départ de New-York, la vigie signala terre à tribord.

Nous étions au 25 août, et la langue de brisant qui s'allongeait à trois quarts de mille de nous, s'appelait l'Ile d'Abaco, formant partie de l'archipel des Bahamas, ou des Lucayes. Située non loin de San Salvador, première terre découverte par Christophe Colomb, en Amérique, cette île est à peu près trois fois aussi longue que l'île d'Orléans, au-dessous de Québec. Elle est à 125 pieds au-dessus du niveau de l'océan, et possède un joli phare que l'on aperçoit de fort loin, en mer. Quelques bouquets d'arbres disséminés, servent à rompre la désolation et l'isolement qui semblent peser sur ses blancs récifs rongés petit à petit par le monotone baiser de la vague.

A l'une des extrémités de l'île se trouve un curieux rocher qui en est entièrement séparé, exactement de la forme et de la dimension d'une de ces tours que les officiers du génie anglais désignent sous le nom de *martello*.

Un peu plus loin, sur la terre ferme et tout près du phare, on aperçoit du pont de l'*Acmée*, une arche naturelle, dans le même genre, mais plus grande que celle de Percé. Ces éboulements s'expliquent facilement, si j'en juge d'après la formation géologique du terrain, qui est calcaire et sédimentaire.

L'île d'Abaco, vue de la mer, ressemble à un mausolée.

A une heure, cette nuit, nous passons, toutes voiles dehors, devant la lumière rêveuse du phare d'Hermagoura, autre île du groupe des Bahamas.

La phosphorescence des vagues me fit flâner très-tard sur le gaillard d'arriére, et lorsque, le matin, en montant sur le pont, j'aperçus nos perroquets entièrement rasés par un grain, je me convainquis de la bonté de mon sommeil.

On me raconta que le long de chaque poulie, au haut de chaque vergue, à l'extrémité de chaque bouthors, le feu St. Elme avait promené toute la nuit sa danse macabre, comme si l'âme du docteur Morse eut été à notre bord. Ce fut par un temps pareil que le célèbre professeur, revenant d'un voyage à la Havane, et fasciné par la valse du feu mystérieux, se frappa le front tout-à-coup, en disant :

— Si pareil phénomène électrique pouvait être contrôlé par une batterie, la parole écrite, prompte comme la pensée humaine, ferait en un instant le tour du globe.

Dieu venait de toucher cet homme de son souffle et lui avait confié le secret de la télégraphie.

Deux jours après notre avarie, nous laissions derrière nous, poussés par une tempête de vent de largue, la longue chaîne de brisants nommés par les navigateurs " las Tortugas " — le Cayenne de nos voisins — et nous quittions les eaux vertes, mais peu profondes du canal des Bahamas — on voit le fond presque partout — pour courir des bordées dans le détroit de la Floride.

Ce détroit est tout parsemé d'écueils, et nous ne nous y avancions qu'avec précaution, toujours un

quart de matelots sur le pont, se tenant prêt à manœuvrer au moindre danger.

Quant aux passagers, ils ne s'occupaient qu'à varier leur paresse.

Une moitié se livrait aux douceurs de la pêche à la ligne, prenant des poissons gros comme des saumons, que les Espagnols appelaient *baracouta*, pendant que les autres — j'étais du nombre — regardaient d'un air gourmand de dodues et bien grasses tortues de mer, passant nonchalemment endormies sur la crête des vagues, sans paraître se soucier le moins du monde des milliers de poissons volants qui se livraient, sur leurs têtes, à des études de voltige et d'aérostation.

Dans le canal de la Floride, vers cette époque de l'année, les vents sont ordinairement excellents pour la navigation du Golfe, et un midi que le second relevait le point, il répondit à un passager curieux de savoir notre position, que nous étions déjà par le travers de la Louisiane.

La Louisiane ! je n'ai jamais pu entendre prononcer ce nom sans ressentir mon cœur se serrer. C'est que, voyez-vous, la Louisiane c'est la terre des bayous, et qu'au bord de l'un d'eux, une simple croix de bois protège la tombe isolée d'un camarade d'enfance qui, l'âme martelée par l'égoïsme des autres, et se sentant aller parcelles par parcelles au contact de l'amitié menteuse des hommes, avait eu la triste pensée de se détacher de tout ce qu'il aimait,

Fils de député, employé de ministère, Médard Fortier, renonça un jour à une carrière certaine pour s'engager dans le régiment de Zouaves du colonel Duryea. Blessé mortellement, lors de la prise de Port Hudson par les troupes du général Banks, il tomba bravement, frappé par un éclat d'obus à côté d'un autre compatriote, Fleury d'Eschambault, et mourut à l'hôpital de Bâton Rouge, des suites de sa douloureuse blessure.

Pauvre enfant, il s'en était allé demander à l'étranger, deux chimères, la gloire et le bonheur !

A chaque pas que l'homme — ce grand voyageur — fait dans la famille, dans la patrie ou dans l'univers, il heurte ses pieds contre un cercueil ,ou il sent voltiger sur sa joue les froides caresses du suaire qui enveloppe ses amitiés, ses amours, ses illusions.

Pour ma part, dans le cours de ce voyage, ce ne sera pas la dernière tombe sur laquelle je pleurerai, et par pitié pour ceux que j'ai aimés, le lecteur me pardonnera bien si dans le cours des pages qui vont suivre, je l'emmène encore avec moi prier au cimetière de mes affections.

La Havane approchait et déjà le capitaine nous la promettait depuis quelques jours ; mais l'île de Cuba, cette reine des Antilles, paraissait se soucier fort peu de nous, car elle fuyait sans cesse devant la proue de l'*Acmée*.

Ce ne fut que le 25 août, que ses crêtes montagneuses, semblables à celles des Laurentides vues de

Québec, eurent la complaisance de s'offrir à nos regards. Les côtes de l'île sont pittoresques avec leurs gracieuses touffes de palmiers et de cocotiers, qui s'élèvent çà et là autour des blanches haciendas des planteurs, et d'après l'apparence des falaises, elles doivent être de formation calcaire.

Vers neuf heures du matin, nous passions devant Matanzas, mais sans l'apercevoir, et nous traversions bientôt le tropique du Cancer qui se trouve entre cette dernière ville et la Havane, pour croiser toute la nuit devant le Morro, immense château fort qui défend l'entrée du port.

Du golfe du Mexique où nous sommes depuis minuit, on n'aperçoit que le phare de la ville, dont la lumière mobile se distingue à 36 milles en mer ; la lourde masse du château, et quelques habitations qui se détachent sur le talus blanchâtre des falaises, au sud de la baie.

Pour y entrer, il faut passer par un étroit goulet, flanqué de deux bastilles, le Morro et le Puntal. Lorsque ce canal est franchi, un port vaste et rempli de navires se déroule magiquement à nos yeux, encadré par les maisons bleues, jaunes, rouges ou blanches de la ville, à laquelle, certes, on ne donnerait pas sa population de deux cent mille âmes. La Havane est assise sur un terrain plat et marécageux et ne se présente que par fragments aux yeux de l'étranger.

Une fois dans la ville, on est tout étonné de ne trouver, là où on s'attendait à rencontrer le goût, l'élégance et la propreté si vantés de la race créole, que

de lourdes maisons grillées, des rues sales et boueuses, et pas un monument digne d'être mentionné, à part le théâtre Tacon qui, je dois lui rendre cette justice, est peut-être un des plus beaux édifices publics de l'Amérique, du moins c'est ce qu'assure l'auteur des "Monuments modernes du Nouveau-Monde," qui ajoute :

— "La structure, en est svelte, gracieuse, admirablement adaptée au climat. L'air y circule librement partout. La salle est éblouissante de blancheur, comme celle de la Pergola à Florence. Au lieu d'être surchargée d'ornements qui alourdissent l'effet de l'ensemble, elle n'a que de légères dorures en parfaite harmonie avec son élégante simplicité." —

En sortant du théâtre — on jouait, à quatre heures de l'après-midi, l'opéra de Balfe — la *Fille de Bohême*, je fus émerveillé par la vue des volantes qui se rendaient en foule à la promenade fashionable, le Paseo.

Posséder un jour, quand je me permettrai de devenir propriétaire, un hamac et une volante, voilà un des rêves de paresse que je caresse le plus ; et comme je ne suis pas encore égoïste, Dieu merci ! dans le cas où il viendrait à ceux qui me lisent cette légitime fantaisie, je m'en vais leur donner la description qu'un spirituel Français faisait de cette plume de colibri, de ce morceau de haschish échappé aux lèvres endormies de Monte Christo, et qui suffirait à engourdir ou à rendre nonchalant l'homme le plus actif du monde, rien que d'y rêver deux secondes.

— " Il n'y a pas d'équipage qui s'harmonise mieux que la volante avec le laisser-aller d'un climat énervant. On y est bercé comme dans un hamac, avec assez d'espace devant soi pour être plutôt couché qu'assis. Cette espèce de cabriolet ne verse jamais, ses roues, d'un diamètre énorme — six à sept pieds — étant très-séparées l'une de l'autre. Traînée d'ordinaire par un seul cheval, qui, de plus, porte sur son dos le postillon nègre (*calesero*), la volante fend l'air comme une légère nacelle, sans faire éprouver le roulis de la disgracieuse *calesa* de Lima. On y ajoute un second cheval pour les courses à la campagne. La volante est à la Havane ce que la gondole est à Venise, le caïque à Constantinople. En remplaçant ce curieux et commode véhicule par quelque innovation européenne, la Havane perdrait sa plus piquante originalité. Vive la volante ! *Far niente* des Italiens, *Keff* des Turcs, doux repos de l'âme momentanément dégagée de tous les soins terrestres, où goûte-t-on mieux cette sensation de l'horizontal que dans une volante ?"

Pendant que la plupart des passagers s'en vont au Paseo respirer la brise du soir ou entendre la musique du régiment espagnol, je profite de ce moment de solitude pour entrer à la cathédrale, et visiter le simple monument qui recouvre les restes de Christophe Colomb.

Un méchant buste qui n'a pas même le mérite de lui ressembler et les trois mauvais vers suivants :

" O restos y imagen del gran Colon !
" Mil siglos durad guardados en la urna
" Y en la remembrancia de nuestra nacion."

indiquent seuls le lieu où repose enfin celui qui a commis l'énorme crime d'avoir eu du génie dans un temps où il était fort dangereux d'en montrer.

Le vent de la haine et de la proscription semble avoir poursuivi jusqu'au-delà du cercueil les ossements du grand navigateur, et l'âme s'attriste quand le front découvert, debout devant cette modeste pierre funéraire, on se prend à rêver à tous les voyages qu'a faits depuis des siècles ce squelette desséché.

D'après un biographe de Christophe Colomb, voici la liste des pérégrinations que ses restes ont eu à subir :

— " Enterré d'abord dans le couvent de Saint-François à Valladolid, son corps fut transporté en 1513 dans le couvent de las Cuevas à Séville. Enlevé de là en 1536, il traversa la mer pour trouver un long repos dans la cathédrale de San Domingo, où il resta jusqu'en 1795. A cette époque, l'Espagne ayant cédé à la république française sa part de droits sur l'ancienne Hispaniola, les précieuses reliques furent encore déplacées et transférées à la Havane. "

A cinq heures, le lendemain soir, nous devions, de par ordre, être tous réunis à bord.

Pas un seul ne manquait à l'appel, et une heure après, nous cinglions vers la baie de Campèche, avec un vent favorable.

Nous quittions la capitale de Cuba tout inondée des rayons du soleil couchant, et je ne sais si le

pur havane que j'avais aux lèvres ce soir-là contribuait à donner des teintes roses à tout ce que je voyais, mais je n'ai jamais rien contemplé de si beau que cette lumière diaphane, noyant dans sa transparence les faubourgs de la ville, après être venue se jouer sur les murs blancs des haciendas, et finissant par mourir au loin, dans les petits villages qui couronnent les versants montagneux de l'île.

Peut-être, me dira-t-on, le cigare y était-il pour beaucoup. Mais si l'on voulait me rendre les chauds rayons que le soleil du tropique avait ce soir-là, et me permettre de humer encore, pendant cinq minutes seulement, le bout parfumé de tabac que j'ai jeté à la mer, je me sentirais des dispositions à admirer tout, même les joues d'ébène d'une dame de la cour du Monomotapa ou d'une des cousines du bon roi de Dahomey. De grâce, n'allez pas déduire de là que je veuille poser en négrophile ; j'avais tout simplement envie de vous amener à me dire :

— Eve était-elle blanche ou noire ?

Voilà un joli problème que l'on n'a pas encore eu l'idée de raisonner, et je proposerai un prix pour sa solution, le jour où je ferai un héritage.

Le reste de la traversée n'offrit rien de remarquable, à part quelques gros vents que nous ramassâmes par-ci par-là dans le golfe du Mexique, et un énorme thon de 80 livres que nous eûmes la bonne fortune de pêcher.

Le deux septembre, nous n'étions plus qu'à 40 milles de la Vera-Cruz, et nous espérions y arriver le soir

même ; mais nous comptions sans une tempête qui fit faire le tour à la rose des vents en vingt-quatre heures, et nous jeta vis-à-vis les côtes de Sisal, dans le Yucatan. Pendant trois jours nous croisâmes au fond de la baie, et ce ne fut que le cinq septembre que nous pûmes apercevoir, dans la brume du soir, les clochers et les minarets de la Vera-Cruz.

A huit heures, nous mouillions à une quinzaine d'encâblures du fort de San Juan de Ulloa, et, après avoir prêté l'oreille à un concert d'adieu que nous donnaient nos amis les Allemands, j'allai m'asseoir tout rêveur près du gouvernail, regardant les lumières de la ville s'éteindre une à une, et me demandant quelles étaient les destinées que Dieu me réservait dans cet immense empire du Mexique.

Longtemps je restai plongé dans ce tête-à-tête avec moi-même, et quand je regagnai, pour la dernière fois, la pauvre cabine où j'avais dépensé vingt-cinq jours de mon existence, le cri " Centinela alerta ! " des soldats Mexicains en faction au fort, et le sifflet de quart du contre-maître d'équipage m'annoncèrent qu'il était trois heures du matin.

Tout le monde dormait.

Je crus prudent de suivre cet exemple, et mes rêves, habitués déjà à la discipline du service, emboîtèrent le pas derrière leur caporal d'escouade.

IV.

SUR LE GRAND CHEMIN.

La Vera-Cruz.—Description du Zopilote.—Le château de San Juan de Ulloa.—M. le commandant Maréchal et M. le consul de France.—En chemin de fer.—Le roi vomito.—La Soledad.—Une diligence Mexicaine.—La trégédie du Camerone.—La tierra caliente.—Les Chiquihuites.—Un gouffre de boue.—Une nuit à Salsipuedes.—Une recette du temps de Champlain.—Cordova.—Un excès pernicieux.—Le comfort espagnol.—Effet du vide dans un porte-monnaie.—Orizava.—Le train de la garde.—Une messe militaire.—L'aumône à un amiral et le tabac d'un général.—M. Corta.—Les régiments qui rentrent.—La comédie du Cerro-Borégo.—Encore en diligence !—Les Cumbres.—Etapes.—La légende de la sensitive.—Relais à Puebla.—Les sapins du Rio Frio.—Attaque de diligence.—Les croix du chemin.—Mexico et ses lagunes.

Je me souviens d'avoir lu quelque part, dans Sterne je crois, que jamais on ne désire autant le soleil que lorsque le baromètre est à la pluie. Je puis bien

me permettre de commencer ce chapitre en empruntant l'idée du caustique Irlandais, et en assurant à mes lecteurs que jamais un touriste ne regrette autant la vieille atmosphère et l'architecture bourgeoise des pays du Nord, que lorsqu'il tombe parmi les sales rues, et qu'il respire les miasmes fétides d'une ville espagnole ou créole.

Du pont du navire qu'il vient de quitter, la Vera-Cruz lui a semblé assez gentille avec ses dômes bleus et ses minarets dorés par les jets du soleil levant.

Elle a un petit air oriental qui plaît.

Mais tout cela s'évanouit dès qu'on met le pied sur le quai de la douane, et lorsqu'échappé aux *cargadores* qui nous entourent et aux douaniers qui nous arrachent nos clefs pour ouvrir nos malles, on se prépare à admirer ce qui nous a charmés de loin, on ne trouve plus que des édifices massifs, humides et lézardés, alignés le long de ruelles toutes tapissées d'herbes et de champignons, exactement comme un jardin de botaniste ; à cette exception près, qu'un amateur de plantes les arrose avec de l'eau claire et limpide, tandis qu'ici tous ces cryptogames poussent à qui mieux mieux parmi les mares stagnantes et autour de l'égoût réglementaire qui traverse chaque rue mexicaine.

Quant à ses 16,000 habitants, ils ne se croient guère mieux que leurs maisons et leurs édifices, si j'en juge d'après l'isolement et le silence qui pèsent partout sur la ville.

A part quelques marchands affairés, ou quelques porteurs d'eau—*aguadores*—poussant flegmatiquement

leur âne devant eux, on ne rencontre guère que des forçats enchaînés deux à deux, des miliciens faisant service de gardes chiourmes auprès de ces malheureux et paraissant, soit dit entre nous, ne pas les valoir de beaucoup ; puis, des soldats égyptiens dont la tenue magnifique et l'allure martiale contraste avec l'uniforme hyperbolique de la garde nationale et témoignent assez favorablement du splendide prêt fait à la France. Informé que les troupes européennes ne pouvaient supporter longtemps les effets meurtriers du climat de la Vera-Cruz, le vice-roi d'Egypte fit offrir un de ses régiments noirs à l'empereur Napoléon III : l'offre fut acceptée, et l'on ne saurait croire tous les services que ces braves troupes ont rendus au corps d'occupation. Marchands, soldats, gardes-chiourmes et fellahs sont entremêlés de mulets, d'ânes écloppés, de mendiants et de zopilotes qui courent, braient, pleurent ou sautent dans les jambes du pauvre voyageur, à peine déshabitué du roulis de la mer, et qui voudrait déjà voir le Mexique, le climat du tropique et le type créole aux cinq cents diables, pour retourner voir sa Normandie.

De toutes les particularités que le Mexique renferme, et qui peuvent exciter plus ou moins la curiosité de l'étranger, je ne sais rien qui vaille le zopilote.

C'est un oiseau noir et dégoûtant, gros comme un dindon, appartenant au genre des rapaces, et qui pullule par tout le Mexique, mais particulièrement à

la Vera-Cruz, où il remplit les graves fonctions de cureur d'égoûts.

Ne riez pas, s'il vous plaît ; ici le zopilote est respecté à l'égal d'un magistrat.

Sa vie est sauvegardée de par la loi, et si Saint-Hubert vous faisait passer par la tête la fantaisie d'en occire un — ne serait-ce que dans le but philanthropique d'en enrichir la belle collection ornithologique de M. LeMoine ou de l'abbé Provencher — cela vous coûterait la modique somme de vingt piastres ; ce qui, répété à petites doses, pourrait bien faire passer vos goûts de naturaliste.

A le voir sautillant sur ses longues pattes noires, enfonçant son bec de vautour partout où il y a des immondices ou une saleté quelconque, s'en gorgeant avec autant d'insouciance que s'il dînait chez Brillat-Savarin, puis dirigeant son lourd vol vers une église ou une tourelle isolée, pour y digérer à loisir son copieux, sinon délicat festin, on pense involontairement à ces terribles goules dont nos grand'mères nous faisaient un si hideux portrait, quand nous étions bambins, et qui se rendaient au cimetière vers l'heure de minuit, pour y déguster à leur aise les chairs violacées du cadavre enterré de la veille.

Une douzaine de zopilotes trouveront aisément le moyen de déchiqueter et de faire disparaître le corps d'un cheval en vingt-quatre heures, et celui d'un homme en trois.

Aussi n'était-ce pas le favori du piou-piou français. Il en voyait partout : sur les armes nationales du

Mexique, (1) sur le drapeau de Maximilien, et même sur le ruban de la médaille commémorative de l'expédition, frappée par Napoléon III, et qu'un loustic baptisa un jour du nom de "décoration au Zopilote," sobriquet qui la désigna bientôt à tout le corps expéditionnaire.

Il faut en convenir, cette population crétinisée, qui semble s'identifier petit à petit avec ses affreux vautours, n'est guère propre à rassurer un homme qui n'a jamais sorti de chez lui.

Si, pour oublier cette désolation muette qui tue, on veut chercher le grand spectacle de la mer qui, au moins, sait cacher à travers le prisme de son miroir les douleurs et les sanglots qu'elle dévore sans cesse, l'œil n'a pour se reposer que des carcasses de bâtiments et des carènes démembrées, éparpillées comme des épaves sur les récifs du port, où ces navires sont venus se briser en voulant fuir les coups de fouet du terrible vent de Nord, — *el Norte* — ce simoun du littoral du Mexique. Du haut du balcon de mon

(1) D'après M. Girard qui a écrit sur le Mexique, un oracle avait annoncé aux Astèques qu'ils finiraient leur long pélerinage là où ils trouveraient un aigle sur un nopal, sortant du creux d'un rocher. Cette prédiction s'étant réalisée, ils jetèrent les fondements de leur cité dans une île du lac où l'aigle leur était apparu, donnant à la nouvelle ville le nom de Tenochtitlan—aujourd'hui Mexico—qui rappelait son origine miraculeuse.

Cette légende est représentée sur l'écusson du Mexique par un aigle perché sur l'arbre saint et tenant dans son bec un serpent. Quand l'aigle n'est pas bien exécuté, ce qui arrive assez fréquemment, il ressemble à s'y méprendre à un zopilote. Les armes mexicaines sont brodées sur le ruban en moire blanche qui soutient la médaille commémorative de l'expédition.

hôtel — *el Hotel del Commercio* — j'ai pu en compter jusqu'à trente-huit échelonnés entre l'île de Sacrificios et le château de San Juan de Ulloa.

Comme cela doit être gai, un pays qui s'annonce sous un aspect aussi attrayant !

Pour chasser de l'imagination ces longs squelettes ensablés qui crient et gémissent sous la pression du flot de la baie, on ne trouve que l'énorme masse du château, réputé imprenable jusqu'au jour où il perdit sa renommée, après quelques heures de canonnade en 1838, grâce à l'amiral Baudin et au prestige que Dieu, dans sa miséricorde, a longtemps jeté autour des plis frémissants du drapeau de la France. Situé à trois quarts de mille en mer, et bâti sur des récifs sous-marins, San Juan de Ulloa défend l'entrée du port et de la ville, et peut contenir une garnison de mille hommes. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une prison où l'on envoie les condamnés aux travaux forcés rêver à loisir dans leurs humides cachots au grand mot de liberté.

Le seul bruit du monde qui parvienne jusqu'à eux, c'est le cliquetis de leurs chaînes ; et, pour tuer le temps, ils n'ont que les ennuis du présent, ce vague soupir que l'éternité jette à l'immensité.

Au mois de septembre, le séjour de la ville est encore mortel pour les étrangers, le *vomito* y régnant depuis mai jusqu'en octobre, et M. le commandant supérieur du district, le commandant Maréchal, pour qui j'avais une lettre de recommandation, me conseilla d'aller remettre immédiatement au consul de France,

M. Jules Doazan, les trois dépêches que j'avais pour lui, et de quitter la Vera-Cruz le soir même.

Cinq mois plus tard, le 25 février 1865, le brave commandant Maréchal se faisait tuer au combat de Tlaliscoyam, en pointant lui-même contre l'ennemi l'unique pièce dont il pouvait disposer. Au quatrième coup l'affût se cassa, le canon roula à terre, et les guérillas qui l'avaient reconnu, dirigèrent plus de quarante coups de feu sur le petit groupe où se tenait le commandant. Déjà blessé à la jambe et à la poitrine, deux balles atteignirent de nouveau M. Maréchal, qui s'affaissa lentement sur le canon qu'il ne pouvait plus défendre. Pour arracher son cadavre aux mains des Juaristes qui avaient déjà commencé à outrager cette noble dépouille, un brigadier fut obligé de jeter le corps de son chef sur la croupe de son cheval et de le traîner ainsi pendant deux heures et demie. Bientôt la chaleur devint suffocante. La bête se fatiguait : de petites taches marbrées commencèrent à paraître sur la belle et mâle figure du pauvre officier. La terre réclamait sa proie, et, loin de tout ce qui lui fut cher, France et famille, le commandant Maréchal fut enfoui sous les sables de la plaine d'Alvarado.

Sa fille a été dotée par l'impératrice Charlotte d'une somme de 25000 dollars.

Je trouvai en M. Doazan un homme aimable et poli, qui me reçut parfaitement et m'engagea fortement à suivre le conseil de M. Maréchal. A quatre

heures j'avais en poche mon billet de chemin de fer, et je quittais sans regret la Vera-Cruz, qui m'a laissé l'impression de ces sépulcres blanchis dont parle l'Ecriture-Sainte.

En route, j'eus à me féliciter d'avoir suivi les sages avis qu'on m'avait donnés ; à la Soledad, j'appris que deux officiers du génie de la Martinique, arrivés presqu'en même temps que moi, avaient succombé aux attaques de la terrible maladie.

Une partie du pays que traverse la voie ferrée — lors de mon retour, elle s'était allongée de quinze lieues — est marécageuse et couverte de plantes particulières aux terrains bourbeux et humides. C'est de ces cloaques verts et infects que s'élèvent chaque année ces miasmes délétères qui font tant de ravages sous le nom de *vomito*.

Le *vomito* est une maladie fort singulière et fort capricieuse, qui n'a pas encore été parfaitement décrite par les médecins. Presque toujours endémique, elle devient quelquefois épidémique, lorsqu'il y a agglomération d'étrangers et de troupes. Alors ses ravages sont épouvantables, si l'on doit en croire les nombreux cimetières qui enlacent la Vera-Cruz dans leurs embrassements funèbres.

Un fait très-singulier, c'est que le vomito ne s'attaque jamais au nègre, tandis que bien souvent l'Indien du pays y succombe, et qu'ennemi juré du choléra morbus, à son tour il ne touche pas à ceux qui souffrent des fièvres paludéennes.

N'est-ce pas là un fait curieux de pathogénie qui aurait mérité d'être étudié par quelques-uns des hommes compétents dont se composait la société scientifique du Mexique ? Pendant mon séjour là-bas, un chirurgien de l'armée française, M. le docteur Fuzier s'était mis à l'œuvre, et poursuivait de longues et fructueuses études sur cette intéressante question. Ce travail promettait d'être d'autant plus attrayant que ce modeste savant avait failli succomber sous les coups de l'épidémie. Aujourd'hui que sont devenus l'auteur et ses précieuses notes ?

Tout affreuses qu'elles soient, les attaques du vomito ne sont pas mortelles, quand on a soin de se faire traiter sur les lieux mêmes, et de ne pas sortir de la terre chaude, car il ne faut pas oublier que le Mexique se divise en trois zônes distinctes : la zône torride ou terre chaude, *tierra caliente :* la terre tempérée, *tierra templada*, et la zône froide, *tierra fria*. Mais malheur à celui qui a pris le germe de la maladie et l'emporte avec lui sur les hauts plateaux ! La mort l'attend là pour lui souhaiter la bienvenue, et lui offrir une hospitalité qui est loin d'être écossaise.

A Mexico, j'ai vu mon voisin de chambrée, un tout jeune homme de dix-neuf ans, fils d'un millionnaire de Cuba, poète comme on l'est à son âge, agoniser dans mes bras sous les frissons de la terrible fièvre, et mourir quatre jours après avoir quitté la Vera-Cruz, plein d'énergie, de santé et d'espérances. (1)

(1) Dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences, M. le docteur Victor Herran, diagnostique ainsi la marche du vomito.

Le train, si l'on peut donner ce nom à la machine poussive qui tire derrière elle sept ou huit chariots où l'on ne mettrait pas même les bagages chez nous, arrive à la Soledad vers quatre heures de l'après-midi.

La Soledad est un petit village bâti en bambous, dont les marécages sont remplis de sauriens et de caïmans, et qui a légué son nom à l'histoire contemporaine avec celui du traité signé entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Mexique, le 19 février 1862, quelques jours seulement avant le commencement des hostilités.

Ici, en 1864, on quittait la voix ferrée pour prendre la diligence.

— Au mois de mai, écrit-il, le vent du nord cesse et se trouve remplacé par celui du sud ; il ramène les orages et les pluies : alors les terres se ramollissent de nouveau d'une manière progressive ; leurs particules se dilatent, et les miasmes se dégageant jusqu'à la superficie du sol, sont transportés avec la pluie au centre de la ville : contenu dans l'atmosphère, le poison est alors respiré par les habitants.

La chaleur étouffante qui se fait sentir à cette époque de l'année produit de la gêne dans la respiration, une transpiration abondante et continuelle, ainsi qu'un soif dévorante ; il résulte de tout cela un affaiblissement et une torpeur inexplicables. De là on cherche à combattre la soif par les boissons rafraîchissantes et par les fruits acidulés et sucrés qui se trouvent en abondance dans le pays ; alors les organes digestifs se trouvant affaiblis par la transpiration et noyés par des boissons rafraîchissantes, tombent dans un état de délabrement tel qu'ils ne fonctionnent presque plus.

Il résulte de cet état de choses un commencement de dyssenterie accompagnée de tranchées ; un dégagement de gaz se déclare, un mal de gorge assez prononcé se fait sentir, des aigreurs dans l'estomac ont lieu, le mal de tête, et enfin la fièvre surviennent ; dès lors le malade s'affaisse rapidement et succombe dans très peu de jours—quelquefois dans très peu d'heures—ou il entre en convalescence.

Les diligences mexicaines valent la peine qu'on en fasse une description, malgré leur lourdeur proverbiale.

Traînées ordinairement par neuf mules, elles sont admirablement fabriquées pour résister aux routes affreuses qu'elles ont à parcourir, surtout pendant la saison des pluies. Elles peuvent contenir jusqu'à douze voyageurs, et mettent, lorsque les chemins sont beaux, trois jours à franchir la distance de quatre-vingt-seize lieues qui sépare la Vera-Cruz de Mexico.

Les relais sont établis de trois lieues en trois lieues, et le pauvre voyageur dont les os sont moulus par les ornières et par les trous antédiluviens de la vieille route impériale, dont la tête est endolorie par les fréquentes accolades qu'elle distribue au front de ses voisins de face, de derrière, de droite et de gauche, soupire ardemment après le quart d'heure de répit que lui donne le cocher, lorsqu'il détèle ses jolies petites mules toutes couvertes de flocons d'écume et les flancs lacérés de coups de fouet. La tête basse, les oreilles tristement baissées, elles regagnent doucement leurs étables, pendant que les camarades viennent à leur tour prendre part au pénible labeur de la journée, et souvent le touriste se demande à quoi peut rêver la mélancolie de leur grand œil noir.

Peut-être, disent-elles que toujours gourmandées, mal traitées, mal nourries, fouettées pour un service comme pour une ruade, elles ont rendu plus de services réels au Mexique que tous ses diplomates et tous ses politiciens depuis son demi-siècle de guerres civiles.

Une partie de mes compagnons de l'*Acmée*, l'officier anglais, la créole, l'inévitable docteur et mes deux amis les Allemands, toujours avec leur guitare et leur violon, formaient, ce soir-là, le contingent de pauvres diables que la diligence devait se donner le malin plaisir de martyriser.

Depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, je me tins assez coi, dormant, tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, solidement emboîté entre mes deux torses slaves. Mais au relais de la douzième heure, je me trouvai vaincu, et je profitai avec volupté de notre court instant de repos pour descendre un moment me dégourdir et prendre à la *tienda*, petite buvette en bambou, dont le comptoir se tient en plein vent, un verre de *tepache*, liqueur rafraîchissante composée du jus de l'agave, de l'ananas et de la canne à sucre.

Deux factionnaires français se tenaient dans la pénombre que formait l'angle du toit.

Cela me rappela l'horreur innée que j'ai pour un verre quelconque, lorsque je ne puis avoir sous la main un second verre ami pour trinquer le mien, et mes deux piou-pious acceptèrent cordialement un *bock*.

Ils appartenaient à la Légion Etrangère, et comme une politesse en attire une autre, l'un d'eux, beau parleur, se mit à me raconter la tragédie glorieuse qui s'était jouée, il y avait à peine quelques mois, dans ces lieux si tranquilles et si paisibles cette nuit.

Soixante et deux hommes appartenant à la 3me compagnie du 1er bataillon de la légion étrangère,

lancés en éclaireurs sur ce petit village—le Camérone — sous les ordres du brave capitaine Danjou et de MM. Vilain et Mandet, s'étaient trouvés attaqués inopinément par 2,000 hommes de troupes régulières et par des guérillas sous les ordres du colonel Milan, au moment même où ils venaient de faire halte pour préparer le café.

Il était sept heures du matin. Après avoir lutté bravement pendant de longues heures contre les forces nombreuses qui l'écrasaient, le capitaine Danjou s'était vu forcé de lâcher le terrain pied à pied, et de venir s'abriter dans l'hacienda qui faisait face à notre buvette.

Là, cette poignée de braves continua la lutte gigantesque qu'elle avait entreprise. Aux demandes réïtérées que Milan leur faisait de se rendre à discrétion, ils ne répondirent que par des coups de feu et par deux charges à la baïonnette.

A neuf heures le capitaine tombait percé d'une balle, au cœur ; vers deux heures le sous-lieutenant Vilain, s'affaissait le front fracassé. Par la chaleur accablante qu'il faisait, la soif, surexcitée par les âcres émanations de la poudre et les cris du combat, forçait plusieurs soldats à boire leur sang comme Beaumanoir.

Bientôt à ce soleil brûlant vint se joindre un ennemi plus terrible encore. Désespéré de cette résistance opiniâtre, Milan avait fait mettre le feu à l'hacienda.

Alors se passa l'un des faits d'armes les plus glorieux de l'histoire de France.

A la tête de sept hommes qui seuls survivaient à leur compagnie, le lieutenant porte-drapeau Mandet s'élance hors de la fournaise et fait une charge à la baïonnette sur ces 2,500 hommes, les forçant à reculer et à lui donner le temps de se retirer sous les débris d'un hangard en ruine.

Dans cette charge le lieutenant est atteint de deux coups de feu. Qu'importe ? il luttera jusqu'à la dernière cartouche.

Il est six heures du soir et, petit à petit, la fusillade cesse.

Un à un ces hommes de fer se raidissent dans les crispations de l'agonie, et lorsque Milan, étonné du profond silence qui avait succédé aux bruits du combat, fit percer à coups de baïonnettes la toiture du hangar, il n'aperçut que des cadavres, là où une demi-heure auparavant, il y avait encore un rempart de poitrines françaises.

Officiers, sous-officiers et soldats étaient tombés, comme César tombant au sénat, enveloppés dans les plis de leur drapeau déchiré, et, pour raconter les péripéties de cette glorieuse page de l'histoire militaire de la France ; il ne restait plus qu'un tambour tout criblé de blessures, oublié parmi les morts, et qui profita des ombres de la nuit pour s'échapper, et courir mettre sur sa poitrine la croix et l'épaulette qu'il avait si bien gagnées.

Cette terrible journée avait coûté à l'ennemi deux cent-quarante morts et cent soixante-seize blessés.

Les restes mortels de cette poignée de braves sont enfouis à dix pas de là, et le capitaine comme le dernier de ses soldats dorment tous en ligne de bataille, n'ayant pour indiquer le lieu de leur dernier bivouac au voyageur qui écoute, la tête nue, cette merveilleuse histoire, qu'une grande croix de bois peinte en noir surmontée d'un petit drapeau tricolore.

Une planche porte l'inscription suivante :

— Ici reposent les braves de la troisième compagnie du premier bataillon du régiment étranger, glorieusement tués au combat de Camerone, le 30 avril 1863. M. Danjou, capitaine ; M. Mandet, lieutenant ; M. Vilain, sous-lieutenant.

Cette croix indiquait aux régiments qui allaient de France à Mexico, la récompense qui attendait un jour leur dévouement et leur abnégation sur cette terre lointaine.

Lorsque, tête basse, ils défilaient au commandement : Portez armes ! et aux roulements des tambours qui battaient aux champs devant ce modeste mausolée où se repose la gloire fatiguée, ils ont souvent réfléchi, sous leurs képis noircis par la poudre et par la poussière, à cette grande vérité que Salomon proclamait du haut de sa puissance :

— Vanité des vanités ! tout n'est que vanité !

Un second *bock* paya au factionnaire la leçon d'histoire contemporaine qu'il venait de me donner — de nos jours où la Bourse règne en souveraine, il n'y a plus que les prêtres et les soldats qui font de l'histoire,

— et la diligence se remit à rouler sur ses grosses roues de chêne.

Le spectacle qui nous attendait au lever du soleil était vraiment admirable.

Nous voyagions en plein cœur de la terre chaude.

Par les stores soulevés de la voiture, les senteurs embaumées des forêts de manguiers, d'acajou, de bananiers, de magnolias, de palmiers et de bois de rose nous arrivaient sur les ailes du vent. Autour de nous voltigeaient des myriades d'oiseaux-mouches, de colibris, de perruches, de perroquets, d'aras et de bec-figues effrayés par les pirouettes fantastiques des singes du bois : sur notre tête, l'azur du ciel des tropiques, et devant nous, fier et immense, se dressait le premier chaînon de la Cordillière.

Nous étions tout yeux et tout oreilles pour écouter la voix tantôt suave, tantôt stridente ou ironique de l'oiseau moqueur, pour contempler la marche nonchalante et pleine d'ivresse du paon sauvage, pour suivre les bonds gracieux de la gazelle mexicaine qui fuyait rapide comme la flèche, devant le bruit de la diligence ou le frôlement mystérieux des lianes et des vanilles dont les arabesques capricieuses étaient dérangées à tout moment par la brise qui passait. Des nuages de papillons couraient à travers tout cela, et rien de plus joli que de voir ces légers sylphes, nuancés de toutes les couleurs possibles, décrire par milliers leurs valses fantastiques, venir baiser amoureusement du bout de l'aile les fleurs du tropique qui, les jalouses, luttent de

coloris avec eux, puis tout à coup les quitter étourdiment pour aller s'abattre autour d'une mare stagnante, au milieu du chemin, s'y rafraîchir un instant et disparaître encore aux yeux du touriste stupéfié, qui croit n'avoir qu'à tendre son chapeau pour y retenir prisonniers ces petits rois de l'air.

Tous ces parfums, ces chants d'oiseaux, ces fleurs si suaves, ce soleil si pur, feraient de la terre chaude un Eden, si ces odoriférantes senteurs ne cachaient pas des poisons aussi subtils que ceux de la Borgia : si ces pétales ravissantes, blanches comme les perles que découvre le sourire d'une coquette, ne couvraient le hideux scorpion, le venin foudroyant de cet imperceptible bijou, le serpent coral ; si enfin, ce ciel serein et poétique n'emprisonnait sous sa coupole bleue, comme les dahlias mythologiques de l'Inde, des miasmes terribles et des fièvres mortelles.

Cette nature, qui donnait des rêves de feu au grand Humbolt, s'étend jusqu'aux pieds des Chiquihuites, et quand la lourde voiture a gravi les pentes escarpées de cette première artère des Andes, alors se déroule devant le touriste émerveillé un spectacle étourdissant.

Il peut admirer, à ses pieds, tout ce qui l'a étonné depuis le matin.

Une partie de la terre chaude est là dans cette vaste plaine qui, toute haletante sous les brûlantes caresses du tropique, court se baigner dans la baie de Campèche. La brise est plus tiède, et sa poitrine peut s'emplir à volonté de ses fraîches émanations ;

car bientôt la terre tempérée va venir donner une poignée de main à sa sœur, la *tierra caliente*.

Si, fatigué par la vue de toutes ces forêts vierges dont les ombres épaisses sont tranchées, ici et là, d'un rayon de soleil curieux sans doute de surprendre les mystérieuses amours du jaguar ou les haineuses délibérations du conseil de guerre des *guérilleros*, il cherche quelque chose pour ne plus rêver à cette chatoyante poésie, il n'a qu'à promener ses regards sur les ravins et les abîmes qui l'entourent, pour tomber dans le réalisme de l'existence. Il y verra des canons de bronze de 32, abandonnés sur la route depuis fort longtemps, et des centaines de cloches décrochées des beffrois de leurs monastères et de leurs couvents par la main patriotique de Juarez, et que l'intervention n'a pas eu le temps de rendre à leurs vieux murs tout étonnés de n'y plus entendre la voix argentine de l'*Angelus*.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, nous étions au temps des pluies.

Or, l'imprévu entre pour beaucoup dans les charmes de cette saison, et une singulière surprise nous attendait de l'autre côté du versant des Chiquihuites.

Jusqu'ici les chemins avaient été passables ; tout à coup nos mules nous précipitèrent dans un abîme de boue, long de quatre bonnes lieues, d'où nous eûmes toutes les peines du monde à nous dégager sains et saufs. Faire la description exacte de ce gouffre mouvant serait chercher à ne pas voir le lecteur ajouter foi à mon récit, et je préfère en laisser peser la

responsabilité sur un extrait de l'*Estaffette*, journal français publié à Mexico :

— "La distance entre Cordova et Orizava est à peine de cinq lieues : eh ! bien, il y a des voyageurs qui ont mis deux jours à faire ce trajet. Les diligences ont cessé leur service entre les deux villes, et les touristes sont forcés de faire ces cinq lieues à cheval, et cela non sans danger.. Il est arrivé très-souvent que des animaux ont péri dans ces lacs de boue, et il a fallu en retirer les voyageurs, sur le point de se noyer, à l'aide du *lazo*. Il importe, pour parcourir cet espace de cinq lieues, d'avoir reçu l'absolution et d'être en état de grâce." —

Parlez-moi d'un tableau qui frise le terrible comme cela, mais seulement quand je suis chez moi, les deux pieds chaudement appuyés sur les chenets de ma grille, et l'épine dorsale bien emmaillottée dans un bon fauteuil, comme l'est la vôtre en ce moment, cher lecteur.

En diligence, c'est différent.

Au lieu d'admirer ces choses-là, elles nous font venir à la bouche les jurons les plus expressifs. Je me rappelle avoir prononcé dans les Chiquihuites mon premier mot d'Espagnol ; c'était : *caramba !* et je suis encore à me demander comment nous avons pu nous tirer de là.

A tout prendre, cependant, nous n'étions pas les plus malheureux.

A côté de nous pataugeaient à qui mieux mieux, le fusil sur l'épaule, le sac au dos, Béranger aux lèvres,

des zéphirs de la colonne du commandant d'Ornano, lancés à la poursuite d'une bande de guérillas.

Leurs chansons et leurs joyeux lazzis nous remirent la gaîté au ventre, et quand la diligence les eut tous laissés derrière elle, j'étais loin de me douter que plus tard je serais attaché à ce même bataillon, et que je ferais mes premières armes sous les ordres de son brave commandant.

La saison des pluies commence en mai et finit en octobre, au Mexique. Pendant tout ce temps, les chemins sont transformés en lacs de boue, et il est presqu'impossible aux troupes d'effectuer aucune expédition.

On peut se faire une idée des épreuves qui attendent le malheureux soldat, lorsqu'il est obligé de se mettre en route par un temps pareil, rien qu'en lisant le fragment suivant d'une lettre que m'écrivait un lieutenant du train de la garde impériale, M. Jean Girard, décoré et plus tard capitaine au 1er régiment du train des équipages militaires. Il est mort depuis — à l'âge de 45 ans — à Lille, le 25 décembre 1870, des suites d'une blessure reçue dans un des combats livrés aux Prussiens par le corps d'armée du général Bourbaki.

Cette dépêche, en date de Cordova, le 26 Septembre 1864, disait :

" Pour venir à Cordova, où nous ne sommes arrivés qu'hier vers les trois heures de l'après-midi, nous avons été forcés de quitter la route impériale à environ une lieue d'Orizava, et de nous engager dans un sentier

étroit, escarpé, semé de trous et recouvert de trente à quarante centimètres de boue noire et visqueuse. Ajoutez à ces légers inconvénients six rivières qui le coupaient à points donnés, profondes de cinquante à soixante centimètres, et que nos hommes ont dû traverser, sac au dos, et luttant à l'envi avec nos mules pour dégager nos fourgons qui s'embourbaient. Aussi, il fallait voir l'état affreux dans lequel ils sont arrivés à l'étape : mouillés de la tête aux pieds par la pluie battante qui tombait, et tout enduits de vase, ils faisaient peur à voir. L'idée que nous allons cingler bientôt vers la France nous fait oublier tous ces déboires, et l'air de la mer chassera loin de nous la pensée de cet infect pays, que Dante sans doute ne connaissait pas, car il y aurait placé son purgatoire, à coup sur ! ''

A mesure que nous avancions, les chemins devenaient de plus en plus impraticables, et la nuit arrivait avec de larges gouttes de pluie. Bientôt le cocher nous annonça qu'il ne pouvait plus guider ses mules, et, moitié de gré, moitié de force, il fallut nous résigner à passer cette nuit d'orage dans le méchant petit bourg où nous étions — Salsipuedes, — nom expressif qui, en français, veut dire :

— Saute si tu peux !

Après un frugal souper composé de *frijoles*, espèce de bouillie aux haricots, délicieuse au goût, et de *tortillas*, mince galette de maïs trop sèche pour être savoureuse, nous nous installâmes de notre mieux sur les banquettes de la voiture, passant une fort mauvaise

nuit à rêver aux bandits qui, deux heures après notre départ de la Soledad, étaient venus y enlever des mules pour une valeur de 35,000 francs.

Depuis des siècles, rien n'a bougé dans ce malheureux pays, si ce n'est sa végétation tropicale. Brigandage et cuisine sont demeurés stationnaires, et la scène de la confection des *tortillas* s'est passée ce soir là, sous mes yeux, telle que la vit Samuel de Champlain en 1599.

— " Les Indiens, écrivait-il alors, se servent d'une espèce de bled qu'ils nomment mammaix — maïs — qui est de la grosseur d'un pois, jaune et rouge, et quand ils le veulent manger, ils prennent une pierre cavée comme un mortier, et une autre ronde en forme de pilon, et après que le dit bled a trempé une heure, ils le meulent et réduisent en farine en la dite pierre, puis le pétrissent et le font cuire en cette manière. Ils ont une platine de fer ou de pierre qu'ils font chauffer sur le feu, et comme elle est bien chaude, ils prennent leur pâte, et l'étendent dessus assez tenue, comme tourteaux, et l'ayant fait ainsi cuire, le mangent tout chaud, car il ne vaut rien froid ni gardé." —

Cet antique plat reparut au déjeûner, et immédiatement après l'avoir expédié, nous nous remettions en route pour Cordova, petite ville située à trois lieues de là, grande comme Sorel, mal bâtie et malpropre à l'excès, mais ne faisant paraître que véniels ces gros péchés, grâce à l'arôme de son café noir qui surpasse en saveur le Moka d'Arabie, considéré jusqu'à ce jour par les gourmets comme le premier café du monde.

Cinq lieues séparent Cordova d'Orizava.

Nous les franchîmes à dos de mulet, et bientôt nous étions installés à l'hôtel des diligences de cette ville.

Le trajet m'avait fatigué horriblement.

Après avoir dîné, je me mis au lit, et pendant la nuit je faillis *tortiller de l'œil indéfiniment*, comme disent les troupiers, dans leur langage énergique. Pendant dix jours, je fus forcé de garder le lit, et je ne pus me remettre à flot que grâce aux soins du docteur de l'hôpital militaire, M. Bedel, et de M. Lucien Biart, alors modeste pharmacien, aujourd'hui brillant écrivain de la *Revue des Deux Mondes*. (1) Encore, me défendirent-ils de quitter Orizava avant de prendre une dizaine de jours de répit pour me reposer entièrement.

Pendant que j'étais en train d'être malade, mes compagnons de voyage continuèrent leur route vers la capitale de l'empire, où, plus tard, je retrouvai l'officier anglais, oublieux de sa créole, distribuant des *tracts* de la Société biblique de Londres, mes deux Allemands faisant de la photographie, et l'infatigable docteur Ordaz toujours engagé dans ses interminables controverses.

(1) M. Lucien Biart a écrit des livres charmants, remplis de vérité, sur le Mexique—et principalement sur sa ville de prédilection, la gracieuse Orizava.—Parmi ses meilleurs ouvrages, je citerai : "Les clientes du docteur Bernagius," "La terre chaude," "La terre tempérée," "Le bizco," "Benito Vasquez," "Pile et face," "Laborde & Cie.," etc., etc., et un livre ravissant, destiné spécialement à l'enfance : "Les promenades d'un jeune naturaliste au Mexique."

Les premiers moments que je passai à Orizava ne furent guère agréables et récréatifs.

Pour me distraire des crises nerveuses que me valait la maladie occasionnée par le changement de climat, je n'avais que les charmes d'une promenade dans mon appartement, tout resplendissant du luxe espagnol. Transportez-vous dans une chambre immense, vaste comme une salle d'armes de château, avec un parquet en terre cuite, et deux grandes fenêtres grillées. Pour ameublement, placez-y quatre lits en fer, un méchant lavabo tout vermoulu, un cadre noir où se trouve affiché le règlement de l'hôtel, quelques chaises en bois de fer de la pesanteur d'une voiture de roulage et après vingt-quatre heures de tête-à-tête avec ce musée, venez me donner des nouvelles de vos dispositions joviales.

Lorsque je m'ennuyais trop à contempler les splendeurs de mon boudoir, j'avais l'agréable distraction de m'escrimer six heures sur douze, contre l'essaim par trop sociable de puces et de moustiques qui se disputait mes pauvres mollets, avec un acharnement tout à fait indigne d'animaux que le crayon de Granville a immortalisés.

Pourtant, petit à petit mes forces revenaient, mais, hélas ! en proportion inverse mes fonds s'en allaient avec une rapidité effrayante.

Il en coûte cher de tomber malade loin des siens, et, pour comble de malheur, je suis propriétaire d'un porte-monnaie qui ressemble à s'y méprendre à celui

de certain poëte célèbre, toujours désolé de ses nombreuses infidélités :

De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,
De même dans ma bourse il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu !
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge : au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondu.
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense !
Ma poche est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y saurait entrer quand on est en dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide ;
Entraînement funeste et d'autant plus perfide
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts !

Heureusement que Dieu pense de temps à autre aux misères qui forment notre ombre derrière nous, et ce fut lui, sans doute, qui souffla dans l'oreille du marquis de Montholon — prévenu de ma maladie par dépêche télégraphique — un léger soupçon du vide désastreux qui se faisait au dedans de mon escarcelle.

Quelques jours après l'envoi de mes dépêches, je recevais, par la bienveillante entremise de M. d'Ornamo, ses remercîments, accompagnés d'une traite sur le commandant supérieur.

Délivré de la lourde responsabilité que faisait peser sur moi l'attention continuelle qu'il me fallait donner à la conservation de ces dépêches, j'eus le loisir, pendant quelques jours, de visiter Orizava et ses environs.

C'est une ville considérable, encaissée dans les montagnes, — ce qui en rend le séjour excessivement désagréable pendant la saison des pluies, — et entourée de jardins magnifiques dont les plantes tropicales nous rappellent involontairement les ravissantes descriptions que Méry nous fait de certains paysages de l'Inde et de Ceylan.

Elle est malheureusement, comme toutes ses sœurs du Mexique, d'une malpropreté révoltante.

En fait de monuments, la ville ne possède rien de très-remarquable, si ce n'est le beau et vaste couvent de la Concordia, transformé en hôpital militaire et ruiné plus tard par un tremblement de terre. En revanche, elle a son fameux pic, le volcan d'Orizava, haut de 5,295 mètres, — soit 15,885 pieds — et dont la crête éternellement couverte de neige se distingue facilement à trente lieues en mer.

En 1860, un Anglais excentrique en tenta l'ascension et réussit à aller planter le drapeau du léopard sur la crête du cratère. Pendant mon séjour, un officier français voulut donner un camarade de faction à l'*Union Jack*, et grimpa mettre à ses côtés l'oriflamme tricolore, sans vouloir, je le suppose bien, faire allusion au volcan éteint où l'Angleterre et la France ont planté la hampe de leurs couleurs.

A Orizava, je liai connaissance avec les officiers d'un escadron du train de la garde impériale, qui n'attendait plus que le passage d'un convoi pour rentrer en France. Ces messieurs furent d'une politesse charmante, me priant d'assister à leur mess

pendant toute la durée de mon séjour, et me donnant sur le pays de précieux renseignements que plus tard j'eus occasion de mettre en pratique. (1)

Ici, je vis pour la première fois l'imposante cérémonie d'une messe militaire.

L'aumônier de la garnison officiait dans la modeste cathédrale de la ville, aidé dans son saint ministère par deux zouaves en grande tenue. Sac au dos, ils répondaient avec ferveur aux paroles du sacrifice, pendant que l'escadron du train de la garde était formé en haie et présentait les armes à l'heure solennelle de l'élévation, faite au milieu du roulement des tambours et de la fanfare des clairons sonnant aux champs.

L'impression que laissent ces fronts basanés inclinés devant la majesté du Dieu des armées, est grande et sublime comme le sacrifice auquel ils assistent, et l'on sort de l'église ayant au cœur ces battements que devait éprouver le grand pontife des Hébreux, quand il pénétrait dans le sanctuaire de l'arche sainte.

A la porte, un curieux spectacle nous attendait.

Au moment où les officiers, deux par deux, sortaient de la nef, un vieillard tout sale, le bras et la

(1) Les officiers de cet escadron étaient MM. les capitaines Fourguemin et Billet, les lieutenants Girard et Auberteau, le sous-lieutenant Joly et le vétérinaire Baillif. Je leur donnai des lettres pour les officiers du *Phlégéton*. A Mexico, je rencontrai trois autres officiers du même escadron, MM. les lieutenants Masclet, Minot et Sémidéï.

jambe amputés, se mit à leur tendre la seule main qui lui restait et presque tous y déposèrent une pièce blanche. Quand notre tour arriva, un officier, M. Girard, qui était avec moi, me pria de considérer attentivement la figure de ce mendiant, et lorsque nous fûmes sur le terre-plein de l'église, il me raconta quelque chose qui laisse bien loin derrière elles les histoires extraordinaires d'Edgar Poe.

Ce vieillard n'était autre — vous perdriez votre temps à vouloir le deviner — qu'un amiral qui avait assisté à la défense de San Juan de Ulloa contre Baudin ! Le même coup de canon avait emporté son bras, sa jambe, son drapeau et son prestige de brave marin, ne lui laissant pour toute fortune que la pitié moqueuse de ses compatriotes et la commisération courtoise de ceux contre qui il s'était battu.

Au Mexique, cela n'a rien de bien extraordinaire. Les rues de la capitale sont pavées d'invalides mutilés par les éclats des cent et une révolutions qui sont venues, depuis un demi-siècle s'abattre sur leur malheureuse patrie comme un ouragan de mitraille, et tous se voient réduits à mendier un morceau de pain, que tantôt leur donne un parti et que tantôt l'autre leur refuse.

Sous l'empire, Maximilien pourvoyait aux besoins les plus pressants de ces invalides, et la plupart de ceux qui avaient des droits réels à la retraite, étaient pensionnés sur sa cassette particulière.

En allant prendre un vermouth au café de San Pedro, nous eûmes occasion de contempler un autre exemple

du triste état où peut descendre une nation qui a perdu toute idée de ce qui est grand.

Nous achetâmes des cigares dans un misérable bureau de tabac tenu par un général de brigade ! Ils nous furent vendus par l'auguste personnage lui-même — jeune homme de trente-cinq ans — et à force d'obséquiosités, il finit par nous faire oublier notre menue monnaie sur le comptoir !

Décidément, la fin de cette journée devait être une comédie d'un bout à l'autre.

A peine avais-je mis le pied sur les larges marches en pierre grise de l'escalier de mon hôtel, que j'entendis le bruit d'une escarmouche assez vive engagée entre le propriétaire et un monsieur, qni disparaissait littéralement sous une avalanche de portemanteaux.

Ce monsieur voulait avoir une chambre à lui seul, et le propriétaire, peu confiant dans la mine renfrognée de son chapeau crotté et de son habit déchiré, se refusait obstinément à lui rendre ce service, à moins d'être payé d'avance, ce qui paraissait ne plaire que médiocrement au nouvel arrivé.

Après une demi-heure de pourparlers, la figure du propriétaire devint tout à coup humble et polie : la chaleur de la lutte disparut pour faire place à un air de soumission modeste, et je regagnais mon logement tout intrigué de ce changement à vue, lorsque je me croisai avec M. de la Tour du Pin de Chambly, sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, qui se sauvait à toutes jambes en pouffant de rire.

Je l'arrêtai par le bord de son spencer, et le mystère me fut expliqué, à la grande hilarité de deux locataires venus se mêler à notre groupe.

En gesticulant trop vivement, le monsieur aux porte-manteaux avait laissé entrevoir aux yeux ébahis de son interlocuteur, la boutonnière d'un deuxième habit, lequel habit était enjolivé de la rosette d'officier de la légion d'honneur. Cela fit réfléchir fortement l'hôtelier, et il eut raison de le faire ; car il découvrait, le lendemain matin, que son hôte était M. Corta, sénateur français, détaché temporairement comme ministre des finances au Mexique, et rappelé en France.

On a beau dire, faire, écrire ou penser, l'habit fera toujours le moine en ce siècle de tailleurs.

Vers cette époque — au mois de septembre 1864 — Orizava avait une garnison de plus de mille hommes, composée en grande partie de soldats congédiés et de convalescents qui retournaient en France, tous joyeux d'aller humer un peu l'air natal.

Parmi les nombreux officiers qui allaient s'embarquer à la Vera-Cruz, se trouvait le neveu d'un homme qui a laissé de beaux et purs souvenirs au Canada, M. de Puisbusque, sous-lieutenant aux chasseurs de Vincennes. Cet officier avait commencé sa carrière comme simple *troubade*, et il s'informa avec un vif intérêt de tout ce qui concernait cette jeune France, restée si profondément empreinte dans la mémoire de son parent.

Un autre officier, M. le baron de Briche, lieutenant-colonel aux tirailleurs algériens, me témoigna aussi beaucoup d'intérêt, et me donna plusieurs lettres de recommandation auprès des officiers supérieurs de la légion étrangère, alors en garnison à Puebla.

Le docteur m'avait enfin permis de quitter la ville vers la fin de septembre ; mais je ne voulus pas profiter de la permission avant d'avoir visité un lieu célèbre dans l'histoire militaire du Mexique, le Cerro-Borrego.

Donc, un beau matin, MM. Royet, capitaine au 74me de ligne, Fourcoual, sous-lieutenant au 62me, le docteur Desnoyers de Liniers, aide-major au 1er Zouaves, le capitaine du génie d'Ombres et mon humble individualité, étions tous les six occupés à grimper les flancs escarpés de cette montagne, qui se trouve à quelques arpents de la ville.

Là, le docteur se mit à nous raconter avec sa verve de zouave — il avait servi comme tel en Crimée — la jolie comédie qui s'était déroulée sur cette colline : ce qui ne nous empêcha pas, tout en l'écoutant, de faire honneur à notre déjeûner, composé d'un superbe buisson d'écrevisses sur lequel le capitaine d'Ombres avait déployé tous ses talents culinaires.

Les troupes françaises, repoussées devant le fort de *Guadalupe* à Puebla par le nombre et le hazard, étaient venues se replier sur les réserves qui se trouvaient à Orizava.

Les vivres commencèrent à manquer, et pour comble de malheur, un corps d'observation vint se

L. of C.

placer sur cette montagne, et appuyé par l'armée de Zaragossa qui s'avançait, menaçait de bombarder la ville. La position était des plus critiques ; mais un soir, par un temps sombre et nuageux, un capitaine promu de la veille, M. Dietrie et l'un de ses collègues, M. Leclère, se dévouant avec leurs compagnies, la 2me et la 3me du 1er bataillon du 99me de ligne, vinrent demander au général de Lorencez la permission d'essayer de déloger l'importun.

Le genéral en chef, comme ces officiers de fortune, eut confiance en la bonne étoile de la France, et quelques heures après, cent quarante soldats se traînaient sur le ventre et rampaient silencieusement sur le bord de l'abîme.

Puis soudain, Dietrie s'improvise maréchal de France.

— A moi les zouaves ! crie-t-il ; à moi les chasseurs ! à moi la légion ! Les chasseurs au centre ! les zouaves à gauche ! les fusiliers marins à droite ! A la bayonnette, mes enfants !

Les deux compagnies se précipitent sur l'ennemi qui dormait sur les deux oreilles, et mettent vingt minutes à culbuter quatre mille hommes. Ivres de terreur ils allaient se briser la tête dans le gouffre ouvert sous leurs pieds, croyant que toute l'armée Française était á leurs trousses. Ce fait d'armes inouï rendit la sécurité à la ville, tua trois cents hommes, un général, trois colonels et deux lieutenants-colonels à l'ennemi, lui fit perdre trois

obusiers de montagne, un drapeau, trois fanions et deux cents prisonniers, valut à son auteur le grade mérité de commandant, ainsi que la rosette d'officier de la légion d'honneur, et augmenta la liste des traits d'héroïsme dont l'histoire de cette expédition est parsemée.

Rentré en France quelque temps après, la fortune a depuis prodigué ses sourires les plus roses à M. Diétrie, et dernièrement le héros du Borrego prenait part à la brillante expédition algérienne de l'Oued-Guir, en qualité de colonel de zouaves.

Le 30 septembre, après un repos de vingt-deux jours, je me remettais sur la sellette de la diligence de Mexico, et bientôt au pied des Cumbres nous escaladions la terre tempérée.

A part les magnifiques paysages de ces montagnes, la route de Puebla et de Mexico offre peu de curiosités. Bordé presque des deux côtés par de longues files de cactus, de poivriers et d'aloës, le chemin ne traverse que des villages insignifiants tels que Tecamalucan, où le chef de bataillon du 99e de ligne, M. Lefèvre, à la tête de quatre cents hommes enleva 1,000 prisonniers et deux drapeaux à l'ennemi, Aculcingo, Puente-Colorado, la Canada, vaste plaine où l'armée française campa pendant quelque temps, Palmar avec son unique rue toute bordée de palissades, en cactus hauts de quinze pieds et taillés en cierge pascal, Tecamachalco, Chalchicomula, Acacingo, et enfin Amozoc, célèbre par la fabrication de ses magnifiques éperons.

En voilà au moins des noms harmonieux ! et à les entendre prononcer par mes camarades de route, six gros Anglais qui, si j'en crois la longue discussion métallurgique qu'ils eurent ensemble, devaient appartenir à quelque riche compagnie minière, je m'endormis profondément, rêvant aux convolvulus bleus et aux petites sensitives blanches que j'avais entrevues poindre curieusement entre les haies de la route, et pensant à cette naïve croyance des Indiens de l'Hymalaya, qui se figuraient que l'açoka — la sensitive — ne fleurissait que lorsqu'elle était touchée par le pied ou par le visage d'une jeune vierge .

La diligence n'arrive que vers minuit à Puebla.

Là, on accorde quatre heures de repos au voyageur exténué, puis la lourde machine se remet à rouler de plus belle, ne donnant pas même le temps à sa victime d'examiner les traces du long siége que la ville eut à subir, au commencement de l'expédition.

Pendant la matinée, on passe non loin des deux célèbres montagnes, le Popocatepetl et la Dame-Blanche ; puis on laisse derrière soi, les bourgs du Rio Prieto, de Tesmelucan, et de San Martin pour aller dîner à l'excellente posada du Rio Frio, lieu célèbre sur une route célèbre par les brigandages et les crimes qui s'y commettent tous les jours.

C'est à cette hôtellerie, au fond du ravin de Juanes, que la mission belge, sous les ordres du général Foury, fut attaquée le 4 mars 1866, par une bande d'assassins. Dans ce lâche guet-à-pens M. le baron

d'Huart, officier d'artillerie et aide-de-camp de S. A. R. le comte de Flandres, fut tué raide par une balle qui vint le frapper au milieu du front.

Revenus de cette surprise, le général Foury et le major Haltueis, — celui-ci blessé, — dégaînèrent et sautèrent en bas de la diligence ; mais devant ces deux hommes de cœur, les vingt bandits tournèrent les talons et s'enfuirent.

Quant à moi, je n'eus pas même la bonne fortune de m'entendre dire par quelqu'un :

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine ?
Les as-tu vus dans les roseaux
Où le buffle aux larges naseaux
Dort et rumine ?

Hélas ! hélas ! tu n'as rien vu !
Oh !—comme on dit—temps dépourvu
De poésie !
Ces grands chemins sûrs nuit et jour
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie !

Les brigands se reposaient : c'était un samedi — le samedi étant consacré à la Sainte Vierge, le Mexicain ne vole pas ce jour là — et pour toute émotion, je n'eus que les frissons que font éprouver la température élevée des montagnes du Rio Frio, et la vue de leurs grands sapins verts, beaux arbres — dignes d'appartenir

à une forêt du Canada ou de la Norvége, — qui auraient pu faire répéter à Byron ses deux vers favoris :

> Quand je vois aux sapins cet air de cimetière,
> Cela ressemble à mes amis.

Une chose qui frappe l'étranger, c'est la multitude de croix plantées de côté et d'autre sur les bords du chemin ; elles sont entourées de petites roches. L'usage du pays veut qu'on en place une ainsi partout où quelqu'un a été exécuté ou assassiné. Le passant fait un acte de pieuse dévotion s'il y jete une pierre en murmurant un *De profundis*.

Tous les chemins du Mexique sont ornés de ces curieux échantillons de la sûreté publique.

On pille ici, on vole là, on tue partout, et si quelqu'un demeure étonné de tous ces crimes et de toutes ces horreurs, c'est bien certainement le pauvre voyageur qui passe d'une ville à l'autre sans se voir arrêté au moins deux ou trois fois. Pendant mon séjour au pays, ces petites émotions n'arrivaient plus aussi souvent, car l'empereur faisait protéger les voies publiques par de nombreuses brigades de gendarmerie.

En passant par San Martin, j'avais acheté à un marchand de bric-à-brac un roman de Gustave Aymard — l'*Eclaireur* — et j'étais à le feuilleter pendant que la voiture descendait à fond de train les pentes rapides de Buenavista, lorsque mes yeux distraits tombèrent sur Mexico, qui, comme une

paresseuse créole, se préparait à s'endormir dans l'alcôve à demi-fermée par le rideau de saules que lui forment ses trois lagunes.

Champlain, qui se connaissait en site de ville — à preuve c'est qu'il a fondé Québec — écrivait, il y a deux cent soixante-quinze ans :

— " Tous les contentements que j'avais eus à la vue des choses si agréables de la route, n'étaient que peu de chose au regard de celui que je reçus lorsque je vis cette belle ville de Mechique, que je ne croyais pas si superbement bâtie de beaux temples, pallais et belles maisons. " —

Je fus pour le moins aussi agréablement frappé que Samuel de Champlain, et pendant que nous franchissions les fortifications provisoires qui ferment l'entrée de la ville et sa garita, je n'eus que le temps de lire ces deux phrases de Gustave Aymard, sur lesquelles j'étais tombé par un curieux hasard :

— L'étranger qui arrive à Mexico au coucher du soleil, par la chaussée de l'Est, une des quatre grandes voies qui conduisent à la cité Aztèque, et qui seule aujourd'hui reste isolée au milieu des eaux du lac de Tezcuco sur lequel elle est construite, éprouve, à la vue de cette ville, une émotion étrange dont il ne peut se rendre compte. L'architecture des édifices, les maisons peintes de couleurs claires, les coupoles sans nombre des églises et des couvents qui couvrent, pour ainsi dire, la capitale tout entière de leurs vastes parasols jaunes, bleus ou rouges, dorés par les derniers

rayons du soleil à son déclin ; la brise tiède et parfumée du soir, qui arrive comme en se jouant à travers les branches touffues des arbres, tout concourt à donner à Mexico un air tout à fait mauresque qui étonne et séduit à la fois. " —

Cette description de l'ancienne capitale de Maximilien ne manque pas de vérité, et ma curiosité était excitée au plus haut point par ce début de l'émouvant feuilletoniste, lorsque nos mules, toutes frémissantes d'impatience, entrèrent au galop dans la vaste cour de l'hôtel Iturbide.

Les claquements formidables du fouet satisfait de notre cocher nous annoncèrent que nous étions arrivés sains et saufs dans cette ville de fée, que notre naïve imagination de moutard nous représentait toute bâtie d'or, avec des pavés de saphirs et d'émeraudes.

V.

LES RUINES D'UN PASSÉ.

Le numéro 59.—Pourquoi trois lits ?—Où mène une cuisse de poulet.—Les Toltèques et les Aztèques.—Noë au Mexique.—La femme serpent.—Théotl.—La croix et le baptême.—La pierre du sacrifice.—La légende de l'homme blanc.—Une fête à l'âme du monde.—De hauts barons cannibales.—Nouvelle édition des lois de Dracon.—Les médecins d'Europe d'après un chroniqueur.—Deux fragments de poésie mexicaine.—Une feuille de nos forêts.—Autrefois, aujourd'hui.—Un tremblement de terre.—Mes camarades de chambrée.—Lamennais et nos ombres.—Minuit !

Rien n'égale la sensation de bien-être que l'on éprouve lorsque l'on quitte une diligence mexicaine, pour mettre le pied dans une chambre bien proprette, où l'on peut secouer la poussière de la route dans un

grand bassin d'eau fraîche, étirer ses membres engourdis, chausser une paire de bonnes pantouffles et fermer l'œil à volonté.

C'était la réflexion que je me faisais, en poussant derrière moi la porte vitrée du numéro 59, jolie chambrette de l'*Hôtel Iturbide*.

Trois lits bien blancs, deux causeuses en velours cramoisi, un buffet et un secrétaire s'y trouvaient.

A la vue de toutes ces bonnes choses, les fatigues de la route, la causerie assommante de mes compagnons de voyage, les sauts fantastiques de la voiture s'envolèrent comme par enchantement, pour ne me laisser croire qu'au légitime repos si laborieusement gagné, et, pour ne pas être dérangé, je sonnai le garçon et lui dis de monter mon souper du restaurant.

Pendant son absence, une chose m'intrigua :

— Pourquoi trois lits dans ma chambre, au lieu d'un ?

Cet excès de luxe m'effrayait, et je me représentais déjà mes camarades de chambrée, fumant comme des volcans, buvant comme des cachalots et causant comme une vieille femme qui s'amuse avec son perroquet. Quatre ou cinq pipes culottées à la façon des lèvres d'une Abyssinienne, gisaient à côté de deux verres vides de punch, et restaient là comme témoins muets de la justesse de mes prévisions.

Néanmoins, une chose me rassurait à demi.

Si je pouvais me fier aux excellents ouvrages sur l'histoire ancienne du pays, que je voyais éparpillés

sur *notre* secrétaire, mes deux futurs amis ne devaient pas avoir peur de l'étude.

Il était déjà huit heures du soir, et tout en grignottant une cuisse de poulet froid, je me mis à feuilleter un des neuf in-folios de l'œuvre rare et fort recherchée par les bibliophiles, que Lord Kingsborough a écrite sur "*Les antiquités du Mexique*," publication princière dans laquelle le noble pair d'Angleterre a englouti toute son immense fortune.

A mesure que les planches magnifiques où sont venus se décalquer les débris de ce que furent jadis les cités populeuses de Cholula, de Ténochtitlan, de Mitla, de Palenqué, de Tlascala, etc., s'échappaient de mes doigts distraits, pour faire place à d'autres monuments et à d'autres ruines, le passé, grand et mystérieux, du sol que je foulais maintenant, secouait la poussière des siècles qui s'était affaissée sur lui, et ramenant sur son frileux squelette les lambeaux de son suaire, se dressait devant moi comme le spectre d'Hamlet, ou mieux encore — puisque j'étais à souper — comme la statue du commandeur.

Petit à petit les inquiétantes préoccupations que m'avaient données les trois lits de mon nouvel intérieur, disparurent derrière un des tronçons de colonne, sur lequel s'appuyait le coude rongé de l'apparition.

Le tibia de mon gallinacée tomba dans mon assiette sans que je m'en aperçusse, et, le front appuyé sur mes deux mains, je me mis à faire ce que Volney faisait

sur les ruines de Palmyre : j'essayai de reconstruire pour un instant tout ce passé ténébreux qui était descendu dans l'oubli, en emportant avec lui jusqu'aux traditions les plus simples des peuples qui l'avaient illustré.

Alors les questions les plus extraordinaires tourbillonnèrent dans ma pensée.

Comment expliquer cette migration mystérieuse des Toltèques qni arriva au Mexique vers le septième siècle, fit disparaître devant elle toutes les tribus qui l'habitent, comme les moissons de l'Orient disparaissent devant les courses périodiques des terribles sauterelles du désert, et apporta avec elle des sciences et des arts inconnus jusque-là dans les riches montagnes de l'Anahuac — nom sous lequel était désigné l'empire aztèque — l'architecture, la mécanique, l'agriculture et presque la civilisation ?

Pourquoi, lorsqu'on s'est habitué à admirer les mœurs douces et polies de cette nation, la voit-on disparaître avec tant de mystère, après quatre siècles de domination, sans presque laisser de trace derrière elle ?

A quelle origine faire remonter ces fières tribus de Chichimèques, d'Alcohuas et d'Aztèques, (1) qui sor-

(1) Le premier volume des *Archives de la commission scientifique du Mexique*, qui m'a été transmis par la bienveillante entremise du général Doutrelaine, contient un article signé par le baron Gros, dans lequel il prouve l'impropriété du mot Aztèque, appliqué par la plupart des historiens aux tribus de l'Anahuac.

tent tout à coup des vastes et mornes solitudes du nord, s'installent avec leurs habitudes rudes et austères, avec leurs traditions semblables à celles du peuple de Dieu, sur les foyers encore fumants de la race toltèque et y fondent un puissant empire ?

Lorsque le savant veut percer les mystères de ce passé perdu, il ne se trouve plus en face que des plus singulières hypothèses, des conclusions les plus contradictoires.

En vain croit-il mettre le doigt sur la solution du problême proposé, en retrouvant tout entière, dès ses premières investigations, la tradition primitive du déluge tel que le rapporte Moïse, avec Tezpi — le Noé mexicain — sauvant sa femme et ses enfants dans une grande barque remplie d'animaux et de graines de toutes sortes, puis lâchant, au bout de quelques jours de navigation, un vautour qui oublie sa mission sur les cadavres des géants noyés, et ne quittant son arche que lorsque le colibri, plus fidèle à son message d'amour, est venu lui rapporter un peu de verdure.

En vain reconnaît-il son ancêtre Eve cachée sous les traits charmants de la femme serpent, la déesse Cihuacohuatl, qualifiée dans les rites sacrés de la religion aztèque du titre de " notre Dame et notre Mère ; la première déesse qui ait mis au monde un enfant ; qui ait légué aux femmes les douleurs de l'enfantement comme un tribut de la mort, et par qui le mal est entré dans le monde."

En vain se découvre-t-il devant la sereine majesté du Dieu mexicain Theotl — presque le *Théos* des Grecs — ce Dieu que le grand-prêtre appelait dans ses prières : "le dieu qui donne la vie, présent partout, qui connaît toutes les pensées et dispense tous les biens ; sans lui l'homme n'est rien ; dieu invisible, incorporel, seul Dieu d'une perfection parfaite et d'une égale pureté ; sous ses ailes, l'homme trouve un sûr abri et le repos."

En vain s'étonne-t-il de voir mêlé à toutes ces légendes de l'ancien Testament, le saint emblême de notre Foi, la Croix sculptée en bas-relief sur les murs des temples de Palenqué. (1)

En vain retrouve-t-il, lors de la conquête, une de nos plus pures croyances, le Baptême, ne s'administrant, parmi les peuplades de ces lointaines contrées, qu'après une touchante invocation à la déesse Cihuacohuatl "pour que le péché introduit parmi nous dès le commencement du monde, ne s'attache pas à cet enfant, mais que lavé, au contraire, par ces eaux, le nouveau-né puisse vivre et recevoir une nouvelle naissance !"

Toutes ces pieuses traditions, tous ces saints souvenirs d'une foi plus pure, viennent se heurter,

(1) M. le docteur Douglass, de la Canardière—près Québec,—possède dans son riche musée d'antiquités scophtes et égyptiennes, de fort bonnes décalques en carton-pierre des bas-reliefs de Palenqué. Beaucoup d'archéologues se sont complus à trouver plusieurs liens d'affinité entre ces débris de l'ancienne civilisation yucatèque et ce qui nous reste des monuments de la Haute Egypte. M. Douglass est d'une opinion contraire.

se briser et disparaître devant les rites affreux d'une abominable idolâtrie, qui se pratiquait par un million de prêtres dans les quarante mille temples de l'empire mexicain.

Alors ces pages poétiques qu'on dirait détachées de la Bible, ce Dieu d'une perfection si rapprochée de celle qui est décrite par Saint Jean dans une de ses plus belles pages, cette sainte institution du baptême, cette croix plantée sur une région inconnue par les mains basanées de quelques modestes apôtres du Christ, s'effacent devant les yeux terrifiés du penseur, qui n'entend plus que les cris sinistres des victimes humaines, que l'on offre de tous côtés à des dieux de pierre, et qui essaie rapidement de chasser tout cet horrible cauchemar de poitrines ouvertes, de cœurs sanglants et de mains pontificales fouillant ces chairs toutes palpitantes, pour en faire suinter le sang goutte à goutte sur la formidable pierre des sacrifices.

J'ai vu cette pierre dans la collection d'antiquités mexicaines conservée au musée de Mexico. Lors de la dédicace du grand temple de Huitzilopochtli en 1486, soixante-dix mille captifs y furent immolés. D'après un chroniqueur, ils étaient rangés par file, et leur procession occupait près de deux milles d'étendue. Un voyageur qui a parcouru le Mexique en 1854, M. Just Girard, dit que le chiffre des victimes annuellement immolées dans ces contrées était vraiment incroyable. A peine trouve-t-on un historien

qui l'évalue à plus de vingt mille, et plusieurs portent ce nombre à cinquante mille.

J'ai apporté avec moi les fragments d'une idole de Huitzilopochtli trouvés au fond d'un *téocali* indien — tombeau — au milieu des ruines d'une ancienne ville aztèque, découverte à quelques kilomètres d'Acatlan, état d'Oajaca, par deux officiers de la colonne dont faisait partie mon bataillon. Ces fragments, ainsi que quelques débris de poteries zapotèques sont aujourd'hui dans le musée de l'Université Laval.

Comme à côté des plus beaux feuillets des annales d'Athénes, de Carthage, de Jérusalem, ou de Rome, l'historien ou le chroniqueur, en voulant pénétrer trop avant dans les brouillards qui enveloppent le passé du Mexique, trouve toujours le beau appuyé sur l'horrible, l'idéal accouplé au réalisme le plus hideux et le plus repoussant.

Regardez-le compulser les volumineuses relations des premiers missionnaires espagnols.

Le voilà qui s'arrête avec bonheur sur la figure douce et paisible du dieu de l'air, de Quetzalcoatl, — l'homme blanc — qui, défendant tout sacrifice sanglant, ne voulait offrir à la divinité que les prémices des fleurs et des moissons, se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre, occupait ses loisirs à règler le calendrier mexicain, ordonnait les jeûnes et les prières, exhortait les hommes à la concorde. Il disparut soudainement, lorsqu'il crut sa mission de paix accomplie pour aller du côté où "le soleil se lève."

Déjà le penseur commence à se croire au milieu d'une terre promise. Tout lui sourit ; ce ciel pur, cette atmosphère embaumée de senteurs balsamiques, cette religion presque hébraïque ; mais hélas ! il va bientôt voir son beau rêve s'évanouir.

Voici les Aztèques qui arrivent avec leurs fêtes de sang, et, pour en donner une faible idée au lecteur curieux, je lui cite textuellement un passage de l'ouvrage de M. Girard, dans lequel il décrit les solennités qui accompagnaient la fête de l'*Ame du monde :*

— " Ce Dieu était représenté sous les traits d'un beau jeune homme. Une année avant sa fête — l'année mexicaine se composait de dix-huit mois — on choisissait pour remplir le rôle de cette divinité un captif d'une beauté parfaite. Les prêtres lui apprenaient à jouer son rôle avec la grâce et la dignité convenables. On le couvrait de vêtements magnifiques ; on lui prodiguait l'encens et les fleurs dont les Aztèques n'étaient pas moins amateurs que les Mexicains d'aujourd'hui. Lorsqu'il sortait, il était accompagné d'une multitude de serviteurs, et s'il s'arrêtait dans les rues, la foule se prosternait devant lui, pour lui rendre hommage comme au représentant de la bonne divinité. Quatre jeunes et belles filles, portant les noms des principales déesses, étaient choisies pour être ses épouses. Ses jours s'écoulaient dans la mollesse, dans les festins que lui offraient les principaux nobles, empressés à lui rendre les honneurs dus à un dieu.

Mais le jour fatal arrivait ; le terme de ses courtes splendeurs était proche. On le dépouillait de ses

riches vêtements ; il disait adieu à ses belles épouses ; une des barques royales le transportait au-delà du lac dans un temple construit sur ses bords à quatre kilomètres environ de la ville. Tous les habitants de la capitale accouraient alors pour assister au dénouement de la tragédie. A mesure que la procession gravissait les flancs de la pyramide, le pauvre captif déchirait ses guirlandes de fleurs, et brisait les instruments de musique qui avaient charmé les heures de sa trompeuse félicité. Six prêtres l'attendaient au haut de l'édifice. Ils saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre du sacrifice, bloc de jaspe, convexe dans sa partie supérieure. Cinq prêtres tenaient la tête et les membres du patient, tandis que le sixième, couvert d'un manteau rouge, emblême de son sanglant ministère, ouvrait la poitrine de la victime avec un couteau aigu d'*istely* — obsidienne — substance volcanique presque aussi dure que l'acier, et plongeant la main dans la plaie, il en retirait le cœur palpitant, le présentait au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac, et le jetait aux pieds de la divinité à qui le temple était consacré. La triste histoire du prisonnier était offerte en exemple, par les prêtres, comme le type de la destinée humaine, brillante à son début, mais trop souvent terminée dans la douleur et l'infortune. " —

Encore, si le drame sanglant se terminait sur l'horrible pierre, on pourrait lui donner peut-être pour excuse les rites inflexibles d'un culte diabolique ; mais le cœur se soulève à le dire, le soir, ces pauvres membres tout déchirés étaient apprêtés de la manière la

plus délicate possible, et servis sur des tables fastueuses, toutes chargées de poteries chatoyantes, encombrées de breuvages délicieux et entourées de l'élite de la noblesse du royaume, de cette noblesse qui avait reçu une éducation rafinée dans les solitudes du temple. (1)

Puis, au sortir de ces orgies et de ces dîners d'apparat, tous ces graves magistrats, ces illustres sénateurs gorgés de chair humaine, allaient au tribunal punir de mort le meurtre, faire lapider les adultères, rendre esclaves les voleurs, condamner à la peine capitale l'homme qui reculait les bornes de la propriété de son voisin, qui altérait les mesures établies ou qui ne pouvait pas rendre compte des biens de son pupille. Les généraux et les guerriers s'enfermaient dans leurs casernes pour étudier leur tactique, s'y préparant à conquérir bravement un des trois ordres de chevalerie (2) institués par leurs empereurs, ou allaient visiter dans les hôpitaux leurs camarades ou leurs soldats blessés, traités aux frais de l'Etat par des médecins spéciaux, "beaucoup plus honnêtes que ceux de l'Europe — dit naïvement un chroniqueur espagnol, Torquemada, — car ils ne retardent jamais la guérison pour augmenter les honoraires." Les femmes, la lévre

(1) Les jeunes gens appartenant aux familles qui s'étaient illustrées à la guerre, étaient élevés par les prêtres qui leur donnaient une éducation à part. Quant aux guerriers qui se distinguaient le plus, à l'ennemi, ils recevaient en récompense des territoires à titre de fiefs.

(2) D'après M. Girard, le dernier des Moctézuma avait institué trois ordres militaires : celui des princes, des aigles et des tigres. Les Seigneurs décorés de l'un de ces ordres en portaient à la guerre les insignes sur leurs armures.

encore toute vermeille du sang de la victime, oubliaient l'horrible festin pour se livrer au merveilleux travail des mosaïques en plumes d'oiseaux, et les enfants, encore barbouillés de sauces et de bonbons, allaient, en rechignant, apprendre par cœur quelques-unes des poésies du roi malheureux, Nazahualcoyolt, dont les poèmes se ressentent un peu de cette grandeur sauvage qui règne dans les chants d'Ossian ou sur les *Hellas* scandinaves, tempérées, jusqu'à un certain point, par la verve épicurienne d'Horace.

Puisque le mot poésie est venu se glisser si à propos sous ma plume, qu'on me permette de citer ici deux fragments des œuvres du royal poète.

La philosophie légère et pétillante de l'un, et la grave mélancolie du second, contribueront peut-être à nous faire oublier toute cette odeur de chairs rôties et de sang torréfié :

— "Bannis les soucis, s'écrie le barde mexicain ; si le plaisir a des bornes, la plus triste vie aura aussi une fin. Tresse donc ta guirlande de fleurs et chante les louanges du Dieu tout-puissant : la gloire de ce monde se fane vite. Réjouis-toi dans la verte fraîcheur de ton printemps : le souvenir de ces jours t'arrachera d'inutiles soupirs. Lorsque le sceptre passera dans d'autres mains, on verra tes serviteurs errer, désolés dans les cours de ton palais. Toute la pompe de tes victoires et de tes triomphes ne vivra plus que dans leurs souvenirs . . . . Le bien que tu as fait sera toujours un titre d'honneur. Les grandeurs de cette vie, ses

gloires et ses richesses ne te sont que prêtées ; sa substance est une ombre illusoire, et les choses d'aujourd'hui changeront demain. Cueille donc les plus belles fleurs de ton jardin pour en couronner ton front, et saisis les joies du présent avant qu'elles ne périssent. " —

Le second fragment roule sur les vanités des choses de ce monde. On y reconnaît la touche grave, rêveuse et mélancolique qui caractérise presque toutes les poésies et les ballades des peuplades du Nord :

— " Toutes les choses de ce monde ont un terme rapide. Au milieu de leurs splendeurs, la vie les abandonne ; elles tombent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un sépulcre où tout ce qui s'agite à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur destinée commune. Aucun ne remonte à sa source fortunée ; tous courent se perdre dans le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins de la vile poussière de corps autrefois animés par des âmes vivantes, qui occupaient des trônes, présidaient des conseils, dirigeaient des armées, subjuguaient des provinces, se faisaient adorer comme des dieux enflés par les chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

Si je vous demandais où sont les os du puissant Achalchicihtlanextzin, premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxetmitl, le pieux adorateur des

dieux ; si je vous demandais où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal . . . . Toutes ces gloires se sont éteintes comme la terrible flamme du cratère du Popocatepetl, sans laisser d'autres traces de leur existence qu'une page dans les chroniques ; comme les bouquets de fleurs qui passent de mains en mains, qui se fanent et qui finissent par disparaître du monde."

— "Les grands, les sages, les vaillants, les beaux hélas ! où sont-ils ? Ils sont mêlés à la terre. Le même sort nous attend, et ceux qui viendront après nous." —

Ne dirait-on pas une lamentation tombée des lèvres de Jérémie pleurant et priant sur la cendre, au lieu d'un chant composé peut-être au sortir d'une de ces sinistres orgies, qui laissent bien loin derrière elles tout ce que le sensualisme et le cynisme romains ont pu inventer ? (1)

---

(1) Je retrouve une curieuse analogie d'idées entre les derniers vers de Nazahualcoyolt et le passage suivant du poème latin de dom Giacomo Bendetti intitulé : "Cur mundus militat sub vana gloria ?" Ce poème a été écrit en 1300 par ce moine qui—c'est un auteur protestant du "Macmillan's Magazine" qui l'avoue—a été sauvé de l'oubli par la création du "Stabat mater" cette hymne immortelle de la douleur, que la chrétienté répète depuis cinq cents ans, les larmes aux yeux.

— Qui dira, écrit le pieux franciscain, où est Salomon, avec toute sa gloire ; et Samson, qui fuyait l'ennemi ; et le bel Absalon, avec ses longs cheveux et ses vêtements magnifiques ? Qu'est devenu César, qui était un grand général, et l'homme opulent qui se délectait dans les festins ? Où trouverez-vous Tullius Cicéron à la langue dorée, et Aristoteles, unique par l'intelligence ? N'appelez pas vôtres les choses de ce monde,

Pourtant, il ne faut pas trop se hâter de venir poser un stigmate sur le front de cette civilisation, d'après les simples données que la science moderne a su découvrir jusqu'à présent.

Son dernier mot n'a pas été dit.

Les travaux de la commission scientifique du Mexique, fondée par Napoléon III sur les mêmes bases que le fameux Institut d'Egypte, n'ont pas été tous publiés, (1) et je serais étonné de voir se confirmer

---

car le monde vous enlèvera bientôt ce qu'il vous a donné ! Elevez votre cœur vers Dieu ; laissez-le reposer dans l'éther. Heureux celui qui méprise le monde et qui le hait. "

Etrange communion de mysticisme et de soif de l'éternité entre cet empereur d'un royaume caché derrière l'immensité des mers, et l'humble religieux du couvent de la ville étrusque de Todi.

(1) Son président, M. le colonel du génie Doutrelaine, a travaillé sans relâche à atteindre le but que se proposait la Société, en recueillant toutes les informations possibles et quelques jours avant mon départ pour le Canada, j'avais le plaisir de recevoir de lui la missive suivante, beaucoup trop flatteuse pour mes humbles notes de voyage.—Promu depuis au grade de général de division, le général Louis Toussaint Simon Doutrelaine s'est vu dans la triste nécessité de présider la commission chargée de la délimitation des frontières franco-allemandes. Sa lettre contient des détails assez piquants sur la commission de Mexico :

" *Commission scientifique, littéraire et artistique du Mexique.*

" MEXICO, CE 22 JUIN 1865.

" Mon cher Capitaine,

" J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, et dans laquelle vous avez bien voulu m'offrir pour la commission scientifique de Mexico, un exemplaire du livre que vous comptez publier à la suite de vos explorations en Amérique.

le jugement défavorable de l'histoire — malheureusement trop vrai jusqu'à présent — contre une nation qui aimait les sciences, les arts, la peinture, la musique, les fleurs et la poésie.

Qui sait ? Peut-être ces travaux ajouteront-ils une nouvelle page à l'histoire du Canada ; car on prétend avoir trouvé au fond du Yucatan, une tribu entière d'Algonquins.

Quelle mystérieuse et sombre bourrasque d'automne aurait pu arracher et emporter sur ses ailes, si loin des bords du Saint-Laurent, cette feuille morte de nos

---

" Je ne puis qu'accepter avec reconnaissance votre offre obligeante, et vous en remercier à l'avance au nom de la commission. —

" Toutefois, si vous me permettiez de disposer de cet exemplaire, j'en ferais un meilleur usage, je crois, en l'adressant à notre ministre de l'instruction publique, président de la commission du Mexique à Paris. Cette commission, composée d'hommes plus savants, plus curieux et plus laborieux que la généralité des membres de la commission scientifique de Mexico, appréciera mieux votre travail.—Je crois en outre que ce travail serait mieux placé dans la bibliothèque de la Société mexicaine de géographie et de statistique que dans celle de la commission scientifique, où je n'ai jamais vu un seul de ses membres consulter un seul livre .....

" J'espère que votre santé n'aura pas à souffrir du long trajet que vous avez à faire pour regagner le Canada, et je vous souhaite de tout mon cœur un bon voyage et un heureux retour dans vos foyers.

" Recevez, je vous prie, mon cher capitaine, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments.

" Le Colonel du Génie,

" DOUTRELAINE.

" Monsieur
" Faucher de St. Maurice, capitaine,
" Hôtel Iturbide. "

forêts ? Aujourd'hui sera-t-il assez fort pour expliquer cette difficile énigme que lui pose autrefois ?

Autrefois, aujourd'hui ! Le chantre des *Contemplations*, ce puits béant où "ceux qui se penchent retrouvent leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassé là, au fond d'une âme," avait bien raison de s'écrier, dans un de ces moments où "la vie filtre goutte à goutte à travers les événements et les souffrances du cœur : "

Un abîme vous sépare, le tombeau !

Paul Féval écrivait qu'une moitié de la vie se passait à désirer et l'autre moitié à regretter.

Ceci est très-vrai, mais un autre philosophe plus grand que lui — l'expérience — a buriné sur toutes choses que la vie ne se composait que du souvenir et de l'imprévu.

J'aime mieux cette définition, malgré toute la poésie que peut avoir celle du romancier.

Depuis fort longtemps j'avais oublié et mon souper, et mon assiette, et ma cuisse de poulet, pour prêter une oreille attentive à ce merveilleux et terrible conte de Perrault, que me murmurait la voix du passé.

Les fatigues du voyage avaient disparu devant le récit fantastique de l'apparition, et quand elle regagna tristement les ruines poudreuses où elle devait se rendormir, j'écoutais encore l'écho de ce timbre sarcastique et cassé, qui répétait sans cesse, en s'affaiblissant de plus en plus :

— Qu'est-ce donc que le passé, si ce n'est les ruines du présent ? Qu'est-ce donc que le présent, si ce n'est les ruines de l'avenir ? —

Tout ne doit que surgir, flotter et disparaître,
Jusqu'à ce que la nuit ferme, à son tour, ses yeux,
Car, un jour il faudra que l'étoile aussi tombe.
L'étoile voit neiger les âmes dans la tombe :
L'âme verra neiger les astres dans les cieux

J'étais tout absorbé sous la pression de ces douloureuses pensées, lorsque, tout à coup, je fus tiré de ma profonde rêverie par un long roulement semblable à celui d'un tonnerre lointain. Puis les murs, les trois lits, les causeuses, le buffet et le secrétaire se mirent à danser, à qui mieux mieux, une danse macabre, qui me fait dresser les cheveux sur la tête rien que d'y penser.

C'était l'imprévu qui se présentait sous la forme du fameux tremblement de terre du 2 octobre 1864, dont la durée fut d'une minute et trois secondes, — le temps de ruiner une partie de Puebla et de détruire un grand nombre de villages — et comme j'étais en train de chercher le bouton de la porte pour m'esquiver, mes deux compagnons de chambre m'arrivèrent comme deux boulets rayés dans les jambes, et s'installèrent tout essoufflés sur leurs lits respectifs.

Je les laissai reprendre haleine avant de faire plus ample connaissance, et quand ils m'eurent expliqué tout à leur aise les horribles dégâts qui venaient de se

faire, l'un d'eux, M. de Massey-Evans, (1) s'approchant de la table, où étaient déposées les vieilles pipes qui m'avaient effrayé en entrant, jeta par hasard les yeux sur le poème du roi indien, encore ouvert à l'endroit où se trouvait le dernier fragment que j'ai cité plus haut, et devinant peut-être quelles avaient été mes dernières pensées, prit silencieusement sur un des rayons de la petite bibliothèque un ouvrage de Lamennais, le feuilleta pendant quelques instants, et m'indiqua du doigt l'incontestable vérité suivante :

— Il y a six mille ans que les hommes passent, comme des ombres, devant l'homme ! —

Profonde pensée que l'on retrouve partout, sur les débris des empires, comme sur les débris du cœur, sur les ruines du passé comme sur la poussière sous laquelle va s'ensevelir le moment présent !

Tout n'est donc qu'illusion, fumée diaphane, ombre vaine ici-bas ?

La mère meurt pour faire vivre l'enfant ; l'enfant grandit et attend patiemment le moment de mourir en s'habituant à voir mourir les autres. Les fleurs se fanent, les pierres des tombeaux s'égrènent, les

(1) James Loather de Massey-Evans, cousin du célèbre général criméen de Lacy Evans, fit avec distinction les campagnes de l'Inde et du Punjaub en qualité de capitaine au 47e de ligne. Il s'est retiré du service en emportant avec lui l'estime de ses chefs et du regretté Sir Colin Campbell — Lord Clyde — en particulier. Il s'occupe aujourd'hui d'architecture à Mexico, où il exerce une hospitalité, toute de cœur, envers les compatriotes qui vont le visiter.

Mon autre compagnon était M. John Corriston, ingénieur de l'empire.

sanctuaires deviennent des casernes, les palais des auberges, et l'homme s'en va d'ici-bas, sans même pouvoir se dire que le suaire qui l'enveloppe va lui rester.

Tous tombent ; l'un au bout d'une course insensée,
L'autre à son premier pas ; l'homme sur sa pensée,
La mère sur son nid ;
Et le porteur de sceptre et le joueur de flûte
S'en vont ; et rien ne dure ; et le père qui lutte
Suit l'aïeul qui bénit.

Comme me le répète souvent ma spirituelle et brune voisine — spirituelle, brune et voisine, trois choses qui vont admirablement ensemble — mes idées tournaient à tout ce qu'il y a de plus bleu.

Il était tard.

Minuit allait sonner, et mes camarades, peu soucieux des tremblements de terre, s'étaient mis à ronfler paisiblement tout en me laissant le soin d'éteindre la bougie.

C'est ce que je fis au plus tôt, pour couper court au spleen qui me gagnait, et je m'enveloppai soigneusement dans mon moustiquaire, me répétant tout bas un fragment de Xavier de Maistre, bribe que ma mémoire avait sauvée, je ne sais trop comment, de ses fréquents naufrages au collége, pendant que le beffroi du *Sagrario* de la cathédrale râlait lentement comme des soupirs d'agonisant, ses douze sanglots funèbres.

— " O minuit . . . . heure terrible ! . . . je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspire

toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que si je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour ! Comment ? je mourrai ! moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ! J'ai quelque peine à le croire ; car, enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel ! On voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y accoutume ; mais mourir soi-même ! mourir en personne : c'est un peu fort ! et vous, lecteurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-même."

— Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous." —

VI.

MEXICO.

Vénise et Mexico.—Des bouts d'ailes de colibris.—Un grand enfant.—A pié y a caballo.—Le type créole.—L'Alaméda et le Paséo.—La télégraphie de l'éventail.—Sur un tapis vert.—Une arène à la Néron.—Le jour des morts.—La semaine sainte.—Mosaïque politique.—L'indien Meztitos.—Le marquis de Montholon.—Le meilleur écusson.—Mon ami Delport.—La Minéria.—Une page des mille et une nuits.—Une étable de cavalerie.—La cathédrale et le Sagrario.—Le zodiaque.—Pour les collectionneurs.—Un musée sous une remise.—Ce qu'on peut avoir pour cinquante piastres.—Une idée.—Enigmes sur énigmes.—La langue Maya.—La main rouge.—La bande noire.—Eaux-fortes et culs de lampe.—L'aspic de Cléopâtre.—Des croquis de romans.—Un homme de bien.—La vie du moine.—Une dernière épave.—Un éclat de rire.—Un gendre présidentiel.—Madame de Léon.—Anecdote sur la présidence de M. Juarez.—Pauvre Charlotte!—Le calvaire.—Loin du cadavre.—Tacubaya.—Agustine de Iturbide.—Le parc de Chapultepec.—L'arbre de la nuit triste.—Notre-Dame de Guadeloupe.—Examen.—Une lettre de service.—Sur la route des grands hommes.

La plupart des voyageurs et des touristes qui ont visité Mexico n'ont pu s'empêcher de comparer cette grande paresseuse du tropique à l'éternelle fiancée de l'Adriatique, à Venise, sa sœur aînée en nonchalance.

Quant à moi, je puis assurer qu'elle ne ressemble

pas du tout à la cité des doges, et cela avec d'autant plus d'aplomb que je n'ai entrevu le dôme de Saint-Marc se dessiner, que sous les chauds reflets de mon imagination qui — l'indiscrète — regardait peut-être,

Les belles amoureuses
Glisser toutes peureuses
Vers le pont du Soupir
Attendre dans la brume
L'amour et le froid rhume
Qui font tous deux mourir.

Que voulez-vous, mon bon lecteur, nous vivons dans un temps où ceux qui n'ont rien vu font plus de bruit que les Saint-Thomas qui sont allés toucher la vérité et s'en convaincre par eux-mêmes.

Ne voit-on pas tous les jours des gens, qui passent pour hommes sensés, venir nous faire avaler les sornettes les plus impossibles ? des savants nous prouver presqu'aussi clairement que notre professeur de mathématiques nous démontrait la solution de l'effrayant problème — le pont aux ânes — que le Christ est un homme comme vous et moi ? des diplomates gantés beurre-frais, musqués à la violette et portant en brochette tous les ordres de la terre, déclamer, de leurs petites voix de roués, que Rome ne sera plus à l'avenir qu'un chef-lieu de l'Italie ?

César de sa pourpre est tombé
Dans un petit manteau d'abbé,
Sa veuve expire.

Pourquoi n'essaierai-je pas d'être aussi malin qu'eux en affirmant que Venise — sans l'avoir jamais vue — est loin de ressembler à Mexico ?

Qu'on dise ce que l'on voudra, " la pauvre vieille du Lido" ne doit pas voir voltiger ses légères et pimpantes gondoles sur des canaux aussi verts et aussi stagnants que ceux d'ici. Ses grands palais s'écrouleraient, rien qu'à essayer de dissimuler sous leurs nobles pierres, l'immense éclat de rire que leur donnerait l'aspect des vieilles masures espagnoles, bordant les rues et les impasses de la ville impériale, et, à coup sûr, Georges Sand, Byron, Alfred de Musset et tant d'autres n'y perdraient plus leur cœur " sur le chemin, sous un pavé, au fond d'un verre," car ils courraient risque de s'y asphyxier, ou tout au moins de s'y salir, ce qui ne vaudrait guère mieux pour des poëtes habitués à n'aller qu'au Almack's Hall, ou au faubourg Saint-Germain.

C'était probablement ce dont se souciait fort peu la foule de petits pieds bien mignons et de longues et coûteuses mantilles d'Espagne (1) qui effleuraient et balayaient les rues de Mexico, le lendemain matin de mon arrivée.

Ces bouts d'ailes de colibris pataugeaient sur d'horribles trottoirs — c'était plaisir à voir — en quête des dégats du tremblement de terre, se signant dévotement aussitôt qu'une pierre tombée ou un débris quelconque frappait leurs regards, pour oublier

(1) Au Mexique, mainte riche senora porte des mantilles qui valent deux ou trois mille piastres, et plus.

un peu plus loin, derrière l'éventail, leur puérile terreur sous l'œillade d'un beau cavalier en costume national, faisant résonner hautement ses incroyables éperons, et se donnant les airs dégagés de cet hidalgo de la vieille romance, qu'un lieutenant de la légion étrangère, M. Tamisey, nous chantait régulièrement tous les matins, quand nous étions en expédition dans la sierra :

A part la reine Isabelle
Qui m'a fait mettre en prison,
Je ne connais point de belle
Dont mon cœur n'ait eu raison.

Toute cette foule riante, parfumée et noyée dans un rayon de soleil d'octobre, passait sur la Plaza Mayor, oubliant insensiblement l'épouvantable danger auquel elle avait échappé, et donnant une fois de plus raison à l'inconcevable légèreté de l'homme, qui — le grand enfant — s'amuse, devant un frôlement de soie quelconque ou devant le bruissement métallique d'une pièce d'or, jusqu'à perdre le souvenir des larmes et des sanglots qu'il a versés la veille.

De tout temps, le costume national du Mexique a servi de thème à l'imagination descriptive de ceux qui se sont occupés de ce pays.

Romans, nouvelles, récits de voyage, lettres particulières, il a trouvé moyen de s'installer partout, et j'avais presque l'intention d'être original en lui fermant ma porte au nez, si un mien ami, qui a la

fantaisie d'avoir toujours des habits bien confectionnés, doublés de bonnes et grasses notes de tailleur, ne m'eût assuré que ce serait là une lacune irréparable dans ces croquis esquissés à heures perdues.

Pour satisfaire à cette fantaisie, je débute donc par la culotte, ordinairement en cuir, ouverte sur les côtés, au moyen d'aiguillettes en or ou en argent, — quelquefois de véritables doublons espagnols — et parsemée ainsi d'un système de ventilation on ne peut plus tentant et ingénieux.

Au-dessus du pantalon, vient tout naturellement le gilet, veste courte, brodée en fils métalliques précieux et bouffant légèrement sur la poitrine, de manière à laisser entrevoir une fine chemise de batiste.

Une large ceinture en soie sert de trait-d'union entre ce dernier vêtement et les *inexpressibles*.

Le tout a pour sommet un *sombrero*, immense chapeau en laine brune ou blanche de vigogne, orné d'une toquille et d'arabesques ou de fleurs or et argent ; pour base, des *botas vacqueras*, produits de cordonnerie, chamarrés de dessins décalqués par des formes en bois.

Ceci compose le costume du Mexicain à pied, en y ajoutant, bien entendu, un bipède quelconque.

A cheval, il faut lui passer de longues guêtres en poils d'ours ou de jaguar, destinées à protéger ses *calzonillas* contre la pluie et la poussière. D'épouvantables éperons, damasquinés, sortent, en faisant un tapage d'enfer, de dessous ces fourrures ; et sur le

côté gauche de la selle bat son fidèle *machete*, longue épée très-étroite, au fourreau de cuir, et portant le plus souvent, incrustée sur sa lame, la fière devise Tolédane, devenue une amère dérision au Mexique :

Non me saques sin razon,
Non me embaines sin honor !

Ne me tire pas sans raison, ne me rengaîne pas sans honneur !

De l'habit à l'homme, il y a une transition naturelle, et j'en profite.

On a beaucoup écrit et causé sur le type créole ; les uns le donnent comme un modèle de beauté parfaite, les autres le citent comme le suprême du goût et de l'élégance. Tous ces romanciers et ces feuilletonnistes ont été plus heureux que moi ; car pendant les quatorze mois que j'ai eus à ma disposition pour l'étudier, je ne lui ai rien découvert de toutes ces bonnes qualités.

Les hommes ont tous un peu des fourberies de Scapin, mélangées d'orgueil espagnol et de cupidité indienne ; le tout enjolivé d'une pointe de stylet italien.

Quant aux femmes, sans manquer à la galanterie, je puis murmurer tout bas à l'oreille de ma lectrice que bien souvent leurs merveilleuses mantilles, leurs robes en point d'Alençon, cachent un jupon blanc qui a des tendances au gris perle. Puis, je ne sais si l'on doit en accuser leurs baignoires, ou un séjour actif et prolongé dans le même linge, comme

écrirait Louis Teste, ou bien encore les rayons torrides du ciel tropical ; mais à vingt ans elles perdent la fraîcheur de leur teint, et quelques années plus tard, elles deviennent propriétaires d'un visage qui, dans nos climats du nord, poserait à merveille sur un buste de quarante ans.

Pourtant ces choses ne sont que de minces détails, comme disait notre colonel.

Elles savent si bien dissimuler leurs rides précoces derrière leurs éventails de Chine ! elles ont des cheveux si noirs et si soyeux ; puis, elles font sourire si gracieusement leurs lèvres, quand elles se rendent le matin à l'Alaméda — vaste promenade ombragée d'arbres — pour y écouter la musique des régiments ; le soir au Paseo, pour s'y faire admirer dans leurs somptueux et légers équipages, par les officiers et les piétons qui vont s'y reposer des fatigues de la journée !

Il faut voir alors le rôle important que joue l'éventail dans la vie de ces nonchalantes sylphides, et il n'y a qu'un œil exercé et prompt pour comprendre et saisir au vol, " ces conversations mystérieuses qui se croisent de toutes parts, sans que les lèvres s'entrouvrent."

Aussi n'y a-t-il que certains privilégiés, quelques savants dans cet art plus difficile à déchiffrer que les hiéroglyphes de Champollion, parmi toute cette mosaïque d'officiers sans troupe, de généraux sans armée — je parle des Mexicains — d'ambassadeurs sans lettres de créance, de présidents déchus qui

foulent distraitement sous leurs bottes vernies ou trouées les feuilles mortes des longues allées de l'Alaméda, ou qui passent, en rêvant à leur gloire envolée, devant la statue équestre de Charles IV, sur le Paseo.

Comme tous ces bourbiers marécageux qui enfouissent, sous le noir poli de leur vase infecte, des gouffres sans fond, le Mexicain, sous sa démarche endormie et nonchalante, cache des passions et des vices terribles, qui se développent chez lui avec la rapidité de la végétation de la zône sous laquelle il vit.

Quand il ne passe pas son temps à faire des révolutions — pronunciamentos — et à essayer d'obtenir une position élevée, à force de bousculer les autres et de se hisser sur les cadavres qu'il couche devant lui, il tâche de devenir riche par tous les moyens possibles, afin de satisfaire son terrible penchant pour le jeu.

Il faut alors le voir jeter tout son avoir sur une seule carte à la roulette ou au monté, et doubler ou perdre, avec une indifférence suprême, la fortune qu'il a mis tant d'années à s'amasser.

Pendant les fêtes de Tlalpam, petite ville située à cinq lieues de Mexico, j'ai vu un fermier — *ranchero* perdre au monté, sur une seule carte, la jolie somme de $15,000 ? Cela ne l'empêcha pas de continuer à rouler entre ses doigts la fine cigarette de maïs qu'il était en train de se faire, lorsque le croupier lui annonça cette excentricité de la roue de fortune.

Tous les officiers français passés par Mexico ont dû souvent rencontrer dans la rue fashionable de la ville — la calle de los Plateros — à l'heure où l'on va au café prendre l'absinthe du soir et faire sa partie de piquet, un petit vieillard tout courbé, marchant avec peine sur son bâton d'épine. Tous ont dû jeter une aumône dans cette main suppliante qui se tendait silencieusement vers eux, mais aucun n'a sans doute songé à se faire raconter le roman incroyable de ce mendiant, jadis un des millionnaires de la cité impériale, et qui, après avoir perdu tout son trésor dans une seule nuit, joua contre sa navrante pauvreté, son fringant équipage piaffant à la porte, les livrées de son cocher et de ses deux chasseurs, et, — la fortune continuant à lui être défavorable, — sa montre, son anneau d'or, puis sa garde-robe !

Des faits terribles comme celui que je cite font bien vite juger du moral d'un peuple, surtout quand ces récits peuvent se multiplier à l'infini.

Du reste, en donnant au Mexique les gouttes de son sang volcanique, l'Espagne lui a légué aussi ses vices, qui se ressentent un peu des âpres et brûlantes caresses du vent de ses Pyrénées.

Le Mexicain — à quelques nobles exceptions près — est aussi vindicatif, rancunier et fanatique que l'Espagnol, moins honnête et moins énergique que lui.

Je suis sévère, mais j'ai le droit de l'être.

Pendant mon séjour dans son pays, je l'ai vu peu souvent à nos côtés comme allié fidèle, presque tout le temps derrière la toile de nos tentes, ou mieux

encore, aux coins de ses sombres ruelles comme lâche assassin, rarement devant la gueule de nos canons comme franc et loyal ennemi.

Ses goûts dégradés et sanglants se manifestent jusqu'au milieu de ses amusements les plus frivoles et les plus inoffensifs.

A Mexico, les combats de coqs font courir toute la ville. On bat des mains et l'on se lance des bouquets quand ces pauvres bêtes sont parvenues à se déchiqueter avec les longs éperons de fer qu'on leur a mis aux pattes, et le président Santa-Anna lui-même aurait quitté son fauteuil de dictateur, plutôt que de manquer à un spectacle aussi entraînant.

Chaque dimanche, il y a combat de taureaux au Paseo de Bucareli, et jamais je ne me rappelle avoir entendu pareils cris de joie, et avoir ouï de plus frénétiques applaudissements, que le jour où je vis la victime ne se faire tuer qu'après avoir éventré deux chevaux, tué raide un toréador, cassé le bras à un des picadores et désarçonné trois cavaliers qui caracolaient dans l'arène.

Franchement, on se serait cru au Colysée, tant les oreilles nous bourdonnaient sous les battements de mains de ces chétifs imitateurs de Caligula, d'Héliogabale et de Néron.

Mais je n'ai pas tout dit.

— " Sur le vaste territoire mexicain on aperçoit de distance en distance, écrit M. de Barrès, au bord des routes et des sentiers, de petites fermes mal cultivées, mal tenues, abandonnées à la bonne ou à la mauvaise

chance des saisons. Çà et là, un champ de maïs, une prairie aride dans les temps de sécheresse, touffue de mauvaises herbes à l'époque des pluies, quelques bœufs broussaillant autour des haies et regardant d'un œil morne, passer les voyageurs. Si vous pénétrez dans cette demeure vous vous sentirez glacé par le vide et l'aspect sordide du lieu : de meubles point ; une ou deux nattes sur les briques, quelques escabeaux graissseux ; sur le mur de la salle un trophée énorme de plats de toutes couleurs, de jarres et de petits pots de formes grotesques, modelés en chiens, en canards, en tarasques ; en face une image de la Vierge sous verre ; mais si vous pénétrez dans l'appartement intime, vous y découvrirez des selles plaquées d'argent, des harnais, des éperons, des armes, deux ou trois zarapes de prix, une guitare, et presque toujours une belle fille affairée à la besogne du ménage et au soin des enfants. C'est la femme, ou plus souvent encore la maîtresse de l'homme de l'endroit. Mais le secret de cette mystérieuse existence est dans l'arrière-cour ; deux ou trois chevaux dressés à toute la voltige des grandes routes, irréprochablement bouchonnées, attendent l'heure du repas ou de l'expédition. Il est évident que le propriétaire de cette ferme ne compte pas sur le revenu des champs et qu'il a d'autres ressources que celles de l'agriculture."

"Ce fermier là est presque toujours un voleur de grand chemin, joueur de coqs et de *monté*, d'ailleurs fréquentant à ses époques de loisir les courses de taureaux, les foires et les *fandangas*.

" Dans presque tous les villages du plateau mexicain, on voit chevaucher sur la grande place des cavaliers brodés sur toutes les coutures du pantalon à grelots et de la veste de cuir, le sabre croisé sous les courroies de la selle et le lazo en croupe. Ils vont d'une traverse à l'autre, s'enquièrent des arrivages et des départs, interrogent les venants d'un air protecteur, s'informent du mouvement des grandes routes, des colis acheminés, de l'état des barnancas — ravins qui se transforment en torrent lors de la saison des pluies — tout cela très-naturellement comme à la Bourse. — Ces centaures-là sont des chevaliers de la nuit ; ce soir, ils seront des brigands, demain on en fera des généraux.

" Un de ces généraux au service de l'état de Guanajuato, *devait* simplement *dix-neuf* morts avant son entrée en campagne. Il s'en défendait légèrement et en tirait une certaine gloire, comme Lauzun qui souriait en avouant que ce n'étaient pas six millions de francs, mais cinq millions seulement qu'il devait à ses fournisseurs de Paris." —

J'ai dit, quelque part dans ce volume, que l'homme n'était qu'une antithèse, et je serais bien tenté de répéter encore ici cette vérité que beaucoup prendront pour un paradoxe, en voyant un peuple qui pousse le respect des choses vivantes jusqu'à baiser la main d'un prêtre passant dans la rue, et l'oubli de ceux qui ne sont plus jusqu'à danser et valser le soir de la commémoration des Morts.

Je ne suis pas bigot ; mais Dieu et ma mère m'ont donné la touchante habitude de me souvenir et de prier pour ceux qui m'ont aimé, et que la mort a fauchés devant mes pas. Je m'évertue en vain à comprendre comment il se peut que chez un peuple catholique, on choisisse le soir du deux novembre pour donner un bal qui se renouvelle chaque année. Mon imagination ne peut se faire à toutes les poses plastiques et voluptueuses que la habanera ou le bolero font prendre à ces tailles de guêpes ; à prêter l'oreille au bruit de cette multitude de pieds chinois, enfouis sous leurs microscopiques mules de satin blanc, battant la mesure au son de la joyeuse ritournelle, pendant que je sais ma mère, mes sœurs et ma famille priant au cimetière, sur des tombes où dorment plus d'une joie du cœur, plus d'un souvenir d'enfance.

Mon âme de chrétien éprouve les mêmes serrements, les mêmes crispations, lorsqu'elle voit, pendant la semaine-sainte, ces longues files d'hommes et de femmes, habillés tout de noir, faisant queue aux portes des églises et roulant entre leurs doigts gantés, qui un rosaire précieux, qui un chapelet en pierreries, pendant qu'ils chuchottent, rient et babillent entre eux, tout comme s'ils se rendaient à l'opéra, ou s'ils étaient masqués pour un bal du carnaval.

Involontairement, je rêve alors à nos grandes et sévères cathédrales du Nord, où tout se passe avec tant de recueillement et de décence, et je me demande

en vain comment il se peut faire qu'un peuple comme celui-là soit essentiellement religieux.

Lorsque j'ai bien réfléchi à cette grave question, je ne trouve de sortie au labyrinthe où je me suis fourré, qu'en m'appuyant sur la légèreté incroyable de la race créole, ou mieux encore, puisqu'il faut le dire, sur l'état de démoralisation où l'ont plongée son oisiveté, son manque d'instruction, et surtout l'épouvantable anarchie où elle a été tenue pendant plus d'un demi siècle, par ses innombrables pronunciamentos.

Depuis 1835 jusqu'en 1864, le Mexique a vu passer sur son sol tourmenté soixante-et-trois vice-rois, deux empereurs, treize dictateurs, trente-et-un présidents ! Toutes les nuances possibles sont venues se fixer un instant, pour disparaître aussitôt, sur la peau ridée et flétrie de ce gigantesque caméléon qui finira de mort subite. De 1535 à 1821, le pays a été vice-royauté espagnole : de 1821 à 1822, indépendant ; de 1822 à 1823, empire ; de 1823 à 1824, gouvernement provisoire ; de 1824 à 1837, république fédérative ; de 1837 à 1841, république centrale ; de 1841 à 1844, dictature absolue ; de 1844 à 1846, république centrale ; de 1846 à 1853, république fédérative ; de 1853 à 1860, dictature ; de 1860 à 1862, république simple ; de 1862 à 1864, gouvernement provisoire, puis, empire de nouveau jusqu'en 1866, et maintenant, anarchie absolue, jusqu'au jour où les Etats-Unis voudront bien se l'annexer.

A tout prendre, la race indienne qui se traîne et languit auprès de la population créole a peut-être quelque chose de plus franc et de plus accusé dans son caractère.

Si, à force de lui faire comprendre son infériorité et de lui inculquer l'oubli de ses nobles traditions, le gouvernement des vice-rois espagnols a réussi à l'abâtardir et à la rendre paresseuse, joueuse et insouciante, elle ne s'en est pas moins conservée douce, affectueuse et naïve comme autrefois.

Ce ne sont plus, il est vrai, ces fières tribus indiennes que l'on est habitué à voir traverser encore furtivement les clairières de nos forêts, et le voyageur perdrait son temps à chercher le dernier rejeton de l'aristocratique lignée aztèque parmi tous ces *Mestitos* qui passent nonchalamment devant les ruines de leur race — *las viegas piedras*, les vieilles pierres, comme ils les appellent, — sans même se demander ce qu'elles étaient autrefois, "avec cette dignité des sauvages que rien n'étonne, qui prennent les accidents de leur existence comme nous prenons les caprices du sommeil. Ces gens là, je le veux bien, disait Paul de Molènes, sont inférieurs aux habitants des villes ; mais on ne peut nier qu'ils ne participent à cette splendeur mystérieuse que Dieu donne aux arbres, aux plantes, à tout ce qui vit sous le regard du ciel."

La civilisation n'a pas réussi à extirper une de leurs meilleures qualités, et une fois leur amitié

donnée, les Indiens ne la retirent pas à la légère. A preuve le fidèle Tomas Mejia et le brave Ramon Mendez tombés à côté de l'empereur.

En me laissant aller tranquillement à la dérive sur le flot brillant où se coudoyaient vivement caballeros élégants et brunes senoritas, je me trouvai bientôt dans la rue de Vergara, en face du modeste hôtel de la légation de France.

Le factionnaire m'ayant affirmé que c'était heure de réception pour M. le marquis de Montholon, un laquais sans livrée m'introduisit dans le grand salon de l'ambassade. Une minute après je causais avec le ministre plénipotentiaire, qui me remerciait de nouveau de lui avoir remis les dépêches dont M. le baron Gauldrée-Boileau m'avait fait l'honneur de me charger, me promettant de voir bientôt le général Bazaine, au sujet de ma lettre de service.

M. le marquis de Montholon porte fièrement l'aristocratie de son blason sur sa belle tête militaire, ornée de cheveux grisonnants. Quelques rides prématurées, une haute taille légèrement voûtée, annoncent que la réflexion et l'expérience sont venues bien vite s'asseoir à côté d'une vie dont le premier chaînon de déception a été rivé au pied du lit de l'illustre mourant de Sainte-Hélène. A sa démarche inquiète et toujours pressée, on sent l'homme qui a appris, pendant un long séjour aux Etats-Unis, toute la vérité du proverbe de la Bourse yankee :

— *Time is money !*

Quant à ses qualités d'homme d'état, il n'appartient pas à ma plume de touriste de les apprécier. Mes louanges — si j'en faisais — ressembleraient trop à de la reconnaissance mal déguisée.

Rien de plus piquant et de plus curieux pour un observateur que de voir les rues de Mexico telles qu'elles étaient au mois d'octobre 1864.

Toute l'Europe était venue y déverser son trop plein d'aventuriers, de modestes cadets de familles, d'écrivains incompris, d'officiers démissionnaires.

Le pavé était littéralement foulé de nobles allemands, de négociants anglais, d'enfants perdus de Paris, de réfugiés polonais et hongrois, de toutes espèces de héros en quête d'un roman, d'une aventure, d'une position sociale, d'une épaulette, d'un riche mariage, d'une humble place de courtisan, que sais-je enfin ? d'une mie de pain échappée à la table impériale de Maximilien.

Bien souvent le soir, en me promenant sous les arcades de la place, avec un vieux trappeur californien, M. Delport, je m'amusais à écouter les réflexions que le rude chasseur faisait sur toute cette cohue de pauvres barons, de tristes comtes, de maigres marquis, passant en fumant joyeusement leurs *puros de la costa*, oubliant devant l'espérance rose du lendemain, le piètre dîner de la veille, et usant les coudes de leurs habits rapés à faire antichambre chez un ministre quelconque. Il finissait toujours ses tirades pleines de sel et d'originalité, par

comparer la ville de Mexico au triste tableau que San-Francisco offrait en 1849, et il m'assurait que la copie n'était pas mauvaise.

Tant que la terre sera terre, tant que l'homme sera homme, plus d'un vieux blason, plus d'une merlette d'argent, plus d'un épervier d'or verront leur noblesse sans tache se ternir sous le nuage de boue et de poussière que soulève derrière elle cette grande despote qui mène sous sa férule le monde entier, la terrible question du pain et du beurre. Plus d'un noble fils des croisés, plus d'un gentilhomme de vieille roche descendront encore, en se voilant la face de leurs deux mains, du piédestal où sont montés leurs ancêtres, pour venir s'agenouiller devant la pièce de cent sous, et reconnaître en fin de compte que le meilleur écusson possible est celui qui est porté hautement, sans donner à rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faulx pour support.

Mais me voilà faisant de la haute philosophie, et pourtant, Dieu sait, si mon ami Delport était plus fort que moi, sur ce terrain là.

Ancien capitaine d'armes à bord de la frêgate française l'*Océan*, Denis-Charles-Edouard Delport possédait un de ces caractères trempés d'acier, devant lesquels tout obstacle ploie et se brise. Passons de suite à l'exemple. Ennuyé de la vie de chercheur d'or, et voulant goûter un peu la vie du Mexique, il s'était embarqué sur un vaisseau faisant voile pour

San Blas, état de Jalisco. Là sans ressource, il s'adjoignit un ami, M. Gosselin, avocat normand, ainsi qu'un autre camarade dont le nom m'échappe, et en leur compagnie, parcourut à cheval les 300 lieues qui séparent ce port de Mexico. Or, vers cette époque, en 1850, si mes notes de voyage ne me trompent pas, les routes étaient encore moins sûres qu'elles ne le sont aujourd'hui, et ce chemin-là surtout pullulait de voleurs, de bandits et d'assassins. Ils arrivèrent tous trois à la capitale, sans avoir même brûlé une cartouche !

Mexico, malgré son air de jeunesse qui s'en va, renferme peu de monuments dignes d'attirer l'attention.

Le collége des mines est d'une architecture assez pure, mais trop massive pour le terrain mouvant sur lequel il s'élève ; et quant aux maisons particulières, leurs grilles et leurs peintures bariolées d'après le goût espagnol, suffisent pour leur donner un faux air de prison peu invitant. Quelques-unes, néanmoins, font exception, entre autres celle de la riche comtesse del Valle de Orizava, toute bâtie en faïence qui imite assez la porcelaine du Japon, et le fastueux palais de M. Francisco Schiafino de Salinas, dans la rue del Indio Triste, qui a coûté une somme fabuleuse.

Lorsqu'on y pénètre, on rêve involontairement à l'un des contes les plus fantastiques des *Mille et une Nuits*, — Aladin ou la lampe merveilleuse.

On oublie alors devant ces statues en marbre de Carrare, ces vases antiques, ces tentures de Damas et d'Ispahan, ces tableaux des grands maîtres, ces chinoiseries qui défient l'imagination la plus capricieuse, devant tout ce luxe asiatique que M. Schiafino a conservé en souvenir de ses longs voyages en Orient, l'inquiétante population de puces qui habite la masse informe du palais impérial.

Son vaste parallélogramme, bon tout au plus à faire de magnifiques écuries de cavalerie, n'offre à l'admirateur du beau que des murs blanchis à la chaux, de l'épaisseur d'une fortification permanente, assez forts pour résister, en cas de *pronunciamentos*, aux canons de l'hôtel-de-ville, leur jaloux voisin. Dans ce vaste carré sont entassés pêle-mêle bureaux de ministère, départements des postes, casernes de la garde et logements de Leurs Majestés et de la cour.

La cathédrale si vantée de Mexico n'a pas du tout l'air d'un édifice qui a coûté deux millions et demi de piastres.

— " Appartenant, dit M. Girard, à ce style qui suivit de près celui de la Renaissance, lorsqu'on abandonna la légèreté et la grace du style ogival ou mauresque pour une sorte de régularité assez lourde et monotone, son aspect ne manque pas cependant d'être assez imposant. Elle est élevée sur l'emplacement de l'ancien temple ou *téocali* mexicain : deux tours carrées placées aux deux extrémités, servent de clochers ; entre elles s'élève un fronton. L'intérieur

de cet édifice est plus remarquable par ses richesses métalliques que par le goût des ornements dont il est décoré ; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif. (1) Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. Mais on ne saurait dire ici que l'œuvre surpasse la matière. Le parquet, comme dans toutes les autres églises, est en planches, et il n'y a ni chaises ni bancs ; les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons.

— " Le Sagrario est une petite église qui, suivant l'usage espagnol, accompagne la cathédrale ; là se célèbrent les offices de la paroisse, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le Sagrario, d'une construction plus récente que la cathédrale, appartient au genre nommé en Espagne *churriguéresque*, du nom de Churriguerra, l'architecte, qui le mit le premier en usage. Ce style est remarquable par la bizarrerie de ses ornements ; mais le génie mexicain a outré encore le goût de l'architecte espagnol." —

Sur le côté droit de la cathédrale est encastrée cette fameuse pierre du zodiaque, découverte par un curieux hasard, en 1790, au milieu de la grande place,

(1) Cette balustrade a été enlevée dans un jour de pénurie, par un des derniers présidents de la république mexicaine. L'argent a été remplacé par du bois de fer laminé de plaques de cuivre galvanisées d'après le procédé Ruolz ! Cela a été trouvé très-naturel là-bas. Les désordres de la révolution faisaient un si infernal tapage que les plaintes du peuple et du sanctuaire n'ont pu trouver le plus léger écho, même à l'étranger.

où elle était enfouie depuis des siècles. Elle ne contient plus que la moitié du calendrier aztèque — neuf mois. L'autre moitié dort tranquillement sur le rond point de la Plaza, attendant qu'une main amie des sciences et de l'histoire vienne épousseter l'oubli et la poussière qui en rongent les mystérieuses ciselures.

L'anarchie et l'ambition mal guidées sont encore les malheureuses causes de cet impardonnable indifférence affichée par les Mexicains pour tout ce qui touche à leur passé.

Les antiquités les plus rares et les plus curieuses du pays sont presque toutes exilées dans les bibliothèques d'Europe, ou dans les collections particulières.

J'ai eu occasson de visiter deux de ces collections, l'une à Mexico, appartenant à M. le colonel d'artillerie, Luidgi Constantini, ancien gouverneur de l'école militaire de Chapultepec, et l'autre — une des plus belles qu'il m'ait été permis d'étudier — à don José Manuel Cardosso, avocat de Puebla.

Pendant que j'étais en garnison à Mexico, un marchand de bric-à-brac, M. Boban, offrait en vente un nombre considérable d'idoles aztèques trouvées autour de la ville. Il demandait 15,000 francs de sa collection, et lors de mon départ Sir J. Campbell Scarlett, ambassadeur anglais auprès de Maximilien, se proposait d'en négocier l'achat au nom de son gouvernement.

Le cabinet du colonel Constantini renfermait, entre autres curiosités de l'époque aztèque, des petites

tortues en obsidienne, d'un travail exquis et d'une valeur énorme aux yeux d'un antiquaire. N'est-il pas singulier que la tortue, qui était un objet d'adoration parmi les tribus de l'Anahuac, ait aussi joué un grand rôle dans la mythologie des tribus indiennes de l'Amérique du Nord ? M. l'abbé Maureault, dans son excellente *Histoire des Abènakis*, dit que les Sokokis conservaient précieusement dans leurs wigwams de petites tortues en pierre. Les Aztèques avaient aussi cette coutume.

Moins digne de curiosité que ces collections, et moins bien classifié le musée national de Mexico présente à peine quelqu'objet qui mérite d'être remarqué.

Ce n'est qu'un pêle-mêle d'idoles jetées sous une espèce de vieille remise, quelques bribes d'un commencement de collection minéralogique, une demie douzaine de quadrupèdes et d'oiseaux rongés par les mites, enfin toute autre chose que l'on voudra, excepté des raretés.

Pourtant les matériaux ne manquent pas.

Tous les jours, le voyageur rencontre au Mexique des vieux temples, des tombeaux, des villes entières — on vient d'en découvrir une dernièrement — que l'on dirait abandonnées d'hier par leurs anciens habitants.

Mais ces antiquités une fois trouvées, il faut le classifier, les transporter précieusement d'un bout à l'autre d'un département, écrire leur histoire, nommer un curateur pour en avoir bien soin, et cela

est fort ennuyant pour des hommes habitués à ne marcher qu'au pas accéléré de leurs viles passions, et qu'à écouter la voix enrouée de leurs canons sexagénaires.

Ce triste état d'engourdissement et de torpeur semble s'être appesanti sur toute la partie de notre continent qui renferme les données les plus précieuses pour l'avancement des sciences archéologiques.

Il règne en souverain depuis les confins du Texas jusqu'au fond de l'Amérique centrale, et preuve à peine croyable, en 1841, le célèbre voyageur américain, John L. Stephens, achetait pour la somme de cinquante piastres la ville entière de Copan, dans le Honduras, avec ses ruines grandioses, ses sculptures et ses magnifiques bas-reliefs !

Bien que depuis l'apparition de l'ouvrage de Lord Kingsborough, qui n'est réellement qu'une pâle copie des travaux du capitaine Dupaix, — ordonnés en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités, notamment celles de Mitla et de Palenqué, et publiés à Paris en 1834–35, — l'attention du monde savant, en France et en Angleterre, ait été attirée sur cette maladie chronique d'apathie, l'abandon et l'oubli n'en continuent pas moins à trôner sur tous ces débris d'un passé perdu. Pourtant, une expédition scientifique protégée par les autorités militaires et politiques du pays, et pourvue de tout le matériel requis en pareil cas, trouverait, depuis les frontières de la Sonora jusqu'à l'extrémité des solitudes du Guatemala, un

vaste champ ouvert devant elle pour réunir et collationner bien des pages éparpillées de l'histoire des populations primitives de ces contrées.

J'ai souvent entendu dire à mes confrères de la société de géographie et de statistiques de Mexico, que les bords du Rio Gila, en Sonora, fourmillaient de ruines curieuses et inexplorées.

On en rencontre disséminées çà et là sur les rives du Rio Chaco dans le nouveau Mexique, sur celles du Rio Moqui dans le Durango, dans le Chihuahua entre les villages de Llanos et de Galéana, et à la Quemada dans le Zacatécas.

Plus il se dirige vers le sud, plus le pied du voyageur se heurte contre ces témoins muets d'une antiqne civilisation.

Ils pullulent dans les départements du Michoacan, de Mexico, de Puebla, de la Vera-Cruz, d'Oajaca, et seulement dans le Yucatan, Stephens a exploré quarante-quatre villes, dont les ruines sont encore debout et luttent silencieusement contre la végétation tropicale et contre les intempéries des saisons qui les rongent et les disséquent lentement. (1)

Bien que toutes ces villes aient un cachet d'architecture qui les fait ressembler les unes aux autres,

(1) L'ouvrage de M. Stephens est très-minutieux dans ses nombreuses descriptions; mais ses réflexions anti-catholiques le déparent. Je préfère aussi à ses planches, dessinées au crayon ou prises au daguerréotype, les belles photographies sur les mêmes sujets, que M. Charnay a éditées à Paris, il y a quelques années.

chacune cache, au dire de ceux qui les ont vues, des énigmes inexplicables pour la science.

Quirigua, dans le Honduras, contient de hautes colonnes massives qui ont un faux air des dolmens et des menhirs de Bretagne : Palenqué, à part sa fameuse croix, est couverte (1) d'hiéroglyphes indéchiffrables ; Uxmal a de ravissantes mosaïques ; Maxcanù dérobe sous ses murs croulants un curieux labyrinthe.

Les ruines de Nohcacab renferment des sculptures mortuaires très-intéressantes : celles de Kobah avec leurs merveilleuses boiseries et les débris de leur arc de triomphe, ne seraient pas déplacées à côté des restes de l'Egypte et de la Grèce ; Zayi, vue de loin, peut être prise pour un pâté de manufactures anglaises : Sacbey est traversée par les fragments d'une ancienne route royale, en pierres blanches polies ; Chichen-Itza recèle, au milieu de ses murailles bien conservées, un ancien gymnase et des peintures à fresques très-curieuses : Aké semble avoir été construite par les descendants de la race cyclopéenne, et l'île de Cozumel, sur les côtes du Yucatan, berce, au bruit de ses flots, le cadavre refroidi de Tuloom, morte dans un site enchanteur, et dont les restes intacts offrent aux yeux du voyageur qui arrive par la voie de mer, l'aspect singulier d'une

(1) Cette croix, dont la révélation a fait tant de bruit, se trouve placée sur la tablette de l'arrière mur de la *Casa de piedras*, numéro deux.

suite de châteaux forts, style moyen-âge, égarée sous ces lointains climats. (1)

Ces innombrables trésors d'antiquités, qu'un gouvernement énergique et éclairé pourrait arracher à leur muette léthargie, dorment tranquillement au fond de leurs forêts ou de leurs ravins, et ne sont entrevus que de dix ans en dix ans, par quelque touriste égaré et perdu, juste assez souvent pour faire mentir la fameuse phrase de M. Ernest Renan :

— " On n'a pas un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. "

Si longue que ma digression puisse paraître au lecteur, je ne l'en détache pas moins de mon carnet de voyage pour l'insérer ici, parce que cette page pourrait bien toucher, par quelque côté ignoré, à certains feuillets obscurs de notre histoire.

Leibnitz n'écrivait-il pas au P. Verjus " que rien ne servait davantage à juger des connexions des peuples que les langues ? "

Or, dans mon précédent chapitre, je faisais allusion à la découverte d'une tribu algonquine dans le Yucatan, et voilà qu'un linguiste distingué, M. Hervas, écrit que la langue *maya*, parlée encore aujourd'hui par les Indiens de cette péninsule, et jadis par les fondateurs d'une grande partie de ces villes, offre beaucoup d'analogie avec l'algonquin et certains mots de la langue finnoise. Par contré, un autre

(1) Excepté Quirigua, toutes ces villes appartiennent à Yucatan.

dialecte, *l'othomite*, encore en usage dans le Michoacan, ressemblerait au chinois !

L'esprit d'aventures et de voyages qui prédominait si fortement dans le caractère de nos hordes algonquines ne planerait-il pas sur tous ces mystères ?

Une bande immigrante plus hardie que les autres ne se serait-elle pas avancée d'étapes en étapes, jusqu'au jour où elle se serait greffée à une colonie chinoise venue en sens contraire, et ne lui aurait-elle pas imposé son joug, pendant que l'autre lui donnait sa civilisation ?

Toutes ces conjectures sont des opinions personnelles que je n'ai ni les moyens ni la liberté de mener à bonne fin ; mais peut-être un jour, quand la paix sera revenue habiter ce pays de mystérieuse poésie, quelque grave savant, du haut de sa chaire, fera-t-il pencher la balance en faveur de mes utopies. (1)

Avant de toucher à un autre genre de désolation qui commence aussi à se répandre sur cette malheureuse contrée, je ne puis m'empêcher de citer une

(1) En attendant, je ne puis que regretter amèrement de m'être départi d'un vocabulaire de la langue *maya*, que j'avais découvert au fond d'un village aztèque. J'aurais éprouvé beaucoup de satisfaction à le voir entre les mains du savant auteur des belles *Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, qui probablement s'en serait servi comme point de comparaison pour quelques-uns de ses nouveaux ouvrages. Néanmoins, pour l'amateur curieux, je tiens à sa disposition les dictionnaires de deux dialectes indiens, encore en usage au Mexique : le *metlaltzingo* et *l'opate*.

particularité qui mérite d'être un sujet d'étude pour nos archéologues canadiens.

Sur toutes les ruines du Mexique et du Yucatan, les voyageurs ont retrouvé l'empreinte d'une main rouge, "el mano colorado," imprimée sur chaque mur et sur presque tous les bas-reliefs.

D'après M. Schoolcraft, qui a longtemps vécu avec les Peaux-Rouges, et a écrit quelques ouvrages d'indianologie, assez défectueux du reste, chez les tribus de l'Amérique du Nord et particulièrement *chez celles qui parlent l'algonquin*, l'emblême de cette main entraînerait l'idée d'une supplication à la divinité. Souvent il l'a retrouvée dans ses courses au lac Supérieur, et même, assure-t-il, les Indiens des Montagnes-Rocheuses l'emploient pour marquer leurs fourrures et leurs armes. En pénétrant bien au fond de cette tradition et en s'en rendant parfaitement compte, cette main ne tiendrait-elle pas entre ses doigts les cordons du sombre voile qui a dérobé jusqu'à présent toutes ces cités ensevelies dans le silence de la mort et de la destruction ?

Si l'on se contentait encore de n'être apathique que pour tout ce qui touche à une époque embrouillée, il n'y aurait là que demi-mal ; mais plus que partout ailleurs, depuis la présidence de Juarez, la bande noire a semé ses épouvantables ravages sur toute l'étendue du Mexique.

Tout a dû disparaître — c'est bien là le mot — sous la truelle économiste de ces parvenus, de ces

usuriers, de ces prêteurs à la petite semaine qui, du moment où ils peuvent mettre le grapin sur une église, un couvent, ou un monument public, ne palpent plus dans les colonnades que de la pierre de taille ; grattent les fresques des murs pour voir si les matériaux qu'elles recouvrent peuvent valoir un bon prix ; passent au creuset les tabernacles sacrés afin d'en extraire la dorure ; jettent à terre, brisent et démolissent tout ce qu'ils ont devant eux, pour remplacer ces pierres sépulcrales, qui recouvrent peut-être une page de l'histoire de leur pays, par un amas de chaux, de bois de construction et de lave à bâtir.

La plupart de ces vieux cloîtres et de ces anciens couvents renferment une foule de curieuses peintures et de singulières inscriptions, qui auraient mérité d'être l'objet d'un livre spécial, si quelque membre de la commission scientifique du Mexique avait voulu s'en charger. J'en avais recueilli et fait copier un grand nombre, mais lorsque je fus fait prisonnier près de Saltillo, la petite malle renfermant ces notes et le fruit des quelques recherches que me permettait de faire mon service fut prise par l'ennemi, sans que j'aie jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Par un heureux hasard, j'avais laissé au fond de ma cantine, sous ma tente, mon album d'autographes et mes belles eaux-fortes, chefs-d'œuvre de Philippe Galle, de Gill Sadeler, de Jean-Baptiste Urints, de Wiérix et de Stradan. Entre ses feuillets s'était écarté l'échantillon suivant que j'ai pu sauver

du naufrage. Il était peint sur une guirlande soutenue par deux chérubins, et ornait le plafond de la cellule où j'étais logé, lors de mon second séjour à Mexico, dans le couvent des Franciscains de Santa-Clara :

× Salva / Pecca > tor < mori / viv > ens < repara / genere > vit < sangui / crimi > ne < vita / morte > m.

Le sauveur en mourant réhabilita la vie par son sang,
Le pêcheur en vivant régénéra la mort par le crime.

Je me rappelle aussi, au retour de l'expédition d'Oajaca, avoir vu sur le maître-autel du couvent démantelé d'Yanhuitlan, un crâne poli comme s'il eût été d'ivoire, et portant écrits sur le front les mots espagnols suivants :

Io soy
Jésus Pédro Sandoval ;
un Ave Maria y un Padre Nuestro,
por Dios, hermanos !

Je suis Jésus Pierre Sandoval ; un *Ave Maria* et un *Pater Noster*, pour l'amour de Dieu, mon frère !

Je n'ai jamais pu concevoir quelque chose de plus navrant que les grands orbes muets de ce mort m'envisageant fixement, pendant que sa tête dénudée au contact de la tombe implorait tristement mes prières.

Un peu plus loin, dans le corridor qui conduisait à une sacristie, ouverte à tous les vents, au fond d'une immense armoire en bois de cèdre, sous un amas de vieilles paperasses, gisait un ancien manuscrit,

couvert de toiles d'araignée. Il va sans dire que le délaissé ne mit pas grand temps à prendre le chemin de mes *alfarjas*, ces deux sacs, fidèles compagnons de la selle mexicaine, qui se prêtent si bien aux caprices d'un officier en campagne, et cachent discrètement sous leur peau de jaguar, poulets truffés, plomb de chasse, absinthe de Pernod, purs havanes, et souvent comme dans le cas présent vieux manuscrits jaunis, aux lettres fines et serrées, relevées ça et là par d'exquises vignettes et de jolis culs de lampe (1)

Il fait peine de voir ces vieilles églises pleines de pieux souvenirs, ces majestueux couvents remplis de choses précieuses pour l'art, s'affaisser et mourir lentement sous la pioche du démolisseur ; de contempler, comme je l'ai fait plus d'une fois, ces crânes blanchis,

(1) Ce manuscrit intitulé : " *Magni Hippocratis coaca præsagia opus plane divinum et veræ medicinæ tanquam thesaurus,*" appartient aujourd'hui à l'honorable M. Chauveau. La première partie : " Magni Hippocratis coaca præsagia " est tirée des ouvrages de Jacques Houllier, fameux médecin d'Etampes, qui écrivit plusieurs œuvres médicales, très-renommées alors — 1558 — et perdues pour la plupart aujourd'hui. Quant aux " Prognostica " et aux " Aphorismi " qui se trouvent à suivre les " Præsagia, " dom Joannes Josephus Bermudez de Castro, le laborieux Franciscain qui a consacré ses heures de silence et de loisir à copier ces travaux, indique lui-même la source où il a puisé. " Hippocratis prognastica " ont été tirés des documents laissés par Jean Bravo, célèbre médecin de Salamanque, né à Piedra-Hita en 1588 et dont les rares ouvrages avaient acquis une réputation colossale vers la fin du XVIème siècle. " Hippocratis magni aphorismi " sortent des lettres de Luc Tozzi, napolitain qui jouissait d'une grande renommée de science médicale vers 1640.

Le tout a été patiemment copié par ce bon moine, désireux de faire sa quote-part et d'enrichir ainsi la bibliothèque de son couvent.

ces tibias, ces ossements de moines et de religieuses que l'on force à se lever et à s'en aller dormir dans un cimetière quelconque loin des stalles que la mort leur avait assignées. Tous ces débris de crucifix, ces fragments de sanctuaires, ces tessons de vitrines peintes font mal à l'âme et au cœur, et l'on se sauve bien vite et bien loin, en se bouchant les oreilles, pour ne pas entendre le bruit sec et sarcastique du marteau de l'homme fossoyeur. Chacun de ses coups serait capable d'enfoncer sur votre front la couronne d'épines du doute, et avec elle le mépris des hommes et d'une société qui ne sait plus rien respecter, pas même les tombeaux et les choses saintes.

Pendant quelque temps, ces profanations et ces sacriléges spéculations ont cessé petit à petit, sous le sage gouvernement de Maximilien. Mais il lui a été impossible d'effacer tout le mal qui avait déjà été fait ? Comment réunir et rassurer, pendant le court règne que la Providence lui avait départi, tous ces pauvres missionnaires, toutes ces pauvres religieuses que la baïonnette de la révolution avait refoulés loin devant elle ?

Comment a-t-il pu trouver le temps de donner libre cours à ses idées libérales, à ses projets de fusionner les partis, à ses rêves de liberté et de progrès au milieu de cet entourage mexicain où s'étaient glissés cauteleusement des gens dont le seul mérite avait été d'avoir les jarrets d'acier d'un saltimbanque, et qui dissimulaient adroitement, sous leurs cravates blanches, sous leurs

habits de ville, le sang coagulé de leurs compatriotes. Marquez, Lopez, Ramirez, tous ces hommes contre qui la vindicte publique n'avait osé s'élever, ont fait plus de tort que de bien à la noble cause qu'ils souillaient de leur présence. C'étaient des serpents que la faveur impériale réchauffait dans son sein. Plus tard, quand l'aigle français, appelé ailleurs, eut repris son vol interrompu, ils ont joué, auprès de la monarchie mexicaine, le rôle de l'aspic de Cléopâtre.

Mais, Dieu me pardonne, moi qui ai pris la peine d'écrire ces souvenirs de manière à prouver au lecteur que je ne m'occupais jamais des affaires des autres, ou de politique, ce qui est synonyme, me voilà surpris en flagrant délit de confectionner un paragraphe ressemblant à s'y méprendre, à l'éditorial d'un journal ! Je change donc d'encrier, quoiqu'il m'en coûte de ne pas compter, devant ceux qui me lisent, le nombre de cadavres de femmes et d'enfants sur lesquels se sont empreintes les bottes à l'écuyère de certain brave général de division, ambassadeur pendant quelque temps auprès de la Sublime Porte ; de soulever la voile dégoûtant d'infamies qui pèse sur la vie tout entière d'un des plus hauts personnages du palais et de narrer l'ignoble mariage d'un gros financier, ambassadeur, lui aussi, et ministre plénipotentiaire.

Ces choses auraient une teinte romanesque tout à fait charmante, mais je ne me sens aucune inclination pour le genre.

L'oubli doit veiller à la tête de certains livres, comme à la porte de certains cœurs.

Autrement, c'en serait asssez pour faire prendre en horreur une société capable de tolérer des abominations qui auraient fait rougir Sodome et Gomorrhe. C'est un mal que de laisser errer sa pensée sur ces abîmes du crime et de la dégradation ; car l'âme se laisse insensiblement emporter par le roulis du doute, si elle ne rencontre sur son chemin quelque chose qui puisse la sauver et l'engager à ne plus se souvenir. Pour cela, il suffit toujours du serrement d'une main amie, de la vue d'un homme de bien. Je profite donc du moment où l'une de ces figures bénies passe à mes côtés, pour faire halte et en crayonner rapidement le portrait.

Maximilien, par sa taille haute, svelte et bien découplée aurait passé volontiers pour un bel homme, parmi un corps d'officiers de la cavalerie autrichienne, où tous les hommes sont beaux. Dans la limpidité de son œil bleu venaient se refléter cette bonté et cette clémence ineffables qui ont marqué tout son règne — les condamnés à mort étaient presque tous commués — et sa figure pleine d'expression et d'intelligence était encadrée par de longs et soyeux favoris blonds.

L'instruction de l'empereur était bonne et solide.

Archéologue très-érudit et naturaliste distingué, c'était lui qui écrivait à son médecin en allant s'interner dans cette ville de Quérétaro qui devait le voir fusiller :

— " Périr l'épée à la main, c'est le sort possible, mais il n'y a point de honte ! Comme je regrette que

les sciences de la paix ne puissent pas fleurir à côté de Mars ! Quelles belles choses vous auriez trouvées sur toute la route de Mexico ! Ainsi, dans ce bois de Calpulapam j'ai vu, pendant que les balles sifflaient autour de nous, de superbes papillons voltiger ça et là, tout tranquillement. Ici, à Quérétaro, nous avons découvert une nouvelle espèce de punaise (*simex domesticus Queretari*) qui paraît avoir des mandibules doubles et qui étonne tout le monde. Si j'avais pu emporter des flacons, j'en aurais, malgré la préoccupation de la guerre, conservé quelques-unes pour vous les montrer. " —

L'empereur était aussi d'une jolie force sur les sciences exactes.

Lorsqu'il était officier de marine, il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe : je tiens cela de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Maury.

Suivant l'habitude des militaires autrichiens, qui, presque tous parlent deux ou trois langues vivantes, il en parlait sept avec une facilité et une éloquence presqu'incroyable, et, pour ma part, je lui ai entendu prononcer un anglais que bien certainement n'aurait pas désavoué un élégant de Hyde-Park.

Nature de poète et d'artiste, doublée des vertus énergiques et chevaleresques du soldat, Maximilien ne restait pas inactif au milieu des rares loisirs que lui laissaient ses travaux administratifs et la régie des affaires.

Il faisait des vers, ou écrivait ses mémoires, et plus d'une page remplie d'exquise délicatesse, et du plus fin esprit d'observation se trouve ainsi disséminée parmi ses œuvres posthumes.

L'une d'elles m'a frappé par sa poésie mélancolique et religieuse, et je ne puis résister au plaisir de vous la traduire ici, non sans vous dire que le prince avait alors dix-huit ans, et faisait pour son instruction un tour en Grèce et en Asie-Mineure. La journée s'était passée à courir vallées et montagnes pour atteindre un couvent situé près d'Athènes, et après avoir décrit cette longue course faite en compagnie de la reine — *la Basilissa* — de Grèce et de son état-major, Maximilien rentré tard au palais, chuchotte à sa plume les réflexions suivantes : (1)

— " Ces paysages et cette longue chevauchée m'ont involontairement rappelé la vie de plus d'un moine. Comme nous, il quitte le foyer domestique où les heures bénies de son enfance se sont écoulées au milieu des fleurs et des parfums du jardin parternel. Il va seul de par le monde qui lui semble être une vallée large, fraiche et verdoyante, bouclée à l'horizon par une mystérieuse chaîne de montagnes.

Il va gaiement en avant ; la route est moëlleuse et les toits hospitaliers se pressent de chaque côté du chemin. Pourtant il a bien garde de s'y arrêter : les

(1) ON THE WING, by Maximilian, late emperor of Mexico. — London, Saunders, Otley & Co., 7, (late 66) Brook Street, W. 1868.

montagnes, l'horizon l'attirent. Il veut escalader ces pics bleuâtres qui se perdent dans les vapeurs du lointain.

Déjà, il touche à leur base.

— Le plus difficile est fait, murmure-t-il, car maintenant mes yeux embrassent les deux extrémités de la route.

Mais, helas ! il a compté sans la fatigue ! Le pied peut glisser et les précipices sont si profonds et si discrets !

Le voilà qui repart.

Il marche droit devant lui : la vallée se rétrécit ; la plaine monte, les rochers commencent à sortir leurs angles de terre, et tout cela n'est pas encore le danger, car son pied se pose toujours en avant, grignottant bravement l'espace.

Le soleil est sur le bord de l'horizon ; ses rayons inondent le couchant, pendant que le sentier devient de plus en plus difficile, et que l'œil fixe pour un instant, puis pour plus longtemps le précipice sombre, car les premières sensations du vide font toujours plaisir.

Un village n'est pas loin, et le vent du soir lui apporte les cris de joie des habitants qui s'empressent de venir souhaiter la bienvenue au voyageur. Son orgueuil est flatté ; il tressaille, mais qu'est-ce que cette vétille ? N'est-ce pas une autre gloire qu'il lui faut ? Ne doit-il pas escalader les chaînes à pic de là-bas ? N'a-t-il pas été créé pour voir les régions hantées seulement par les aiglons, et par leurs pères les aigles ?

Alors l'aberration humaine s'en mêle, et le danger semble décroître à mesure qu'il songe à la distance qui le sépare de la chaumière paternelle.

Il marche ; le défilé devient gorge, les pentes se dressent et se raidissent, mais il s'arc-boute et grimpe toujours.

Enfin il va toucher au but, et pour la première fois il sent les morsures de la fatigue. Le vertige penche sa tête sur l'abîme ; en proie au désespoir, il se heurte et se débat contre la solitude, et pendant tout ce temps le danger l'enlace, et la mort se couche et rampe sous chacun de ses pas.

Néanmoins le sentier monte toujours inexorable devant lui ; il frange maintenant le précipice et le malheureux n'a plus pour appuyer son pied endolori que la dernière aiguille du rocher.

Le désert immense, sauvage, implacable l'enveloppe ; autour de lui la végétation est morte ou se meurt, et abandonné de tous, il reste debout au milieu d'un océan de pierres grises.

Seul ! il est bien seul maintenant ! son courage a déserté, il sent la folie toucher son cerveau, et il entend venir la mort qui accourt lui tenir compagnie. Mais oh ! Providence ! en se retournant, sur le versant de la crête, il avise, par un dernier effort, un mur et une porte close perdus dans le brouillard. Chancelant, il fait quelques pas, et tombe exténué sur le seuil mystérieux.

Sa tête a frappé la dalle de pierre ; un bruit de pas a retenti, la porte grince sur ses gonds, et le voyageur mourant se sent porter doucement le long des corridors d'un monastère.

Sous la fenêtre de sa cellule, la vigne grimpe en festons ombreux ; la chapelle invite son âme aux voluptés de la prière et du repentir, et de vrais amis lui donnent le baiser de paix et cette tranquillité de la terre, pâle reflet de celle que promettent solennellement les cieux à ceux qui sont restés ou qui sont redevenus " humbles de cœur. " —

Lorsqu'il fermait son journal, mettait sous clef ses herbiers et ses collections d'archéologie ou d'histoire naturelle, et que les soins de l'état ne le réclamaient pas, l'empereur se livrait à sa passion favorite :

Il bouquinait.

Peu à peu, grâce à son tact exquis et à force de patientes recherches, il était parvenu à se former ainsi une des plus riches bibliothèques de l'univers.

Là, dans son château de Chapultepec, séjour favori des lettres et des beaux-arts, au milieu des tableaux précieux de l'école espagnole et des instruments de musique de son ami d'enfance le comte de Bombelles, se coudoyaient pêle-mêle les splendides éditions des Aldes, des Estienne, des Elzevir, les heures de Notre-Dame aux merveilleuses enluminures, une foule de manuscrits introuvables sur l'histoire d'Amérique, et les *incunables* de la typographie américaine, six

volumes gothiques imprimés de 1543 à 1547, restés totalement inconnus aux bibliophiles.

Sept mille volumes, consacrés exclusivement à son Mexique bien-aimé, y avaient été réunis à grands frais, et les rayons en bois de fer de la bibliothèque ployaient surchargés, qui sous les livres de la littérature française, anglaise, espagnole, qui sous les travaux de l'économie politique, la théologie, l'éducation, l'histoire ecclésiastique, le droit, la géographie, les sciences exactes et physiques, la philosophie, les histoires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique.

Dans sa soif de savoir, l'empereur s'abreuvait à toutes sources.

Notre pays assistait à ce rendez-vous universel, et sous les yeux du visiteur, toujours bien reçu dans cette partie de l'*alcazar*, défilaient les "Voyages de Cartier aux terres Neufves du Canada," "la Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé entre le Nouveau Mexique et la mer glaciale par L. Hennepin," les ouvrages du baron de la Hontan, l'histoire de la Nouvelle France, par Lescarbot, l'histoire du Canada et le grand voyage au pays des Hurons, situé en Amérique, vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle France dite Canada," par Gabriel Sagard Théodat.

Le royal bibliophile ne dédaignait pas les éditions canadiennes.

Dans le catalogue dressé par ses soins et sous ses yeux, figuraient la relation du P. Bressani, éditée par le P. Martin et imprimée par Lovell,

de Montréal, les biographies de madame d'Youville et de mademoiselle Mance, ainsi que les Relations des Jésuites. Ce dernier travail, classé sous le numéro d'ordre 1982, était ainsi consigné dans le guide de la bibliothèque.

" Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle France, ouvrage publié sous les auspices du gouvernemen' canadien, 3 vols., Québec, chez A. Côté, 1858, très-grand in-8, à 2 colonnes, demi-reliure maroquin vert, non rayée, tête dorée."

Puis venaient les remarques du bibliothécaire. " Exemplaire magnifique de cette collection importante, devenue rare. C'est une réimpression de la collection in-8, 48 vols., imprimée à Paris au commencement du XVIIme siècle et devenue introuvable."

Après la catastrophe de Quérétaro, ces trésors d'érudition, déposés entre les mains d'un fidèle ami de l'auguste martyr, don Jose Maria Andrade, furent précipitamment arrachés des palais, emballés furtivement dans plus de 200 caisses, chargés à dos de mulets et conduits hors de Mexico. Ça et là, on eut bien quelques coups de fusil à tirer à travers ravins et gorges sauvages contre les pillards et la guerilla, mais tout arriva heureusement, après un mois d'incroyables pérégrinations à la Vera-Cruz, et de là en Europe.

Cette précieuse bibliothèque, joyeuse amie de l'empereur, lorsque brillaient les beaux jours de

jadis, colorés par les teintes roses de l'avenir, devenues teintes de sang le 19 juin 1867 — plus tard, sa seule et sincère confidente, lorsque sonnèrent les heures du mensonge et de la trahison, s'est dispersée le 18 janvier 1869, dans la salle des ventes de Leipzic.

Avec l'adjudication du dernier volume, sombrait la dernière épave du naufrage mexicain.

Ame droite et confiante, le rêve de l'empereur, raconte M. Charles d'Héricault, un de ceux qui ont entassé des matériaux précieux pour servir à l'histoire de cet homme aussi savant que modeste, était de s'entendre avec les libéraux, de réunir en congrès les députés choisis par le peuple et d'obéir au pouvoir qui sortirait fort et vénérable de la volonté de la nation assemblée.

Après notre départ, des démarches furent tentées auprès de Juarez et de son cabinet, pour les amener à consulter le vote populaire. Elles demeurèrent sans reponse. Qu'est-ce que le mot patrie pour ces gens-là ?

En politique, Maximilien s'était peint lui-même au complet, dans cette franche allocution qu'il prononçait à l'occasion de la mort de son beau-père le roi Léopold de Belgique :

— " Quant à moi, messieurs, vous avez été témoins de mes travaux. Laissant de côté les vaines théories qui ne conduisent qu'à l'anarchie, j'ai consacré mes veilles à l'organisation de l'administration publique, au développement des éléments de prospérité et de

richesse du pays, et à la solution des grandes questions qui le préoccupaient.

" Dans cette tâche ardue, j'ai su résister à l'impatience des uns et au découragement des autres, parce que les plaies ouvertes par cinquante années de guerre civile ne se cicatrisent pas en un jour. Mais ferme dans la conscience de ma foi, je marche droit à mon but, avec une infatigable persévérance. Les forces pourront m'abandonner ; le courage jamais.

" J'ai respecté la liberté de la presse, lorsqu'elle n'a pas dégénéré en licence, en même temps que j'ai fait respecter l'autorité de la loi. Bien aveugle qui ne voit pas qu'une autorité forte est la dernière ancre de salut pour notre patrie !

" Vous avez pu observer le calme que je garde au milieu des calomnies qui se sont élevées contre nous à l'étranger. En avant, messieurs ! les calomnies passeront et nos œuvres resteront.

" Fort de l'appui de ma conscience et de la rectitude de mes intentions, je contemple tranquillement l'avenir. Le Mexique a mis son honneur entre mes mains ; qu'il sache qu'entre mes mains, son honneur ne périra pas ! "

Ces paroles n'ont pas été de vains mots pour celui qui écrivait un jour les vers suivants :

He lived in order to die
He died in order to live. (1)

(1) Voir parmi les pièces justificatives qui sont à la fin du second volume " de Québec à Mexico,"—celle qui est intitulée, —*Pensées de Maximilien.*

Pourtant une ombre venait se poser à côté des beaux effets de lumière que l'on remarquait dans ce doux portrait, aujourd'hui mutilé.

En Europe, cette ombre aurait été une qualité ; au Mexique elle devenait un crime, car elle menait Maximilien au suicide politique. L'empereur, habitué à croire en tout ce qui l'entourait, quand il était sur le pont de sa frégate, au milieu de toutes ces loyales figures de matelots, et plus tard encore, quand, gouverneur de la Lombardie, il voyait à ses pieds un peuple opprimé, tout étonné de rencontrer un Autrichien bon, juste et compatissant, aurait dû laisser à son château de Miramar cette belle et franche confiance, qui ne pouvait que lui nuire et le faire tourner en ridicule par son Mexique gangréné.

Je me souviendrai toujours de l'immense éclat de rire qui retentit un beau matin, d'un bout à l'autre de la capitale, lorsqu'on apprit que l'empereur, parti pour faire une exploration scientifique du côté de Pachuca, avait eu ses chemises en batiste fine, son cheval tout harnaché, son nécessaire de voyage et ses armes enlevés par un de ses aides-de-camp favoris ! Et quelques jours après, quand la rumeur indiscrète eut fait circuler que Sa Majesté venait d'avoir sa montre escamotée en pleine cathédrale, au milieu de son brillant état-major, les lazzis se remirent à pleuvoir sur le malheureux palais impérial. Chacun se souvenait qui d'une anecdote, qui d'un tour de passe-passe opéré sous ses yeux ; mais rien ne pouvait égaler les deux chefs-d'œuvre sus-mentionnés, si ce n'est

pourtant quelque chose de très-véridique, arrivé du temps de M. Juarez.

Présidant un soir le conseil des ministres, l'ex-roi démocratique s'aperçoit que la sonnette d'argent venait d'être enlevée. Voulant épargner à ses conseillers la rougeur de la honte, il se contenta de souffler brusquement les deux candélabres en vermeil qui éclairaient le cabinet des délibérations, donnant cinq minutes au coupable pour remettre furtivement sur la table ce qui appartenait à César. Le délai expiré, le président frotta une allumette chimique pour allumer les bougies . . . mais les chandeliers avaient disparu à leur tour, sans qu'on ait jamais pu savoir quel honorable portefeuille ils étaient allés éclairer.

Si les tribulations de l'honnête président avaient pu s'arrêter là, tout aurait été couleur de rose pour lui, dans la moins rose des républiques ; mais en ces temps là, il y avait à Mexico un aventurier espagnol ou cubain de naissance, grand parleur de son métier et poëte d'albums par occasion.

" Associé à une maison de commerce américaine, écrivait bien confidentiellement M. de Barrès à l'un de ces amis qui sont l'indiscrétion même, il était venu au Mexique, attiré par l'eau troublé des révolutions, et dans l'espoir d'y faire un bon coup de filet. Il avait pour lui le ton haut et tranchant, l'art de trouver une rime au premier mot donné, et de danser galamment la *havanera*, danse perfide où les jeunes

cœurs se laissent prendre, on ne sait comment, aux mailles des balancés et des entrelacements voluptueux.

« Une jeune fille d'assez bonne mine et d'une très-haute position, à cette époque, ne retira pas le doigt assez vite lorsqu'elle le sentit pressé pour la première fois ; après le petit doigt vint la main, et comme l'amour est une espèce de machine cylindrique, où une fois l'ongle engagé, tout passe et fait le tour, elle fût pincée au cœur et avoua sa préférence. Le fiancé devenu député, mena l'affaire bon train, fit sa demande, et l'on célébra à Mexico le mariage de Mademoiselle Juarez avec M. Santa-Cilia.

« Lors de la fuite du président, devant les troupes de l'intervention, le gendre suivit le beau-père et s'établit à San Luis ; c'était le fait d'un honnête garçon.

« Comment arrive-t-il que les nouvelles amoureuses qui n'ont à leur service ni télégraphes, ni avisos à vapeur, ni courriers extraordinaires, franchissent si rapidement l'espace et volent d'un bout du monde à l'autre ? Expliquera qui voudra cette mystérieuse vélocité du scandale, mais le fait est certain, dès qu'on a prôné quelque part les bans d'un infidèle, les vents s'empressent de saisir la nouvelle au sortir de l'Eglise, et vous la transportent, tout d'une haleine, aux oreilles de la femme délaissée.

« Que pensa Madame Santa-Cilia, la première et véritable femme du gendre présidentiel lorsqu'elle apprit, à Malaga ou ailleurs, que son mari convolait à de pareilles noces et la reniait, elle et ses enfants ?

" Elle protesta sans doute, et menaça. Le danger devenait pressant. La bigamie n'est pas une raillerie ; sans compter les orages et les vengeances de deux femmes trompées et bien disposées à vous indiquer l'article du code pénal qui vous prend l'homme au collet et l'envoie aux galères. Dans cette circonstance critique, le député-poëte prit le parti le plus sage ; il fit ses malles, prétexta une affaire importante aux Etats-Unis, et déguerpit. Dans sa précipitation, il oublia de laisser à sa femme l'écrin qui lui appartenait, sa cassette et sa bourse ; partir sans garder un souvenir du beau-père eût été le comble de l'ingratitude ; il lui emporta donc autant de pièces d'or qu'il put, frappées au millésime de sa présidence, en guise de portraits de famille." —

Voici le pendant de ce croquis de mœurs, et puisque j'ai eu l'indiscrétion de vous montrer la lettre de M. de Barrès, je ne vois pas pourquoi je ne vous la donnerais pas tout entière. Certes, mon ami a trop d'esprit pour se formaliser de ces choses.

" M. Porfirio Garcia de Leon était un homme à bonnes fortunes. Il eut d'abord la chance d'échapper au gibet, ensuite de passer de galérien colonel de la police armée sous Comonfort, puis, la fortune soufflant toujours et M. Doblado aidant, d'être fait général de cavalerie. Il eut encore la bonne fortune de faire la conquête des bonnes grâces du général Prim, à la Soledad, et ayant été coupé à la joue d'un coup de tranchet, dans une rixe de mauvais lieu, de

passer pour balafré. (1) La cathédrale de Morelia fut pour lui une mine de perles et de diamants, mais son étoile lui réservait sur la route de Guadalajara à Colima, ses plus insignes faveurs.

« Il y rencontra dans une auberge une femme de bon usage encore, mûre, blanche et dodue. C'était une aventurière, sans doute ; mais pour qui a la peau noire et le bagne pour point de départ, il y aurait de la pruderie à demander trop de vertu à une blonde, avenante et grassouillette.

« Lequel des deux enleva l'autre ? On ne sait. Ils arrivèrent à Mexico, se marièrent et y vécurent en grand état de maison. Ce fut une lune de miel toute dorée et princièrement écoulée. Madame la générale eut laquais et beaux équipages ; elle soupait de vol-au-vents truffés d'émeraudes, eût pu boire du champagne aux perles fondues comme Cléopâtre, et prélassait ses charmes sur des meubles étoffés de beau drap d'or et d'argent taillé dans des chasubles d'évêques, volées ici et là.

« Vraiment, on faisait chère lie. Cette Danaé se baignait en pluie d'or ; elle avait pour écrin les pierres précieuses de Notre-Dame de Morelia, et vivait enchâssée de diamants, d'amour et d'impertinence. Ce couple étincelant et fidèle partit aussi

(1) C'est une manie du peuple mexicain de se balafrer ainsi le visage sous le plus léger prétexte. Ces blessures faites à l'improviste déshonorent celui qui les reçoit, et le médecin qui découvrirait le moyen d'effacer ces cicatrices gagnerait une fortune au Mexique.—LUCIEN BIART.

avec la cour de Juarez et porta à San Luis ses diamants et l'exemple de ses vertus.

" Il faut que le climat de San Luis soit bien dissolvant pour avoir fondu un si bel amour conjugal et séparé deux cœurs que rien ne devait désunir.

" Un soir, la blonde vint à réfléchir à l'instabilité des choses humaines, à la vanité des hommes, et à la fragilité de l'existence d'un général de cavalerie.

" La philosophie est une mauvaise conseillère — femme qui doute est femme perdue. Elle trouva son époux bien brun, bien maussade et certainement trop jaloux pour être enduré.

" Tout en s'entretenant elle-même de ces plaintes, ses mains pliaient la valise, recueillaient bijoux, argent et pierres précieuses, non comme valeurs — fi donc ! — mais comme gages encore chers d'un amour déçu. Quand le paquet fut assez rond, l'épouse enfla sa crinoline, prit le vent et fit voile vers des régions meilleures. On ne sait ce qu'elle est devenue, et depuis ce temps le sentimental et brun général de cavalerie est dans l'abomination de la désolation d'avoir ainsi perdu une mauvaise femme et de très-bons diamants. "

Ces scènes de cour d'assises se passaient dans l'entourage de Juarez, et depuis des années ces histoires étaient connues par tout le Mexique. Tout le monde en a ri, et personne n'a songé à en contester la vérité.

C'étaient des gens de cette trempe — peut-être les mêmes — qui plus tard s'arrogèrent le droit de juger

le noble, le chevaleresque, le grand empereur, qui avait cru que le courage, l'énergie, l'abnégation, pourraient un jour effacer le sceau de réprobation qui pesait sur le front de ce pays maudit ; de celui qui le 19 juin 1867, tombait sous la balle de ces voleurs de grand chemin, de ces héros du guet-apens et du carrefour.

A force de vouloir porter une main sacrilège sur sa couronne impériale, bénie par le Souverain Pontife, ces lâches ont réussi, sans s'en douter, à la surmonter de la couronne du martyre, et Dieu merci, Maximilien est entré le front haut et le pas ferme, dans ce sanglant et sombre couloir, par où Charles I, Marie Stuart, Louis XVI le roi Murat, et bien d'autres hélas, encore, porteront leurs noms à l'histoire et à la renommée des siècles.

En mourant, ses dernières paroles, fidèle reflet des dernières années de sa vie, ont été un poignant cri d'angoisse et de suprême amour pour sa : " *Pauvre Charlotte !* "

Combien ce dernier soupir de sa violente agonie, écrivait un auteur qui ne l'aimait pas, le rédacteur du *New York Herald*, dépeint admirablement le caractère viril et généreux de l'empereur tombé ! En tête-à-tête avec des bourreaux sans pitié comme sans remords, n'attendant plus que le fatal commandement : " En joue !" toute idée de sa grandeur déchue et des épouvantables trahisons qui avaient présidé à sa chûte, s'enfuirent, pour ne faire place qu'au souvenir béni de la délicate affection qui était venue se

greffer à sa vie, à sa destinée, à ses rêves d'ambition et à son bonheur envolé — sa "*pauvre Charlotte !*" Comme devant un homme qui se noie, et qui revoit dans la seconde qui s'en va, se dérouler jusqu'aux événements les plus imperceptibles de sa vie passée, la douce souvenance de sa jeune, de sa belle, de sa sainte compagne est venue se poser sur les lèvres de Maximilien mourant : "*Pauvre Charlotte !*" Les courtes journées de tranquillité passées avec elle dans son oublieuse capitale, les monceaux de bouquets dont elle avait été couverte par son peuple menteur, ses charités inconnues, sa piété si catholique, et la grâce irrésistible avec laquelle elle savait faire toute chose, tous ces attraits qui le rattachaient au passé, étaient accourus se pencher sur sa fosse entr'ouverte. Derrière eux se coudoyaient les sombres certitudes que les nobles efforts qu'elle avait tentés par de là les mers, pour sauver l'empire croulant n'avaient réussi qu'à la clouer sur le chevet de la folie et ce long cri d'angoisse vint alors s'étouffer dans la gorge de l'empereur : "*Pauvre Charlotte !*"

Jamais l'histoire des temps ne rappellera quelque chose de plus poignant, de plus navrant, quelque chose qui puisse mieux caractériser les sentiments de pitié et d'affection, que ces deux mots si simples, mais si empreints de véritable amour et de saint dévouement : "*Pauvre Charlotte !*" Ils éclipseront à eux seuls tout ce que sa trop courte carrière a renfermé d'héroïsme, et jamais discours quelqu'éloquent qu'il puisse être, n'atteindra le sublime accent de

tendresse et de résignation caché sous ces paroles mourantes de l'Empereur : " *Pauvre Charlotte !* "

Cette femme, que Dieu avait semée sur leur route pour faire rejaillir sur le sol tourmenté de leur malheureuse patrie un peu de cette sereine et céleste tranquillité qui était venue s'asseoir avec elle au coin de son foyer domestique ; cette princesse qui restera comme un des plus purs portraits d'héroïne que le dix-neuvième siècle léguera à l'histoire, ces braves tueurs de femmes et d'enfants l'ont rendue folle de terreur, folle de désespoir, à force de lui jeter à la figure leurs hurlements de vengeance et d'anarchie !

— Alfred de Musset avait donc raison lorsqu'il laissait échapper ce sanglot :

> O mon siècle ! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
> Se soit vu de tout temps ? O fleuve impétueux,
> Tu portes à la mer des cadavres hideux :
> Ils flottent en silence—et cette vieille terre
> Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
> Autour du soleil tournant dans son orbite,
> Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
> Pour tâcher de l'attendrir et de s'en plaindre à lui !

Qui pourra redire les trahisons, les amertumes, les bassesses, dont on n'a cessé pendant dix mois d'abreuver ces malheureuses têtes couronnées, trop nobles pour reculer devant les sourdes menées de la revolution et du brigandage, trop bonnes pour recourir aux mesures sévères nécessitées par tous ces repris de bagne qui les entouraient, trop fières pour mendier les secours de l'Europe occupée ailleurs ?

Rien n'a manqué à leur calvaire ; rien, depuis la France, cette fille de Pierre, qui est venue y renier l'œuvre qu'elle avait prêchée et qu'elle avait scellée de ses sueurs et de son sang : depuis les Etats-Unis qui ont joué jusqu'au bout l'infernal rôle de pharisiens et d'hypocrites, fournissant des armes, un régiment et de l'artillerie aux sicaires, faisant décacheter dans le *Post-Office de New-York* les dépêches privées de l'empereur, et lui télégraphiant dès le commencement du siége de Quérétaro la mort supposée de l'impératrice, pour le décourager et en finir plus vite, jusqu'à l'infâme trahison de Judas caché sous le nom de Lopez, jusqu'à la moquerie d'un semblant de tribunal, jusqu'à la fourberie d'un Juarez qui, nouveau Ponce-Pilate, n'osant prendre sur lui la responsabilité du sang versé, et se lavant tranquillement les mains au-dessus des restes défigurés de sa royale victime, rejette sur le front abâtardi du peuple mexicain, les gouttelettes du sang, que Dieu lui a permis de faire jaillir, afin que son pays et sa race fussent éternellement marqués d'un stigmate de honte et d'opprobre.

La balle qui a frappé le cœur de l'empereur Maximilien a tué la nation mexicaine.

Son cadavre putréfié gît maintenant par le 32° 13 latitude, et de longtemps, les peuples qui sentent encore battre en eux quelque chose de noble, passeront bien loin de cet épouvantable charnier, de crainte de respirer les infects miasmes d'anarchie, de démagogie et de meurtre qui s'en élèvent de toutes parts.

Dévoré et déchiqueté par les chacals de la discorde, par les impitoyables vautours de l'immoralité et de la crapule, son squelette sera encore quelque temps l'effroi des honnêtes gens et des âmes sensibles, mais petit à petit le vent du ciel dispersera l'immonde poussière ; la paix, la civilisation et le respect des dons de Dieu reviendront peu à peu sur ce sol de malédiction.

La terrible, l'inexorable loi de l'expiation sera venue alors se briser sur la tombe de l'Empereur martyr.

Son sang aura fait descendre sur la terre qui l'a bu la rosée de la sainte miséricorde, et l'histoire fermant pour jamais les sombres annales qu'elle a consacrées au Mexique, inscrira sur le premier feuillet de son œuvre sanglante, cet impitoyable axiôme qu'elle burine en face de chaque récit de révolution : — Quos vult perdere Deus dementat prius.

Dieu aveugle toujours ceux qu'il veut perdre.

Mais à quoi sert de laisser errer mon esprit sur cette fosse royale ? Certes ce ne sera pas la dernière que creusera de sa griffe galeuse l'homme — ce roi des animaux — et comme il reste toujours du temps pour pleurer, j'aime mieux me rappeler que Dieu a bien fait de me créer voyageur, au lieu de me faire historien.

Nous oublierons donc, et je veux reprendre le fil de mon récit pour vous dire que les environs de Mexico présentent au touriste quelques beaux points de vue qui vaient la peine d'être admirés.

J'eus la bonne fortune de parcourir le parc de Chapultepec et la ville de Tacubaya en compagnie de M. Charles de Barrès, rédacteur de l'*Estafette* qui, avec l'*Ere Nouvelle* de M. Masseras, constitue la presse française de la capitale. Le dernier fils du premier empereur du Mexique, le prince Agustin de Iturbide, colonel de cavalerie au service de l'empire, nous accompagnait.

Hélas ! à mesure que le temps passe et s'enfuit, les journaux, les bulletins, les lettres particulières m'annoncent la mort de personnes qui m'ont été chères.

Agustin de Iturbide vient de prendre place dans cette longue liste funèbre, et jamais meilleur cœur ne battit sous un uniforme de soldat.

Jeune encore, 36 ans, instruit et plein de verve, il était le bout en train de nos réunions à Mexico, qu'il égayait par ses réparties fines et par ses récits de voyage. Il fut pendant un mois mon voisin de chambrée à l'hôtel Iturbide — l'ancien palais de son père ! — et souvent il aimait à me rappeler un voyage qu'il avait fait à Québec, en 1838, voyage où il avait visité la citadelle sur les genoux du colonel commandant alors la garnison.

En rapportant son décès, le *Courrier des Etats-Unis* ajoute qu'instruit par l'exemple de son père, il ne voulut jamais se mêler de politique dans son pays natal, et une fois que la foule, à l'opéra de Mexico,

le contraignit à parler, voici le langage qu'il tint à ses compatriotes :

— " Mexicains, vous voulez un discours de moi : c'est très-bien. Vous en aurez un. Vous voulez que je parle comme le fils du libérateur du Mexique, l'immortel Iturbide. Vous l'aviez choisi pour empereur ; il était le seul honnête homme du Mexique, et vous l'avez fusillé. En vous conduisant ainsi, vous avez agi en voleurs et en assassins que vous êtes, que vous avez toujours été et que vous serez toujours." —

La foule, confondue par l'évidence de ces vérités, ne répondit rien et laissa parler l'orateur auquel rien n'était plus agréable que de vivre éloigné de son aimable patrie.

Je n'ai guère peine à croire à la vérité de cet étrange discours. Un jour de grande revue passée à Mexico, par l'empereur, j'entendais le prince Agustin adresser cette robuste harangue à son régiment de lanciers qui n'exécutait pas une retraite à son gré :

— Tas de brigands ! vous manœuvriez avec bien plus de précision à la bataille de Tacubaya !

Ces messieurs avaient fait, paraît-il, une magnifique volte-face devant l'ennemi, laissant Iturbide à moitié mort sur le terrain.

Tacubaya est un fort joli faubourg, situé à deux lieues de Mexico. On se rend par la voie ferrée aux belles résidences d'été que la fashion y a bâties, loin de l'atteinte mortelle des fièvres typhoïdes qui désolent la cité pendant toute l'année.

Outre ces fièvres causées par la malaria des lagunes de Texcoco, de Chalco et de Cochimilco, les maladies de cœur, principalement l'hypertrophie, sont excessivement communes à Mexico.

A moitié chemin, sur la route impériale de Chapultepec, s'élève le château de ce nom, ancienne école militaire de la république. M. Arthur Taschereau lui trouve, avec raison, un faux air des casernes du marché de Québec. Le parc qui l'entoure est d'une magnificence indescriptible. On y voit des cyprès qui ont, d'après M. de Candolle, plus de cinq mille ans d'existence.

Je n'ai pas besoin d'ajouter combien l'homme se sent petit, même devant les feuilles mortes qui tombent en bruissant doucement, le long de l'énorme barbe grise toute moussue qui recouvre ces troncs forts et noueux, sur la sève desquels quarante siècles n'ont rien fait.

A quelque distance de la route de Tacubaya le voyageur rencontre l'arbre où Fernand Cortès, défait et jeté en retraite, passa cette fameuse nuit du 1er juillet 1520, connue dans l'histoire espagnole sous le nom de la nuit triste, *la noche triste*.

Malgré le grand nombre de touristes qui viennent en disséquer les branches pour les emporter comme reliques historiques, ce colosse, né en même temps que ses frères du parc, semble être aussi vivace qu'eux.

J'ai fait comme bien d'autres : j'ai glissé une de ses branches dans mon carnet de voyage, et aujourd'hui

elle orne modestement une des pages de l'album de ma sœur aînée, en souvenir des larmes amères versées sous leur ombrage séculaire par le farouche conquérant.

Si chaque sanglot poussé sous l'aiguillon de la douleur ou de la souffrance était devenu aussi célèbre que ceux-là, que de beaux herbiers de nos salons seraient tapissés de feuilles mortes avant le temps, d'herbes jaunies et flétries sur des tombeaux, de fleurs fanées sur des cœurs morts !

Le sanctuaire de Notre-Dame de Guadaloupe, la patronne attitrée du Mexique, forme sans contredit ce qu'il y a de plus curieux à voir, comme échantillon d'art religieux, dans les environs de la ville.

Dans cette chapelle que M. Girard trouvait ce qu'il avait vu de plus ravissant en fait d'architecture, pendant son voyage en Amérique, la munificence des princes européens et les largesses des Mexicains ont entassé des richesses et des trésors incalculables.

— " Elle est construite, écrit le savant voyageur, au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame. Son architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien de connu. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles, autour desquelles des anges déroulent des legendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi-grecques, mais d'un grec de fantaisie. La porte est mauresque et les fenêtres le

sont, pour la plupart, aussi. Tout cela semble devoir être très-incohérent, mais cependant ne l'est point : la disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d'harmonieux. " —

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le jour de mon arrivée à Mexico. L'Empereur terminait un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de l'empire ; le général Bazaine se reposait de la joie que lui avait causée la réception méritée de son bâton de maréchal de France, en mûrissant le plan de la longue et difficile expédition d'Oajaca, et le marquis de Montholon s'occupait du prochain mariage de sa fille avec M. le capitaine d'état-major Garcin.

Pendant tout ce temps, je me croyais oublié et je commençais déjà à me répéter, plus d'une fois, cet alexandrin célèbre :

Quand je vois l'étranger, je pleure mon pays,

lorsqu'un bon matin, je fus éveillé par le bruit sec et métallique des éperons d'un chasseur d'Afrique.

Il arrivait au triple galop, m'apportant, de la part du colonel d'état-major général, M. Osmont, (1) l'ordre de me rendre à son bureau le soir même, pour y passer un examen.

Un comité, composé des généraux de brigade de Lascours et l'Hérillier, sous la présidence du général de division de Castagny, m'y attendait.

(1) Auguste Adolphe Osmont, grand officier de la légion d'honneur, aujourd'hui général de division commandant la division d'Oran.

J'eus la bonne fortune de mériter l'approbation de mes examinateurs et d'être attaché, comme capitaine, au quatrième tirailleur mexicain.

Le lendemain, je recevais la lettre de service suivante, en réponse à la requête que le comité m'avait fait dresser, pour être annexée à son rapport :

Mexico, le 27 Novembre 1864.

" Corps expéditionnaire du Mexique.
—
" Etat-Major Général
—
" No. 8839.

" *Capitaine*,

" J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu la demande que vous m'avez faite de vous joindre à l'expédition d'Oajaca.

" J'accepte vos offres de service, et vous autorise à partir quand vous le jugerez convenable.

" Le maréchal commandant-en-chef,

" Par ordre,

" Le colonel chef d'état-major-général,

AD. OSMONT.

" M. le capitaine Faucher de St. Maurice,
" Calle Puente de San Francisco,
" No. 14, Mexico."

A cette missive était joint un ordre cacheté adressé au général de division, le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal, parti depuis dix jours pour prendre la direction de la campagne qui allait s'ouvrir et une lettre d'introduction auprès de cet officier supérieur,

que je devais à la courtoisie de M. Jules Maurice, secrétaire de M. le ministre des finances, Armand.

Comme je l'ai su plus tard, la note cachetée contenait ma nomination temporaire à l'état-major du général, en attendant qu'il voulût bien disposer de mes services.

Le temps pressait, si je voulais rattraper la colonne expéditionnaire, qui avait plus de quinze étapes sur moi.

Je ne pris que le temps de me faire faire, à la hâte, une tenue de campagne, et trois jours après, la diligence de Puébla m'entraînait sur la route — beaucoup trop poussiéreuse ce jour-là — de la gloire et des contusions qu'elle laisse, bien souvent, aux épaules de ceux qui se mêlent de la coudoyer.

VII.

LA VILLE SAINTE.

Rêve à dormir debout.—Un miroir de Sheffield.—Mon lecteur qui critique.—Histoire d'un pauvre serin.—Moi.—Le Popocatepetl.—La Dame blanche.—Un chemin de sang.—Chez un compatriote.—Le colonel Jeanningros.—Au club.—Le vicomte de Montessuy.—A travers la ville.—Les roses du Christ.—Une bien triste chose.—La cathédrale.—Deux premières bombes.—Les couvents.—Le coupe-gorge du 5 Mai.—La Malinche.—Un déjeûner à Cholula.—La tour de Babel.—Un animal invraisemblable.—La pierre animée.—De plus en plus invraisemblable.—Vie de garnison.—Les oiseaux de la place.—Les soirées de ma tante Rose.—Son roman.—Un déclassé.—La nuit de Noël.—Au revoir !

Pendant que nos mules nous entraînaient du côté de Puébla—la ville des anges—je surpris en flagrant délit de maraude autour de mon pauvre cerveau, la la plus ridicule idée du monde.

Je lisais les souvenirs d'un aveugle par Jacques Arago, livre où tout l'esprit qui restait sur terre est venu se réfugier. Les étincelles qui jaillissaient de ce style de feu me donnaient des éblouissements, et la tête renversée sur le coussin en cuir de la voiture je me laissais aller à cette rêverie indéfinissable, qui s'était emparée un jour d'Alexandre de Tocqueville, lorsqu'il descendait le Mississippi.

Dans son rêve, de Tocqueville avait cru un moment que le mot homme s'était enfui à tout jamais du dictionnaire, pour y être remplacé par le vocable frère.

Un même cœur battait sous chaque âme : chacune de ses pulsations menait aux mêmes amitiés, aux mêmes vertus, aux mêmes croyances et aux mêmes fins.

Mon rêve était différent.

Toutes ces innombrables productions que la librairie a dégorgées depuis un siècle, sous les noms de romans, de nouvelles ou de bouquins, à raison de cinquante centimes la livraison, s'étaient évanouies pour ne plus faire place qu'à des impressions de voyage à travers le monde, le cœur ou l'esprit. Chaque enfant, chaque homme, chaque vieillard venait retracer dans ce journal quotidien les actes et les souvenirs les plus marquants de sa vie.

La littérature moderne était devenue un interminable miroir de Sheffield, où les générations de l'avenir, moyennant finances — il en faut pour vivre et pour

mourir — n'avaient qu'à venir se regarder pour trouver l'éternel *moi*, face à face avec cette fameuse pierre philosophale si vantée, si cherchée et mise en doute en fin de compte :

— L'expérience.

Elle était là, telle que l'a entrevue Jules Sandeau, avec une âme, et se souvenant des larmes qu'elle avait coûtées. " Le soir n'insultait plus au milieu du jour, le milieu du jour ne blasphêmait plus le matin. La foi, l'enthousiasme, le désintéressement, tous les sentiments élevés, toutes les nobles aspirations, ces véritables présents du ciel, n'étaient plus condamnés à s'appeler éternellement les illusions de la jeunesse. " Les bêtises de ses prédécesseurs avaient à jamais guéri l'homme de sa funeste passion d'en faire, et il n'avait plus besoin pour se convaincre de la vérité, d'agir comme ces marmots gâtés qui brisent leurs jouets, pour voir ce qu'il y a dedans.

J'en étais venu à voir l'expérience chose aussi tangible que la première manufacture de coton venue, lorsqu'une malencontreuse ornière se permit de me rappeler à une sensation des plus réelles.

Tout disparut, et je me trouvai nez à nez avec l'ouvrage du spirituel aveugle, sur la couverture duquel mon journal de voyage, parti d'un des angles de la diligence, était venu s'abattre comme un aérolithe.

Ma rêverie changea alors de direction, et je me mis à réfléchir au sort qui attendait ces modestes notes,

intéressantes seulement pour celui qui les avait recueillies.

Vous l'avouerai-je, mon bon lecteur, votre figure sarcastique m'apparut, et il me sembla vous entendre murmurer, en mettant la main sur mes humbles souvenirs :

— Bah ! je parierais que ce bouquin est comme tous les autres ! Sous prétexte de nous parler de l'étranger, nous allons ne voir à chaque page que le *moi*, prenant des poses à sensations ou délivrant des brevets de reconnaissance à ceux qui lui auront donné à dîner. Tous ces messieurs, tous ces penseurs qui vont de Londres à Pékin, et de Naples en Australie, ne grimpent sur les paquebots et ne vont sous d'autres cieux que pour faire des effets de mollet, ou pour se donner les airs de grands hommes incompris.

Parfaitement touché, et parole d'honneur il ne me resterait plus qu'à jeter ces pages au feu, si je n'avais horreur du rôle de Saturne qui dévore ses enfants, tout en fredonnant sur l'air paterne que vous savez :

Enfants soyez bien sages
Dedans mes œsophages.

Donc vous êtes condamné à me feuilleter.

Seulement, bien que nous apercevions depuis fort longtemps les cimes neigeuses du Popocatepetl et l'immense mausolée de la Dame blanche, je vais prendre la liberté de vous montrer un tant soit peu ce moi, dont vous commencez à dire déjà du mal. J'aurai le temps de vous jeter un mot sur les deux

géants qui font l'orgueil de la Cordillière, avant que la diligence s'engage dans les rues proprettes de Puébla.

D'après le cathéchisme, le moi ne prendrait possession finale de l'homme que sept années après sa naissance.

J'admets cette vérité comme toutes celles que renferme le modeste et fidèle ami de mon enfance. Néanmoins, j'ose croire que la souffrance, la douleur ou les contrariétés peuvent développer quelques lueurs d'intelligence chez l'enfant, avant l'époque précitée. Or, il suffit bien souvent d'une petite étincelle pour allumer un incendie.

Je me rappelle encore l'impression que laissa derrière elle la première douleur morale que j'ai ressentie.

J'étais bambin de cinq ans, et j'aimais comme mes petits camarades le jeu et le bruit. Ma mère, comme toutes les mères, avait une peur affreuse des rhumes, des catarrhes, des grippes et des coqueluches. Elle ne me permettait que très-rarement de courir dans la prairie qui entourait notre petit manoir de Beaumont, et pour mieux me retenir à la maison, elle m'avait fait cadeau du plus gentil canari, que l'imagination d'un naturaliste puisse rêver.

Dès lors, plus de jeux, plus de courses, plus de promenades.

Je passais mon temps à le soigner, à le regarder, à l'écouter siffler ses joyeuses chansons, et comme Victor Hugo l'a dit si gracieusement pour sa colombe, "longtemps nous nous aimâmes."

Pourtant un soir — je venais de donner mon cœur au bon Dieu — je me sentis pris d'une subite inquiétude sur mon petit camarade. Il m'avait semblé tout triste, tout morose ce jour-là, et je ne pus m'empêcher de sauter en bas de mon lit pour courir à sa cage.

Hélas ! mon pauvre ami, mon gentil "Bijou" était mort ! et je regagnai la petite alcove en sanglotant.

Là, tout pelotonné entre mes deux draps, mon imagination d'enfant se mit à rouler sur une singulière pente.

Jusqu'à ce jour, il n'y avait eu que la douleur physique pour me faire pleurer : je me demandai comment cela pouvait être que la mort de mon serin, sans me faire mal personnellement, pût m'arracher des larmes brûlantes et véritables.

Pour la première fois, le moi se dressa alors ; il tressaillit avec terreur sous l'aiguillon de la douleur morale, et je compris pourquoi ses piqures étaient plus profondes et plus poignantes, que celles de sa sœur aînée, la souffrance physique.

Depuis, la leçon de philosophie enfantine que m'avait donnée la mort de "Bijou," m'a suivi

partout, bien que je puisse dire avec un poëte de ces derniers temps :

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

A côté de ces sombres souvenirs tombés à travers les déchirures de la robe du temps, la tristesse que pourraient me causer les paroles amères de ceux qui croient n'avoir rien à apprendre de la bouche des autres, me paraîtra bien légère. Je trouve excessivement logique que l'on puisse ne pas s'amuser à me lire, et mieux encore, ne pas m'aimer une fois que l'on m'a lu, puisque je ne puis placer en tête-à-tête avec mon lecteur que le triste moi, mon seul et unique compagnon de dangers et de voyages.

Il n'est pas très-gai, je vous l'assure avec connaissance de cause, et bien que je ne tienne guère à la réputation de poser en Réné — qui, à ses heures de chagrins et de découragements, n'a pas aimé, au moins une fois, à se mirer dans cette mélancolique création de Châteaubriand ? — je ne puis m'empêcher de retrouver à son cœur une ressemblance frappante avec la funèbre route que nous parcourons depuis ce matin. Çà et là, de petites croix de bois

indiquent le lieu où une de ses affections a été mise à mort, une de ses croyances assassinée. Seulement, la coutume espagnole n'a pas encore prévalu sur ceux qui les ont connues, car personne jusqu'à présent n'est venue y jeter une pierre en témoignage de deuil, y murmurer un *de profundis* en signe de souvenir.

Que j'en ai vues mourir de ces malheureuses illusions, effrayées par les éclats de rire de ceux qui doutent de tout ! Combien de fois, à travers le bourdonnement et les lazzis de la caserne, dans le silence de ma tente ou de mon cabinet de travail, au milieu d'une patrouille de nuit, même au front d'un joyeux quadrille, n'ai-je pas étouffé un long sanglot en contemplant furtivement toutes ces cendres blanchies, toutes ces feuilles jaunies qui jonchent mon pauvre moi ? Alors on m'accusait d'avoir une figure de saule pleureur, et de me donner des faux airs de poète dans un siècle où ceux qui le sont, passent pour hypocondres, parceque je laissais entrevoir le peu de foi que donnaient les joies factices du monde, et que je trouvais à ses bons mots, à ses sourires artificiels, à ses phrases apprises par cœur, la mélancolie d'une ballade d'Ossian, la tristesse d'un amour perdu.

Pourtant, s'il m'était permis d'exprimer un vœu, à l'avenir le moi oublieux croirait encore peut-être en l'ombre du bonheur, si tout ce défilé de spectres glissant silencieusement sur la poussière de son cœur, s'évanouissait avec la réputation de ce livre.

Mais trève de confidences. Elles sont comme ces locomotives qui ont perdu leur conducteur et courent à toute vapeur, sans savoir où elles vont, ni où elles s'arrêteront.

Il vaut mieux causer des choses du dehors que de s'amuser ainsi à déchiffrer les épitaphes du dedans, et puisque le Popocatepetl se montre curieusement par le store de la voiture, je laisse le moi dormir tranquillement sur le rude oreiller de ses souvenirs, pour vous parler un peu de ce roi des Andes qui regarde depuis le commencement du monde sa royale épouse — la Dame blanche — agenouillée à ses pieds en signe de vassalité.

Schiller planait un peu trop haut, lorsqu'il griffonnait rapidement la strophe célèbre qui commence par ces mots : " Sur la montagne est la liberté. " Ces beaux vers devaient plus tard mériter l'approbation d'un grand savant, joignant à son titre incontestable de Prussien celui un peu plus vaporeux de poëte — Alexandre de Humbolt — qui se les répétait souvent, comme il l'avoue lui-même dans son *Cosmos*, en gravissant les pentes escarpées des Andes.

De même que tous ces fiers géants de la Cordillière, le Popocatepetl a dû se les entendre adresser lorsque l'illustre explorateur arriva tout essoufflé sur cette cime sauvage, dont le givre et le frimas n'avaient gardé jusqu'à ce jour que l'empreinte de la serre d'acier du condor, du pied craintif et prudent du chercheur de soufre.

Pourtant le sceptique n'a rien cru aux rimes vibrantes du barde Allemand. Il avait vu passer un si grand nombre de rêves morts en naissant, tant de fleuves et de torrents charriant des monceaux de cadavres et des débris d'empires sous son granit immobile ! Sa longue chevelure de pin avait eu le temps de grisonner bien des fois sous l'éternel baiser de son éternel hiver, sans que l'homme en fût devenu pour cela moins ambitieux, moins égoïste, moins orgueilleux, moins jaloux, et sa bise froide et glacée emporta comme tout le reste la pensée de Schiller. Son crâne chauve et blanchi continua à se pencher tout rêveur, du haut de ses 5,400 mètres — soit 16,200 pieds — sur le gigantesque tombeau, où dort depuis la naissance des siècles la dame blanche (1), ne laissant au touriste tombé en arrêt devant ces deux colosses du règne minéral que la conscience de son immense petitesse, et le forçant de se dire *in petto*, que si un jour la liberté avait dû chercher refuge aussi haut, il n'est guère possible qu'elle veuille bien se risquer à se tordre les reins, en redescendant parmi nous.

Les derniers rayons du soleil couchant commençaient à se décolorer et à mourir lentement sur le versant de la Malinché, lorsque la diligence fit son entrée dans la ville des Anges, passant à côté du

(1) Vue de loin, la dame blanche ressemble à s'y tromper à un immense cercueil en fer. Sa hauteur est de 4,786 mètres, soit 14,352 pieds.

trop célèbre pénitencier, immense édifice quadrangulaire, tout noirci de fumée, criblé de balles, de boulets et d'éclats de mitraille, et dont chaque lambeau de muraille, chaque pierre tombée cache une goutte de sang français.

Il y avait dans l'intérieur de cette énorme forteresse, une grille en fer qui en sautant écrasa sous son énorme masse, presqu'une compagnie entière de Mexicains.

Forcé de ployer sous la bravoure de nos soldats, Ortega en l'évacuant fit mettre le feu dans une partie de l'édifice, et ses détenus politiques trouvèrent dans cet épouvantable brasier une mort horrible. Seule, une malheureuse femme put s'échapper, à moitié nue et couverte de brûlures, mais sa raison ne résista pas au choc terrible qu'elle avait subi. Elle mourut folle, et personne ne resta pour raconter les terribles angoisses de ces pauvres enchaînés que la flamme venait lécher et faire mourir longuement.

Les rues de la ville qui conduisent au pénitencier portent partout, les traces des terribles assauts que lui donnèrent les troupes du maréchal Forey, le 29 mars 1863. Elles sont bordées par ces fameux cadres qui offrirent une résistance si désespérée. Chaque grille, chaque gouttière, chaque fissure du pavé était devenu une embrasure par où sortait une escopette, un tromblon, un canon de carabine, et les yeux terrifiés du voyageur ne peuvent s'arrêter sur un angle de maison, sur une corniche de toit qui ne soit éraflée

par une grenade, dentelée par une balle miniée, écorchée par un boulet rayé ou par une éclat d'obus.

La ville elle-même est ceinte d'un long ruban de modestes tombes, où généraux, colonels, officiers subalternes et pauvres soldats se sont assoupis, loin de leur belle France. A peine le froid suaire de gazon qui les recouvre, cache-t-il les abîmes de larmes et de sang, où se pose toujours sans y toucher le talon léger de la gloire et du génie des batailles.

En quittant Mexico, un de mes amis, M. Corriston, m'avait chargé d'une lettre pour un compatriote, un Montréalais, M. Kurkzyn, jeune négociant, faisant d'excellentes affaires à Puébla. Je ne sais qui de nous deux ressentit le plus vif plaisir, en échangeant la cordiale poignée de mains que nous nous donnâmes. Lui, apprenait par ma bouche les nouvelles les plus récentes du pays ; politique, changement de ministère, nécrologie, mariages, naissances, pour lui, tout était du nouveau. Moi, je contais tout avec un plaisir indicible. Il me semblait qu'à force de parler de la patrie, la distance diminuait, et l'imagination aidant, je croyais être tranquillement à Québec, passant joyeusement une longue et bonne soirée en tête-à-tête avec un vieil ami.

M. Kurkzyn avait emporté avec lui cette franche hospitalité canadienne qui fait reconnaître un de nos compatriotes partout à l'étranger ; aussi, durant le mois de ma garnison à Puébla, ne voulut-il pas me permettre de me servir du billet de logement que m'avait fait tenir le secrétaire de la subdivision militaire.

Peut-être avait-il raison ? Où aurais-je pu trouver ailleurs la joie et le bonheur qui régnaient dans cette maison bénie ?

Il est d'usage en campagne, pour un officier qui arrive dans une place de guerre, de se rendre le lendemain matin, au rapport de neuf heures, chez le commandant supérieur, pour lui décliner son nom et ses titres et se mettre à sa disposition, pendant toute la durée de son séjour en ville. Toujours cette démarche a pour résultat une invitation à déjeûner de la part de l'officier supérieur — ce qui n'est pas absolument désagréable en route, et comme après tout, on a la conscience déchargée du plus léger péché véniel contre les "Ordonnances et Règlements," on n'en savoure qu'avec plus de plaisir le bordeaux et le champagne de son amphitryon.

Lors de mon passage à Puébla, la ville était placée sous les ordres du colonel Jeanningros, commandant de la légion étrangère et aujourd'hui général de division. C'était à ce brave officier que s'adressait la lettre que le colonel baron de Briche m'avait donnée à Orizava, et pendant le classique déjeûner je le trouvai tel que me l'avait décrit son collègue.

Parfait type de grenadier, son torse aurait donné à Canova des inspirations pour la coupe d'un Hercule. Parti enfant de troupe, il avait su parvenir, à force d'énergie et d'intrépidité, jusqu'au grade qu'il occupait, et cela sans autre protection que les muscles de fer de son poignet, sans autre influence que le rayonnement de sa bonne étoile. Aussi, possédait-il les

plus beaux états de service d'une armée où l'on ne les compte plus, et ses vingt-trois blessures l'avaient fait surnommer par ses soldats le père *Balafre*.

C'était là le petit nom de bonne humeur qu'il recevait lorsqu'il ne les envoyait pas trop souvent au clou ; mais si par malheur le violon ou le silos (1) pendaient au bout du nez d'un récalcitrant, ce n'était plus que le colonel *Carrrément*. Par ce sobriquet, le conscrit croyait avoir tiré une éclatante vengeance du père Balafre qui, se défiant de son éloquence et de sa rhétorique, avait pris le parti d'apprendre par cœur cette phrase énergique qu'il adressait invariablement au régiment, dans les jours difficiles.

— " Mes enfants ! l'ennemi est devant nous, mais ce sont des *asperrrités* que nous *enfoncerrrons carrrément !* en avant ! charrrge ! "

Plus tard, lors de la triste capitulation de Metz, ce brave officier général, devenu commandant de la garde impériale, faisait mettre à l'ordre du jour ces lignes simples et héroïques qui resteront pour l'éternel honneur de son nom :

— " Mes drapeaux ont été déchirés par mon ordre, les hampes et les aigles sciées, les morceaux distribués

(1) Le violon est tout simplement la salle de police. Le silos est plus sérieux. Il consiste en un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur, sur sept à huit de largeur. On y descend le condamné, et dans ce souterrain, il n'a pour distraction que le bruit des pas du factionnnaire veillant sur cette nouvelle fosse de Daniel, et qui lui jette ses rations deux fois le jour. Cette punition n'est en usage que parmi les corps d'Afrique.

à mes deux régiments ; les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin."

A ses qualités de rude soldat et de terrible sabreur, le colonel Jeanningros joignait cette politesse exquise qui est l'apanage des âmes sensibles et des bons cœurs. Les officiers de la garnison avaient formé entre eux un club, sous la présidence du chef de bataillon Rolland, où soir et matin il y avait réunion pour lire les journaux de Mexico et de France, prendre son verre d'absinthe et faire un whist ou un lansquenet. Il le mit galamment à ma disposition pendant tout mon séjour — le général d'Hurbal ayant dépassé Puébla de plusieurs étapes, il me fallait attendre le passage d'une escorte — et il chargea son officier d'ordonnance, M. Achilli, de me présenter à la plupart de ses subordonnés.

Parmi ces derniers, se trouvait M. le vicomte de Montessuit, sous-lieutenant à la légion.

Fils d'un ancien diplomate français, M. le vicomte Paul de Montessuit, n'était entré comme officier à la légion étrangère qu'après avoir été tour à tour homme de lettres, élève en diplomatie, volontaire lors de la dernière guerre de Pologne, condamné à être fusillé par les autorités russes, et retiré de leurs mains à force de mettre en jeu des influences de famille. Tout portait à croire que l'épaulette calmerait peu à peu cette rude soif d'aventures, lorsque de retour à Puébla, j'appris que M. de Montessuit venait de donner sa démission, pour aller prendre à la Havane la direction d'un journal français.

Je n'en ai plus entendu parler depuis : seulement en feuilletant dernièrement une liasse de journaux, je tombai par hasard sur l'entrefilet suivant du *Courrier de Saint-Hyacinthe :*

CURIEUSE INVENTION. — M. Paul de Montessuy a exhibé et expliqué hier matin, au No. 161, Broadway, les plans d'un nouveau navire de son invention, auquel il donne le nom de *self-mover ship*. Il n'y a, dit-on, d'autre moteur qu'un système bâsé sur l'attraction terrestre combinée avec la résistance offerte par la densité de l'eau. Un bâtiment de 300 pieds de long sur 120 pieds de large, construit d'après ce principe, ne coûterait que $8,000 et pourrait traverser l'océan avec une vitesse moyenne de 50 milles à l'heure, soit deux jours et demi.

MM. Masson, sous-lieutenant au train, Péchoux, vétérinaire au même corps, et Luquet, officier d'administration étaient avec M. de Montessuit. Ils se firent mes ciceroni à travers la ville, qui serait un véritable bijou de propreté et d'élégance même ailleurs qu'au Mexique.

A peine m'y étais-je promené pendant quelques heures que je compris bientôt pourquoi les naïfs Indiens l'avaient surnommée la ville sainte. Bien qu'elle soit de la grandeur de Québec, elle renferme cinq églises paroissiales, soixante et un temples et chapelles catholiques, neuf couvents de moines, onze de religieuses et un oratoire en l'honneur de San Félipe de Néri.

Pendant ces longues promenades sans but où chacun de nous oubliait à qui mieux mieux le Mexique, pour causer de ses souvenirs, de son cœur, de son pays, une des choses qui m'étonnèrent le plus, fut de voir certaines rues de la ville, presqu'entièrement jonchées de roses effeuillées.

L'habitude mexicaine veut qu'il en soit ainsi, tout le long du parcours que fait le Saint Viatique, lorsqu'on le porte à un mourant, et je ne connais rien de plus touchant que cette charmante coutume de jeter ainsi sous les pas du bon Dieu, ce qu'il y a de plus suave dans sa création, les fleurs. C'est un peu murmurer à l'oreille de celui qui va mourir que son âme doit partir sans regret, car rien ne se perdra de cette poussière qu'elle oublie derrière elle, et involontairement en pensant à toutes ces pauvres roses hachées sans pitié par les mollettes de mes éperons, je songeais à ces navrantes strophes qu'exhalait la puissante muse d'Octave Crémazie, mourante elle aussi :

Sur le champ du repos, quand la brise sereine
Vient souffler dans l'ombre des nuits,
Elle emporte en passant cette poussière humaine
Qui doit se transformer en fruits.

Quand au pied de l'autel la douce fiancée,
Vient courber son front virginal,
C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
Qu'est fait son bouquet nuptial.

En revanche, je ne me sens guère les dispositions d'admirer le stoïcisme d'un autre usage qui, m'assurait

un officier d'artillerie, M. Anderer, prévaut dans certaines parties du Mexique.

Du moment qu'un enfant expire dans une maison, le salon prend un air de fête inaccoutumé, le cadavre est enveloppé de nuages de mousseline et de guirlandes, les meubles sont cirés, les parquets frottés, les amis affluent de toutes parts, et tout le monde, rit, babille, danse et se réjouit en l'honneur du petit ange — *angelito* — qui vient de déserter la terre pour les cieux.

Peut-être aux yeux des créoles, passerai-je pour avoir le cœur bizarrement confectionné, mais pour moi — et bien des mères se rangeront à mon avis — Victor Hugo aura raison, tant que dureront les siècles :

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Hélas ! quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu longtemps de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

La cathédrale de Puébla dans le style italien de la fin de XVIIme siècle est de l'avis de plus d'un connaisseur, un des plus purs monuments religieux de l'Amérique. Elle est bâtie en pierre brune, au milieu de la grande place, entourée de tous côtés par de gracieux portiques. et parmi les nombreuses merveilles que renferme la basilique, je me suis souvent surpris à admirer sur le maître-autel un superbe crucifix en bois noir, don royal de Charles-Quint.

M. le général marquis de Gallifet s'est amusé à faire de cette magnifique cathédrale la description suivante qui est on ne peut plus complète. D'après une légende locale, ses beffrois élancés furent terminés dans une seule nuit, par des anges et des séraphins.

— " Ce bel édifice s'élève majestueusement, présentant un parallélogramme de 90 mètres de longueur sur 80 mètres de largeur, non compris le parvis qui est très-vaste. La façade principale est ornée de superbes statues en pierre blanche ; les portes et tambours sont en bois de cèdre, ornés de dessins bizarres en bronze. On voit à chaque angle de la façade une tour carrée d'une hauteur perpendiculaire, au-dessus du parvis, de soixante-quinze mètres. Le sommet est orné d'une coupole en brique vernie, qui s'élève sur un socle octogone à crémeaux, et est surmonté d'une lanterne à colonnettes, qui porte à son extrémité un globe et une croix en marbre blanc. La tour du sud à coûté cinq cent mille francs elle est garnie de cloches énormes au nombre d'une trentaine. Lorsque ce carillon est mis en branle, ce qui arrive à chacune des

nombreuses fêtes du calendrier mexicain, c'est à devenir fou. Les mexicains affectionnent cette assourdissante harmonie. La plus grosse cloche fondue par un certain Francisco Marquez, pèse 185 quintaux et a coûté quarante-cinq mille francs.

"La grande coupole du temple est en faïence jaune et verte, elle s'élève majestueusement au-dessus d'un acrotère octogone, avec pilastres d'ordre ionien à chaque angle. La lanterne est dominée par une statue.

"A l'intérieur, l'architecture est en général, d'ordre dorique, de double dimension et en pierre de taille.

"Le tabernacle est une œuvre remarquable en son genre. Son plan est circulaire, il a la forme d'une petite tour ouverte par quatre faces. Il a une hauteur de 25 mètres au-dessus du sol. Il se compose de deux corps : le premier, d'ordre dorique, est orné de seize colonnes cannelées de sept mètres de hauteur ; par groupes de quatre à chaque angle où l'on remarque les statues colossales des saints docteurs. Les colonnes ont une magnifique corniche garnie sur chaque façade d'un fronton semi-circulaire avec des anges en saillie dans des nuages. La coupole de ce splendide tabernacle est couronnée par un socle qui sert de piédestal à la statue de saint Pierre ; l'extérieur est en rapport par sa richesse d'ornementation avec l'intérieur. Au centre, on voit un autre tabernacle, plus petit, qui sert à recevoir le Saint-Sacrement. Le premier corps, ainsi que le tabernacle

central, sont de marbre fin ; tout le deuxième corps semblable, sauf les dimensions, au premier, est en stuc imitant le marbre.

"Au bas de chaque façade, se trouve un autel de beau marbre. La table est de trois mètres de long, d'une seule pièce. Tout autour on voit de riches ornementations de bronze. Au-dessus de chaque autel est placé un tabernacle d'une seule pièce, avec colonnes d'albâtre aux angles. Les portes sont ornées de bas-reliefs en vermeil.

"Dans l'intervalle d'un angle à l'autre des autels, existent quatre portes qui communiquent au panthéon des évêques, situé sous le tabernacle principal. Les encadrements et les frontons semi-circulaires de ces portes sont fort curieux. Au centre, on remarque des groupes de séraphins enlacés dans des festons d'un goût parfait ; les portes sont de bois précieux, et les décors de bronze doré. La voûte du caveau et des sépulcres sont en marbre noir et blanc, de même que le pavé au milieu duquel se trouve l'ossuaire. Le sanctuaire de l'Eglise semble être le socle immense de ce beau monument, un des plus remarquables qui existent sur le globe ; on mit près de quarante années à le construire et on y dépensa millions sur millions de francs.

"Au fond de l'église, derrière le chœur, la chapelle des âmes du purgatoire possède une magnifique peinture du jugement dernier.

"Aux colonnes des nefs latérales sont suspendues quatorze cadres ovales de deux mètres de hauteur,

représentant les stations du chemin de la croix, œuvres admirables de don Miguel Cabrera, et plus loin on remarque d'autres toiles de peintres célèbres. Dans une des chapelles latérales, on est saisi d'admiration à la vue d'une image de la Vierge entourée d'anges ravissants ; c'est le chef-d'œuvre du P. Garcia Ferrer, ami intime de monseigneur Palafox. L'autel supporte un tabernacle fort riche en argent massif, au-dessus duquel est une niche qui renferme la statue de la Vierge de Bon Secours, assise sur un piédestal. Tout cet ouvrage est en argent massif. On remarque, dans toutes les chapelles, une grande profusion d'or et d'argent pour l'ornementation.

" Dans la sacristie, de belles peintures de Paul Rubens ornent les murs. Les armoires qui renferment les ornements sacerdotaux sont de bois précieux. On y voyait, avant la dernière révolution, un lavabo de trois mètres de haut et de deux mètres de diamètre ; il était en argent masssf, avec une belle statue de Saint Michel entièrement faite de ce métal.

" L'argenterie de la cathédrale de Puébla était autrefois d'une richesse extraordinaire ; on peut en juger par ce que les révolutions y ont encore laissé subsister après de nombreuses spoliations. Il y avait des lustres immenses en argent massif avec bobêches en or ; de somptueuses urnes avec des bouquets gigantesques de fleurs artificielles d'un luxe éblouissant. Les candélabres du maître-autel sont en argent massif — d'une hauteur de trois mètres. Le lustre le plus beau est composé de deux mille pièces, avec bobêches cn or ;

il pèse cent quarante kilogrammes et a coûté trois cent soixante mille francs. On montre également deux encensoirs avec leurs navettes en or massif. Un ostensoir, haut de plus d'un mètre, est aussi en or massif, enrichi de diamants d'un côté, et de belles émeraudes du côté opposé. Un autre est garni de la plus belle collection de perles qui se puisse imaginer. Le piédestal est d'un travail exquis, orné de brillants et de pierres précieuses.

" Le grand chandelier triangulaire, placé au milieu du chœur, est un admirable ouvrage en ébène de huit mètres de haut ; les sculptures sont remarquables.

" Les ornements sacerdotaux sont en rapport avec la richesse des vases sacrés, ainsi que les tapis de pied et de tentures. Les colonnes et corniches de la cathédrale sont toutes recouvertes d'un immense tapis en velours cramoisi, garni de grands galons d'or, fort somptueux. Le dais est d'une magnificence remarquable.

" Ce temple, vu en passant, se fait remarquer par la régularité de sa belle architecture ; examiné dans ses détails intérieurs, il frappe d'admiration par la richesse et le bon goût de son ornementation ; c'est sans aucun doute un des monuments religieux les plus riches de la terre." —

Le péristyle de la cathédrale porte encore les traces de cette terrible bombe connue par tous les habitants de Puébla, sous le nom de bombe de Forey, qui fut la première lancée, pendant le siége, et s'en vint éclater sur les marches du portique, exactement à

l'heure où la population sortait de la grand'messe, tuant et blessant un grand nombre de personnes.

Celle qui la suivit fut moins malheureuse.

Elle pénétra sournoisement dans l'officine d'un pharmacien en gros, et se paya le malin plaisir d'envoyer toutes ses drogues et ses pilules *ad patres*, ne touchant cette fois-ci à personne, mais, en revanche, cassant, broyant et anéantissant pour près de cinq mille piastres de fioles, de clystères et de vases *ex professo*.

Les bons habitants de la ville sainte croyaient bien dévotement que la terre s'entrouvrirait, pour engloutir ces démons de pantalons rouges, qui se permettaient d'employer, un jour de dimanche, des arguments aussi forts et aussi positifs.

A part le magnifique couvent de San-Francisco, transformé pendant mon séjour en hôpital de cavalerie autrichienne, les autres monuments religieux de la ville n'offrent rien de bien saillant en fait d'architecture. Ils sont presque tous bâtis assez solidement, pour servir indistinctement de retraites religieuses en temps de paix, et de fortifications bonnes et valables, quand le ciel est aux *pronunciamentos*, ce qui arrive assez souvent.

A quelque distance de l'enceinte de Puébla s'élève le fort de Guadeloupe, fameux par le coupe-gorge du cinq mai, 1862. Attiré par de faux amis et par de fausses promesses, le général de brigade de Lorencez, avec cinq mille hommes du 1er, du 2me Zouaves et du 99me de ligne, vint s'y faire écraser sous le feu de

batteries masquées, et sous les efforts combinés de la ville et des troupes du général Zaragossa.

Cette victoire — si c'en est une — gonfla tellement d'orgueil le parti juariste qu'il se garda bien d'y retourner depuis, de crainte sans doute de subir le sort de la grenouille de La Fontaine.

Non loin du fort, commence la pente de la Malinche, montagne aride, dont la cime cache un volcan éteint et qui recèle dans ses flancs des cavernes, où les dignes Cartouches et les braves Mandrins mexicains allaient se reposer de leurs fatigues à la barbe des autorités, cacher leurs riches trésors et méditer de nouveaux vols et de nouveaux assassinats.

La superstition populaire croyait ces lieux maudits, hantés par les démons et par les esprits : la police du Président se contentait de rire sous cape, en s'appropriant sa part du butin, et le cratère éteint enfouissait parmi ses débris et ses scories ces tristes chauves-souris du crime et de la société. Pendant le court espace de temps qu'ont duré l'intervention et l'empire au Mexique, elles se sont envolées devant la lumière de la force et de la loi mise en pratique. Seule, la montagne restait là, avec sa masse grisâtre, tenant toujours suspendue au-dessus de la tête des Puéblains la terrible épée de Damoclès, qu'il n'a tenu qu'à eux de secouer du bout du doigt, pour faire retomber avec elle sur leurs épaules, tous les maux de l'anarchie.

Dans les environs de Puébla, à quelques milles de distance, se trouvent les débris de l'ancienne ville

sacrée du Mexique, de Cholula, la demeure de Quetzalcoalt, l'homme blanc.

Nous résolûmes d'aller y déjeûner un beau matin, et d'y faire sauter une bouteille de champagne frappé, en souvenir des bienfaits que le dieu de l'air avait répandus sur l'Anahuac.

Jadis Cholula comptait une population de 40,000 âmes, ce qui en faisait une des villes les plus considérables de l'empire Aztèque. Aujourd'hui réduite aux dimensions d'un misérable faubourg, à peine abrite-t-elle 16,000 habitants qui ont bien perdu des habitudes hospitalières de leurs ancêtres, si l'on en juge d'après l'éternel *quien sabe* — je ne sais pas — qu'ils opposent aux questions de l'étranger.

Parmi les ruines attrayantes qu'elle renferme, la plus curieuse est son immense *teocali*, pyramide dont la longueur de la base a presque le double de celle de Chéops. L'intérieur servait de tombeaux, et sur sa plate-forme s'élevait l'autel de l'homme blanc.

Un grand nombre de ces pyramides, comme je l'ai déjà remarqué, sont disséminées sur toute l'étendue du Mexique, sans que la science puisse préciser d'une manière positive l'époque de leur origine. Néanmoins une curieuse légende se rattache à celle de Cholula. Elle est rapportée par M. Ampère dans ses "*Promenades en Amérique.*"

—"Lors de la grande inondation, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent

pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géants, qui se réfugièrent dans les cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua — prononcez Chelhuha — qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice dont la cime devait toucher aux nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup de constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée. "—

Cette singulière légende confirme de plus en plus l'analogie extraordinaire que l'on trouve entre les traditions primitives de l'histoire du Mexique, et celles dont font mention les auteurs bibliques. Cela devient d'autant plus frappant, qu'à propos des *teocalis* mexicains, M. Girard fait remarquer que ce sont en général, des pyramides *à degrés*, ce qui leur donne une grande ressemblance " avec l'architecture du monument de Babylone, dans lequel on croit reconnaître la Tour de Babel, et qui, d'après la savante description de M. Fresnel, se composait de huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre. "

Comme nous retournions tranquillement au pas de nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puébla, un Indien occupé à en extraire

du pulque (1) se leva en nous prodiguant les fastueux titres de "Grandeurs et Illustrissimes Excellences," et nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie bien certainement rencontrée. C'était un insecte connu des Mexicains sous le nom d'animal plante — *el animal planta* — sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères, et autant que j'ai pu en juger, doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linnée.

Il est dans la nature humaine de faire beaucoup de bruit sur ce qu'elle ignore ou sur ce qu'elle n'a pas la patience d'étudier et de connaître par elle-même.

L'inoffensif animal qui nous occupe en ce moment, n'en a pas été plus exempt que beaucoup d'autres de ces confrères, et bien des fables absurdes ont été dites sur son compte.

Un savant distingué, M. Leopoldo Rio de la Loza, membre de la Société mexicaine de géographie et de statistiques, après avoir prétendu que la partie réputée plante était une production anormale, une excroissance animale, causée par l'altération organique que subissait la larve, morte pendant sa transition à l'état

(1) Au Mexique le pulque remplace le vin : on l'extrait de la tige de l'agave de la manière que l'on entaille l'érable au Canada. De la couleur du lait, cette boisson possède des propriétés enivrantes : elle est désagréable lorsqu'on y goûte une première fois, mais ce premier dégoût surmonté on en prend vite l'habitude. Ce breuvage fort hygiénique, ne peut être conservé plus de trois jours.

Le bas peuple boit une espèce d'eau-de-vie de canne à sucre nommée *mescal*, qui n'est pas absolument mauvaise.

de nymphe, se voyait obligé d'avouer plus tard, qu'après avoir examiné attentivement la couverture tégumentaire de cet insecte, il avait observé une continuité et une homogénéité parfaite, incompréhensible sans doute, du moment où il fallait admettre que telle production partait de l'intérieur et que, nonobstant cela, la végétation se faisait comme si de rien n'était.

Un Mexicain d'une haute réputation, don Antonio del Castillo, écrivait à son tour dans le bulletin de l'académie des sciences de Mexico, qu'il existait dans les terres chaudes une cigale tellement friande du suc d'une certaine plante qu'elle creusait la terre à un ou deux pieds de profondeur, et que du moment où elle était arrivée à l'extrémité des racines, elle s'y attachait et les suçait jusqu'à ce qu'elle se fût affaissée sous l'effet d'une ivresse mortelle.

Petit à petit, ajoutait-il, avec le temps, la racine venait à se pelotonner autour de l'insecte et finissait par l'envelopper entièrement.

Les Indiens de la Misteca, qui ne sont guère plus forts que don Antonio, croient encore aujourd'hui qu'après avoir mangé d'une graine mystérieuse, l'animal se la sentant germer dans le corps s'enterre et meurt en attendant patiemment que son instrument de supplice, daigne prendre sur lui de se vêtir de feuilles et de fleurs, et ombrager pour quelques jours cette tombe creusée pour lui seul.

Enfin deux professeurs, don Alfonso Herrera et don Gumesindo Mendoza, après avoir étudié soigneusement au microscope la production anormale de

cette cigale, assuraient y avoir découvert des corpuscules qu'ils croyaient être les spores d'un champignon.

En face de toutes ces contradictions, de ces hypothèses, la lettre suivante d'un officier adressée à l'académie des sciences de Mexico, venait embrouiller on ne peut plus la question en la tranchant d'un seul coup par ces quelques lignes :

— " Pendant la campagne d'Oajaca, j'ai recueilli moi-même dix-sept de ces petits insectes, *tous vivants* à quelques pouces sous la surface du sol, *avec* leurs arbustes en parfaite végétation. Le manque d'alcohol me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer à mes études scientifiques, car j'avais là, entre les mains, une belle lacune de l'histoire naturelle à combler — déterminer exactement la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal." —

Un grand nombre d'officiers de la colonne du général d'Hurbal, qui, paraît-il, ont pris plaisir à pratiquer ces exhumations, peuvent encore aujourd'hui certifier ce fait authentique dont je laisse l'explication à d'autres plus habiles que moi, pour ne plus m'occuper que de la description du bizarre insecte qui en est la cause.

Comme s'est plu à le reconnaître M. de la Loza, il appartient au genre des hémiptères, et ressemble à s'y méprendre à la cigale commune. Jusqu'au jour de sa mystérieuse inhumation, il conserve parfaitement les habitudes de sa sœur de la fable, et chante,

sinon tout l'été, du moins une grande partie du mois d'août, époque où j'ai commencé à l'observer. Puis il disparaît tout-à-coup pour procéder à la bizarre métamorphose sur le premier fil de laquelle la science n'a pu encore mettre le doigt, et s'en va sous terre opérer le miracle de la liaison du règne animal avec le règne végétal.

Assez rare dans la chaîne de la Misteca où j'ai expéditionné pendant cinq longs mois, je l'ai retrouvé en assez grande quantité à Matamoros de Azucar, à Atlisco et aux pieds du Popocatepetl.

Il choisit ordinairement pour se livrer à son caprice végétal les terrains où croissent l'aloës et le cactus.

Dans ces solitudes toutes grises de poussière et baignées d'un soleil torréfiant, le voyageur rencontrera de temps à autre l'animal-plante, caché sous les dehors d'un petit arbuste grand et gros comme un moyen bluet du Canada, dont il a à peu près les feuilles, mais beaucoup moins nombreuses, et si c'est au temps de la floraison, penchant coquettement sous la brise brûlante, son gai panache de fleurs rosées.

S'il veut se donner la peine de se rendre compte par lui-même de ce phénomène invraisemblable, il n'a qu'à descendre de cheval, qu'à tirer son *machete* et creuser avec beaucoup de soin la terre autour du précieux végétal.

Au bout d'une minute de travail, il en extraira, greffé à la racine de l'arbre, un insecte brun, essayant petit à petit de dégager ses pattes du mucus blanc qui les enlace.

S'il continue à l'observer, il les verra remuer bientôt avec vitesse, comme si l'insecte voulait supplier l'importun de le redescendre dans la tombe où il dormait si bien ; puis, peu-à-peu elles se raidiront, redeviendront immobiles, et alors le touriste intrigué peut sans crainte ouvrir les *alfarjas* de sa selle et glisser sa trouvaille, redevenue cadavre, mais cette fois-ci sans aucune espérance de résurrection.

L'animal plante n'est pas le seul phénomène que le Mexique offre à l'étude du naturaliste et tout en feuilletant mes notes je retrouve dans un journal de la Vera-Cruz, la *Revista* du 23 juin 1865, la description suivante du vers liane qui me paraît être tout aussi curieux à observer :

— " Le ver liane (*gusano bejuco*) a environ trois pouces de long et trois quarts de pouces de diamètre. Cet insecte subit une transformation ; il a une existence animale et une autre végétale. Sa forme est ronde ; la tête seule se fait remarquer par une espèce de barbe placée à la partie inférieure et qui lui recouvre la tête comme un bonnet ; le reste du corps est d'un blanc transparent qui laisse voir à l'intérieur des filaments semblables à des racines déliées. Cet animal se trouve vivant à la surface du sol et dans certains bois, jusqu'au mois de juin ; à cette époque, il s'enterre et en juillet ou en août il pousse comme une plante. Pendant tout le cours de l'année, il croît jusqu'à atteindre la grosseur de son corps ; ses lianes servent à attacher les haies. Au printemps, il fleurit, les feuilles tombent, et il se couvre entièrement de

fleurs semblables à celle du rouvre ; quand les tiges atteignent quatre ou cinq pouces, on peut le conserver disséqué sous la même forme que de son vivant, et les tiges lui sortent de la nuque, sans se séparer du corps. Jusqu'à présent, on ignore quel est son premier état, s'il est ver avant d'être plante et réciproquement.—"

M. Lucien Biart, dans ses " aventures d'un jeune naturaliste " mentionne à son tour une chenille d'un vert émeraude, portant sur le dos une rangée de petits arbres systématiquement disposés. Le tronc et les branches d'un rouge vif, se terminent en pointes ramifiées de la même couleur que le corps de l'animal.

Autant, et mieux peut-être que l'animal plante, la pierre animée frappe l'imagination du peuple qui, la nomme *piedra de los ojos*, pierre des yeux.

Elle se rencontre ordinairement dans les sables, où comme tous les cailloux, ses frères, elle gît immobile ; mais placée sur une surface polie, un plat de fer, de cuivre, ou d'étain, elle tremble, s'agite, semble devenir tout nerf, et il suffit alors d'une goutte de jus de citron ou d'un acide quelconque pour le mettre en mouvement et la faire perambuler.

M. Masseras explique ainsi ce phénomène :

— " Ces pierres sont des opercules minces et poreuses qui ont fait partie de petites coquilles univalves. Leur diamètre est de deux centimètres au plus. Ces opercules calcaires font effervescence avec l'acide citrique et se mettent à s'agiter à mesure que l'acide carbonique se dégage. Introduite dans les

yeux, la *piedra de los ojos* agit comme de petites perles, et facilite l'écoulement des larmes, l'expulsion d'un corps étranger. C'est par l'effet d'une semblable réaction que des pains placés au four se meuvent quelquefois sur un plan horizontal, phénomène qui a donné lieu en Europe, il y a une cinquantaine d'années, au préjugé populaire des fours enchantés. " —

L'animal plante et la pierre animée, ne sont pas les seuls excentricités d'un pays où le voyageur qui s'égare dans la terre chaude n'a qu'à creuser de son *machete* un *viznaga*, gros cactus rond et épineux, pour y trouver un abri. Une fois ce gîte sous la main, s'il a soif, il n'a qu'à cueillir la gaîne d'un broméliacée — la fleur de Pâques — et se désaltérer ainsi à la rosée du ciel qui contient cette coupe du bon Dieu. Le gibier vient-il à manquer ? pour apaiser sa faim, le goyavier, la banane, l'orange, l'avocatier — arbre à beurre — le zapote croissent à qui mieux mieux autour de lui, et si les secrets de cette belle nature prise à l'improviste le porte à la coquetterie, il n'a qu'à ramasser la bulbe de l'*amolito*, pour en tirer une lessive blanche et savonneuse, et mener à bonne fin un brin de toilette.

Au Mexique, tout est imprévu, tout est original.

J'ai vu là-bas des Indiens suçer des tubercules de dahlias, et mordre à belles dents dans des gâteaux de cigales séchées et pilées, pendant qu'à Mexico même la fashion ne dédaignait pas certaines pâtisseries faites avec les œufs d'une mouche qui en dépose des

quantités innombrables sur les lagunes qui entourent la ville. Plus délicat, plus propre que ces fils d'hidalgo j'ai vu aussi, le *tejon*, espèce de raton, s'installer près d'un des filets d'eau de sa forêt natale et y laver minutieusement sa proie, avant de la manger. Dans mes courses de chasseur, j'ai souventes fois tué des taupes grosses comme de jeunes chats ; j'ai collectionné des tettigones, insectes du genre des hémiptères, dont les uns avaient la forme d'une yole, les autres celle d'une poule, et à Tomocavaca, l'un de mes amis m'a montré un échassier — le *jacanas* — qui avait une griffe fort respectable, attachée aux moignons de ses ailes.

Ici, le bon Lafontaine bifferait une de ses plus jolies fables, et la tortue-alligator — le *galapago* — partirait en même temps que le lièvre, le vaincrait à la course, et s'endormirait en attendant son rival au but, pendant qu'au-dessus de sa tête l'araignée aviculaire trottine pesamment, emportant dans ses pattes les petits de l'oiseau-mouche, et que sa sœur l'araignée d'eau, confectionne et remplit d'air la cloche qu'elle doit plonger entre les nénuphars et les plantes aquatiques de la lagune voisine.

Combien de fois nos artilleurs ne se sont-ils pas amusés à toucher du doigt le bombardier — coléoptère carabique — qui, en digne fils de Sainte-Barbe, répondait à cette politesse par une salve dont le bruit se perdait dans un petit nuage de fumée. Heureusement que tous ne sont pas d'humeur aussi belliqueuse,

et j'ai examiné des coléoptères plus galants, collectionnés par les doigts mignons des dames de Téhuacan, qui les enfouissaient dans un nid de fines dentelles et de précieux tissus que la petite bête reconnaissante embaumait des plus purs parfums de la rose. D'autres — les scarabées hercules — si ce n'était leur taille et leur force, pourraient se poser sur le bout du nez d'un pair de France, à qui — moins leurs pattes griffées — ils rappelleraient le parfum de la fine civette d'Espagne. D'autres, enfin — les nécrophores — moins mondains, plus mélancoliques, plus portés au mysticisme allemand, passent leur temps à chercher le cadavre d'un petit rongeur ou d'un oisillon quelconque, lui creusent une fosse, et déposent leurs œufs auprès du défunt, pour que la vie sortant de ce cimetière improvisé, puisse se nourrir et s'abreuver aux sources de la mort. A côté de ces lugubres fossoyeurs, les mantes religieuses — genre d'orthoptère — joignent bénoitement leurs premières paires de pattes, et semblent se laisser bercer dans les effluves extatiques du troisième ciel de Saint Paul, ce qui ne les empêche pas de quitter soudain leur air pieux et monastique, pour faire le moulinet, et se défendre vigoureusement dès qu'elles sont attaquées.

Nos mœurs constitutionnelles se sont même glissées au milieu des forêts vierges de la terre chaude, et tout comme le gentilhomme huissier de la verge noire, qui par trois coups de masse, annonce aux députés de la chambre des communes que Sa Majesté les attend

pour leur lire un discours qui se termine toujours par une saignée de finances, le *carpintero* — pic charpentier — frappe les trois appels parlementaires sur le tronc de l'arbre qu'il s'est donné pour domaine, et accourt de suite happer de l'autre côté, les insectes — il y a des badauds même parmi les insectes — qui pour mieux se rendre compte de ce bruit insolite, ont eu l'imprudente curiosité de mettre le nez hors de leur vie privée.

Enfin, les vautours eux-mêmes ont leurs sinistres enseignements en ce pays. Comme chez les rapaces, Juarez, Lerdo de Tejada, Escobedo, ont voulu montrer qu'il pouvait y avoir dans la patrie mexicaine, l'aristocratie de la curée. Chacun s'est abattu sur un cadavre de prédilection, qui sur Maximilien, qui sur Mejia, qui sur Miramon, et ils se sont repus, au bruit des stupides battements d'ailes du menu fretin des *Zopilotes*, qui regardaient leurs rois (*Sarcoramphus papa*) se gorger, et n'osaient approcher de l'auguste charnier.

Si en campagne la vie des champs est ennuyeuse par suite de l'oisiveté, et du désœuvrement qu'elle entraîne, en revanche la vie de garnison est agréable, car elle permet de bien employer les heures perdues, surtout s'il existe de bonnes bibliothèques dans la ville où nous jette le hasard. Celle que j'avais à ma disposition n'était pas considérable, mais bien choisie, et pour en compléter l'éloge, appartenait au génie français, mot qui renferme à lui seul, les adjectifs sérieux et savant.

Mes journées se passaient à feuilleter et à compulser ces anciens manuscrits, ces précieux in-folios que la main intelligente de quelques officiers avait arrachés aux griffes de la bande noire, et quand je m'étais fatigué à déchiffrer l'écriture jaunie de ces vieux moines, de ces bons franciscains qui, lorsqu'ils n'étaient pas assez riches pour s'acheter des livres, les copiaient laborieusement, je n'avais pour me distraire qu'à regarder par la fenêtre entr'ouverte la Plaza Mayor.

Alors j'assistais à un curieux spectacle.

On était en décembre, époque où les oiseaux de nos climats du Nord, désertent nos forêts qui pleurent tristement leurs feuilles perdues sous le soufle de la brise d'automne, et viennent à tire d'aile demander au tropique un peu de verdure et de soleil.

Tous les arbres de la place étaient couverts de ces bandes immigrantes. Pas une branche qui ne ployât sous le poids de ces légers flocons de duvet ; pas une feuille qui n'abritât un de ces frileux réfractaires.

Il fallait les entendre se raconter leurs périls et leurs aventures. C'était, surtout au coucher du soleil, un bourdonnement et un caquetage à n'y rien pouvoir comprendre.

A les voir faire ce tapage assourdissant pour la possession d'un bout d'une branche, puis un instant après cesser leurs querelles pour se baiser amoureusement de leur petit bec rose et chanter joyeusement un refrain inconnu, avant de cacher leur tête espiègle sous le bout de leur aile, je me demandai si l'oiseau ne

partageait pas avec l'homme l'oubli et l'ingratitude ? Beaucoup allaient ne plus se souvenir sous ce ciel balsamique du rude climat de mon pays, et combien peu, parmi toute cette bande de bohémiens, retourneraient au printemps, réchauffer le nid désert et abandonné qui les avait vus naître. (1)

Le temps s'enfuyait gaiement. Au commencement, nous n'avions pour l'oublier que les veillées ennuyeuses et beaucoup trop bruyantes du club. Bientôt nous cessâmes tout à fait de fréquenter ces réunions, pour nous assembler une dizaine au café de ma tante Rose. Là, nous causions à notre aise littérature, histoire, philosophie, art militaire, controverse religieuse, le tout entortillé dans la blanche fumée de nos cigares. Quelquefois la discussion s'échauffait, mais toujours ma tante Rose arrivait à temps pour remettre tout ce monde d'accord.

C'était une singulière femme que ma tante Rose, et sa jolie personne vaut bien la peine d'une description.

Nul à la légion étrangère ne connaissait son âge, pour l'excellente raison que malgré son visage toujours

(1) Rien de plus curieux que ces départs et ces arrivées. Mes lecteurs canadiens doivent se rappeler encore l'incroyable migration d'outardes, de canards et de pleuviers dorés (*charadrius marmoratus*) qui, pendant la nuit du dimanche, 19 octobre 1873, couvrirent les canons, les ramparts moussus, les toits aigus et les rues bourbeuses de Québec. Il pleuvait ce soir-là ; une forte tempête devait passer le lendemain ainsi que le surlendemain sur la ville, et les passants attardés étaient abasourdis par les cris plaintifs de ces pauvres échassiers et de ces palmipèdes dévoyés.

Quelques heures plus tard, le même phénomène se répétait à Ottawa, où ces oiseaux passèrent par milliers.

frais et toujours coquet, elle comptait aux cadres depuis fort longtemps. Quant à son nom, personne ne s'en occupait ; il suffisait qu'elle fût la tante de tout le monde.

Sa carrière militaire s'était ouverte par le haut grade d'enfant de troupe, ce qui voulait dire que son père avait dû être un ancien militaire, et jamais l'on ne put savoir si c'était par modestie ou par déception, mais elle avait constamment refusé de se marier, et s'était toujours contentée de l'humble position de vivandière au régiment. Il ne faut pas conclure de toute cette réserve que ma tante Rose, malgré sa blonde figure qui la faisait ressembler à une anglaise, fût d'un sang tranquille et endormi. Au feu, elle tenait un peu de la bravoure de Jeanne Hachette, de l'intrépidité de Jeanne d'Arc, du sang-froid de mademoiselle de Verchères. Sur les champs de bataille d'Algérie, elle avait versé à boire au soldat mourant de soif, sans prendre garde aux balles du Kabyle. En Crimée, elle gravissait au pas de course les pentes escarpées de l'Alma, son petit tonneau d'eau-de-vie sur l'épaule, et à Solférino, l'Empereur chevauchant au milieu d'un ouragan de mitraille, la trouva pansant des blessés et consolant les mourants au fort de la mêlée. Alors il s'était découvert devant la pauvre inconnue, et se penchant sur la crinière de son coursier arabe, avait attaché sur cette loyale poitrine, la croix de chevalier de la légion d'honneur. Aussi, ma tante Rose était-elle le plus *chic* troupier de toute l'armée française, lorsqu'elle passait crânement

sur les trottoirs de Puébla, dans son gai costume de vivandière, ses quatre décorations au vent, et portant militairement sa petite main à son chapeau lorsque les factionnaires lui présentaient les armes.

Parmi les officiers qui assistaient à nos réunions, se trouvait un de ces caractères excentriques qui restent profondément gravés dans la mémoire, une fois qu'on les a rencontrés.

Comme ma tante Rose, il appartenait à la légion étrangère, où il s'était engagé avant la guerre d'Orient. Soit fatalité, soit insouciance, il n'avait jusqu'à présent, tiré hors de cette loterie où se gagnent indistinctement bâtons de maréchaux de France et chevrons de caporaux, que la contre-épaulette de lieutenant. D'une rigidité excessive dans le service, il causait très-rarement, passait son temps à lire une édition allemande de Goëthe, faisait quelquefois des vers, ne riait jamais, et quand il était de bonne humeur fredonnait entre ses dents cette strophe favorite :

Pauvre bouquet ! fleurs aujourd'hui fanées,
Nous vieillirons sans nous quitter jamais !
Ton souvenir après bien des années
Me redira le doux temps où j'aimais.

Au régiment comme partout ailleurs, quand on n'a rien à se dire, ce qui arrive assez souvent, on invente.

Plusieurs histoires extraordinaires roulaient donc sur le compte du lieutenant alsacien. Quant à moi, bien que je n'aie jamais provoqué ses confidences,

j'ai toujours été sous l'impression que ses dehors austères cachaient une âme de poète, déclassée et jetée d'un seul coup hors de ses gonds, par le réalisme de la vie.

Plus tard, mes doutes furent confirmés jusqu'à un certain point.

Notre malheureux camarade fut tué dans une escarmouche près de San Luis de Potosi, et le soldat qui l'ensevelit trouva dans son scapulaire, la poussière de quelques fleurs desséchées.

Comme le colonel Evrard, de Jules Sandeau, " il avait probablement vu se briser en un jour, l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et se sentant seul il s'était jeté dans l'armée comme on entre à la Trappe. L'armée offre en effet, plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride les passions, règle les âmes et ouvre un refuge à bien des douleurs, à bien des mécomptes."

La fin de l'année 1864 approchait, et l'escorte attendue sous les ordres du chef d'escadron don José de Jesus de Ximènes, partie le 14 de Mexico, n'arrivait pas encore.

Déjà nous étions au jour de Noël, et je me rappellerai longtemps cette longue nuit qu'il nous fallut passer sabres nus, mêches allumées, canons chargés à mitraille, devant la porte de la cathédrale, le commandant supérieur ayant été prévenu qu'un soulèvement de leperos se préparait. Enfin le colonel Jeanningros me détacha au convoi que le colonel

Doutrelaine devait conduire au corps expéditionnaire d'Oajaca.

Je ne fus pas long à rejoindre mon poste.

Dans la nuit du 31 décembre, je galopais lestement sur la route d'Amozoc, non sans m'être retourné sur la croupe rebondie de mon mustang mexicain, pour regarder une fois encore Puébla qui s'endormait sous les rayons satins de son clair de lune, et crier au revoir à cette joyeuse ville, aux cloches argentines et aux mystérieuses sérénades, que la main de l'homme a déposée sur le plus haut plateau de la Cordillière avec le même soin et la même coquetterie, qu'un mari heureux place un frais bouquet de violettes et de fleurs des champs sur le corsage de la femme aimée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE.

CHAPITRE I.

O PRIMAVERA ! O GIOVENTU !

—Avant le déluge.—L'établissement du pays de Cocagne.—Un pupître de collégien.—Comment l'histoire du Canada par Garneau peut avoir quelqu'influence sur le choix d'une vocation.—En route !—Une tombe.—La gloire militaire.—Une goutte d'eau.—Rouse's Point.—Burlington. —Ce que c'est qu'un *sleeping car ?*—Troy—Au voleur ! —L'Hudson d'Albany à New-York.—Les pilules de Bristol..... 7

CHAPITRE II.

NEW-YORK.

— Un atome de préface.—Carthage à propos de New-York.—Quelles éponges !—Un boyau qui n'est pas vide.— L'Eglise de la Trinité.—Les apôtres de nos jours.—Une balle perdue.—Des compatriotes.—Le parc central.— Brooklyn.—Le père Lachaise américain.—Une réclame sur un cerceuil.—Adieu !—Le baron Gauldrée-Boilleau.— De grand matin.—Un ange tombé.—Un enfer.—Les Five Points.—Une visite au *Courrier des Etats-Unis*.—La corvette française le *Phlégéton*.—Les salons de madame la baronne de Trobriand.—Le Steven's house.—Au bruit du vent..... 21

CHAPITRE III.

DANS LES ANTILLES.

— L'*Acmée* — Notre capitaine. — Profils et silhouettes. — La vie à bord. — Des officiers français causant littérature canadienne. — O divine harmonie ! — La fiancée du prussien. Le gulf-stream. — Le sillage d'un corsaire. — Un requin qui flâne — L'Ile d'Abaco. — Le phare d'Hermagoura. — Le feu Saint Elme. — Les récits des Tortugas. — Dans le canal de la Floride. — Un rayon de jeunesse. — La Havane. — Le théâtre Tacon — Une volante. — Au tombeau de Christophe Colomb. — A propos d'un cigare. — Une pêche au thon. — Le golfe du Mexique — Terre ! 45

CHAPITRE IV.

SUR LE GRAND CHEMIN.

— La Vera-Cruz. — Description du Zopilote. — Le château de San Juan de Ulloa. — M. le commandant Maréchal et M. le consul de France. — En chemin de fer. — Le roi vomito. — La Soledad — Une diligence Mexicaine. — La tragédie du Cameroné. — La tierra caliente. — Les Chiquihuites. — Un gouffre de boue — Une nuit à Salapuedes. — Une recette du temps de Samuel de Champlain — Cordova. — Un excès pernicieux. — Le confort espagnol — Effet du vide dans un porte-monnaie. — Orizava. — Le train de la garde. — Une messe militaire — L'aumône à un amiral et le tabac d'un général. — M. Corta. — Les régiments qui rentrent. — La comédie du Cerro-Borégo — Encore en diligence ! — Les Cumbres. — Etapes. — La légende de la sensitive. — Relais à Puébla. — Les sapins du Rio Frio. — Attaque de diligence. — Les croix du chemin. — Mexico et ses lagunes..... 69

CHPITRE V.

LES RUINES D'UN PASSÉ.

— Le numéro 59.—Pourquoi trois lits ?—Où mène une cuisse de poulet.—Les Toltèques et les Aztèques.—Noë au Mexique.—La femme serpent.—Théotl.—La croix et le baptême.—La pierre du sacrifice.—La légende de l'homme blanc.—Une fête à l'âme du monde.—De hauts barons cannibales.—Nouvelle édition des lois de Dracon.—Les médecins d'Europe d'après un chroniqueur.—Deux fragments de poésie mexicaine.—Une feuille de nos forêts.—Autrefois, aujourd'hui.—Un tremblement de terre.—Mes camarades de chambrée.—Lamennais et nos ombres.—Minuit ! 107

CHAPITRE VI.

MEXICO.

— Venise et Mexico.—Des bouts d'ailes de colibris.—Un grand enfant.—A piè y a caballo.—Le type créole.—L'Alaméda et le Paséo.—La télégraphie de l'éventail.—Sur un tapis vert.—Une arène à la Néron —Le jour des morts.—La semaine sainte —Mosaïque politique.—L'indien Meztitos.—Le marquis de Montholon.—Le meilleur écusson. Mon ami Delport —La Minéria.—Une page des mille et une nuits.—Une étable de cavalerie.—La cathédrale et le Sagrario.—Le zodiaque.—Pour les collectionneurs.—Un musée sous une remise.—Ce qu'on peut avoir pour cinquante piastres.—Une idée.—Enigmes sur énigmes.—La langue Maya.—La main rouge.—La bande noire.—Eaux-fortes et culs de lampes.—L'aspic de Cléopâtre.—Des croquis de romans.—Un homme de bien.—La vie du moine.—Une dernière épave.—Un éclat de rire.—Un

gendre présidentiel.—Madame de Léon.—Anecdote sur la présidence de M. Juarez.—Pauvre Charlotte !—Le calvaire. —Loin du cadavre.—Tacubaya.—Agustine de Iturbide.—Le parc de Chapultepec.—L'arbre de la nuit triste.—Notre-Dame de Guadeloupe.—Examen.—Une lettre de service. —Sur la route des grands hommes 128

CHAPITRE VII.

LA VILLE SAINTE.

– Rêve à dormir debout.—Un miroir de Sheffield.—Mon lecteur qui critique.—Histoire d'un pauvre serin.—Moi.—Le Popocatepetl.—La Dame blanche.—Un chemin de sang.—Chez un compatriote.—Le colonel Jeanningros. —Au club.—Le vicomte de Montessuy.—A travers la ville. —Les roses du Christ.—Une bien triste chose.—La cathédrale.—Deux premières bombes.—Les couvents.—Le coupe-gorge du 5 Mai.—La Malinche.—Un déjeûner à Cholula.—La tour de Babel.—Un animal invraisemblable. —La pierre animée.—De plus en plus invraisemblable.—Vie de garnison.—Les oiseaux de la place.—Les soirées de ma tante Rose.—Son roman.—Un déclassé.—La nuit de Noël.—Au revoir !..... 190

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Montréal.—Imprimerie Duvernay, Frères et Dansereau.

DE

QUEBEC A MEXICO.

Ouvrages du même Auteur :

ÉDITION GRAND IN-18 JÉSUS.

A la Brunante.—Contes et récits.—*Les blessures de la vie.*—Une histoire de tous les jours - - - - 1 volume

De Québec à Mexico.—Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac Edition complète - - - - - - - - - - - - 2 —

Choses et autres.—Conférences, études, fragments - 1 —

Prix des quatre volumes brochés, quatre dollars.—
S'adresser franco à l'Auteur.—Conseil Législatif, Québec.

Montréal—Typographie de Duvernay, Frères & Dansereau,
202 & 204 Rue Notre-Dame.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

DE QUEBEC A MEXICO

SOUVENIRS

De Voyages, de Garnison, de Combats et de Bivouacs

DEUXIEME VOLUME

ÉDITION COMPLÈTE

Montréal :

DUVERNAY, FRERES ET DANSEREAU, EDITEURS.

1874

75613
'01

ENREGISTRÉ, conformément à l'acte du parlement du Canada, en l'année mil neuf cent deux et quatre-vingt, par l'auteur de Saint-Maurice (Narcisse-Henri-Edouard), au bureau du ministre de l'agriculture.

VIII.

CAMPAGNE ET SIÉGE D'OAJACA.

Un lambeau du paradis.—Les chemisiers du 7ème.—Les combats de San Antonio et d'Ayotla.—Débuts de la campagne.—Un jour de l'an en route.—Contre-ordre.—Seul en pays ennemi.—Têhuacan.—A cheval !—Les lanciers de Carillo.—Le drapeau du troisième zouave —Incendie de Salomé. Jacquot et Lafond —Vie en route.—Paysage des Cordillières.—Le général de division d'Hurbal.—Son état-major.—Le maréchal Bazaine.—Combat du col de las Tres Cruces.—Qu'est-ce qu'un officier stagiaire ?—Le commandant d'Ornano.—Les joyeux.—Un cheveu sur la soupe.—Reconnaissance d'Iscotelle.—Combat d'Aguilera.—Une tempête dans un verre d'eau.—San Félipe.—Far niente.—Le lieutenant Daniélou.—Une nouvelle Moscou.—En avant !—Bombardement de l'hacienda d'Aguilera.—Le capitaine Choppin.—Blessé.—Avant l'assaut —Reddition d'Oajaca.—Désolation et solitude.—Nos déserteurs.—Les forts.—Te Deum.—Ordre du jour du maréchal.—Proclamation de Chato Diaz.—Exploration de Mitla.—L'arbre de Humbolt.—Rétablissement de l'ordre.—Dîner chez le baron de Briand.—Départ.—Le lieutenant Cordier.—Les précipices de las Minas.—Villages de la route.—St. Jérôme en soutane.—Le St. Thomas de mon ordonnance.—Arrivée à Mexico.—Banquet de Chapultepec.—Le prix d'une bombe.

L'état d'Oajaca où nous allions faire la guerre, est sans contredit le plus riche département de tout le Mexique. Sur son terrain fertile poussent à qui mieux mieux la canne à sucre, le blé, le cacao, la

vanille, l'arbre à caoutchouc, l'indigo, le cactus à cochenille, l'acajou, le palmier, le vernis-copal, toutes les plantes aimées du soleil, tous les fruits savoureux du tropique, pendant qu'un grand nombre de ruines historiques et de grottes sépulcrales, échappées à grand'peine à l'avidité espagnole, se cachent sous son sol productif. C'était ce lambeau du paradis terrestre — patrie de Juarez — que nous allions délivrer des bandes de guérillas qui l'infestaient, et la campagne promettait d'être chaude, car de part et d'autre on avait contracté l'habitude de ne pas trop se faire quartier, et si d'un côté, nous avions à lutter contre douze mille bandits et le plus capable des généraux Juaristes, don Porfirio Diaz, notre poignée de soldats était commandée par la bravoure personnifiée, le général de division vicomte Courtois Roussel d'Hurbal.

L'expédition avait débuté par la brillante affaire du couvent de San Antonio, où soixante hommes du septième de ligne, sous les ordres de l'héroïque capitaine Noyer, avaient tenu tête une journée entière à deux mille cinq cents hommes commandés par Porfirio Diaz, en personne.

Ce glorieux fait d'armes s'était ainsi passé.

Ignorant la présence de l'ennemi le capitaine Noyer venait de donner permission à ses hommes d'aller se baigner à la rivière, ne réservant qu'une garde de douze soldats, autour des armes formés en faisceaux, lorsque Diaz déboucha en colonnes serrées, descendant la sierra au pas de course.

A l'aide de caisses de biscuit un léger retranchement fut aussitôt improvisé sur le parvis de l'église du couvent, et là, le capitaine Noyer à la tête de ses douze hommes, commença une vigoureuse défense, en attendant que le reste de sa compagnie pût le rallier.

Bientôt les baigneurs arrivèrent au pas gymnastique, qui en pantalon garance, qui en chemise, qui pieds nus, qui . . . sans rien du tout, et dès lors commença une des luttes les plus héroïques de cette campagne qui en vit tant.

Il faut économiser les cartouches. Noyer commande :

— A la baïonnette !

Et une trombe terrible passe, en hurlant, à travers les rangs Mexicains, qui forts sur le coup de feu, l'embuscade et le lazzo, ont toujours eu une peur horrible de l'arme blanche.

Dix fois ces soixante hommes du 7ème de ligne reviennent à la charge, et dix fois l'ennemi affolé, recule, hésite et s'éparpille, pour revenir de nouveau en nombreux essaims.

Mais soudain une fanfare retentit dans le lointain ; c'est le capitaine Choppin du 2ème bataillon d'infanterie légère d'Afrique qui arrive à la rescousse, avec une demi compagnie de zéphirs. Alors commence une terrible boucherie, et l'ennemi culbuté, s'enfuit laissant trois cent quatre-vingt-quatre morts sur le terrain, un grand nombre de blessés, quarante prisonniers, deux cents fusils, des équipages et de nombreuses munitions.

L'action avait duré deux heures et le capitaine Noyer, grièvement frappé au bras droit, n'avait eu que cinq morts et vingt-huit blessés ; mais ce combat avait valu aux highlanders improvisés du capitaine le surnom de " chemisiers du 7ème de ligne. "

Vers la même heure, à Ayotla, petit village situé à deux lieues de San Antonio, 1110 Juaristes avec trois pièces de montagne, attaquaient une autre compagnie du même régiment, commandée par le capitaine Nottet. Ce dernier leur planta ses baïonnettes dans les reins, leur tuant cinquante hommes, en blessant cent deux, leur enclouant un canon et emmenant onze prisonniers.

Les pertes du capitaine Nottet, se montaient à vingt-huit morts et quatre blessés.

Ces échecs avaient rudement ébranlé la vantardise des terribles bandes.

A l'approche du petit corps d'armée du général d'Hurbal, elles s'étaient repliées sur Oajaca. Là, sûrement à l'abri, derrière ses formidables fortifications, elles attendaient patiemment qu'on voulût bien en faire le siége, levant des impôts, pillant les églises et poursuivant de leurs exactions les paisibles habitants de la malheureuse cité, tout cela pour et au nom de la liberté.

L'ennemi n'avait pas même le prétexte de la nécessité pour cacher ces vols et ces déprédations. Porfirio Diaz, fit enlever la riche couronne de diamants qui ornait la statue de la vierge de Soledad,

pour le simple plaisir d'en orner la toquille de son large *sombrero* mexicain !

Le général d'Hurbal parti de Mexico à la tête de sa colonne expéditionnaire vers le milieu de novembre, était arrivé depuis quelques semaines au petit village d'Etla, à deux lieues de la ville, et après avoir été en reconnaître les environs et s'être persuadé qu'elle ne se rendrait qu'après une vigoureuse défense, cet officier supérieur avait demandé des munitions et des mortiers de siége au maréchal Bazaine.

C'était ce convoi attendu avec tant d'impatience, que nous escortions, et le 1er janvier 1865, nous marchions sur Tépéaca, pour de là nous enfoncer à travers les gorges sauvages de la Mistéca, haute chaîne de montagnes qui fait du département d'Oajaca, un repaire inexpugnable où bandits, voleurs, guérilleros, mènent joyeuse vie et se livrent à de profondes études sur les lois du communisme.

Bien que devant l'ennemi j'aie contracté l'habitude de tenir un journal où je consigne soigneusement les événements les plus importants de la journée — suivant en cela le conseil que le général de Pimodan donnait à ses officiers — je ferai grâce au lecteur de tous ces détails de discipline, de toutes ces répétitions qui ne serviraient qu'à l'ennuyer, et je me contenterai d'en glaner les épisodes les plus intéressants.

La page crayonnée en route, sur le pommeau de la selle ou sur le fond du képi, ne saurait trouver grâce aux yeux de l'homme ou de la femme habitués à ne lire que d'élégants feuilletons, que des vers bien

musqués et bien parfumés. Comme leur peu d'indulgence pourrait froisser l'amour paternel que je porte à ces pauvres enfants encore tout basanés par la poudre et par le soleil mexicains, je préfère les retenir dans l'intérieur de mon cabinet de travail, plutôt que les exposer aux regards sarcastiques et railleurs de ces esprits forts, de ces fins critiques de salons, qui n'ont que l'absinthe au cœur et le sourire du chat sur les lèvres.

Nous causerons néanmoins, et puisqu'il est admis que nous causons, je vous avouerai que pour nous autres militaires, s'il est un moment de l'année où l'on se sent plus mélancolique que d'habitude, où l'image si gaie et si tranquille de la famille s'en revient voltiger sous la laine blanche de notre burnous et nous apporter une émanation de nos joyeuses heures d'enfance, c'est un jour de l'an passé en route. En vain, notre service nous appelle de la tête à la queue de la colonne, pendant que d'une oreille distraite nous écoutons le rapport du sous-officier de semaine, que nous parcourons la liste des punitions, ou que nous arrêtons l'ordre du jour du lendemain, la grande voix du bonheur envolé est là, qui murmure doucement ses naïves paroles d'amour et de tendresse.

Sous l'influence de cette sainte vision, plus d'un vieux sabreur, plus d'un grognard se prend à comparer la triste réalité à cette vie qu'insouciant enfant, il n'entrevoyait qu'à travers les yeux aimants et affectueux de sa mère. Son front hâlé devient tout à coup soucieux et rêveur, et si la poudre et le salpêtre n'ont

pas pénétré trop avant dans cette âme rude mais bonne, son cœur s'agenouille encore pour demander une bénédiction à ce souvenir d'une félicité morte pour longtemps.

Cette douce image de la vie de famille que le soldat aime à se retracer pendant ses longues heures de faction, qui réchauffe encore le cœur de l'officier lorsqu'il se sent ennuyé par la monotonie de son service et de la vie qu'il mène, ne saurait s'effacer, même lorsqu'on a la chance d'avoir pour camarade de route un charmant causeur comme l'était ce jour-là le capitaine Trollet du 1er Chasseurs d'Afrique, ou de trouver ce même soir comme moi au presbytère de Tépéaca, chez le R. P. José Maria Pélaëz de Llanos, bon gîte, bonne table et franche cordialité.

Ces douloureux retours sur soi-même que souvent nous fait faire l'oisiveté de la pensée où nous force de vivre notre métier, ont pourtant le bon côté de s'envoler aussi vite qu'ils s'en sont venus, devant les nombreuses contrariétés qui nous arrivent au moment le plus inattendu.

A Tépéaca, une estafette du maréchal apportait au colonel Doutrelaine l'ordre de rebrousser chemin pour prendre la route de Tépéji.

— Elle était meilleure, disait-il, pour le passage des lourdes pièces de siége que nous escortions.

Quant à moi, d'après l'ordre du colonel, je devais franchir vingt-deux lieues à marche forcée, et me rendre à Téhuacan, pour y joindre une colonne légère

formée d'un bataillon du 3ème Zouave et de deux pièces de montagnes, sous les ordres du commandant Delloye. (1)

C'était explicite, mais peu sûr.

Les brigands du bandit Figueroa infestaient le chemin, et il me fallait le parcourir seul, en uniforme et sans escorte.

Un ancien sous-officier au 1er Zouave, blessé en Crimée, et chevalier de la légion d'honneur, qui s'en allait agir comme fournisseur au corps expéditionnaire, voulut bien se joindre à moi, et le deux janvier nous quittions Tépéaca, pour aller coucher à treize lieues de là, à Tlacotepec, chez l'alcade du village.

Le lendemain soir, à quatre heures, nous faisions notre entrée à Téhuacan, sans avoir été molestés le moins du monde.

Il est vrai qu'en galopant à travers certains bourgs, en passant par les rues de certains villages, plus d'un regard haineux et féroce nous suivait au passage. Mais personne n'osa nous toucher. Tous étaient sous l'impression que deux hommes n'auraient jamais la hardiesse de s'aventurer seuls comme cela en pays ennemi, et que nous devions précéder de quelques heures seulement un fort détachement de troupes françaises.

Notre audace nous sauva.

---

(1) — Charles-Henri-Maurice Delloye ; aujourd'hui officier de la légion d'honneur et colonel du 30ème de ligne.

En arrivant à Téhuacan, le commandant supérieur, le sous-lieutenant Miquel du 2ème bataillon d'infanterie légère d'Afrique, nous fit prévenir que le 3ème zouave que nous devions y rencontrer, était parti la veille en toute hâte pour aller au secours d'un poste de dix soldats français, cerné, et sur le point d'être enlevé, à Coscotlan, à deux lieues de là, par quatre cent cinquante guérilleros et deux pièces de canon sous les ordres de Figueroa.

Force nous fut de séjourner dans cette ville pendant vingt-quatre heures.

La bonne fortune avait voulu que nous fussions logés chez un brave normand, M. Olivier, millionnaire de l'endroit, qui essaya autant que possible de nous faire oublier les fatigues et la mauvaise nourriture que nous avions digérées depuis plusieurs jours, en nous comblant de prévenances et de petits soins.

Cette journée de repos nous permit de visiter cette ville, qui, du temps des Aztèques, était un des lieux sacrés de l'empire. Elle est assez petite, mais ses rues sont fort propres. Comme le vent soufflait à la révolution, Téhuacan était, ce jour là, pivelée de barricades et ne présentait partout que des ouvrages de fortifications passagères. Par sa position elle est continuellement exposée aux déprédations des nombreuses bandes qui en infestent les alentours, et que l'espoir des grasses rançons prélevées sur ses riches habitants, y attirent sans cesse.

Le soir en nous couchant nous nous promettions le luxe d'un long et rafraîchissant sommeil, mais,

hélas ! nous comptions encore sans les ordres supérieurs ; car, à deux heures de la nuit nous fûmes éveillés par les trompettes d'un escadron de lanciers mexicains, sous les ordres du colonel Carrillo, et bientôt un courrier de la subdivision vint nous prévenir que nous devions monter à cheval immédiatement pour nous remettre en route, les zouaves s'étant lancés à la poursuite des guérilleros qui détalaient devant eux le plus lestement possible.

Les lanciers qui nous escortaient avaient une tenue remarquablement belle pour des troupes indigènes, et leur commandant était un officier qui n'aurait pas même été déplacé dans les rangs français : néanmoins, pour un chef de partisans, il avait l'énorme défaut de ne pas connaître le pays où il guerroyait.

Nous n'en eûmes une preuve que trop tôt ; et ce ne fut qu'après avoir marché jusqu'à une heure de la nuit, faisant près de trente et une lieues à cheval, en détours et en zig-zags, que le colonel mexicain parvint à opérer sa jonction avec le commandant Delloye, bivouaqué au pied même des ruines encore toutes noircies de l'église de San Antonio.

Fait prisonnier en 1867, par un régiment juariste, le pauvre colonel Carillo, qui avait été créé préfet politique de Téotitlan, fut pendu haut et court, à une branche d'acajou, sans autre forme de procès.

Les zouaves, avec lesquels le hasard me permettait de faire une partie de la campagne, étaient pour la plupart les mêmes qui, au combat de Palaestro, en Italie, étaient venus sabrer les artilleurs autrichiens

sur leurs pièces. Plus tard, leur drapeau devait être décoré de la croix de la légion d'honneur, en commémoration de la prise de deux drapeaux ennemis au combat mexicain de San Lorenzo gagné par le général Bazaine. Comme on se sentait électrisé en voyant se déployer et flotter sous les caresses de la brise des montagnes, ce vieux lambeau de soie lacéré par les balles, troué d'éclats d'obus, sale, noirci de poudre et de sang, mais dont chaque déchirure indiquait fièrement une victoire ou un triomphe éclatant ! Plus d'une fois, l'ennemi l'avait vu de près, ce glorieux chiffon, à côté duquel notre antique drapeau de Carillon eût été intact. Il connaissait par cœur les fissures de sa hampe ; il savait quels étaient les terribles jeux de muscles de toutes ces figures basanées, placées par la France pour veiller autour de son aigle, et nous le pourchassions devant nous, sans qu'il osât faire la plus petite résistance, le forçant d'abandonner à tout moment des positions formidables où une poignée d'hommes résolus auraient pu nous écraser jusqu'au dernier.

Une fois notre avant-garde put échanger avec lui quelques balles perdues qui n'eurent pour résultat que de faire incendier par nos troupes exaspérées, le village abandonné de Salomé, et de donner à la colonne l'occasion de *chaparder* un approvisionnement complet de cochons, de poulets et de bananes.

Pendant trois jours, ce fut une bombance à en perdre la tête. C'était curieux de voir comment nos gaillards de zouaves faisaient le *frichti*, et se tiraient

des vastes problèmes culinaires où les plongeaient un gigot de mouton, une poule au riz, ou des pommes de terre cuites, en robe de chambre.

De ma vie je n'ai fait de meilleurs dîners, et, m'accusera qui voudra de sensualisme, je me rappellerai longtemps les études gastronomiques auxquelles je me suis livré pendant les quelques jours que je fus en *popote* avec les officiers de ce bataillon. (1)

Lorsque je ne mangeais pas à la tienda avec mon camarade de route, j'avais pour compagnons d'ordinaire le lieutenant Jacquot et le sous-lieutenant Lafond, deux braves et excellents officiers, causeurs spirituels et enjoués, prenant la vie comme elle venait, et ne se faisant de la bile que les jours où l'ennemi semblait nous attendre de pied ferme pour ne s'en sauver que plus vite. M. Jacquot était parent autant que je puis m'en souvenir d'Eugène de Mirecourt, et la verve caustique de son cousin avait un tant soit peu déteint sur ses fines réparties et ses anecdotes piquantes.

Quant à M. Lafond il ne regrettait qu'une seule chose ; c'était d'avoir laissé aux autrichiens, sur le champ de bataille de Solférino, la plus belle moitié de son nez. Encore s'en consolait-il lestement lorsque son petit miroir de camp réflétait six glorieuses décorations, et il disait alors en se passant la main sous le menton :

(1) Le *mess* dans l'armée française n'existe qu'en garnison. Les capitaines ont leurs tables à part, et les lieutenants et sous-lieutenants mangent séparément. En campagne, les officiers d'une même compagnie forment *popote*, c'est-à-dire qu'ils vivent au même ordinaire.

— Trente-quatre millions d'entrailles de démons ! quel dommage que je n'aie pas de médaille commémorative de l'expédition de Chine, j'aurais la collection mumismatique tout entière.

Plus tard — pourquoi ceux qui restent écrivent-ils toujours ce triste mot, plus tard ? — au combat de la Malmaison le 24 octobre 1870, en se portant intrépidement à la tête des tirailleurs du régiment des zouaves de marche, le lieutenant Jacquot devenu commandant, tombait frappé d'une balle prussienne.

— " Toute la ligne, dit le général Ducrot dans sa mise à l'ordre du jour, pliait accablée par des forces supérieures, lorsque dans ce péril imminent le capitaine Ducos et le sergent-major de Grandville se sont dévoués pour sauver leur chef et l'ont emporté dans leurs bras ; mais bientôt le capitaine Ducos blessé lui-même de deux coups de feu a dû se retirer. Le sergent-major Petit de Grandville, seul sous une grêle de balles, a transporté sur ses épaules le commandant Jacquot jusqu'au moment où il s'est affaissé à son tour."

Que de braves officiers, de bons camarades, de nobles cœurs sont tombés en défendant le sol de France, pendant cette épouvantable guerre de 1870 !

Et les voilà mêlés à tant d'autres poussières
Sans qu'ils aient désormais plus de geste et de voix
Que ces têtes de morts, qui dans les cimetières
Se regardent du haut des croix.

En route, lorsqu'elle n'est pas semée des émotions d'un jour de combat, la vie est excessivement

monotone par elle-même. Presque toujours, c'est la même chose ; devoir de service, et distance d'une étape à l'autre franchie à cheval, avec un soleil vertical sur la tête, un sommeil de plomb sur les yeux. Puis, quand nous sommes arrivés, pour distraction une sieste sous la tente, si par bonheur, il ne prend pas au commandant de la colonne la malencontreuse idée de faire séjour dans un village quelconque, et de nous donner un billet de logement chez une sale famille indienne sous la méchante hutte de laquelle chacun réfléchit tout à son aise à ces vers de Théophile Gautier :

La limace boueuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous ;
Et l'on entend, le soir, sur une note haute,
Coasser tout auprès la grenouille qui saute,
Et râler aigrement les crapeaux à l'œil roux.

Néanmoins le paysage que nous avions sous les yeux depuis notre départ de San Antonio, était bien propre à nous faire oublier ces légers désagréments de la vie militaire. Les précipices et les montagnes sur la crête desquels nous expéditionnions, avaient une ressemblance frappante avec ces lieux maudits du Liban, dont Lamartine fait une description si poétique, dans son itinéraire :

—" Ces masses étaient posées d'aplomb comme des cubes solides et éternels. Suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d'autres roches invisibles, elles semblaient tomber encore, rouler toujours et

présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierre, d'une avalanche intarissable de rochers, rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques ; vagues pétrifiées d'un fleuve de granit : pas une goutte d'eau dans les profonds insterstices de ce lit calciné par un soleil brûlant ; pas une herbe, pas une tige, pas une plante grimpante ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme. C'était un océan de pierres, une cataracte de rochers à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chûtes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chûte des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier. C'est un fleuve des dernières heures du monde, quand le feu aura tout consumé et que la terre dévoilant ses entrailles ne sera plus qu'un bloc inutile de pierres calcinées sous les pas du terrible Juge qui viendra la visiter. " (1) —

(1) A peu de distance de San Antonio, le préfet politique de Téposcolula, M. Franco, trouvait en 1864, un magnifique bolide, que j'ai eu occasion d'examiner au musée de Mexico. En rendant compte de son arrivée dans la capitale, l'*Ere Nouvelle* faisait la description suivante de cette curiosité de l'autre monde qui pèsait près de mille livres.

—Ce bolide cube environ trente centimètres ; il a la forme d'une tête de bœuf et rend un son métallique et argentin, lorsqu'on le frappe avec un corps dur. Sa dureté est très-grande ;

Rien n'est forcé, rien n'est trop accentué dans ce sombre tableau, et souvent par ces chemins dangereux et terribles, nous mettions huit heures à franchir des étapes de deux lieues. La plupart du temps les soldats étaient obligés de grimper sur les saillies de rochers et de retenir par des cordes passées sous les essieux, les roues de nos pièces de montagne dont la moitié se balançait sur l'abîme. Aussi était-ce vraiment un bonheur que l'ordre fût arrivé à temps pour faire retourner le convoi du colonel Doutrelaine : une fois engagé dans ces précipices, les chevaux, les fourgons du train et nos pièces de siége auraient été infailliblement abandonnés par nos hommes, harcelés sans cesse par un ennemi invisible.

Nonobstant toutes ces difficultés, notre colonne ne mit que huit jours à franchir les soixante-deux lieues qui séparent Téhuacan de la ville d'Oajaca.

Le 11 janvier à dix heures et un quart du matin, nous faisions notre entrée, clairons et tambours en tête dans le petit village d'Etla, point où s'étaient concentrées les forces du corps expéditionnaire.

Le général d'Hurbal avait transporté depuis la veille son quartier-général à six kilomètres en avant, à l'endroit nommé l'hacienda Blanca.

---

un couteau peut à peine le rayer ; il a la couleur du fer ou de la fonte, aux endroits que le frottement a rendus brillants. Son énorme pesanteur ne nous paraît explicable que par la présence d'un métal d'un grand poids spécifique, tel que le platine, par exemple, car une masse de fonte de ce volume pèserait à coup sûr beaucoup moins.

Ici je dus me séparer de mes amis les zouaves, après avoir partagé quelques heures la bienveillante hospitalité d'un charmant écrivain, monsieur A. L. Nolf, correspondant de l'*Estafette*, aujourd'hui riche négociant à San Francisco, et je profitai d'un convoi de gabions qui partait sous l'escorte d'un escadron du 5ème hussard, pour me rendre en toute hâte à l'état-major.

J'y trouvai le général en petite tenue, se promenant modestement à pied, avec un de ses aides-de-camp, au milieu des tentes des soldats et causant avec quelques sous-officiers. J'étais encore peu familiarisé avec les broderies indiquant les différents grades de l'armée française, et bien qu'en passant au galop, j'eusse remarqué ce groupe formé autour d'un vieil officier, je crus que c'était le médecin-en-chef de l'armée, et je continuai ma course vers le quartier-général, me contentant de lui tirer le salut d'inférieur à supérieur.

Le général, de son côté, voyant passer à fond de train un officier couvert de poussière, s'imagina qu'il y avait quelque anguille sous roche du côté d'Etla, et dépêcha de suite le capitaine Logerot à ma recherche.

Bientôt nous revînmes tous deux de notre méprise, et quand il eut pris connaissance des dépêches que je lui apportais, et qu'il eut été informé du retard mis dans la marche du convoi Doutrelaine, il se mit à rire aux éclats en apprenant ma gaucherie, et continua son inspection toute paternelle, en me faisant l'honneur de m'inviter à dîner pour le soir même.

Le général de division, le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal est un des plus vieux officiers d'artillerie de l'Europe, et le soir même, il me disait que de tous ses camarades de promotion à l'école polytechnique, ils n'y en avait plus que cinq vivants. Malgré son âge, sa figure fine et aristocratique est peu ridée ; ses cheveux commencent à peine à grisonner, et l'on sent qu'il y a du fer et de l'acier sous cette petite stature, tenant à la fois du gandin du boulevard et de l'homme brisé à toutes les fatigues de la guerre. Une partie de sa vie s'est passée à être officier d'ordonnance de Louis-Philippe et des princes du sang ; et dans ces fréquents contacts avec la cour il a appris à mettre jusque dans ses rapports avec ses plus infimes subalternes ce tact et cette délicatesse dont le secret se perd de jour en jour avec les traditions de famille qui s'en vont.

Pourtant, malgré sa bravoure personnelle et ses talents de théoricien, je n'ai jamais pu m'expliquer le peu de confiance que ses subordonnés mettaient en ses qualités de praticien.

Je ne sais si les fréquentes promenades militaires qu'il s'amusait à commander faisaient un peu rager le troupier, mais dans l'armée on l'accusait de temporiser, et même quelques officiers supérieurs allèrent jusqu'à prononcer le mot incapacité, lorsque Raoul du Luart, jeune et brillant sous-lieutenant de hussards, paya de sa vie sa bravoure chevaleresque en tombant avec huit de ses hommes dans une embuscade, entre

Huitzo et Etla, pendant une reconnaissance où le général commandait en personne.

Quant à moi, il est peut-être encore trop tôt pour porter un jugement impartial, mais puisque j'écris une page de l'histoire contemporaine, le général d'Hurbal, suivant l'opinion de plus d'une célébrité militaire, restera dans l'armée française comme le type du brave, du bon et du savant général.

Parmi les officiers de son état-major se trouvaient M. le capitaine Magnan, fils du maréchal de France de ce nom, aujourd'hui colonel commandant l'état-major général du corps d'armée de Montpellier, brave cœur qui partagera dans l'histoire avec M. le colonel Willette, l'enviable réputation d'avoir été fidèle et loyal au maréchal Bazaine, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. (1) Les camarades du capitaine Magnan étaient MM. les capitaines Bidot, aujourd'hui officier de la légion d'honneur et chef d'escadron ; Logerot, maintenant lieutenant-colonel d'artillerie et directeur de la poudrerie du Bouchet ; le capitaine d'artillerie de Roincé ; M. de Milson, officier stagiaire au titre prussien, et M. de Vaudrimey-Davoust, petit fils du grand général d'artillerie. Ces messieurs m'accueillirent avec la plus franche camaraderie, et comme j'avais été forcé de laisser mes bagages sur les fourgons du convoi

(1) Léopold-Louis-Marie-Maurice Magnan a gagné son grade de lieutenant colonel d'état-major pendant la campagne de la Loire. Il était chef d'état-major de l'amiral Jaurès ; dans ces fonctions, il a montré le zèle le plus assidu, l'intelligence la plus alerte. (*Notes officielles.*)

Doutrelaine, ils mirent à ma disposition tout leur matériel de campagne, tente, lit de camp et batterie de cuisine.

En 1869, lors d'un voyage en Italie, la première personne que je rencontrais en débarquant à Civitta-Vecchia, fut M. de Vaudrimey, devenu chef d'escadron d'état-major, et là — à l'hôtel di Orlando — nous passâmes une journée charmante à causer des amis et des choses du bon vieux temps. Ce fut lui qui m'apprit la mort du colonel d'Ornano, mon brave commandant qui s'en était revenu dormir, à Mostaganem, sur cette terre d'Afrique, qu'il aimait tant. Cette délicieuse causerie, éparpillée en face des solitudes de la campagne romaine, sous un ciel de saphir devait être notre dernière ensemble, et comme la paraphrase de Job, *sicut nubes, quasi naves, velut umbra*, s'applique surtout à la vie militaire, le colonel Magnan me mandait à son tour, en date de Montpellier, le 11 Janvier dernier.

— " Notre cher de Vaudrimey-Davoust est mort glorieusement sous les murs de Metz en brave soldat qu'il était. "

Le jour se passait à reconnaître les environs de la place, où à accompagner le général dans ses excursions qui avaient pour but, l'étude topographique des terrains où nous devions nous installer, quand s'ouvriraient définitivement les opérations du siége si désiré.

Quant à nos soirées, elles étaient des plus pacifiques.

Lorsque personne n'était de service de nuit, on organisait un whist auquel venaient prendre part le général Mangin des zouaves, le colonel Petit des chasseurs d'Afrique, fils du général de la vieille garde qui reçut les touchants adieux de Fontainebleau, et M. de Quélen, chef d'escadron aux hussards. Comme mes fréquentes distractions m'avaient donné la réputation d'exécrable joueur, aussitôt que j'entendais la grosse voix du général Mangin qui criait :

— Allons messieurs ! à moi de faire les cartes !

Je m'esquivais furtivement pour me glisser tout doucement entre mes couvertures de camp, et là, prenant la position la plus paresseuse possible, je me livrais à cette grave occupation que les zouaves appellent *pioncer dans son pieu*, ce qui veut dire en langage chrétien dormir dans son lit.

Le 13 janvier, deux jours après mon arrivée, une estafette accourut de grand matin annoncer au général d'Hurbal que le maréchal Bazaine venait le relever du commandement de l'expédition, et qu'il serait très-probable que le soir même il fût à l'hacienda Blanca. En effet, vers 4 heures, les tambours battaient, les clairons sonnaient aux champs, et malgré une forte fièvre dont je souffrais depuis quelques temps, je ne pus résister à la tentation d'assister à l'imposant spectacle de la réception d'un maréchal de France par son corps d'armée.

Les troupes étaient rangées en haie le long de la route qui menait au quartier-général, et présentaient les armes à mesure que le maréchal, entouré de son

état-major et de son escorte, défilait en remerciant de la main les cris de vive l'empereur ! poussés sur son passage.

Le soleil et la route avaient légèrement bruni cette mâle figure que je n'avais fait qu'entrevoir, lors de mon séjour à Mexico, mais rien n'y paraissait des fatigues qu'il avait eu à endurer pour rejoindre si vite le corps expéditionnaire. On n'y lisait que le plaisir de se revoir au milieu des braves troupes, qu'il avait conduites si souvent au triomphe et à la victoire.

Des maréchaux de France vivants, le maréchal Bazaine était alors, après le duc de Magenta, celui qui s'était rendu le plus populaire parmi les troupes, sans distinction de rangs ni de galons. Tous l'avaient vu à l'œuvre en Espagne, en Algérie, en Crimée, en Italie et au Mexique, et pas un soldat dans l'armée qui, à cette époque, ne fût convaincu de son bonheur impossible et de son imperméabilité aux balles.

Depuis, les passions humaines, les exigences de coterie et par-dessus tout cette déplorable manie qu'a la France de se dépouiller volontairement de ses gloires ont fait descendre cet homme du piédestal que lui avaient érigé quarante-deux années passées au service de la patrie ! Mais pour ceux qui croient encore en l'honneur et en la vitalité du vieux sang gaulois, François-Achille Bazaine n'a pas cessé d'être maréchal de France. Plus tard, lorsque les exaspérations de la défaite se seront apaisées, lorsque l'on envisagera de plus haut et de plus loin, ce que fut la

conduite de ce vieillard qui, impassible, n'a opposé que son passé glorieux, ses blessures et le calme pur et inébranlable de sa conscience à ses accusateurs et à ses juges, on se rappellera involontairement les condamnations de l'amiral Byng, de Lolly-Tollendal, du maréchal Ney et de tant d'autres, et la France se souvenant alors qu'elle n'a pas été créée pour éteindre ses gloires et rougir de son sang se tournera d'elle-même vers le délaissé aux applaudissements de tous ceux qui croient encore en sa mission providentielle et en sa justice, et fera briller à ses yeux l'aurore du grand jour de la réhabilitation.

La présence du maréchal parmi nous inquiétait vivement l'ennemi qui s'attendait à quelques coups de main de notre part, et de fortes patrouilles ne cessaient de sillonner les alentours de la ville. Le 15 janvier, nous fûmes mis en émoi par le bruit d'une forte fusillade sur notre gauche, en avant, et le commandant Ximénès fut dépêché avec moi pour voir ce dont il s'agissait.

En pratiquant une reconnaissance, le deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique était tombé dans une grosse embuscade ennemie, cachée derrière l'hacienda de la Guillera, et aprés l'avoir refoulée jusque dans le col de las tres Cruces, avait mis en déroute les sierranos de Fidencio de Tepéji qui voulaient lui disputer le passage, leur enlevant la position du petit Picacho, et leur tuant un officier et onze hommes.

Il s'emparait en ce moment du village de San Félipe del Agua. Ces renseignements nous furent donnés par le commandant, baron de Briant, qui était venu se poster avec un bataillon de la légion étrangère sur la crête de la montagne, pour surveiller les mouvements de l'ennemi et se préparer à toute éventualité.

Nous continuâmes notre course dans la direction de San Félipe del Agua, à travers un fouillis inextricable de broussailles, de lianes et de palmiers nains, à qui nous fîmes l'hommage d'une bonne moitié de nos pantalons, et nous arrivâmes à temps pour voir l'ennemi déguerpir de sa formidable position et assister aux derniers coups de feu. Cette escarmouche leur coûta onze morts dont un colonel et vingt-huit blessés. De notre côté nous n'eûmes que deux contusionnés, mais en revanche pas un homme dont la capote ne fut trouée par une balle indiscrète.

Le village, dont le bataillon d'Afrique venait de se rendre maître, avait une importance exceptionnelle aux yeux de la garnison ennemie.

Il était traversé par l'aqueduc, qui fournissait l'eau à la ville.

En détourner le cours, c'était les prendre par la soif, et immédiatement, une compagnie du génie, sous les ordres du capitaine Dombres se mit en mesure de couper le tunnel en pierre qui déversait l'eau dans Oajaca.

Quant aux soldats du bataillon, ils se mirent en frais de créneler et de fortifier le réduit de l'église, en

cas d'attaque imprévue de la part des assiégés, ou mieux encore des troupes que nous avions battues le soir même, et que nous avions forcées de chercher refuge dans la montagne en arrière de nous, leur barrant ainsi le chemin de la ville.

Le soir même nous retournions porter au maréchal les dépêches de la journée.

Il était à table quand nous arrivâmes à son quartier général, et j'ai encore dans l'oreille l'énergique juron qu'il lança, lorsqu'il eut fini de lire à haute voix la phrase suivante :

— L'ennemi que nous avons devant nous a du moins le mérite de persévérer toujours dans le chemin franc et loyal où il s'est engagé : un enfant vient de me prévenir de ne pas laisser nos troupes boire aux citernes particulières, Porfirio Diaz y ayant fait jeter du poison ! —

Voilà les seules armes que le parti Juariste trouvait efficaces contre nous, car il savait que jamais nous ne le suivrions dans l'infâme sentier de l'hypocrisie et de haine cachée.

En sortant de la salle à dîner, le colonel Osmont me fit passer dans son cabinet particulier, et là m'apprit que le lendemain matin je devais retourner à San Félipe del Agua pour y joindre les cadres du deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique, en qualité d'officier stagiaire au titre étranger.

On attache au mot stagiaire dans l'armée française une double signification.

Peut être stagiaire tout officier étranger détaché officiellement par son gouvernement pour étudier l'organisation, la discipline ou l'administration de l'armée en campagne. Plusieurs généraux ont ainsi commencé leur célébrité. Le général américain McClennan fit comme stagiaire au génie français, la campagne de Crimée, et le baron de Vandersmissen qui a commandé la garde impériale belge au Mexique, gagna la croix de la légion d'honneur en Algérie. Peuvent encore être stagiaires, mais seulement devant l'ennemi, ceux qui n'étant pas sujets français, sont recommandés et admis à subir un examen militaire, devant un comité d'officiers supérieurs. Suivant l'heureuse ou la malheureuse issue de cette épreuve, quand ils n'entrent pas à la légion étrangère, ils sont internés dans un régiment désigné par le commandant-en-chef, et y font fonctions d'officiers sans troupes pendant la durée de la campagne.

A la demande du marquis de Montholon, j'avais été classé dans cette dernière catégorie, et je n'eus qu'à me louer de l'heureux hazard qui m'avait placé auprès du commandant d'Ornano, en qualité d'officier d'ordonnance. J'avais déjà eu le plaisir de faire sa connaissance, lors de mon passage à Orizava, et je savais que sa réputation d'excellent militaire était répandue dans toute la terre chaude.

Agé de quarante-cinq ans, cet officier avait commencé à porter le havresac, avant de mériter la contre-épaulette de commandant. Les vieux grognards qui avaient connu Lamoricière, disaient qu'il avait avec

le général une ressemblance frappante, et par la trempe énergique de son caractère — il était Corse d'origine — il savait en imposer toujours à propos, aux rudes troupes qu'il avait sous ses ordres.

Le commandement qui lui était dévolu était peut-être un des plus difficiles de toute l'armée française.

Le premier officier venu ne saurait imposer l'amour de la discipline et de l'obéissance passive, premier point du règlement militaire, à des têtes de pipes comme en contient le deuxième bataillon d'Afrique.

Ces bataillons — ils sont quatre — ne sont recrutés que parmi les têtes chaudes des autres corps de l'armée, auxquels une forte contravention à l'ordonnance, un délit ou un larcin ont valu les honneurs d'un conseil de guerre. Tant que dure leur punition, elles sont internées aux régiments d'infanterie légère d'Afrique, mieux connus sous le nom de zéphirs. Bien entendu, s'il est un endroit où l'on s'attend à avoir du tabac, ce sont eux, les *joyeux* comme les appellent les zouaves, que l'on lance en avant, et toujours lorsqu'ils ne sont pas trop surménés par l'officier qui les commande, ces braves enfants perdus font plus que leur devoir. A preuve, l'héroïque combat de Mazagran, livré en février 1840, ou cent vingt-trois zéphirs sous les ordres du capitaine Lelièvre se défendirent pendant une journée contre douze mille arabes, et finirent par les mettre en déroute.

Sachant se tenir dans un juste milieu de douceur et de sévérité, le commandant d'Ornano était sinon le chéri de ses officiers, avec qui il ne transigeait jamais,

du moins l'idole de ses troupes. Le soldat savait parfaitement que si, une fois son devoir accompli, la double ration d'eau-de-vie l'attendait, il n'ignorait pas non plus qu'il s'exposait au silos ou à quelque chose de pis en contrevenant au service.

Alors le commandant n'entendait pas badinage.

Un soir, pendant le siége, un soldat trouvant son potage mauvais avait jugé à propos de le faire passer de son écuelle, sur la barbe touffue de son fourrier.

Le supérieur goûtant fort peu cet échaudement, alla se plaindre au commandant.

J'entendis celui-ci donner l'ordre d'attacher le farceur à un arbre, placé dans la ligne de projection des bombes de l'ennemi, et le malheureux passa toute une nuit, dans cette position critique, réfléchissant aux inconvénients que peuvent procurer la présence de plusieurs cheveux sur la soupe.

Tout le monde savait donc qu'on ne gagnait rien à ne pas bien faire son métier, et chacun tâchait de mériter son approbation en se conformant strictement aux ordres donnés. (1)

---

(1) Les officiers suivants faisaient partie du détachement de siége, placé sous les ordres du commandant d'Ornano dans le village de San Félipe de l'Agua. Les noms en italiques sont ceux des officiers qui furent blessés.

Deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique. — Commandant : Colonna d'Ornano. — Capitaines : Chepin, Cajard, aujourd'hui commandeur de la légion d'honneur et lieutenant-colonel au 15e régiment de ligne, adjudant-major, *Algan*, (commandant la compagnie montée), Joucaviel, Dupont, *Faucher de Saint-Maurice*, détaché à l'état-major du commandant. — Lieutenants : — Eugène Chédeville, officier d'ordonnance du commandant,

Le jour de mon arrivée au bataillon, fera époque dans mes souvenirs, car peu s'en fallut qu'elle ne fût suivie d'une longue promenade dans l'autre monde.

L'ordre du jour consistait à pratiquer une reconnaissance du côté d'Iscotelle, petit village situé à quatre kilomètres sur la gauche de San Félipe de l'Agua, mais éloigné de la ville d'une portée de canon seulement. Arrivés là, nous devions opérer notre jonction avec la brigade de cavalerie du général de Lascours, pendant que le troisième zouave sous les ordres du colonel Tourre, devait occuper les villages de Xojo et de Santa Lucia, et s'y maintenir.

Pendant deux heures, nous suivîmes une *barranca* ou lit de torrent desséché, croyant notre mouvement complètement ignoré de la ville. Déjà, nous avions réussi à faire notre entrée dans le village, et à nous

---

aujourd'hui chef de bataillon au 73e régiment de ligne, de Groulard, Dost, commandant la compagnie franche, *Carrère*, commandant la compagnie montée, Koll, payeur du bataillon, Pomet.—Sous-lieutenants ; de Linières, à la compagnie montée, Vaucher, Dupoux, *Angé*, à la compagnie franche, Miquel, Giudicelli, adjudant.—Chirurgiens : Eychène, Baldi.

Génie.—Le capitaine Dombres.

Artillerie.—Capitaine : Malesherbes.—Lieutenants : Tissier, Daniélou.

Cavalerie.—Bolagnos, commandant, (lanciers indigènes).

Légion Etrangère.— Commandant le baron de Briand.—Capitaines : Rambert, adjudant-major, Bourkart, Legaut, le Doulcet de Pontécoulant, aujourd'hui capitaine adjudant-major au 1er régiment de tirailleurs algériens, Sauvestre, Girard, *Duboscq*, *Poncelet.*—Lieutenants : Campion, Cordier, Giovaninelli, Juge, McGoughin de Slane, *Tamisey*, Jandard, Rageot.—Sous-lieutenants : Glacier, Cicaldi, *Blanck*, Fargéat, Marton, Farnési, *Eychène.*—Chirurgiens : de Compigny, Rustégo.

Intendance Militaire.—Briguet.

masser près du portail de l'église, en laissant notre cavalerie et nos tirailleurs escarmoucher avec les avant-postes juaristes, lorsqu'en débouchant par une allée de cactus l'état-major du bataillon fut salué par deux obusiers de montagne que l'ennemi avait réussi à masquer parfaitement derrière un bouquet d'arbres, à la portée de carabine.

J'étais à quelques pas en arrière du commandant, et mon cheval, pur sang mexicain très-ombrageux, entendant le ronflement de l'obus qui arrivait sur nous, fit un écart subit et me força de vider les arçons. Ce fut heureux, car le projectile passa en faisant un tapage infernal à la hauteur de ma tête, siffla près de l'oreille de M. Chédeville, et alla éclater à cinq mètres plus loin, désarticulant l'épaule d'un soldat et brisant le pied d'une malheureuse femme qui lui donnait à boire.

En me voyant mordre la poussière, la plupart des officiers crurent que j'avais été frappé en plein front ; aussi poussèrent-ils un joyeux éclat de rire lorsqu'ils ne virent que la fourrure de mon dolman légèrement endommagée.

Nous tournâmes bride, et le commandant fit alors avancer la batterie du lieutenant Tissier.

Dès les premiers coups, nos mortiers leur démontèrent une pièce, et mirent dix artilleurs hors de combat. Ces messieurs jugèrent alors à propos de rentrer en ville, et nous retournâmes à San Félipe de l'Agua, après nous être emparés de deux espions que je reçus

ordre de conduire avec une escorte de lanciers indigènes au quartier-général.

Tout y était bien tranquille.

Le maréchal ne voulait rien entreprendre de sérieux avant l'arrivée du convoi Doutrelaine sur lequel on commençait à avoir des craintes, car par une nuit obscure Chato Diaz, frère du général juariste, s'était glissé entre nos avant-postes avec mille cavaliers mexicains, et battait l'estrade dans la direction où marchait le colonel.

Le 22, le commandant en chef expédia à M. d'Ornano l'ordre de s'emparer de l'hacienda d'Aguiléra, poste ennemi placé à un kilomètre et demi en avant de San Felipe. La cour de cette hacienda renfermait une citerne où la garnison de la ville venait puiser de l'eau et faire boire ses chevaux, la privation s'en faisant tellement sentir parmi les assiégés, qu'elle se vendait à six sous le verre, dans Oajaca.

Pendant six heures, nous nous battîmes contre 1,500 hommes soutenus par l'artillerie de la place et des forts, et l'acharnement avec lequel l'ennemi défendit sa position, prouva toute l'importance qu'il attachait à s'y maintenir. Cette journée leur coûta cent onze morts. Pour notre part, bien que nous fussions pris entre les feux croisés de trois forts, nous n'eûmes que deux tués et vingt-sept blessés ; dont trois officiers, le capitaine Algan, le lieutenant Carrère, et le sous-lieutenant Angé. M. Carrère à cette occasion, fut créé chevalier de l'ordre

de la Guadeloupe et M. Angé décoré de la légion d'honneur.

Parmi les péripéties de ce combat, il y eut un trait d'héroïsme qui ne saurait être passé sous silence.

Au plus fort de l'action, au moment où les forts ouvrirent leurs feux sur nous, le bataillon fut forcé de rétrograder un instant sous ces masses de mitraille qui l'écrasaient. Une panique se déclara alors sur notre droite, et un de nos blessés fut abandonné sur le terrain, sans que personne le vît.

Au moment où le sergent-major Marginédès restait en arrière, pour rallier son escouade, il aperçut un officier mexicain qui achevait le malheureux à coups de talons de bottes. L'indignation l'emporta, et sans se soucier du feu de peloton que tenaient ouvert sur nous les trois bataillons Juaristes, il marcha droit à ce vilain, l'abattit d'un coup de baïonnette, et chargeant le moribond sur ses épaules, vint reprendre tranquillement sa place de bataille, au milieu des cris de "Vive la France!" poussés par nos soldats électrisés.

Cet acte de bravoure valut à son auteur la médaille du mérite militaire.

Si légères que fussent nos pertes, le maréchal s'en émut et fit savoir au commandant que ses ordres avaient été mal interprétés.

C'était une surprise de nuit et non une attaque de jour qu'il voulait faire exécuter sur ce point.

En recevant cette missive, M. d'Ornano entra dans une colère corse, et séance tenante, voulut rédiger, en réponse, une note qu'il se proposait de lire au bataillon formé en carré.

Les termes en étaient très-vifs, et ce ne fut qu'à force d'instances que nous parvînmes à le calmer. Ce fut heureux pour lui, car en ces temps-là, on ne badinait pas avec la discipline. Un conseil de guerre pouvait être le résultat de cette boutade de notre supérieur ; mais il n'en fut rien, et cette tempête dans un verre d'eau, s'en alla comme elle était venue.

Le village de San Félipe del Agua, où se trouvait notre quartier-général, était un des sites les plus charmants et les plus pittoresques que j'aie trouvés dans mes courses sous le tropique. Les riches habitants d'Oajaca y avaient construit leurs élégantes villas de campagne, et nous y étions logés comme de véritables nababs. Pianos, salons éblouissants de dorures, jardins de lauriers-roses, d'orangers, de citronniers en fleurs, rien ne nous manquait pour nous faire regretter vivement les scènes de sang et de carnage, qui se passaient à deux pas de ce petit coin du ciel.

Les soirs où nous n'étions pas de service, nous faisions de longues promenades sous ces bosquets embaumés pendant que la musique du régiment jouait des morceaux de grands maîtres, et bien des regrets, bien des soupirs, bien des élans de cœur vers le passé ou vers l'avenir, furent confiés à ces ramées

toutes miroitantes des rayons mélancoliques du plus beau clair de lune qu'il soit possible d'imaginer. (1)

Mon compagnon ordinaire de causerie était un officier d'artillerie distingué, bas-breton de tête comme de cœur, M. Daniélou. Lorsque nous nous rencontrâmes plus tard à Mexico, au retour de la campagne, nous revenions avec plaisir sur ces flâneries poétiques, oubliées sur le sable doré des jardins tout parfumés de San Félipe, et nous regrettions souvent ces belles nuits qui devaient avoir un peu de cette sérénité planant sur la soirée où Scudo composa son exquise romance "le fil de la vierge."

Lorsque je rentrai au pays, l'année suivante, nous nous promîmes mutuellement d'essayer à nous réunir. Seul j'ai tenu parole, et voici comment.

Depuis quinze jours j'étais à Paris, où j'avais déjà embrassé Girard, Fourcoual, le général d'Hurbal, et tutti quanti. Aucun n'avait pu me donner des nouvelles de mon ami Daniélou, et de guerre lasse, je songeai au café du Helder, ce rendez-vous habituel de tous les officiers de passage à Paris.

---

(1) Pas d'un camarade se souvient encore de ces heures charmantes qui ne peuvent s'effacer dès qu'on les a connues, et dernièrement le colonel Magnan, en me lisant part de toutes les [illegible] du procès Bazaine et de l'immense calme que le maréchal opposait à ses détracteurs, s'écriait :

— "Ah ! mon cher camarade, que nous sommes loin de ces beaux jours et de ces délicieuses soirées d'Oajaca"

— Félix, un bock et l'annuaire ! criai-je en m'installant auprès d'une des petites tables alignées sur le boulevard des Italiens.

Quel est le militaire, de passage à Paris, qui n'a pas connu Félix, ce garçon de café, plus savant, plus ferré sur la composition des cadres de l'armée que le maréchal LeBœuf lui-même, qui pourtant savait dès le début de la campagne de 1870, le nombre de boutons qui manquaient dans les longues piles de guêtres, entassées dans les magasins de l'intendance ? Félix m'apporta donc l'annuaire, et après l'avoir rapidement feuilleté, j'acquis la conviction que le régiment de Daniélou était en garnison au château de Vincennes.

Dix minutes après, je sautais sur l'impériale de l'omnibus, et j'étais en route pour aller serrer la main à mon vieux camarade. Mon cœur allait encore plus vite que les claquements de fouet du cocher, et en partant, j'aurais déjà voulu être arrivé.

Enfin, nous sommes à Vincennes !

Je saute à terre et mes yeux tombent sur les épaulettes d'un officier d'artillerie, assis mélancoliquement à la porte d'un café, et en train de prendre seul le vermouth du matin.

— Pourriez-vous m'indiquer l'endroit où loge le lieutenant Daniélou, lui dis-je en saluant.

— Daniélou, reprit-il d'un air tout étonné, mais il loge là-bas, à Saint-Mandé ; puis, hochant la tête :

— Depuis cinq mois, il est mort, et de la poitrine encore. Ah ! c'est une maladie bien triste pour un artilleur !

Je crus que mes jambes allaient crouler sous moi ; néanmoins, j'eus la force d'aller jusqu'au petit cimetière de Saint-Mandé, et là, près de la tombe d'Armand Carrel, je lus cette phrase lapidaire :

Ici repose
Jean-Baptiste Daniélou,
lieutenant au 4ème régiment
d'Artillerie,
chevalier de la Légion d'Honneur
et de l'ordre de la Guadeloupe
du Mexique,
décédé le 28 février 1869
à l'âge de 38 ans,
sincèrement regretté de toute
sa famille.

PRIEZ POUR LUI.

C'était là tout ce qui me restait sur terre de mon bon et brave Daniélou.

Mais pourquoi toujours parler ainsi de ceux qui ne sont plus ? C'est une manie déplorable dont j'aurai peut être grand' peine à me corriger ; mais puisque je dois m'y essayer, mieux vaut de suite. Je reprends donc le fil de mon récit et vous dirai que nos douces flâneries durèrent depuis le 22 jusqu'au 27 janvier, jour de l'arrivée si attendue du convoi du colonel Doutrelaine.

Alors nous reçûmes l'ordre de nous tenir sur le qui-vive, car on devait commencer à tracer la ligne

de circonvallation et à ouvrir la tranchée. Cela n'empêcha pas le *statu quo* de durer jusqu'au 1er février. Jusqu'à ce jour il ne se passa rien d'extraordinaire, si ce n'est une fausse alerte que nous eûmes pendant la nuit du 29 janvier, et le saisissant spectacle d'une partie de la ville incendiée par les troupes de Porfirio Diaz, pour circonscrire ainsi sa ligne de défense, et que nous apercevions tout à notre aise, du haut du beffroi de l'église de San Félipe.

Par ordre du général ennemi la torche et le bitumne furent promenés pendant sept jours consécutifs dans les quartiers de Cozula, de los Principes, de San Francisco, du Marquesado, de la Concepcion, et de Guadalupe. Ce ciel tout embrasé, ces coupoles et ces clochers qui s'effondraient, cette mer de feu qui roulait mugissante, ces spirales de fumée, et de temps à autre les terribles explosions qui déchiraient l'air, tout cela nous faisaient involontairement songer à Moscou et à son Kremlin.

Trois mois plus tard, Maximilien faisait reconstruire à ses propres frais quatre-vingts de ces maisons détruites, et envoyait dix mille piastres, dont six mille prises sur sa cassette particulière et quatre mille sur celle de l'impératrice, aux malheureux qui erraient à demi-morts de faim et couverts de haillons, dans les rues de leur ville ruinée.

Le 1er février, à quatre heures et un quart de l'après-midi, une estafette nous apporta à toute bride l'ordre de nous porter en avant, dans le but de protéger des soldats du génie qui devaient travailler à

ouvrir une rampe destinée à relier l'hacienda d'Aguillera à un ravin situé au pied d'un des forts de l'ennemi, le Dominante.

C'était là que nous devions asseoir notre camp pendant la durée du siége.

Tandis que nous opérions ce mouvement, le 3ème zouave devait faire diversion et attirer sur lui l'attention des assiégés, en simulant une fausse attaque sur le Panthéon, vaste édifice situé au sud de la ville, où l'ennemi avait construit de fortes batteries.

Une demi-heure après avoir reçu communication de cette dépêche, nous nous ébranlions en ligne de bataille.

Ce spectacle d'une poignée d'hommes, s'exposant à tout moment à être anéantis sous l'ouragan de mitraille que chaque seconde pouvait précipiter du haut des trois forts sous lesquels elle marchait insouciante, tambours battants et drapeau au vent, était bien fait pour donner une idée sublime du courage qu'à su toujours déployer la France, même à ses heures les plus tristes et les plus poignantes. Cette intrépidité à toute épreuve étonna l'ennemi, comme plusieurs officiers prisonniers nous l'avouèrent plus tard. Croyant à une mystification, il se tint coi derrière ses mortiers, pendant qu'à la faveur de l'obscurité nous parvenions à nous masser auprès du tunnel de l'aqueduc où nous restâmes embusqués l'arme au bras jusqu'à une heure du matin, prêts à ouvrir un feu de tirailleurs au moindre mouvement

hostile. La rampe étant alors achevée sans accident, le commandant fit prendre le pas accéléré à son bataillon, et disparut du côté du ravin où était son poste de combat, me laissant avec une compagnie sous le commandement du capitaine Chopin, occuper l'hacienda, avec consigne de nous y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

D'après l'avis même de Chopin, l'officier le plus flegmatique qu'il soit donné de rencontrer, nous devions avoir du fort tabac pour le lendemain.

Le reste de la nuit s'employa à créneler l'hacienda, à creuser autour deux larges fossés, et à élever sous la poterne un terre-plein où nous plaçâmes en batterie les deux obusiers de montagne du lieutenant Tissier.

Jusqu'à dix heures du matin, tout fut d'une tranquillité désespérante ; mais au moment où nous déjeûnions, le bal commença.

Toute la journée, ce ne fut que le cri lugubre : " Gare à la bombe ! " poussé par le factionnaire, au milieu des déchirements des morceaux d'obus qui éclataient, du sifflement des boulets en plomb qui allaient couper les arbres du jardin et du ronflement des pots à feu qu'on envoyait sur notre forteresse improvisée, pour essayer de la réduire en cendres.

Malgré tout ce brouhaha impossible à décrire, et tous ces débris de fer qui semaient autour d'eux plus de bruit que de consternation, nous n'eûmes que deux artilleurs légèrement blessés, et en fait de pertes, que la fontaine de la cour, réduite en atômes par une

bombe qui vint éclater sur le ventre tout oxidé de son vieux Cupidon.

Cet incident procura à Chopin l'occasion de nous raconter un léger désagrément qu'il avait éprouvé à l'assaut de Malakoff.

Un indiscret éclat d'obus s'était permis de lui pratiquer un ventilateur, au même endroit que le malheureux Cupidon, et comme nous n'avions rien de mieux à faire qu'à nous tenir sur l'éveil, nos soldats vinrent faire cercle autour du jovial causeur, et écouter ses récits avec autant d'attention que le permettaient les fréquents déplacements que nous obligeaient de faire nos terribles visiteurs.

Le capitaine Chopin, passé plus tard commandant du bataillon d'Afrique, par suite de la promotion de M. d'Ornano au grade de lieutenant-colonel au 5ème bataillon de la légion étrangère, représentait pour moi le type le plus parfait de l'officier français.

Insouciant de caractère, paresseux même à l'occasion, au feu il était superbe d'audace et d'intrépidité. On aurait dit qu'il y avait deux incarnations cachées sous cette enveloppe osseuse, mais souple et pleine de force et de vigueur. C'était la coqueluche de sa compagnie ; pour l'amour de lui, les soldats auraient fait des prodiges de bravoure et d'abnégation, car pas un n'ignorait qu'au besoin le capitaine se serait fait hacher pour ses enfants, comme il les appelait.

Pendant une nuit tout entière, au plus fort du bombardement, il ne voulut pas exposer inutilement

le zéphir qui devait être de faction sur la terrasse. Il prit lui-même sa place, se contentant de se faire apporter de temps à autre une pipe bien bourrée, et une timbale d'argent remplie d'eau coupée de Jamaïque.

Cinq jours, le bombardement continua sans désemparer sur notre hacienda, en dentelant le toit comme la rosace de la cathédrale de Strasbourg. Comme l'ennemi manquait de munitions, il avait fondu les cloches de tous les villages environnants pour en confectionner des obus et des bombes d'un très beau bronze, il est vrai, mais qui éclataient mal et donnaient un tir défectueux. Nos soldats furent donc épargnés et n'eurent à souffrir que des *chiques*, petits insectes du genre des aptères, qui leur pénétraient entre les doigts des pieds et des mains, et leur causaient des douleurs insupportables. On ne parvenait à s'en défaire qu'en les extrayant avec la pointe d'un canif, amusement d'autant plus désagréable qu'il n'existait qu'un seul de ces instruments dans la compagnie.

Pendant ce temps-là, le maréchal avait ouvert la tranchée, et les travaux de siège avançaient avec une rapidité inconcevable.

Le 4 février, nous commencions à ouvrir le feu de nos mortiers sur la ville ; notre tir, ce jour-là, fit sauter une poudrière et incendia un magasin de fourrage. Le 5, nous passâmes la journée à bombarder les forts, et plusieurs de nos projectiles firent embrasure.

Une bombe entre autres de la batterie du capitaine Comeau, tapa dans une masse de sacs de terre, les

dispersant en atômes, et causant une telle panique parmi les artilleurs ennemis qu'un capitaine fou de terreur enjamba lestement le parapet du Dominante, et, faisant fi des railleries et des coups de feu de ses hommes, courut se rendre à notre tranchée.

Ce jour-là, je reçus l'ordre d'aller au camp du commandant pour lui communiquer une dépêche et prendre ses dispositions pour le lendemain. Un sergent du bataillon, Rouffia, un fourrier, M. Maignac, et un maréchal des logis du quatrième régiment d'artillerie, Quesnel, m'accompagnaient.

Déjà, nous étions parvenus, grâce à la rampe, à une bonne distance de l'hacienda ; lorsqu'un malencontreux obus éclata à peine à un mètre de notre groupe. Un de ses débris alla frappa en ricochet un tronc d'arbre, et revenant sur lui-même broya le dessus de ma botte à l'écuyère, et me blessa au pied gauche, me mettant dans l'impossibilité de faire un pas.

Le commandant prévenu en toute hâte, pendant que je me rendais cahin-caha à l'ambulance de San Félipe, me dépêcha le chirurgien major du régiment, le docteur Eychenne. Après avoir eu toutes les peines du monde a taillader ma botte raidie sur l'enflure de la plaie, il en prononça le peu de gravité, et dressant mon certificat attesté, me recommanda de fréquents pansements et un repos absolu. (1)

(1) Comme ce qui touche à l'économie interne de l'armée française peut renfermer quelque sujet de curiosité pour le lecteur canadien, je lui transcris la teneur de ce certificat d'origine

Je me conformai à cette ordonnance, passant la nuit du six février à contempler le bombardement de la ville, du haut de la lunette que Daniélou avait construite pour sauvegarder San Félipe d'un coup de main.

Ce bombardement était lugubre et terrible. A tout prix, il fallait se rapprocher des ouvrages ennemis, et du poste avancé où j'étais on entendait distinctement, dans le silence de la nuit, rouler nos gros projectiles de siége sur les pavés en lave des rues d'Oajaca.

---

de blessure, qui est à peu près la même pour tout le monde. Il verra combien tout y est relaté soigneusement et avec minutie.

DEUXIÈME BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE.

—

Certificat d'origine de blessure.

Nous, soussignés, Quesnel, Victor-François, numéro matricule 182, maréchal des logis à la première batterie du quatrième régiment d'artillerie, Maignac, Osmin, numéro matricule 9548, sergent fourrier, Rouffia, Eugène, numéro matricule 8725, sergent à la quatrième compagnie du deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique, certifions qu'il est à notre connaissance personnelle, que le 5 février 1865, en se rendant à l'hacienda d'Aguilera, le Sieur Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, capitaine faisant stage au deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique, a été atteint d'un éclat d'obus.

En foi de quoi, nous lui avons délivré le présent certificat.

Au camp d'Aguilera, ce 6 février 1865.

Premier témoin,	Deuxième témoin,	Troisième témoin,
QUESNEL.	O. MAIGNAC.	E. ROUFFIA.

Nous, soussigné, médecin-major de première classe au deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique, certifions avoir visité M. Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard,

Comme c'est peut-être la première fois que l'histoire de la campagne de Oajaca est décrite au long, pour la rendre aussi complète que possible, il me faut analyser ici la partie du rapport officiel du maréchal qui résume les travaux du siége, faits sur la sierra, depuis le jour où je fus blessé.

Pendant que dans la plaine la ligne d'investissement se resserrait de jour en jour, et devenait une véritable ligne d'attaque, l'effort le plus considérable se portait sur les hauteurs contre les redoutes du Dominante.

Malgré les difficultés d'un terrain rocheux où les tranchées ne se creusaient qu'au prix d'un travail opiniâtre le premier et le deuxième Pansacola étaient couronnés dans la nuit du premier au deux février.

---

capitaine, et contusionné sur le dos du pied, avec contusion avec déchirure des téguments, qui a été occasionnée par un éclat d'obus, reçu en se rendant à l'hacienda d'Aguilera.

HIPP. EVCIENNE, D. M. P.

Le sous-intendant-militaire,

MAGNAN.

Vu

Le chef de bataillon commandant,

E. COLONNA D'ORNANO.

(*Sceau de l'intendant militaire.*)

De mes trois compagnons d'aventures, en cette nuit là deux ont disparu des cadres de l'armée, MM. Quesnel et Roulin. Le troisième a eu seul la chance dans cette grande loterie qui s'appelle la vie militaire, et aujourd'hui le fourrier Jacques-Alexandre Omer Magnan est capitaine au 4ème zouave et chevalier de la légion d'honneur.

Le trois, l'artillerie construisait trois batteries ; le quatre, ces batteries étaient armées, ouvraient leur feu et favorisaient la marche de nos tranchées jusqu'au troisième Pansacola. Dans la nuit du cinq au six, nous nous établissions sur le cerro de la Lanterne ; la nuit suivante, l'artillerie y construisait une batterie de quatre pièces à deux cents mètres de la flèche du premier ouvrage ennemi. Dominés d'une hauteur de plus de soixante mètres, battus par une artillerie nombreuse, une mousqueterie incessante, et abrités seulement par une faible gabionnade, que le manque de terre empêchait de remplir, nos soldats ont donné sur cette position des preuves remarquables de bravoure ; fantassins, canonniers, sapeurs, tous ont rivalisé de zèle et de courage.

Les nuits du 6 au 7 et du 7 au 8 furent consacrées à cheminer péniblement sur l'étroite arête qui du cerro de la Lanterne, devait nous rapprocher du saillant des ouvrages ennemis. Le 8 au soir, nous étions à 150 mètres de ce saillant.

Dès trois heures du matin, ce jour là, le commandant me fit prévenir que s'il y avait possibilité pour moi de reprendre mon poste, de ne pas tarder à le faire, l'assaut devant se livrer au coup de canon du jour.

Une demi-heure après avoir reçu cette communication, j'avais rejoint le bataillon, et, couché à plat ventre au fond de la tranchée, nous n'attendions plus que le signal pour enlever la formidable forteresse de

l'église de Xochimilico, pendant que les quatre bataillons de la légion étrangère, s'emparaient des trois forts, le Dominante, la Soledad et le Zaragossa.

Une fois ces trois points importants entre nos mains, la ville restait sans défense, et l'ennemi était pris comme dans un traquenard.

Déjà une heure s'était écoulée dans cette position. Le temps s'envolait, ne laissant derrière lui qu'un silence solennel et terrible, pénétrant jusqu'à la moëlle des os, lorsqu'un formidable cri de " Vive l'Empereur ! " retentit sur notre droite et un aide-de-camp du maréchal tout couvert de sueur et de poussière, passa en galoppant sur le front de notre ligne, nous montrant de la main le drapeau tricolore qui flottait sur le Dominante.

Porfirio Diaz ne s'était pas senti la force de tenir jusqu'au bout, sous nos baïonnettes.

A une heure du matin, il se présentait à un sous-lieutenant de zouaves, M. Jules Lebourg, commandant une de nos grand' gardes, le priant de le conduire au quartier-général du maréchal. (1) Là, il s'était rendu sans conditions, remettant entre ses mains, avec les clefs d'une ville dont le prix offrait plus de difficultés et de danger que celle de Puebla, le sort de sa population de 40,000 âmes, une garnison de 10,000 soldats, 19,000 fusils et carabines, 53 pièces de canon et la

(1) Jules Lebourg a été promu depuis capitaine au 3ème zouave et décoré de la légion d'honneur.

pacification assurée pour quelque temps des vastes départements de Oajaca et de Téhuantepec.

La journée s'employa à caserner les troupes dans Oajaca, à diriger immédiatement les prisonniers sur Puébla et à prévenir le pillage qui avait déjà commencé sur plusieurs points.

Quant à moi, je la passai à visiter la ville, et jamais je ne pourrai peindre les scènes de désolation qu'il m'a été donné d'entrevoir pendant les quelques heures que dura ma promenade.

Partout dans les rues ce n'était que ruines, décombres à moitié brûlés, barricades, créneaux, fossés, uniformes épars çà et là, fourreaux de baïonnettes, bidons défoncés et défroques abandonnées.

Pas un cri, pas une figure quelconque n'était là, pour rompre le silence de mort régnant dans la cité désolée ; et c'était quelque chose de si poignant à voir que je ne me sentis pas le courage d'aller jusqu'au bout, et je tournai bride au pied d'une barricade, de dessous le terre-plein de laquelle sortait une jambe de cadavre à moitié putrifiée.

En prenant le chemin qui conduisait au fort, je passai à côté d'un groupe de zouaves qui venaient de tuer à coups de baïonnettes un de nos déserteurs, trouvé déguisé en femme au fond d'une armoire.

Ce malheureux appartenait aux chasseurs d'Afrique, et n'était pas le seul qui se fût laissé prendre aux trompeuses promesses de l'ennemi. Une dizaine nous avaient quittés pendant la durée du siége. Tous

avaient été faits officiers et placés sous les ordres d'un ex-sergent-major du 1er zouave, qui avait trahi son drapeau, le lendemain du jour où il avait été fait chevalier de la légion d'honneur. Nous ne pûmes mettre la main dessus, ils s'esquivèrent à temps, mais plus tard la plupart finirent par être passés par les armes.

Un des grands moyens employés par les Juaristes pour semer la trahison dans nos rangs, était de jeter sur les routes que nous parcourions, les discours que MM. Thiers, Jules Favre, Guéroult et Berryer avaient prononcés au Sénat, contre l'intervention française au Mexique.

J'ai moi-même, en ma possession, un de ces exemplaires en langue espagnole, sorti des presses de la *Victoria*, journal juariste publié à Oajaca, qui fut trouvé par le capitaine Cajard du bataillon, tout maculé de sang et roulé dans la plaie béante du crâne défoncé d'une de nos sentinelles avancées, assasinée par ces braves au milieu de la nuit ! L'éloquence et le génie sont des dons sublimes, devant lesquels toute âme bien née doit se courber, mais lorsqu'ils tournent leur prestige et leur puissance contre une chose sainte et sacrée — le drapeau de la patrie — ils deviennent des armes de sicaires et d'assassins.

Plus d'un pauvre malheureux a été condamné à mort et fusillé — là-bas — qui certainement ne nous avait pas fait tout le mal que nous ont attiré ces morceaux choisis de rhétorique.

A mesure que les chemins souterrains, les mines, les couvents fortifiés, les batteries sur les toits des maisons et les immenses moyens de défense que Porfirio Diaz avait accumulés se déroulaient sous mes yeux, il me paraissait impossible qu'il n'eût pas attendu notre assaut.

Pour arriver aux forts, il fallait traverser une ligne serrée de mines, de fougasses chargées de bombes, de pierres et de projectiles, dont l'explosion devait être produite à l'aide de fils conducteurs aboutissant au Dominante.

Jamais nous n'aurions pu franchir cette funèbre palissade sans y laisser au moins la moitié de notre monde, et bien qu'il y eût des mécontents que cette reddition inattendue avait forcés, pour le moment, de dire adieu à un nouveau galon ou à une décoration quelconque, à tout prendre, il était fort heureux que nous fussions parvenus à éviter la douloureuse effusion de sang que cela nous aurait coûté.

J'ai compté ainsi cinquante-deux cloches de couvents, méthamorphosées en machines infernales. Elles n'aboutissaient pas toutes au même conducteur, et pour tenter la bonne foi de nos soldats, on avait caché le fatal fil sous terre, ne laissant exposée à la vue du passant qu'une pièce d'argent qui y était soudée et semblait semée là par le hazard. Trois malheureux soldats de la légion étrangère se laissèrent prendre à ce cruel stratagème, et payèrent leur cupidité de la vie.

MM. Vadon et Colin, officiers de zouaves, l'échappèrent belle aussi ; car le premier ayant eu besoin d'une corde pour sa tente, s'avisa de couper celle qui mettait en jeu la batterie galvanique du dépôt de poudre. Par un hazard providentiel, l'explosion n'eut pas lieu.

Le lendemain matin, à neuf heures, les joyeuses fanfares de nos trompettes et de nos clairons, annonçaient à la cathédrale de Oajaca, que ces vieux murs étaient de nouveau rouverts au culte, et un *Te Deum* solennel, accompagné d'une salve de coups de canon, disait au vent de la vallée, que le doigt de Dieu sous le nom de la France, était passé par là, signant une nouvelle page de sa rayonnante histoire.

Au sortir de la messe, le maréchal Bazaine adressa aux troupes, rangées en bataille sur la place, son ordre du jour.

" Nul doute, y disait-il, que nous eussions triomphé des nombreux obstacles qu'un ennemi rusé avait amoncelés sous nos pas. Nul doute que notre drapeau eût flotté triomphant sur ces remparts formidables. Mais cette victoire n'aurait été remportée qu'au prix du sang d'un grand nombre de braves officiers, sous-officiers et soldats qui m'entourent maintenant. Je préfère leur dire à tous qu'ils ont fait leur devoir ; qu'ils se sont conduits en dignes fils de la France, et que notre empereur, comme celui qui guide le Mexique vers ses nouvelles destinées, n'oubliera pas ceux qui sont venus de si loin, par amour du devoir et de l'ordre. Officiers, sous-officiers et soldats, tout en

donnant une parole de regret au nombre de victimes trop grand encore, que la guerre a fauchées dans cette expédition, au nom de l'histoire et de l'empereur, je vous répète que vous avez bien mérité de la France reconnaissante."

Ces paroles furent bien accueillies par le corps d'armée, et curieusement écoutées par quelques craintifs habitants, rentrés en ville à leurs risques et périls, malgré une terrible proclamation répandue dans les districts avoisinants par Chato Diaz, assurant que les Français étaient des cannibales et des anthropophages, *venus au Mexique pour se livrer plus librement à leur passion pour les ragoûts d'enfants.* (sic.)

Quelques officiers profitèrent du moment de répit que leur laissait le service peu pénible de garnison, pour s'adjoindre à une colonne scientifique, organisée sous la surveillance du colonel Doutrelaine, dans le but d'explorer les ruines célèbres de l'ancienne Mitla, située à vingt-cinq lieues de la ville.

Malheureusement, bien que désigné pour en faire partie, je ne pus quitter, un contre ordre me chargeant de la surveillance d'un dépôt d'armes et de munitions.

Des nombreuses curiosités que renferment les environs de Oajaca, je ne vis que le fameux arbre de Santa Maria del Tulé, mieux connu dans le monde savant sous le nom d'arbre de Humbolt. Il a trente-huit verges de circonférence, et il fallut vingt chasseurs d'Afrique de notre escorte pour entourer son tronc de leurs bras étendus.

Pendant les douze jours que je restai dans Oajaca, l'ordre se rétablissait avec une rapidité inconcevable, et au bout d'une semaine, à voir les élégantes créoles se promener sur les places publiques, un étranger n'aurait jamais pu dire que cette ville venait de subir un siége de deux mois et demi, et dix jours de bombardement.

Les barricades et les ouvrages de fortification avaient disparu comme par enchantement : il n'y avait guère que les traces d'incendie pour attester le règne éphémère de l'anarchie et de la révolution.

Les habitants étaient tout-à-fait revenus de leur puérile terreur sur notre compte. On ne s'étonnait plus de nous voir déjeûnant et dînant comme le reste des mortels, et on trouvait aux zouaves une tournure de chrétien un peu leste et dégagée, il est vrai, mais on les savait bons enfants au fond, car déjà plus d'une patrouille les avait surpris, fraternisant le verre en mains avec l'ennemi de la veille.

La paix revenait au pas gymnastique, et le 19 février, nous reçûmes l'ordre de nous acheminer de nouveau sur Puébla, en laissant derrière nous comme garnison, trois bataillons de la légion étrangère, sous les ordres du lieutenant-colonel Carteret-Trecourt. (1)

Avant notre départ, le chef de bataillon M. le baron de Briand, nous donna un dîner d'adieu.

(1) Simon Hubert Carteret-Trécourt ; aujourd'hui commandeur de la légion d'honneur et général de brigade commandant la sub-division d'Orléansville.

Par un singulier hasard, mon voisin de table était M. de Montagnac de Chauvances, payeur en chef de notre corps d'armée, et frère de l'ancien commandant de la station navale française de Terreneuve, venu il y a quelques années à Québec, où je l'avais rencontré dans nos salons canadiens.

Le dessert nous surprit encore au Canada, et il ne tarissait pas en éloges sur l'hospitalité, l'esprit religieux et les mœurs toutes françaises de mes compatriotes. Lorsqu'en se levant, il porta un toast à mon pays, cet avant-garde de la France en Amérique, comme il l'appela, je ne répondis que quelques mots à ce témoignage sympathique donné à ma nationalité. Mon émotion prouva mieux que mes paroles, à ces rudes figures de soldats, combien le souvenir de la mère-patrie nous était encore cher.

Je ne devais plus revoir M. le baron de Briand car, dans la journée du 4 mars 1861, notre hôte, parti à minuit de Parras, état du Nuevo-Léon, pour faire une reconnaissance avec 152 hommes de la légion étrangère et 230 mexicains, la plupart volontaires, tombait au milieu du corps d'armée de Cortina, et se faisait massacrer sans pitié par un ennemi, qui ne connaissant pas même l'honneur de nom, ne saurait respecter le courage malheureux.

Dans cette nuit terrible, la légion étrangère renouvela à trois ans de distance devant l'hacienda de Santa Isabel le sublime sacrifice du Camerone.

Le baron de Briand, que j'ai connu intimement, a laissé derrière lui plusieurs manuscrits précieux sur la

tactique et l'histoire militaire, qui seront probablement publiés un jour.

Un officier fait prisonnier à ce massacre, et qui réussit à s'échapper écrivait au *Constitutionnel*, une correspondance dont voici le résumé :

— " Personne ne saurait décrire l'affreuse misère dans laquelle sont tenus les soixante-trois malheureux que les juaristes ont faits prisonniers au combat de Santa Isabel. A peine leur donne-t-on une misérable nourriture, leurs uniformes ne sont plus que des haillons, ils vont pieds nus, et sont menés à coups de crosse de fusil, comme un vil troupeau. Tout cela ne les a pas empêchés de tenir leur destinée entre leurs mains.

Un jour, un général mexicain les fit former en ligne de bataille, et là, leur annonça que s'ils voulaient prendre du service dans la république, ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement. Sinon, qu'ils seraient fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusèrent d'une seule voix, et ce courage héroïque fit une telle impression sur Cortina, qu'il donna l'ordre de les épargner. " —

Voilà les gens contre qui le hasard de la guerre nous forçait de nous mesurer.

Le 20 février à quatre heures du matin, nous nous remettions en route par le chemin d'Acatlan, escortant plus de deux cents fourgons du train, et tout notre matériel du siége, augmenté de celui que nous avions pris à Porfirio Diaz. En passant sur la grande place encore tout endormie de Oajaca, j'aperçus une

petite lumière à la fenêtre d'un de mes amis les plus dévoués, le lieutenant Joseph-Eugène Cordier des grenadiers de la légion étrangère. Je ne sus résister au plaisir d'aller lui serrer la main, et j'étais loin de soupçonner que ce serait là le dernier quart-d'heure de causerie que nous devions passer ensemble.

Atteint d'une maladie de foie, mon pauvre ami se sentit défaillir, et lors de son retour à Puebla s'endormit pour toujours, deux heures après avoir reçu son brevet si mérité de capitaine, loin de ses amis, sans même pouvoir confier ses dernières paroles aux autrichiens, entourant son lit de mort, et qui ne comprenaient pas le langage du moribond.

En quittant le Mexique, je suis allé voir la modeste croix qui indique la place où repose ce cœur si franc, si pieux et si loyal, entre un caporal de lanciers français et un sous-lieutenant de hulans serbes.

Là, sur cette tombe solitaire, je me suis demandé si le dévouement et l'abnégation ne menait qu'à l'abandon et à l'oubli des hommes ici-bas. A genoux sur cette fosse perdue, j'ai eu presque la pensée de Châteaubriand, et avec lui je me suis convaincu une fois de plus " qu'ainsi passe sur la terre " tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme, " tu n'es qu'un songe rapide, qu'un rêve douloureux. " Tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque " chose que par la tristesse de ton âme, et l'éternelle " mélancolie de ta pensée. "

Jusqu'au 22 février, il ne se passa rien d'important, mais nous mîmes quatre jours à faire franchir à nos fourgons les pentes escarpées de Las Minas. Par un miraculeux hasard, nous ne perdîmes que onze mulets et deux voitures dans ces horribles précipices.

Les étapes de Huiglio, de Nochistlan, San Juanito, Yanhuitlan, Tutla, Tamasulapa, Huajapam, Chila, Petlacingo, Acatlan, le Bouquéron, Santa Inés et Tepeji furent franchies successivement sans encombre. Bien que Chato Diaz fût dans ces parages et y commît des barbaries atroces, il n'osait pas nous attaquer, et notre marche se continua sans que nous eussions d'autre poudre à brûler, que sur de petites colombes grises et grasses comme des cailles, sur les faisans et les lièvres de la route. Comme les Mexicains ne mangent pas de ces derniers, ils foisonnaient par milliers — partout où poussait le palmier-nain — et mes camarades de popote, le capitaine Dubosq et le lieutenant Tamisey en faisaient journellement un massacre suffisant pour approvisionner non seulement notre table mais encore celle de tous nos sous-officiers.

Les églises de la plupart des villages que nous traversions, offraient de jolies sculptures en bois — art dans lequel les Espagnols ont longtemps excellé — et quelques tableaux de grands maîtres.

A Tepeji, j'ai vu une petite vierge de Murillo dont le curé avait — dans un jour de pieuse effervescence — percé la main pour y glisser une rose, et dans le sanctuaire de Tlascalap, un Saint-Jérôme de

l'école espagnole, sur les épaules duquel un capucin, amateur d'habits plus chauds, avait jeté un affreux barbouillage qui était censé représenter une soutane.

Dans les environs de Nochistlan, je fis acquisition pour la minime somme de quatre piastres, d'un tableau signé par le célèbre peintre espagnol, José Ribeira, mieux connu sous le nom de l'*Espagnolet*. Cette toile, haute de huit pieds, large de quatre, représentait l'apôtre Saint Thomas, debout, drapé dans une toge rouge et tenant à la main une vieille bible qu'il lisait attentivement. Les pages de l'antique bouquin étaient ployées ça et là, aux passages les plus aimés ou les plus saillants, et une seule ride habilement tracée par le maître, iradiant les teintes d'ivoire du front de Thomas, indiquait clairement qu'en ce moment le démon du doute s'attachait de nouveau au malheureux saint, qui n'avait pas l'air convaincu du tout et regardait d'un grand air d'incertitude et de finesse le verset en litige. La tête était vraiment magnifique et si depuis des siècles elle n'avait été enfouie au Mexique c'était à croire que Charles Blanc l'avait sous les yeux lorsque, décrivant la manière de l'Espagnolet, il disait dans son " Histoire des peintres de toutes les écoles : "

— " Présenté par son père à Michel-Ange de Caravage, dont les leçons étaient si conformes au tempérament de l'Espagnolet, José Ribeira débuta dans l'atelier de ce terrible maître par étudier des têtes d'apôtres, des demi-figures de vieillards, et déjà il se plaisait à les peindre marquées de tous les signes

de la caducité ; il écrivait chaque muscle avec une précision affectée, mais étonnante : il accusait à plaisir la dureté et le poli des os, la présence des tendons, la moindre cicatrice de quelque ancienne blessure, et les phalanges des doigts de la main avec leurs rides les plus profondes — rides de marbre, comme les appelait un jour le sculpteur David — telles que les creuse la vie, non pas dans les carnations molles et tombantes, mais dans ces peaux fermes, épaisses et basanées dont se recouvre un corps robuste qui lutte encore contre la dernière décrépitude. "

Si cette tête fine, goguenarde, jaunie par le jeûne, l'étude et les ans, était bien de Ribeira, les draperies et la toge, avaient été faites par un de ses élèves, peut-être par Giovanni Do qui, d'après Charles Blanc " sut imiter son maître de façon à tromper l'œil le plus exercé. " Quelques mois après, gêné par mes cantines, pauvre d'espace et de moyen de transports, je fus forcé de semer, comme bien d'autres choses, mon Saint Thomas derrière moi. J'en fis cadeau au directeur de la télégraphie mexicaine, M. Kiefer, qui m'assura que ce tableau ne serait pas dépareillé dans les belles collections d'Europe.

Ce don parut ne plaire que médiocrement à M. Witmer, vieux réître du moyen-âge tombé, je ne sais trop comment, parmi les Zéphirs, et qui me servait de domestique. En effet chaque matin en se livrant à la grave occupation de brosser mon dolman, il ne pouvait plus me marmotter dans son patois polyglotte que ce brave saint avait

voyagé sur ses épaules l'espace de cent huit lieues. Cela lui avait permis de compter toujours, en compagnie des *doudous* du génie de la Martinique, parmi les traînards de l'arrière-garde, à tel point qu'en apercevant au loin, sa silhouette barbue et poussièreuse, les soldats de la colonne avaient l'habitude de dire :

— Voilà le Saint-Thomas du p'tit capitaine qui arrive ; personne ne manque à l'appel.

Le 14 mars, nous arrivions sans encombre à Amozoc, village situé à deux lieues de Puébla.

Là, l'ordre de traverser la ville sans nous y arrêter, nous attendait : on craignait un conflit entre nos troupes et la garnison autrichienne.

Six jours plus tard nous faisions notre entrée triomphale dans les rues de Mexico, au bruit des fanfares de la musique de la garde impériale belge, venue à notre rencontre, et au milieu des acclamations de la foule nous saluant des cris ;

" — Vive Maximilien ! Vive Napoléon ! Vive le maréchal Bazaine. "

A quatre heures de l'après-midi, notre glorieuse et pénible campagne se terminait joyeusement au chateau de Chapultepec, chez l'empereur qui avait invité bon nombre d'officiers revenus d'Oajaca.

Entre le choc de deux verres j'entendis mon voisin de table, M. le capitaine Kermarec — cet officier d'artillerie devait partir à quelques jours de là pour

prendre la commandance supérieure de la Vera-Cruz — répondre en clignant finement de l'œil à l'un de ces curieux qui veulent tout savoir, et s'enquérait du prix qu'avait pû coûter le voyage — aller et retour — d'une de nos bombes à travers les longs réseaux de la Sierra-Madre :

— Mon cher, relisez le livre du maréchal de Saxe ; il vous apprendra cette série d'axiômes que doivent savoir sur le bout de leurs doigts tous ceux qui s'occupent de l'art indispensable — paraît-il — de tuer son semblable :

" — Pour bien faire la guerre il ne faut que trois choses : 1° de l'argent ; 2° de l'argent ; 3° de l'argent. "

IX.

LES CORPS EXPÉDITIONNAIRES DU MEXIQUE. (1)

La bravoure et l'intrépidité.—Les morts d'hier et les morts d'aujourd'hui.—Le corps expéditionnaire.—Son service.—Un secret.—Esprit d'émulation.—Anglais et Français.—Dans un banc de neige.—Le crucifix et le sabre.—Deux voisins normands.—Le soldat d'Afrique et le troupier de France.—Les zouaves.—Les bouchers bleus.—Turcos et tirailleurs algériens. — Les bohêmes du drapeau. — Les Zéphirs.—Le chasseur de Vincennes—L'école du Mexique. —Tringlot.—La contreguérille Dupin.—Les égyptiens.—Le contingent autrichien.—L'enseigne de Sadowa.—La garde impériale belge.—Troupes mexicaines.—Les volontaires du cordeau.—Las soldaderas.—La cour martiale.

Un loustic faisait un jour la remarque que tout bon Français naissait dans un fusil et mourait dans un canon. Je ne sais si Napoléon Ier avait eu vent de

---

(1) Pour nous autres, Canadiens-Français, qui aimons à connaître tout ce qui touche à la mère-patrie et principalement à sa personnification la plus exacte et la plus frappante, son armée, j'ai cru que ces quelques notes prises à la hâte entre deux bivouacs, quelquefois entre deux combats, seraient lues avec plaisir, beaucoup par considération pour le sujet traité, un peu pour la raison très-simple que leur auteur était — avant le zouave pontifical Comte tué à Pathay — le troisième

cette réflexion de chambrée, mais il avait l'habitude de s'inquiéter fort peu de la bravoure de ses soldats.

— Tous les français sont braves, disait-il.

Ce qu'il prisait par-dessus tout, c'était cette intrépidité et ce sang-froid à toute épreuve, que rien ne saurait émouvoir, et dont il donnait lui-même à ses troupiers un si sublime exemple.

Portées à un degré extrême par les armées de la république et de l'empire, ces suprêmes vertus du bon militaire sont parvenues à leur apogée pendant les guerres d'Algérie, de Cochinchine et du Mexique. En effet, quand le conscrit tombait sous les grappes de

---

Canadien, qui, après M. le lieutenant-colonel Adolphe Casault et M. le major Charles Lefebvre de Bellefeuille, ait combattu dans les rangs français depuis 1759.

Quelques fragments de ce chapitre forment partie d'un mémoire communiqué au maréchal ministre de la guerre, et qui me valut la courtoise lettre suivante écrite par un homme, qui cinq ans plus tard devait mourir général à la bataille de Woerth :

MINISTÈRE DE LA GUERRE,
CABINET DU MINISTRE.
Paris, le 10 septembre 1865.

Monsieur le Capitaine,

M. le Maréchal ministre de la guerre a reçu l'ouvrage que vous lui avez fait l'honneur de lui adresser et la lettre qui l'accompagne.

Son Excellence y a trouvé avec plaisir l'expression des sentiments de sympathie que vous a inspirés votre séjour dans les rangs français, et me charge d'avoir l'honneur de vous en remercier pour ceux de nos militaires qui en sont l'objet.

Recevez, monsieur le Capitaine, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Colonel, Chef du Cabinet,

E. COLSON.

M. le Capitaine Faucher de Saint-Maurice.

mitraille d'Eylau, d'Austerlitz, d'Iéna ou de Lodi, il mourait au moins avec la satisfaction de pouvoir se dire :

" — Ma mère lira mon nom dans les bulletins de la grande armée ; tout le village redira, dans ses soirées, au coin du feu : Il était là ! "

La gloire venait baiser la plaie par où l'âme du sublime enfant allait s'échapper, et du bout de son aile voilait au moribond les tristesses et les angoisses de l'agonie.

Dans les gorges et les ravins des Portes de fer, de Mouzaïa, de la Mistéca, de la Sierra-Madre, on ne mourait pas comme cela.

Après avoir passé toute une journée, sac au dos, fusil sur l'épaule, de la boue ou de la poussière jusqu'aux genoux, bien souvent le troupier exténué de chaleur ou de froid, perclus d'humidité, les pieds endoloris par les pierres du chemin, n'arrivait au bivouac du soir que pour y recevoir une balle perdue, venant Dieu sait d'où, et le lendemain matin deux petits bâtons grossièrement façonnés en forme de croix, indiquaient au passant qu'un fils de la France s'était endormi là.

Pour mourir ainsi, seul, martyr de son devoir, sans être entouré ni du bruit, ni des cris de triomphe de la mêlée, sans pouvoir même distinguer la figure hypocrite et doucereuse du bandit qui vous tue, il faut plus que de la bravoure, il faut de l'intrépidité, c'est-à-dire de l'amour de la justice et de la

confiance en Dieu. Aussi, que de croix de bois semées depuis Alger jusqu'à Sébastopol, depuis Milan jusqu'à Pékin, depuis Saïgon jusqu'en Sonora, se dressent comme autant de jalons, pour montrer à ceux qui se sont engagés dans ce long sentier à la suite de l'histoire, tous les prodiges de dévouement que peut accomplir l'amour du devoir dans une âme fortement trempée !

Faire la lutte contre un ennemi qui fuit et se cache sans cesse, le poursuivre tout en se disant qu'à l'étranger, en France même, on essayait de jeter le voile de l'oubli sur ses combats comme sur ses victoires, demandait le choix d'une élite, parmi toute cette élite de braves et de valeureux qui a nom l'armée française. Aussi, fallait-il voir à l'œuvre le corps expéditionnaire du Mexique pour se faire une idée exacte de l'abnégation qu'à un moment donné, peuvent déployer zouaves, zéphirs, turcos, chasseurs d'Afrique, fantassins et tringlots.

N'ayant tous qu'un même but, le rétablissement de l'ordre et l'amour de leur drapeau, ils ont marché droit devant eux, sans demander si dans dix ans l'on se souviendrait des prodiges qu'ils accomplissaient sur cette terre lointaine : du Camérone et de ses cent vingt hommes tombés sous les coups de 2,500 ; de San-Antonio, du Cerro Borrégo, ou mieux encore, de Dumont, Auvray, Vacher et Deprieur, ces quatre soldats de la deuxième section d'ouvriers, de l'administration militaire, qui, dans le réduit de Huajuapam, luttèrent toute une journée contre cinq

cents hommes, incitant par leur énergie la population à se défendre, et montés sur le haut des *azotéas*, repoussèrent à coups de feu l'ennemi, lui tuant dix-neuf soldats, vingt-et-un chevaux, et blessant cinquante-sept cavaliers.

Ne se confiant qu'à la souplesse de leur jarret et à la fine trempe de leur sabre-bayonnette, nos soldats ont continué là-bas, sans rompre d'une semelle, leur tâche civilisatrice, et ils sont tombés les uns après les autres, n'emportant pour linceul que l'oubli et leur héroïsme connu de Dieu seul et de leur caporal d'escouade.

C'était une vieille habitude contractée en Afrique, qu'ils avaient importée sur le sol étonné du Mexique, que celle de savoir lutter et tomber comme ils avaient vécu, en hêros, et le genre de guerre qu'ils ont fait dans ces plaines sans horizons dans ces montagnes rudes et escarpées, n'a pas peu contribué à l'enraciner chez eux. Ce n'était plus ces combats de Kabylie, ces luttes terribles contre les Bédouins et les goums du désert, braves comme les lions de leur Atlas, défendant pied à pied le terrain de leurs smalas et les gourbis de leurs pères.

Ici, ils n'ont eu pour adversaire que le brigand de grand chemin, se cachant indifféremment sous le costume du muletier, les haillons du mendiant ou derrière le rosaire du religieux, embrassant tous les partis, et mettant son escopette au service du premier venu, pourvu que son escarcelle fût grassement remplie et que sa vie ne fût pas trop exposée.

Nuit et jour, c'étaient des marches et des contre-marches, par la pluie, par le vent, par le soleil : des alertes, des combats disproportionnés, des victoires impossibles et des chasses échevelées livrées à un ennemi qui faisait la guerre comme le jaguar de ses forêts, en se glissant en tapinois derrière un quartier de rocher, y attendant à l'affût le moment de bondir sur sa victime et de promener doucement sa patte sur ses chairs sanglantes, pour ne pas trop user ses griffes.

Voilà la guerre à laquelle se sont brisées pendant six ans les troupes françaises au Mexique. Les diplomates ont appelé cela l'intervention, l'étranger un coup de main, l'Europe une vie de guérilleros, et le soldat qui tirait son coup de carabine, tombant et mourant silencieusement, l'appelait simplement son service.

En ces temps-là, la Prusse n'avait pas encore inventé la chevaleresque tactique qui consiste à se défiler sous bois pour lancer des boulets à 4,000 mètres, puis lâcher 35,000 hommes contre 7,000, comme à Wissembourg, ou 140,000 contre 35,000, comme à Froeschwiller. L'élan, le courage, la générosité, étaient alors des vertus militaires que personne ne rougissait d'apprécier, et souvent l'étranger, qui le matin, en déployant les colonnes de son journal, tombait sur les nouvelles du jour et se mettait à suivre au pas gymnastique ces pantalons garance, qui s'élançaient lestement dix contre une batterie, se couchaient à plat ventre pour laisser passer au-

dessus de leurs képis l'ouragan de mitraille, puis se levaient rapides comme l'éclair, et quelques secondes après, foudroyaient l'ennemi atterré sous ses propres projectiles, s'arrêtait tout essoufflé pour se demander où la France pouvait puiser son irrésistible élan et cette confiance en ses propres forces.

Ce mystérieux secret qui fera toujours des armées qui l'appliquent les plus redoutables du monde, gît tout simplement, selon moi, dans le mode de conscription. Faire du soldat une force motrice intelligente et non pas une machine, était un beau rêve qui une fois à l'état de réalité, devait donner à celui qui aurait fait et utilisé cette précieuse découverte, force, énergie et puissance.

Courons à la première armée qui nous tombe sous la main. En Angleterre qui dit soldat, dit un homme qui ne trouvant plus moyen de gagner son pain et de se vêtir, vient au dépôt de recrutement chercher sa part d'uniforme, de logement et de pain de munition.

Tout est différent en France.

Soldat y est le synonyme de l'homme qui court payer au jour de l'échéance sa dette de sang à la patrie, et ce n'est véritablement que sous le drapeau français qu'on peut trouver le mot égalité dans la pureté de son acception. Un curieux pénétrant soudainement dans une chambrée de caserne ou sous une tente-abri du corps expéditionnaire du Mexique, y aurait trouvé parmi ces blonds Alsaciens confondus dans la foule des fils de paysans de la Savoie, de l'Auvergne, de la Bretagne ou de la Provence,

le prince Murat, le prince Bernadotte et bien d'autres illustrations, vêtus de la tunique de simple soldat, cassant gaiement une croûte, faisant leur café en fredonnant une bribe d'opéra, ou cirant leurs souliers Godillot comme un simple portier du quartier latin.

Noblesse oblige, et le soldat qui s'appelle M. le marquis, M. le vicomte, craindrait de faire rire à ses dépens le camarade d'en face qui s'appelle Pierrot ou Louison, s'il ne se pliait pas comme lui aux minuties du service. De son côté, le plébéïen, le prolétaire, l'homme de peine se sent fier de voir marcher à l'égal de ces hauts titres, sa qualité de fils de bonnetier, d'aubergiste, de cantonnier, que sais-je encore ? L'émulation s'en mêle petit à petit : le désir de porter haut un nom honnête mais obscur, de le faire vénérer des amis, respecter des ennemis, se glisse insensiblement à travers les battements de ces cœurs loyaux, et quand le clairon sonne, quand la voix de la France a parlé, les échos du champ de bataille jettent à la postérité et à l'histoire les noms de Trochu, de Castagny, d'Hurbal, de Douay, de Lorencez, de Brincourt, Berthier, Nègre, Aymard, de Maussion, Osmont, l'Hérillier, Mangin, de Lascours, Doutrelaine, de Laumière, (1) Jeanningros et Margueritte. (2)

---

(1) Le général d'artillerie, Verhnet de Laumière, fut tué au siége de Puébla.

(2) J'ai connu le général de division Margueritte, lorsqu'il était colonel au 3ème chasseurs d'Afrique. Le 1er septembre 1870,

Puisque j'ai parlé de l'armée anglaise, je continue le parallèle, et je remets de nouveau en présence ces deux joyeux camarades de Crimée : l'officier anglais et l'officier français.

Milord n'a guère changé depuis ses prodigieuses consommations de champagne frappé à Traktir. Il est vrai que son fils ne sort plus du boudoir de milady sa mère ou des haras de sa seigneurie, pour passer au comptoir d'un agent et y payer espèces sonnantes, son parchemin de sous-lieutenant. Le brevet d'officier n'est plus chose vénale dans l'armée anglaise, mais à peine arrivé au régiment on lui met entre les mains un " Queen's Regulations, " et le voilà qui mène ses soldats comme le jockey de monsieur son père domptait ses nobles pur sang. Si par malheur, le pauvre diable fait mine d'être récalcitrant, il le fait cravacher de par le code, puis une fois le *cat o'nine tails* appliqué, il ne pense

---

ce brave officier supérieur tombait sur le champ de bataille de Sédan :

" Vers deux heures de l'après-midi, dit le lieutenant-colonel Bonie, dans un livre plein de renseignements, intitulé : " *la cavalerie française,* " les projectiles arrivèrent de tous côtés si nombreux, et les fantassins prussiens sortirent en telle quantité du village d'Illy, que notre infanterie ne put se maintenir sur les crêtes. On vint alors de nouveau faire un appel désespéré au dévouement de la cavalerie ; ainsi que pendant toute la campagne nous l'avons trouvé là, affrontant la mort le sourire aux lèvres.

Le général Margueritte réunit toute sa division, 1er, 2ème et 4ème chasseurs d'Afrique, 1er hussards, 6ème chasseurs, et il s'avance sur les hauteurs comprises entre Floing et les bois de la Garenne. Voulant reconnaître le point sur lequel il fallait charger, il se portait bravement en avant lorsqu'une balle le

plus qu'au prochain bal, au prochain raôut, croyant en savoir assez de son métier, du moment qu'il ne montre jamais le flanc à l'ennemi et qu'il lui apprend à mourir.

Quant au soldat, il sait n'avoir rien ou presque rien à attendre du côté de l'avancement supérieur ; aussi s'habitue-t-il sous ce régime du knout à considérer son devoir comme une chose machinale qui doit se faire tous les jours. Devant l'ennemi, si ces officiers viennent à être blessés ou à perdre la mémoire, il prendra rarement de lui-même l'initiative, et le plus souvent restera comme une masse inerte sur ce terrain mouvant de bombes, de boulets, serrant flegmativement ses files à mesure que la mitraille passe, et ne se souciant que d'une chose, conserver son alignement.

Chez l'officier français, c'est différent.

---

frappa mortellement à la tête, en traversant les joues et la langue. Il donne le commandement au général de Gallifet, et repasse à cheval soutenu par deux maréchaux-des-logis. Ses yeux sont déjà voilés, sa barbe est teinte de sang, ses mains sont crispées à la selle, et en présence de ce triste spectacle, chacun regrette ce chef aimé qui était l'étoile de son arme, et dont le souvenir lui sera toujours cher.

Se mettant à la tête de la division, le général de Gallifet l'entraîne avec une vigueur remarquable. Méprisant les dangers, tous "entrent dans la fournaise" comme à Waterloo. Deux fois les régiments essayent de percer les lignes prussiennes, deux fois ils sont forcés de revenir écrasés et réduits de moitié ; et ces escadrons, qui jusqu'alors n'avaient connu que la victoire, durent malgré leur élan sublime, se replier dans les ravins et en arrière des bois. Les pertes furent telles, qu'on put compter par régiment une moyenne de 240 chevaux tués."

Pour avoir le droit de ceindre l'épée il a dû passer par l'école des tambours, ou porter le sac à l'école militaire de Saint-Cyr, pendant un laps de quelques années. Là, à ses heures de corvées, de factions, ou de service, il a appris à obéir avant de commander, à faire de la pratique avant d'être théoricien. Il sait quel est le poids du havresac et des bibelots de campagne, avant de connaître celui de la contre-épaulette de sous-lieutenant. Il a appris, une fois l'étape franchie, à dresser lui-même sa tente, à couper ses fagots pour faire la soupe du soir, le café du matin, avant de trouver toute dressée par la livrée, la somptueuse table du *mess*. Pour lui, le soldat est plutôt un vieux camarade qu'un homme dont les services sont achetés par l'Etat ; un ami des bons comme des mauvais jours, à qui l'on ne rougit pas d'ôter son képi et de serrer la main au milieu de la rue, au lieu de reconnaître dédaigneusement son salut du bout d'un élégant *stick*.

Aussi voyez la démarche leste et pimpante du troupier ; quand il rencontre son officier, cela lui rappelle que l'avenir est là devant lui, et que ses épaulettes de laine verte, jaune ou rouge peuvent le mener aux marches du trône aussi bien qu'à la fosse commune du champ de bataille. L'histoire est là pour lui prouver que la France regarde rarement au nom, toujours au cœur, et dans les jours de l'épreuve et du danger il décuple ses forces, il bondit, frappe et n'offre partout que la pointe acérée de sa baïonnette. Ses supérieurs succombent ; il dirige lui-même la manœuvre,

sait faire à propos une retraite ou une attaque, saisit le moment opportun pour fixer la victoire, ou atténuer la défaite, puis d'humble paysan devient héros, de héros, maréchal, et une fois là, sait encore se souvenir du pot-au-feu, de la marmite et des joyeux lazzis de sa tribu. (1)

Si l'on pénètre plus avant, pour examiner à loisir le mécanisme secret qui met en mouvement ces batteries, ces escadrons, ces bataillons, on découvre un incomparable esprit d'émulation.

En voulez-vous un exemple ? le voici :

Un jour, en Crimée, un général eut besoin de deux cents volontaires. Onze mois de fatigues, de privations et d'épuisement avaient décimé sa malheureuse division ; néanmoins il fait battre aux champs, fait former le carré, et adresse à ses soldats l'improvisation suivante :

— " Mes enfants, je vous apporte une grande nouvelle : demain nous donnerons l'assaut. La tête de colonne sera détruite en éclairant et en ouvrant la voie, mais j'ai le ferme espoir que la queue franchira l'obstacle. Pour former cette tête de colonne, votre général vous demande deux cents hommes d'un dévouement et d'un courage supérieurs.

" Je ne vous ai jamais trompés, mes amis, et à tous ceux des braves qui survivraient, je ne puis assurer

(1) On désigne sous ce nom, dans les troupes d'Afrique, les escouades qui mangent à la même gamelle.

une décoration ou un grade. Mais je leur promets ici solennellement la plus haute récompense qu'il y ait pour de tels soldats. Leurs états de service recevront aujourd'hui l'inscription — *volontaire à l'assaut de Sébastopol* — et quand ils seront rendus à leurs foyers, portant avec eux ce titre d'honneur, j'affirme qu'ils verront leurs concitoyens et les vieillards eux-mêmes s'incliner avec respect devant leur gloire et leurs états de service. "

Des larmes et des vivats couvrirent ces dernières paroles. Cinq cent soixante officiers, sous-officiers et soldats, au risque d'étouffer leur chef, se pressèrent autour de lui et demandèrent à se faire inscrire " pour la grande destruction du lendemain. "

A cet esprit de chevalerie et de haute émulation venait se joindre — de mon temps — une administration merveilleuse qui au Mexique faisait l'admiration de tous ceux qui ont pu l'étudier de près.

Le grand art de la guerre consiste beaucoup à faire retrouver en campagne au troupier un peu du comfort de la vie de garnison. Partout où il allait là-bas, le soldat français touchait toujours son riz, son tabac, son sucre, son eau-de-vie et son café. Rien ne l'en privait. Si par un hasard extraordinaire, ces rations venaient à lui manquer, son imagination savait toujours suppléer à propos au vide de son estomac, de sa *place d'armes* comme il l'appelle, et bien souvent, en cas d'urgence, il sait inventer pour deux, comme le prouve l'anecdote

suivante que me racontait, à bord de l'*Allier*, le capitaine Boyé du 81ème de ligne.

Par une tempête de neige, un soir de la campagne de Crimée, un zouave s'en revenait de Kamiesh en faisant force variations sur la ligne croche. Déjà il avait réussi à esquiver plusieurs postes avancés, lorsque tout à coup la salle de police, le cachot peut-être, se présente à ses yeux stupéfaits, sous la forme d'un convoi du train militaire anglais, embourbé dans la neige. Il était trop tard pour l'éviter, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se dirige vers un grand lieutenant qui commandait le détachement naufragé.

A sa surprise, il est accueilli par un — " Hao ! " de bon augure.

Le fait est que les chevaux étaient exténués de froid, les hommes perclus, et que la perspective de passer la nuit dans ce banc de glace ne souriait à tous que médiocrement.

Mon zouave arrivait comme l'ange d'Agar, et l'officier se hâta de lui demander en français invalide quelle était la direction du camp ; ce que l'autre ignorait totalement pour le quart d'heure.

A sa réponse évasive, la tristesse se répandit de nouveau sur ces figures flegmatiques. On n'avait pas mangé depuis le matin, et comme il était onze heures du soir, cela prêtait à la réflexion, d'autant plus qu'on n'avait pas le plus petit fagot pour se réchauffer.

Tout à coup une idée lumineuse traverse le cerveau du zou-zou. Il demande au lieutenant la permission de faire à sa guise pour le moment, lui promettant sur l'honneur, de le tirer lui et sa compagnie de ce mauvais pas. Le gaillard avait flairé dans un des fourgons une caisse de biscuits, et comme ses fréquentes libations l'avaient mis en appétit, il se sentait l'irrésistible envie de croquer quelqu'un ou quelque chose.

Sur permission accordée, la boîte est défoncée, son contenu distribué aux hommes ébahis de ce vol fait à leur commissariat, et deux minutes s'étaient à peine écoulées que les débris de la caisse pétillaient à plaisir dans un magnifique brasier. Comme une fois engagé sur la pente, on se laisse glisser sans jamais trop savoir où elle nous mènera, l'officier de bonne humeur prit sur lui la responsabilité de faire mettre en perce — toujours sans signature de bons — un petit tonneau d'eau-de-vie qui flânait mélancoliquement dans le coin d'un caisson. Tout le reste de la nuit on but joyeusement à l'éternelle union de la France et de l'Angleterre, et quelques jours après, le héros de cette fête improvisée, était promu au grade de caporal, sur demande de lord Cardigan, qui dans son rapport au commandant en chef, reconnaissait que ses hommes n'avaient été sauvés que par la présence d'esprit du zouave.

Le zouave, c'était le capitaine Boyé qui me racontait lui-même l'anecdote.

Derrière sa conscription et cette bonne administration qui longtemps ont fait de l'armée française une armée sans rivale, s'est cachée aussi une première cause, source de bien et de justice ici-bas, et que comme canadien-français et comme catholique, je ne saurais laisser passer inaperçue.

Ce soldat qui retroussait les manches de sa chemise pour mieux frapper et mieux sabrer, qui s'inquiétait fort peu des sueurs de sang et de poudre qui coulaient le long de ses joues brunies, savait alors prier aux heures du repos et du bivouac. Lorsqu'un homme, au sortir d'une lutte terrible, où bien souvent il a cassé les reins à la mort même, sait se dire que sans sa confiance aveugle en l'éternelle justice, son sabre baïonnette se serait tordu jusqu'à la douille, que sa mitraille se serait pulvérisée, cet homme est invincible. Il peut marcher tête haute de par l'univers, sans craindre de voir relever son gant.

On y regarde à deux fois, lorsque le sabre s'appuie sur le crucifix, lorsque l'on a affaire à des soldats qui enlèvent tout au pas de course, sans se soucier de ce que l'on peut dire ou penser, pourvu qu'au bout de leur objectif ils trouvent un opprimé à consoler, un malheureux à défendre, une larme à essuyer de leur sang. Pour bien des gens, " Dieu, la morale, la justice, la faiblesse sont des choses abstraites, invisibles, muettes : " on les supprimerait d'un seul trait de plume, s'écriait en présence du cercueil de LaMoricière la grande parole de Mgr. Dupanloup, s'il n'y

avait des vivants prêts à crier et d'autres prêts à mourir pour elles. Mais la voix se fait entendre, le sang tache, les pierres de la tombe barrent le chemin et l'iniquité n'a pas toute sa puissance. ''

Je souhaite qu'il reparaisse cet esprit religieux qui soufflait alors dans les rangs français, qui faisait qu'à la même heure, sur le pont de certaines frégates, comme autour des feux éteints de certains bivouacs, la prière du soir à la voix de l'aumonier remontait vers la source de toutes choses. La religion fortifie le soldat, lui donne l'amour de la discipline, du dévouement et de la gloire. Elle force l'étranger à admirer, à applaudir, et à respecter celui qui ne sait fléchir que devant le Dieu des armées ; et combien souvent les Anglais eux-mêmes n'ont-ils pas fait sortir leurs postes en Crimée, pour escorter le Viatique qui s'en allait trouver un soldat mourant. A l'Alma, les Highlanders se sont arrêtés au milieu d'une charge pour acclamer le père Parabère grimpé sur un canon et passant dans un tourbillon de poussière, sous la mitraille russe ; et, au début de l'expédition du Mexique, leur infanterie de marine ne cessait de s'extasier devant le dévouement chaste et héroïque de ces braves sœurs de la charité, leur servant de garde-malades lorsqu'ils se roulaient sous les griffes du vomito, et trouvant ces modestes filles de la France, partout où il y avait un malade à consoler, un blessé à panser, une angoisse morale ou physique à calmer, une heure d'agonie à adoucir.

Mais, je sens que mon sujet m'entraîne et que sous prétexte de donner à mon lecteur une idée de la guerre qu'a faite là-bas le corps expéditionnaire du Mexique, et de le lui montrer à l'œuvre, je fais un cours de philosophie sur une profession qui m'a été chère, et que je parle peut-être trop en enthousiaste d'un drapeau qui ne flotte plus sur ma patrie. Un instant, pendant que j'écrivais rapidement les lignes précédentes, je me suis cru de nouveau au milieu de mes braves camarades : mon sang a reflué violemment vers mon cœur, et j'ai dit ouvertement, franchement, ce que je pensais de l'armée française. Ce n'est pas ma faute si le mot anglais est tombé sous ma plume. Dieu et la nature les ont faits voisins sur le champ de la lutte, comme au coin du foyer. En leur qualité respective de normands, ils plaideront longtemps pour s'y maintenir aux premières places, et en attendant que cette grave question se décide, je retourne à mon poste de combat, faire manœuvrer devant vous toutes ces têtes de pipes de l'intervention.

Pour mener à bonne fin cette lutte de ravins à ravins, de torrents à torrents, d'abîmes à abîmes, désignée par le " manuel du soldat " sous le nom de petite guerre, de guerre d'escarmouches, de guerre de montagnes, il fallait prendre un nombre beaucoup plus grand de troupes d'Afrique que de celles de France, formant chacune dans l'armée une catégorie bien tranchée.

Le soldat d'Afrique, c'est le troupier français par

excellence ; c'est le type qui a relevé de faction le grognard de la vieille garde, celui dont la moustache s'est grisée sous tous les soleils de la terre, lorsqu'il inscrivait sur la hampe hachée de son drapeau, les noms glorieux d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de Cochinchine et du Mexique. Il est par droit d'aînesse comme par droit de conquête un des premiers soldats du monde ; son cadet, c'est le conscrit de France. Ce dernier, il est vrai, l'a suivi sur tous les champs de bataille, souvent il l'y a égalé, mais ce n'est pas ce vieux troupier dans toute l'acception du mot, qui se fait une patrie de son drapeau, une famille de son régiment. Fréquemment dans les corps de France, le soldat s'engage volontairement, mais rarement il fait plus que ses sept années de service, tandis qu'il arrive tous les jours de rencontrer parmi les régiments d'Afrique de vieilles cartouches qui ont leurs trois chevrons équivalant à vingt-et-un ans de pain de munition. L'un se fait soldat pour dire : j'ai servi ; l'autre, pour dire : je sers. D'où il n'est pas difficile de conclure que la silhouette du troupier d'Afrique demeurera, comme est resté le type des vieux de la vieille.

Les troupes d'Afrique sont divisées en zouaves, turcos, zéphirs, légion étrangère, spahis et chasseurs d'Afrique. Ces corps ont été plus ou moins représentés dans l'armée d'occupation, mais à leur tête brillaient toujours comme partout, les zouaves, ces nobles enfants de La Moricière, dignes en tous points du magnifique éloge qu'en faisait

Mgr. Dupanloup, sous les voûtes en deuil de la cathédrale de Nantes.

" Vrais lions dans les combats ; toujours au feu au premier rang ; n'attendant jamais l'ennemi, l'abordant à la pointe de leur baïonnette ; dans ces guerres étranges, usant de toutes les manœuvres et de tous les stratagèmes ; tantôt se couchant à plat ventre, grimpant dans les broussailles et sur les pentes escarpées ; tantôt bondissant comme des panthères ; non moins ingénieux dans le camp que braves et intelligents sur le terrain, pleins d'entrain, de verve, de gaieté militaire ; chansonnant volontiers dans leurs refrains du bivouac la casquette du maréchal ; trouvant partout moyen de vivre et de chanter ; rachetant par tant de qualités héroïques et guerrières leur amour un peu trop vif de la razzia et leur humeur plus faite pour la poésie des batailles que pour les travaux des quartiers d'hiver et des campements ; préférant encore au chant du bivouac les sons de la charge et du clairon ; sachant pourtant manier la pioche comme la baïonnette et se couvrir de boue comme se couvrir de sang ; construire des redoutes, porter au besoin dans leurs mâles poitrines un cœur tendre et bon comme en ont les héros. "

A côté de ce tableau qu'Horace Vernet n'aurait eu qu'à transporter sur toile, pour ajouter un chef-d'œuvre à sa galerie, vient se placer une figure pour le moins aussi bronzée et aussi énergique, dont la vaillance et la bravoure ont fait sur l'armée juariste le même effet que l'ombre du roi Richard sur

les Sarrasins, et à laquelle son audace et ses terribles moulinets, ont fait mériter l'épithète lugubre de "bouchers bleus" — *los carniceros de azul.* — Beaux cavaliers, infatigables sabreurs, les chasseurs d'Afrique, malheureusement pour un grand nombre, n'ont que trop mérité ce surnom sanglant. Autant l'azur et les précieuses fourrures de leur dolman font de jaloux et de caprices sur un champ de parade, sur le terrain de manœuvre, autant leurs formidables coups de pointe fauchent et clairsèment les rangs de l'ennemi, lorsque le sol s'ébranle sous le galop de charge de leurs escadrons. Il faut alors voir les bras se disloquer, les têtes s'entrouvrir, les chevaux se cabrer sous la pression de cet avalanche, de cette trombe humaine. Leurs premiers maîtres d'escrime ont été les Bédouins, les Kabyles et les Arabes ; dans ces rencontres de yatagans à yatagans ils ont appris de terribles tierces, des quartes à couper en deux une lame de Damas, et contre eux le poignard et le *machete* mexicain étaient impuissants. Aussi le savaient-ils, et de l'état de la Vera-Cruz jusque dans le Sinaloa, le shako d'un simple chasseur d'Afrique entrevu au bas d'un sentier ou du haut d'un morne était plus que suffisant pour donner la chair de poule au bandit qui guettait et attendait dans un taillis ou au fond d'un hallier. A ce corps revient une partie des plus beaux engagements de cavalerie qui aient eu lieu pendant la campagne mexicaine, et l'armée s'était tellement habituée à ses prouesses, à ses incroyables faits de guerre, que

lorsqu'arriva à Mexico la nouvelle de l'éclatante défaite que le lieutenant Achille Cibot avait infligée, avec un peloton de vingt-cinq cavaliers, à Corona, à Martinez et à sa bande forte de plusieurs centaines d'hommes, au combat de las Narangas, ce fait d'armes passa dans nos cercles militaires comme la chose la plus naturelle du monde.

Avec les spahis, les chasseurs d'Afrique forment les escadrons de la cavalerie algérienne. Au dire des militaires français que j'ai rencontrés, car je n'ai pu en juger — le ministère de la guerre n'ayant pas fait entrer de spahis dans la formation du corps expéditionnaire — ces derniers sont dignes en tout point de la funèbre réputation de leurs camarades.

On ne peut se faire une bonne idée de l'armée d'Afrique sans avoir vu sa plus grande curiosité, son noyau, sa quintessence, le turco ou tirailleur algérien. Arabe jusqu'au bout des ongles, portant avec lui partout où il va son Coran et son kouscoussou, dans une vieille estampe de la guerre, il représenterait facilement la figure toute bouleversée de plaisir ou de vengeance du gaulois ou du franc ayant du sang depuis le taillant de sa framée jusqu'au bout de ses sandales.

C'est une doublure du zouave, mais du zouave sectateur de Mahomet, du zouave qui ne fait jamais de quartier, qui ne connaît qu'une chose : donner ou recevoir la mort. Aussi, malheur à l'ennemi dont le pied glisse dans la mêlée, dont le sabre saute sous un

coup de crosse du turco ; il est tombé pour mourir. A Mexico les autrichiens ne pouvaient revoir sans frémir cet uniforme bleu qui leur avait fait tant de mal en Italie, et entre nous soit dit, les chasses sans merci qu'ils ont faites aux guérilleros n'ont pas peu contribué à donner à l'ennemi une tranquillité rassurante sur leurs dispositions pacifiques. Pourtant, en garnison cela ne les empêche pas d'être aimés de tous, grâce à leur sobriété et à la sévérité de leur discipline.

— Toi, trouves muy curieux, mon capitaine, me disait un jour un de leurs sous-officiers, en patois moitié français, moitié arabe, que le Turco beseff aimé, macash mauvais garçon, kiff kiff que le zouzou : taper dur dans la bataille et pioncer bono dans la caserne.

— Tu dois trouver bien curieux, mon capitaine, que le turco soit beaucoup aimé ; il n'est pas mauvais garçon ; il est la même chose que le zouave ; — il tape dur au jour de la bataille et dort bien dans la caserne.

Une fois lancé, le zouave ne s'arrête que lorsque son ennemi lui crie "grâce" à deux genoux. Le turco, lui, se ferme les yeux et frappe jusqu'au moment où le clairon sonne la retraite. Alors il essuie soigneusement ses armes toutes maculées de cheveux et de sang, et rentre tranquillement au quartier ou sous sa tente, pour aller y pratiquer ses ablutions ou écouter un verset du livre sacré que lui

explique gravement son marabout. L'un a l'intrépidité et la magnanimité de son pays et de son Christ, l'autre la bravoure, l'audace et l'implacable esprit de vengeance de son prophète.

Ces grandes figures du zouave, du turco et du chasseur d'Afrique ne sauraient effacer ou reculer à l'arrière-plan des hommes dont le dévouement à toute épreuve à une patrie d'adoption leur a fait mériter le surnom de bohêmes du drapeau ; je veux parler de la légion étrangère qui, portée à six bataillons, formait au Mexique une brigade sous les ordres du général Jeanningros. Recrutée parmi les proscrits, les déclassés et les esprits enthousiastes des armées européennes, elle a valu plus d'un bon général à la France.

Sous son drapeau se sont donné rendez-vous les représentants de toutes les nations du globe.

Dans les rangs des simples soldats, entre le fils d'un sénateur français, M. Barthe, et un cousin de la Reine Victoria, le prince de Leinengen, j'y ai vu le fils d'un mandarin chinois et un duc Italien. Il est vrai qu'à la porte du dépôt ils avaient laissé leurs titres sonores avec leurs défroques de pékin, pour ne plus faire qu'un rude apprentissage de leur métier, en promenant par monts et par vaux — *tra los montes* — leurs pieds aristocratiques dans le soulier Godillot ; mais tous paraissaient heureux de cette vie au grand air, et ils n'auraient pas troqué les étoiles de leur chambre à coucher contre les tentures

des salons de la vieille Europe. Dans ce régiment, plus que partout ailleurs, se rencontrent ces hommes aux cœurs froissés, aux âmes désillusionnées qui ont passé leur jeunesse à poursuivre de vains rêves, à nouer de folles intrigues, à creuser une fosse profonde où se sont engloutis, amour, amitiés, espérances, et qui sont venus demander à l'excitation des batailles, aux âcres émanations du sang et de la poudre, la volupté de l'oubli. N'ayant pas le courage de s'ensevelir dans la cellule du cloître pour prier et pardonner, ils ont eu l'énergie de se faire soldats pour mourir. Aussi dans plus d'un mauvais pas, à plus d'une heure difficile, la légion étrangère a prouvé que sous sa longue capote bleue se cachaient des intelligences supérieures, des poitrines reconnaissantes ; et bien souvent dans ses annales, depuis sa formation, le sublime sacrifice du Camérone s'est renouvelé.

A l'arrière-garde de ces valeureux bataillons formés et dressés à l'école des combats meurtriers, des brillantes fantasias des beys et des émirs de l'Algérie, marche modestement dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique, le zéphir, ce héros du conseil de guerre, des razzias interminables et de la lutte de Mazagran toujours renouvelée, partout où il dresse les bâtons de sa tente, où le sable, la terre détrempée garde l'empreinte de son pas gymnastique. Destiné par sa position exceptionnelle de bataillon disciplinaire à ne faire que de la chair à canon, à n'être qu'une cible quelconque qu'on lance en avant pour juger de

la position de l'ennemi, de la justesse de son tir ou de la portée de sa mitraille, le zéphir n'en fait pas moins son devoir et son service. Son insouciance au feu, sa vaillance et ses immenses travaux d'assainissement sur les routes d'Algérie et du Mexique lui ont fait une place enviée dans l'histoire militaire de ce siècle, et plus d'un brave officier se dispute l'honneur de commander à ces pauvres parias qui expient un moment d'erreur et d'indépendance mal comprise, sous les inflexibilités draconiennes du code militaire.

Derrière le zéphir vient l'avant-garde de l'armée de France, le petit chasseur de Vincennes.

Souple, bien découplé, dévorant en se promenant des marches et des contremarches incroyables, faisant mouche là où un tyrolien manquerait son chamois, un trappeur canadien son caribou, il se dispute avec le zouave l'honneur d'être un des premiers soldats du monde. Par son éducation militaire il a su se plier et se briser vite au genre de guerre que faisait la France au Mexique. Pour lui l'embuscade, l'affût au pied d'une vieille ruine, au détour d'un sentier, la guerre de tirailleur, voilà son élément. Il a quelque chose du guérillero sans en avoir la lâcheté, et son exemple n'a pas tardé à inculquer à ses camarades les premiers principes, les premières données qui ont créé dans l'armée française une rivale à l'école d'Afrique, l'école du Mexique. De son sein sortiront plus tard des généraux et des maréchaux illustres par leurs faits de guerre comme par leurs connaissances, et le 7ème, le 31ème, le 62ème, le 81ème, le 95ème, le 99ème de

ligne, les hussards, les chasseurs de France, la gendarmerie, le génie et l'artillerie, n'auront pas peu contribué par leur énergie et leur dévouement chevaleresque à jeter leurs noms à la postérité.

A mesure que ces héroïques régiments défilent sous ma plume, je sens naître en moi le regret de ne pouvoir élargir le cadre de cet ouvrage pour mieux les faire connaître à mon lecteur, mais l'espace me manque, et d'ailleurs la plupart de ces choses ont été dites avant moi, et mieux que par moi, par Louis Noir, Jules Noriac et surtout par le général Trochu, dans sa magnifique étude intitulée "L'armée française en 1867." Mais avant de reprendre le fil de ces souvenirs et de vous ramener autour de nouveaux bivouacs, je ne saurais fermer ce chapitre sans dire un mot de la contreguérilla, des troupes égyptiennes, autrichiennes, belges et mexicaines, et surtout sans réhabiliter une arme dont le troupier français fait peu de cas, et qu'il désigne sous le nom dérisoire de Tringlots.

Faisant plutôt un métier de charretier que de soldat, le train militaire a rendu des services tellement importants au corps expéditionnaire que sans lui il est très probable que vingt-cinq mille hommes n'auraient jamais réussi à faire flotter sur les pics des Andes leur drapeau triomphant. Service pénible, s'il en fut un, nuit et jour par chemin, obligé de se suspendre à la crête des précipices pour ne pas être entraîné avec ses chevaux et ses fourgons au fond de l'abîme, de se jeter dans la boue jusqu'au menton pour retirer ses équipages qui se noient, de rester inactif devant les boulets

de l'ennemi, et de maintenir, dos tourné, ses animaux qui se cabrent de terreur sous les rafales terribles de la mitraille : voilà la vie du tringlot. Si sa carrière n'a pas le brillant et le vernis éclatant qu'à celle de ses camarades, il a du moins sa part plus large de fatigues et d'ennuis. Chez lui, le courage de se sacrifier tient lieu de la gloire de combattre, et si sa croix d'honneur n'a pas été gagnée dans le sang de l'ennemi, il peut se dire qu'elle n'en a pas moins été honorablement acquise, car il l'a ramassée dans les sueurs de son travail et de son dévouement.

Le trait d'union qui reliait ensemble le corps expéditionnaire et les contingents étrangers était la contraguérilla dans l'organisation de laquelle entraient pêle-mêle, français, soldats congédiés, aventuriers de toutes les religions et de tous les drapeaux, vrais démons rouges, *demonios colorados*, qui ont mérité à coup sûr cette énergique épithète. Grassement payés — 80 piastres de prime, plus 50 piastres de solde par mois — vivant en vrais nababs dans les villages où ils étaient stationnés, faisant le coup de feu avec autant d'insouciance qu'une bande de moutards jouant au soldat, ils étaient commandés par un homme dont la mémoire ne s'éteindra pas de sitôt au Mexique.

Ancien colonel d'état-major de l'armée française, mis en disponibilité pour une histoire trop longue à raconter ici, l'étranger qui aurait vu une première fois la belle tête du colonel Dupin, l'aurait prise pour le parfait modèle du buste d'un patriarche. La bonté et d'énergie semblaient se donner la main sous

cette épaisse barbe blanche, et, à voir la douce expression de ses yeux mélancoliques, jamais on ne se serait douté que les jolies veuves de l'état du Tamaulipas avaient souscrit entre elles la somme de $200,000, payable au galant qui leur aurait rapporté dans un plat, le chef vénérable du colonel. Pendant longtemps été le seul, avec le colonel du quatre-vingt-unième ligne, le comte de Potier, aujourd'hui général, qui t compris la manière de traiter " ceux qui incendient es villages, volent et assassinent les citoyens paisibles, éventrent les enfants et massacrent sans pitié les vieillards et les femmes sans défense. " (1) Plus d'un guérillero lui doit son coup de grâce, sa dernière cartouche, et comme on savait que le père Dupin n'était pas trop avare de ses munitions, ils avaient pris le parti de faire leurs petits coups de main dans les états limitrophes de son département, sachant bien que cette désespérante tranquillité causerait plus de mauvais sang au colonel que toutes leurs démonstrations hostiles. (2)

Cette énergique résolution de ne jamais faire quartier aux ennemis de l'ordre et du droit des gens, que les turcos et les contreguérillos mettaient si

(1) Termes de la proclamation que Maximilien a lancée le 2 octobre 1865, décrétant la peine de mort contre tout bandit pris les armes à la main.

(2) Mis à la retraite le colonel Dupin est mort à Montpellier, en 1867. Je refère le lecteur curieux de faire plus ample connaissance avec cette figure originale de la guerre franco-mexicaine à l'intéressante étude d'Albert Wolff sur le colonel Dupin. Voir pièces justificatives à la fin de ce volume.

minutieusement en pratique, a été aussi suivie par les égyptiens.

Leur blanc costume oriental faisait ressortir à merveille leur teint couleur de cirage anglais. Taillés tambours-majors, ils étaient de force à lutter contre un grenadier de la garde, et, sur leur constitution robuste le vomito et les maladies pestilentielles que font naître les marais de la terre chaude ont eu rarement prise. Leur présence seule causait une panique, et souvent le chacal a dû tressaillir de joie au fond de son terrier en entendant leur cri de combat : " Chouïa ! chouïa ! " répercutés par les échos des Chiquihuites et des Cumbres. Toujours il a été pour eux un signal de liesse et de festin, et partout où le *fellah* égyptien a planté sa tente au Mexique, ces deux insatiables mangeurs de cadavres, le chacal et le zopilote, suivaient leurs fournisseurs. Leurs funèbres glapissements de joie allaient porter jusque dans les sombres repaires du brigand de la montagne la nouvelle de l'entrée en campagne des implacables *negros*, et alors tout fuyait et se cachait devant ces terribles précurseurs de la mort et de la destruction.

Le contingent autrichien, — (6,000 hommes) — composé de génie, d'artillerie, d'infanterie, de lanciers, de hulans et de hussards hongrois et polonais avait en partage le service de la zône tempérée.

Il était placé sous les ordres du général le comte de Thun, ancien aide-de-camp du fameux maréchal Radetzky, et il aurait été difficile de rencontrer ailleurs

un corps d'armée plus beau et mieux discipliné. Ressemblant à s'y méprendre au militaire anglais, le troupier autrichien est généralement plus grand plus fortement bâti. Il manœuvre avec autant de précision — ce qui est une qualité — que ces petits soldats de plomb que nos mères nous donnaient, lorsqu'enfants nous avions été bien sages ; mais il en a la raideur mécanique — ce qui est un défaut — et, à Solferino, il avait déjà sur le ceinturon de sa giberne les baïonnettes françaises, qu'il en était encore à ses feux de peloton.

Au point de vue de l'organisation interne, les régiments autrichiens sont sans rivaux, et la masse de rapports que, dans une année, chaque officier est obligé de transmettre aux quartiers-généraux, effraierait à juste titre plus d'un employé de ministère. Non-seulement on y fait un compte-rendu du service de chaque heure ; mais chaque homme a des notes secrètes sur sa vie et ses habitudes déposées dans un casier spécial, et ses troupes seraient-elles stationnées dans le village le plus insignifiant du monde, que leur commandant est forcé de tracer par écrit et d'envoyer au ministère de la guerre les plans d'attaque et de défense de chaque ruelle, de chaque masure ; des détails minutieux sur la possibilité d'une surprise et les moyens les plus expéditifs de s'y maintenir et de s'y fortifier. On comprend qu'au Mexique, ils ont dû se départir un peu de tout ce bagage de discipline, et dans cette chasse au banditisme, ils ont rivalisé d'ardeur et de sang-froid sinon de bonheur avec les zouaves et les turcos.

Une rumeur généralement trop répandue, et que j'ai trouvée accréditée jusqu'ici, tendrait à attribuer le peu de succès qu'ont eu depuis longtemps les armes autrichiennes à l'ineptie et à l'incapacité du cadre de ses officiers. Partout où j'ai vu des officiers autrichiens je me suis plu à admirer leurs vastes connaissances, leurs profondes études, et, sous le rapport de l'érudition et de l'étude des langues, je n'hésite pas à les déclarer supérieurs à l'officier français.

La plupart de ces revers ont eu pour cause cette roideur de mécanisme dont je parlais plus haut. Quant au courage, des anecdotes comme celle-ci, que je trouve dans la *Gazette Universelle*, en disent plus que des pages entières.

A la suite de la bataille de Sadowa, les officiers de l'ambulance prussienne se rendirent sur le terrain de la lutte avec les cordiaux de la pharmacie. Sur le bord d'un fossé, ils trouvent un jeune enseigne croate, tout criblé de blessures et râlant l'agonie. On s'empresse de lui porter secours ; il résiste et supplie qu'on le laisse mourir en paix. On insiste : il jure que l'eau froide lui fait du bien. La courtoisie exigeait qu'on se retirât après de semblables protestations. On le laissa donc.

Une demi-heure plus tard, les médecins repassèrent et trouvèrent le jeune homme étendu raide mort.

En redressant le cadavre, on découvrit sous son manteau, au fond du fossé . . . le drapeau du régiment. Cet héroïque enfant avait cherché à sauver l'honneur du drapeau au prix de sa vie.

Il était assez curieux de voir à côté l'un de l'autre ces ennemis de la veille, les uns décorés de la croix de fer de Magenta et de Solférino, les autres portant modestement la médaille commémorative de l'expédition d'Italie. Parfois encore pendant mon séjour, les vieilles haines de jadis se rallumaient, mais presque toujours elles finissaient par se noyer dans une double ration ou par se taire devant les joyeux lazzis et les racontars du bivouac.

Au retour du siège d'Oajaca, en passant par Puébla, une violente querelle eut lieu entre quelques artilleurs français et un détachement de hussards croates. Attablés autour d'une énorme quantité de choppes de bière, plus d'une protestation d'amitié et d'inaltérable dévouement avait déjà été échangée, lorsque tout à coup un sergent autrichien en verve, eut la malencontreuse idée d'entonner la chanson de Becker :

" Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand. "

Ecoutées dans un morne silence par les artilleurs français, la réponse à ces paroles ne se fit pas longuement attendre, et un brigadier alsacien se mit à entonner sur le même air, " le Rhin allemand " d'Alfred de Musset.

A peine, les premiers couplets étaient-ils achevés, que déjà les baïonnettes brillaient hors du fourreau, et le sang aurait coulé à flot, si le général prévenu à temps, n'avait fait coffrer ces terribles amateurs du " libre Rhin allemand ."

Au commencement, les officiers français eurent peine à s'habituer au tutoyement que l'habitude autrichienne exige entre les militaires du même grade, mais petit à petit ils s'accoutumèrent à cette expansion de camaraderie. De fréquents échanges de courtoisie et de politesse resserrèrent peu à peu les liens de l'amitié, et lorsque je quittai Mexico, il n'y avait plus que la musique du 81ème de ligne et les cent cinquante imprésarios du régiment autrichien pour se faire la guerre à coups d'ophicléïdes et de trombones. Guerre harmonieuse et poétique, où les notes de Glück et de Beethoven remplaçaient les grandes voix du canon et du mortier, où les seules armes à craindre étaient les yeux noirs et brûlants des créoles du Paséo et de l'Alaméda.

Groupés autour de la fille de leur vieux roi, les belges formaient le beau régiment de la garde impériale, et leur coquet costume rappelait à s'y méprendre celui des folâtres damoiseaux du moyen-âge. Néanmoins, en grande tenue, leur immense chapeau calabrais leur donnait un aspect trop théâtral. Placée sous les ordres du colonel le baron de van der Sinissen, la légion belge atteignait 2,000 hommes environ. Elle était disséminée dans l'état de Mexico et dans celui de Michoacan, et pour des conscrits qui ne savaient pas même charger leurs carabines lorsqu'ils avaient débarqué à la Vera-Cruz, ils ont prouvé qu'ils connaissaient leur consigne — aller de l'avant et mourir. A Tacambaro, trois cents des leurs surpris dans une église par les forces de Regules, se

battirent jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de déshonorer leur nouveau drapeau par une capitulation honteuse.

A tout seigneur tout honneur ; je terminerai ce chapitre par où j'aurais dû peut-être le commencer. Je dirai donc un mot des troupes mexicaines, et quoique la manière dont on les recrute soit fort connue, elle mérite cependant d'être racontée, ce qui sera une bonne fortune pour mes lecteurs, puisque c'est M. de Barrès qui s'en charge :

" Un général de brigade ou de division a-t-il besoin de renforcer sa troupe pour entrer en campagne ou présenter son monde à la parade, il envoie un sergent et dix hommes de ronde expéditionner dans les faubourgs, vers le soir, ordinairement à l'heure où les ouvriers sortent de l'atelier et regagnent le logis. La *comision* s'embusque aux lieux de passage, dans le voisinage des cabarets les plus fréquentés, jette ses filets dans les groupes et emmène à la caserne les malheureux qui n'ont pas l'œil au guet et les jambes assez lestes. C'est une espèce de pêche à la marée basse et c'était la façon la plus officielle de procéder au recrutement avant l'établissement de l'empire. On réussissait assez bien le premier et le second jour, mais dès que l'alarme était donnée, les gens du peuple se tenaient sur leurs gardes et s'ingéniaient à dépister les *comissiones*. Les femmes allaient rôder et faire sentinelle, avertissaient parents, amis et les aidaient à éluder l'embuscade. On se déguisait quelquefois pour opérer la retraite : nous nous

rappelons un prote qui, ayant beaucoup d'allées et venues à faire dans la soirée, n'avait rien trouvé de plus sûr que de s'affubler d'un grand froc de frère lai, et d'entrer ainsi en religion, dès cinq heures de l'après-midi, pour ne pas entrer dans la milice.

" Il fallait alors aviser à des moyens extraordinaires. Les soldats se déguisaient aussi et variaient leur tactique.

" Il n'était pas rare, le dimanche, à la sortie d'une course de taureaux, d'entendre tout d'un coup du côté de la *Puerta del Sol*, des cris et des lamentations de femmes éplorées suivis d'un grand tumulte de gens qui se débattaient au milieu des imprécations, des protestations et des jurons lancés sur les tons de la prière, de la menace ou de la colère. C'était à n'en pas douter un coup de *leva* imprévue.

" La musique a été toujours et dans tous les pays un infaillible moyen d'attirer la foule et d'attraper les badauds. La police ne dédaignait nullement de la faire servir de temps en temps au recrutement militaire. C'est la faute d'Hérodote sans doute, qui a clairement indiqué aux raccoleurs à venir le parti qu'on peut tirer à la pêche d'un instrument bien joué.

" — Un pêcheur, dit-il, voyant les poissons devenus méfiants et lents à mordre à l'hameçon, tira de sa besace une flûte, s'assit sur un rocher au bord de la mer, et se mit à jouer des airs très doux et fort agréablement modulés. Soles, turbots, gros et petit fretin d'accourir, de monter à fleur d'eau, d'étendre

les nageoires de se dilater pour mieux absorber l'ariette. Quand il les trouva à portée convenable, il les invita de la voix à sauter sur la plage, mais comme ils n'y prenaient garde et ne voulaient pas entendre, il jeta son filet au beau milieu de l'onde et attrapa assez de poissons pour sa table et pour le marché."

" C'est là, un conte bleu, mais nous l'avons vu très-heureusement appliqué à l'Alaméda, à la place d'armes et ailleurs. Que de fois de pauvres diables, se laissant entraîner à leur goût trop vif pour la musique militaire, ont été happés par les recruteurs au moment où ils jouissaient, sans penser à mal, du mouchoir qu'ils venaient de faire et de la marche de la Norma !

" Tous les expédients étaient bons, et quand les besoins de la milice devenaient urgents, on allait raccoler les indiens aux portes de la ville et on les amenait aux casernes en compagnie de leurs ânes, de leurs femmes et de leurs enfants. L'orge et le charbon étaient estimés bonne prise ; on vendait les sacs ; l'âne était rançonné, l'indien enrégimenté et la femme rudement éconduite. Les porteurs d'eau eux-mêmes, corporation respectée moins pour l'eau qu'ils servent aux familles que pour les billets doux qu'ils glissent aux fillettes, n'ont pas toujours été à l'abri des réquisitions forcées. On les faisait entrer de préférence dans la cavalerie, par la raison qu'étant d'habitudes aquatiques, ils ont plus de répugnance à chevaucher que les gens de terre ferme. L'intérêt du service

n'était pas toujours le seul et véritable modèle du zèle des racoleurs. On était arrivé à considérer la *leva* comme une chasse très-productive. Aux ouvriers pris au lacet par les *comisiones* on laissait le choix d'endosser les guenilles militaires ou de se libérer au prix de cinq, huit ou dix piastres. C'était pitié de voir ces pauvres indiens, réduits à l'alternative de servir ou de financer, déployer un à un, en pleurant et en marchandant, les vingt ou trente chiffons qui enveloppent leur petit magot, et en tirer, sou par sou, *medio* par *medio*, les pièces mâchées et remâchées qui devaient payer l'exécrable rançon.

" Les levées dans les campagnes se faisaient plus brutalement encore et avaient tout l'air d'une razzia de bêtes humaines. On cernait les haciendas et les marchés ; on prenait pêle-mêle tous les mâles qui tombaient sous la main, et quand le grand coup était assuré, on attachait tout ce troupeau coude à coude, en longues files, et on le conduisait sous la verge à la ville voisine :

" C'est de là qu'est venu aux soldats mexicains le surnom de *volontaires du cordeau*.

" On peut se figurer de quel cœur ces volontaires allaient à la bataille ; quelle religion ils professaient au drapeau et quels scrupules ils se faisaient de déserter, aussitôt que l'occasion s'en présentait."

Un autre curieux détail sur l'armée mexicaine, et ce sera encore M. de Barres qui me le fournira.

" — Il pousse quelquefois dans les sociétés primitives des institutions bizarres comme viennent les sauvageons dans les terres en friche. On ne sait comment elles prennent racine et s'étendent ; et ce n'est que lorsqu'elles ont pris place dans les mœurs qu'on s'étonne de leur croissance et de leur durée. Telle est au Mexique, l'habitude longtemps tolérée et admise aujourd'hui de laisser des cohortes de femmes s'attacher aux régiments et suivre en tous lieux les soldats. Dans les commencements, il n'en était pas ainsi ; tant que la république eut des finances et fut en état de pourvoir aux besoins de ses troupes, ces étranges auxiliaires en jupons se tinrent à l'écart et se contentèrent de fréquenter l'abord des casernes. Ce n'est, croyons-nous, que depuis l'époque des grandes pénuries du trésor, que l'on voit les corps d'armée traîner à leur suite des compagnies entières de femmes et de ménagères.

" Il faut bien que le soldat vive et soit pourvu — telle est la raison de la tolérance des chefs. Quand une nation n'a pas d'administration militaire, les troupes sont lancées d'un point à un autre sans fourgons ; les dépôts de subsistances n'existent pas aux étapes ; que faire ? comment nourrir ses gens ? A côté d'un besoin pousse toujours un expédient, et celui qui se présenta tout naturellement fut de laisser s'organiser fortuitement des corps de maraudeurs. Tout déguenillées qu'elles sont, hideuses à voir, dégénérées en harpies, ces femmes sont, après tout, la providence du soldat. Ce sont ses fournisseurs, ses infirmières, ses

compagnes, les espions, les confidentes et la consolation du régiment.

" Le tambour bat, on part à la légère, sans trop savoir si les requisitions forcées seront suffisantes, où l'on dinera, où l'on soupera.

" Les femmes prennent l'avant-garde ; poussent des reconnaissances, à droite, à gauche, à travers champs, tout le long de la route, explorent les sentiers et fouillent les huttes sur le passage. Infatigables à la marche, l'œil au guet, les mains avides, elles n'ont aucun souci des pierres, de la boue et des ronces du chemin ; leur seule préoccupation est de marauder. Tout butin leur est bon, et il est rare qu'elles rebutent rien ; grains épars sur la route, épis sur pied, volailles égarées, cannes de maïs, lambeaux de chiffons, pots cassés, débris de fagots, elles glanent tout, recueillent tout, font usage de tout. Ces corps francs de mégères s'abattent quelque fois sur un hameau, livrent bataille aux mégères du lieu à grands coups d'ongles ou de couteaux, dévastent les baraques prises d'assaut et en emportent les hardes et les provisions. Ce sont de grandes journées celles-là, et on en parle longtemps. Le soir quand la troupe arrive à la halte, elle trouve les femmes accroupies autour des fourneaux improvisés, et le repas est bientôt servi.

" Là, ne se borne pas la corvée de la journée ; il faut encore après les fatigues de l'étape, laver les hardes de son mari et de ses parents, faire la toilette de l'escouade au peigne, au savon ou à la brique. Quand le savon manque, et cela arrive neuf fois sur

dix, on étrille son homme avec un caillou ou un morceau de tuile. La nuit venue on s'endort pêle-mêle, dans l'ivresse quelquefois, si la fortune de la maraude ou de la solde le permet.

" Les femmes-soldats vont au feu en tirailleurs, en rôdant sur les aîles des combattants ; quelques unes se risquent au milieu du champ de bataille, non pour faire le coup du mousquet, ni prendre part à l'action, bien entendu, mais pour épier ceux qui tombent et dépouiller les morts — et les blessés quelque fois. Plus d'un officier a été expédié de la main d'une mégère, irrésistiblement éblouie à la vue de sa montre ou d'une chaîne d'or. Ces hideux vautours ne font guère de distinction entre les amis et les ennemis ; tout ce qui tombe est leur proie.

" Elles rendent souvent la défaite désastreuse par les cris qu'elle poussent et la panique qu'elles jettent dans les rangs. Le général Ortega assure, dans son rapport de l'affaire du Cerro-Borrégo, que les *soldaderas* contribuèrent beaucoup par leurs alarmes et les fausses nouvelles qu'elles répandirent dans le camp à décourager sa division et à troubler sa retraite.

" Qu'on se figure d'ailleurs les belles critiques stratégiques et les hautes appréciations militaires de toutes ces commères pillardes, hargneuses et dévergondées. Les officiers du corps sont leurs ennemis naturels, et les meilleurs sont les moins épargnés. Malheur à ceux qui cherchent à réprimer leur indiscipline et

leur rapacité ! Il n'est contes inouis qu'elles n'inventent alors, et sollicitations qu'elles n'emploient pour exciter les troupes à la désertion ou à la défection. Un colonel, s'étant avisé de faire raser la tête à quelques drôlesses séditieuses, se vit abandonné par deux compagnies de son régiment. "

Je ne parlerai pas des mœurs de ces dames ; ce serait un tantinet châtouilleux, et je me contenterai de dire que ces études de Charles de Barrès me permettent d'être bref sur le compte des troupes mexicaines.

Ennemies ou amies, elles ne valent pas grand'chose.

Ivrogne et traînant derrière lui un sérail trop considérable de femmes pour être brave, le soldat indigène s'est habitué pendant le demi-siècle de révolution qui a pesé sur son pays à suivre la loi du plus fort et du plus riche. Il ne saurait donc s'attacher fermement à une cause qui n'a qu'un but, la justice, et qu'un drapeau l'honneur.

La plupart des généraux ralliés à l'empire — Mejia, Mendoza et quelques autres exceptés — étaient des transfuges sur lesquels personne ne pouvait compter, et l'on était tellement convaincu de ce triste état de choses que pendant toute la durée de mon séjour au Mexique un simple sous-lieutenant français avait préséance sur un officier indigène, de quelque grade qu'il fût.

Quant à cette fameuse armée de libéraux placée sous les ordres de Juarez, les prouesses de ces

prétendus défenseurs de la nationalité mexicaine, se sont presque toujours bornées à massacrer des soldats inoffensifs comme ceux de Paso del Macho, de San Luis de Potosi, de San Jacinto ou de Puébla ; à faire dérailler des convois de chemin de fer ; à *lasser* nos sentinelles avancées ; à fuir devant nos baïonnettes pour aller s'enfermer dans quelques villes où ils faisaient le simulacre de se défendre. Puis, une fois le siége ouvert, à déserter par compagnies, par bataillons entiers, comme durant le siége d'Oajaca, et lorsque la France courroucée les avait fait tomber à ses genoux, à donner leur parole d'honneur, comme M. le général Ortéga lors de la reddition de Puébla, et profiter de la confiance que l'on mettait en leur gentilhommerie, pour s'esquiver sous un déguisement quelconque à travers nos avant-postes, et recommencer de plus belle.

Aussi, avec de pareils adversaires, les corps expéditionnaires avaient-ils pris le parti de faire peu de prisonniers. La voix du sang avait beau crier, la voix de la justice l'étouffait et ses derniers arguments n'auraient réellement triomphé que du jour où le dernier guérillero, le dernier bandit se serait affaissé sous une balle vengeresse.

Cette dure nécessité a été comprise pendant quelque temps au moins, et tant que la loi martiale a poursuivi sa mission terrible, le pays est sorti de sa torpeur, la sécurité est revenue, les croix du chemin n'ont plus été aussi nombreuses, et les troupes fatiguées se sont reposées. Ses décrets sans

appel, étaient rendus sur ce principe de logique incontestable que Napoléon I émettait dans une de ses proclamations :

" — Sans justice prompte il n'y a que des partis, des oppresseurs et des victimes. "

Malgré ce que pouvaient dire à l'étranger les personnes toujours à l'affût d'un révolutionnaire ou d'un homme en rupture de ban, pour le grimper sur le piédestal des proscrits et des martyrs, elle aurait dû continuer jusqu'à la fin sa tâche sans faiblir et sans broncher.

C'était sur sa mâle vigueur, sur son impitoyable énergie que reposait tout entière l'œuvre de pacification et de tranquillité que le corps expéditionnaire français était venu consolider de si loin. A mesure que la loi martiale a frappé, cinquante-quatre années de guerre civile, d'anarchie, de pillage de grands chemins, de meurtres, d'intrigues scandaleuses, de malversations, de malhonnêteté allaient s'effaçant, et le Mexique était à la veille de rentrer dans la sainte voie du progrès et de la civilisation. Aujourd'hui tout est à recommencer, et la Providence seule sait l'heure où ce malheureux pays finira par trouver cet idéal qu'il cherche en tâtonnant depuis si longtemps, l'amour du beau, de la concorde, de la moralité, de la famille, quatre amours qui, lorsqu'ils se groupent ici-bas, les uns auprès des autres, prennent — mais dans toute sa véritable acception parce que là ils découlent de Dieu et non du sensualisme — le nom de liberté.

X.

DERNIERS BIVOUACS. — AU PAYS.

Les délices de Capoue.—Une leçon d'étiquette.—Exécution d'un colonel.—L'horizon se grise.—Chevalier de la Guadeloupe.—Des tombes.—M. Jules Gérard.—L'incendie du 3 mai.—Le Colonel Tourre.—Le vicomte de la Brousse.—Une consigne autrichienne.—Colonne de l'intérieur.—Marches forcées.—A vol d'oiseau.—Le sapeur Airloup et le marquis de Courcy.—La selle mexicaine.—Combat de la Vacquéria.—Une nuit dans le col de la Angostura.—Chez Negrete.—A l'ambulance.—San Luis de Potosi.—Une parenthèse.—En congé.—Retour à Mexico.—Dans un atelier.—Le colonel Le Carron de Fleury.—Le commodore Maury.—La saint-Jean-Baptiste.—Volupté.—Paso del Macho —Une dernière soirée.—Vers les rives de France.—L'*Allier*.—Ma gazelle.—Le fourmillier du baron.—Des voix désespérées.—En rade.—Seul —Une extase sublime. —Encore des tombes !—Une découverte.—Aux bons cœurs.

La prise d'Oajaca, en frappant les bandes de stupeur, avait donné à nos troupes quelques moments de répit, et à Mexico nous profitions largement de notre *far niente*, pour ne plus nous souvenir, dans les délices de Capoue, des inconvénients de la vie militaire.

Je fis comme les autres, je tâchai d'oublier le plus paresseusement possible les trois longs mois que j'avais passés à dormir, partout ailleurs que dans un lit.

Mexico s'était apprivoisé pendant notre expédition, et plus d'un noble salon s'était ouvert devant nos épaulettes. De notre côté nous avions formé deux clubs militaires : les officiers autrichiens avaient suivi notre exemple ; les belges n'étaient pas restés en arrière et presque chaque semaine, des bals, des réceptions et des *tertulias* nous aidaient à tuer le temps.

La tertulia est la réception mexicaine par excellence ; guindée, elle serait la cousine germaine de l'*at home* anglais. On cause, on rit à pleines dents, on fredonne, on se bourre de *dulces* — confitures — on s'y amuse à cœur joie, mais avant de goûter à ces jouissances du paradis domestique, il faut subir sous toutes ses formes, le raffinement de l'étiquette espagnole :

Les variations se brodent sur le thème suivant, et l'ouverture commence sur le seuil même du salon.

— Après vous, senor caballero.

— Non, non ! veuillez croire que je n'en ferai rien ; après vous, senor caballero.

— *Vaya*, bien ! mais c'est pour vous obliger que j'entre ainsi sans cérémonie : j'ai en horreur toute espèce d'étiquette.

Et l'hidalgo, beau, fier et empesé va s'incliner devant la maîtresse de céans, mollement couchée sous son fauteuil en cuir de Guadalajara, ses deux petites mules de satin blanc, mignonnement croisées sur le *tepate* tissé en fines brindilles d'aloës.

— Io soy a las pies de usted, senorita. Como esta usted ; bien ? Je suis à vos pieds, madame ; comment va votre santé ? bien, n'est-ce pas ?

— Je baise vos mains, seigneur cavalier ; je me porte à ravir et suis toujours à votre service. Io soy siempre a la disposicion de usted. Et vous ?

— Sin novedad ; Io soy tambien a la disposicion de usted. Je suis sans nouvelles, mais toujours à votre service.

Une fois ces paroles échangées, liberté entière de papillonner, de servir des bonbons aux dames, de causer de tout et sur tout, de rouler sa fine cigarette en papier de maïs et de l'allumer au petit *brasero* en cuivre ciselé, ornement indispensable de chaque salon mexicain.

Tout se passera maintenant d'une façon exquise, jusqu'à l'heure du départ. Mais, gare alors ! l'ennemi va revenir, et c'est la maîtresse du logis qui, à son tour, commence bravement l'attaque.

— Vous savez, seigneur cavalier, dit-elle, en s'inclinant gracieusement, que cette maison est toujours à vous. Esta casa es siempre de usted.

— Mille remerciments senorita ; en retour, je vous offre la mienne et, bien que j'en sois indigne, je vous prie de me considérer comme le plus humble de vos serviteurs, et de me commander en tout ce qui pourra servir le moindre de vos désirs.

— Merci et adieu ! j'espère que vous passerez une bonne nuit, senor caballero.

— En doutez-vous, almita de mi corazon, petite âme de mon cœur ; je pars avec votre souvenir.

Et l'hidalgo descend le large escalier qui conduit à la rue, faisant résonner sur chaque marche, en digne fils du Cid, ses fins éperons d'Amozoc. Au tournant, nouvelle halte, nouveaux compliments ; puis la porte semble se fermer à regret, mais pour se rouvrir discrètement et laisser scintiller un des côtés de la toquille d'or du sombrero en poil de vigogne du beau cavalier, et l'oreille de la senorita entend doucement monter le long de la rampe le plus musical des

— Buena noche, nina !

Le lendemain matin, lorsqu'ils se rencontreront sous les allées ombreuses de l'Alaméda, la brune mexicaine murmurera, en agitant savamment son éventail :

— Como has pasado la noche, senor caballero ? Comment avez-vous passé la nuit, seigneur cavalier ?

— Muy bien, senorita, répondra le chevalier galant ; siempre à la disposicion de usted.

Pour nous, ces fêtes, ces éclats de rire, ces joies et ces *tertulias*, étaient entremêlés des pénibles exigences de la consigne.

En ce moment la cour martiale jugeait le colonel Romero et cinquante-huit compagnons de sa terrible bande.

Faits prisonniers le 31 janvier 1865 par une colonne du 81ème de ligne placée sous les ordres du colonel M. le comte de Potier, ils avaient maintenant à répondre devant le tribunal militaire d'une longue série de méfaits. Les preuves étaient irréfutables. Sur la réquisition du capitaine Fontaine, du 3éme zouaves, Romero et dix de ses camarades furent condamnés à mort, vingt-deux à la déportation et vingt-quatre acquittés.

Le 18 mars, — c'était un samedi, et l'officier qui a vu ces jours-là n'en oublie pas le nom, — une foule énorme encombrait la place de Mixcalco, lieu ordinaire des exécutions à Mexico.

Il était six heures du matin. Le temps faisait plutôt rêver au bonheur de vivre que songer aux tristes mystères de la mort. Le ciel avait des profondeurs bleues incommensurables, l'air était chargé de senteurs, et les rayons du soleil venant frapper horizontalement les armes et les buffleteries des cinq mille hommes qui étaient là, rangés en bataille, les faisaient ruisseler comme une rivière de diamants.

Soudain un roulement de tambours se fait entendre, les clairons sonnent au champ ; Romero mené sur une charrette du train des équipages militaires,

vient d'entrer dans le fatal quadrilatère suivi de quatre de ses malheureux compagnons.

Deux gendarmes aident le chef à descendre. C'est un petit homme qui marche en traînant de la jambe. Son air est souffrant et abattu : il est tête nue. Un large *zarape* s'enroule autour de sa taille bien prise et laisse entrevoir une chemise très fine et très blanche ; son teint est brun olivâtre et une moustache noire comme l'aile d'un corbeau pend de sa lèvre supérieure.

Les gendarmes le guident vers le poteau en bois de fer : Romero s'y adosse avec calme, mais sans forfanterie, et demande à parler à l'officier commandant :

— Colonel, lui dit-il, je réclame la permission de commander le peloton d'exécution.

— Ce n'est pas le colonel Romero que j'ai l'ordre de fusiller ; c'est le bandit Romero, réplique l'autre froidement, et il retourne à son poste.

Le signal se donne : une détonation déchire l'air, et les cinq malheureux roulent dans la poussière ; puis un sergent s'approche, leur donne le coup de grâce dans l'oreille, et toute la brigade défile au pas accéléré. musique en tête, devant ces crânes ouverts, fumants et laissant échapper leur cervelle sur le sable.

Romero était mort comme il avait vécu, car à trois reprises différentes il avait refusé de voir le prêtre.

— " Comme tant d'autres nés pour une meilleure fin, s'ils eussent vécu à une époque tranquille, écrivait ce jour-là même un des journaux de la capitale, Romero a contribué pour sa part et par ses actes à

l'anarchie et à la décadence de sa nation. La tombe est un asile sacré ; il serait inhumain et impie d'y poursuivre de reproches ceux qui ont consommé l'expiation ; mais quel est celui qui oserait déclarer que l'accusé méritait d'être absous ? S'il s'est montré brave, à l'heure suprême ne s'est-il pas montré cruel quelque fois ? S'il a eu quelques journées dignes d'un soldat, n'a-t-il pas eu cette nuit de Metepec où des femmes furent égorgées ? S'il pardonna en quelques circonstances ses ennemis prisonniers, ne fit-il pas fusiller des malheureux trop pauvres pour lui payer rançon ? S'il n'a pas de sa personne trempé les mains dans ce sang et dans ces excès, étant le chef de ceux qui ont fait ce mal, il en était responsable. Il est venu un jour où la responsabilité lui en a été demandée, et il a fléchi sous le poids. Dans cette nuit suprême, où toutes les actions importantes de la vie se détachent de l'ombre pour consoler ou accabler le condamné, et où la conscience est tout entière à elle-même, il a vu passer devant lui des femmes ensanglantées, des mêlées inégales de trois cents contre sept, des ruines, des exécutions farouches. Voilà les véritables témoins, les véritables accusateurs, les véritables juges de l'homme qui vient de disparaître. "

Cette exécution de Romero contribuait pour beaucoup à faire croire à une tranquillité durable, et déjà l'on s'habituait, quoique difficilement, au régime salutaire de la paix, lorsque les nouvelles de l'intérieur commencèrent à redevenir marécageuses, suivant l'expression favorite d'un officier de cavalerie, Masson.

Un certain malaise régnait parmi la classe marchande. Des convois venant de Morélia avaient été arrêtés et pillés ; deux préfets politiques, don Juan Becerril et le général Falcon, assassinés à quelques lieues de Mexico, et les guerilleros se hasardaient à montrer le bout de leurs carabines dans le Michoacan, état voisin de la capitale.

Vers la fin de mars, le colonel de Van der Smissen reçut l'ordre de marcher sur Morélia, avec une partie de la garde impériale belge, et d'y faire le service de garnison. Les zéphirs sous les ordres du commandant Chopin devaient s'embarquer pour Victoria, le chef-lieu du Tamaulipas, et le commandant de Briand partait pour Matamoros avec son bataillon de la légion étrangère.

Ces préparatifs annonçaient un dernier effort de la part des Juaristes, et tous les officiers de la garnison se tenaient prêts à marcher au premier signal. Dans les arsenaux on déployait un surcroît d'activité : les ouvriers et les pontonniers étaient occupés à fabriquer des affûts légers et solides pour les obusiers de montagne, l'armée mexicaine se réorganisait, et le général de Brincourt, à la tête d'une forte colonne, tenait déjà la campagne dans le Nouveau-Léon.

Sur ces entrefaites, la rumeur se répandit dans nos clubs, que l'Empereur Maximilien allait, sur la proposition du maréchal Bazaine, distribuer des récompenses aux militaires qui s'étaient distingués pendant le siége d'Oajaca.

En effet, une proclamation parue dans le *Diario del Imperio*, décrétait la création d'un nouvel ordre mexicain — la croix de l'Aigle — frappait une médaille du mérite militaire, et reconstituait l'ordre de la Guadeloupe, fondé par l'empereur Iturbide.

Ces signes de bon augure excitaient au plus haut point notre curiosité, car presque tout le monde se sentait des droits ou des titres de service plus ou moins appuyés, pour rêver sur sa poitrine une des nouvelles décorations.

Enfin le 10 avril, fête de l'Empereur, parurent les décrets de nominations attendus avec tant d'impatience.

Mon nom figurait parmi ceux des nouveaux chevaliers de l'ordre de la Guadeloupe, entre le major Tydgart, tué quelques jours après au combat de Tacambaro, et le lieutenant Carrère, de la compagnie franche du bataillon où j'étais stagiaire. Nos brevets nous furent remis en présence du 3e zouave rangé en bataille sur la grande place du palais, par l'Empereur lui-même qui me serra la main avec bonté, et me demanda des nouvelles de ma blessure en me donnant quelques paroles d'encouragement qui me remplirent d'enthousiasme.

Depuis longtemps ces choses s'en sont allées avec ma jeunesse et mes meilleures illusions : pourtant encore aujourd'hui, rien qne d'y penser je rougis de plaisir et d'orgueil en me rappelant ce tête-à-tête de cinq minutes, avec l'empereur.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que jusqu'au jour où, à mon tour, j'irai me coucher dans ma tombe, je serai fier d'avoir su mériter un pareil témoignage d'approbation de la part d'un homme qui a su être grand et noble partout, dans sa vie de famille, dans sa vie de souverain, et surtout au milieu de l'abandon et des trahisons qui se heurtaient et se pressaient les unes contre les autres pour assister au spectacle solennel de sa mort.

Pour moi, ce jour là, je n'aurais pas échangé mon épée d'officier subalterne contre le fauteuil d'un sénateur. Les dangers que j'avais courus, les fatigues que j'avais endurées, la maladie dont je commençais à ressentir les sourdes atteintes, disparurent devant mon bout de ruban, et le soir, quand à la table du mess de l'état major, le capitaine de Schrynmackers de la garde impériale, me porta un toast en me complimentant sur l'honneur dont je venais d'être l'objet, deux larmes de joie et de reconnaissance, glissèrent à la dérobée dans mon verre de champagne.

N'est-il pas étrange que les larmes soient le seul moyen que Dieu ait donné à l'homme pour exprimer les sensations intimes d'un grand bonheur ou d'une immense douleur, — le bonheur et la douleur ! — ces deux frères jaloux qui naissent sous la gaze rose de notre berceau, et ne nous quittent qu'au froid contact du cimetière ? L'un essaie toujours de se venger des bénédictions que l'autre sème sur ses pas. C'est l'éternelle lutte de Caïn

et d'Abel, et jamais je ne me suis senti joyeux, sans ressentir mon âme frissonner sous le pressentiment d'une prochaine affliction.

Pour cette fois, je ne m'étais pas trompé, et mon allégresse se brisa sur la pierre sépulcrale du deuil et d'une profonde douleur.

Souvent nous nous rencontrions chez un membre de la commission scientifique du Mexique, M. Lami, et quelquefois — le soir — chez Fulcheri, le marchand de sorbets. Dans ces réunions nous causions d'art, de science et de philosophie. Chacun venait apporter là le fruit de ses études et de ses observations. Les uns s'occupaient d'anatomie, d'histoire naturelle ; les autres d'esthétique, de poésie, de littérature, et sur nos conversations intimes étaient tombées quelques gouttes de ce parfum que prisait tant Horace, *utile dulci*. Les bals que nous oubliions n'avaient pas même l'honneur d'un regret, et une seule crainte venait parfois nous troubler, la perspective prochaine d'un ordre de départ, lorsqu'un septième convive vint s'attabler sans façon parmi nous, et nous éparpiller d'un revers de sa main.

Vous rappelez-vous l'axiôme lugubre que madame de Sévigné exprimait d'une façon si vive en disant ?

— La mort va fourrrageant et grapillant ça et là.

Eh ! bien, si vous ne vous en souvenez pas, moi j'ai le droit de vous en parler, car en quatre jours, la mort enleva trois membres de notre cercle. Le premier, fut M. Harris, atteint

du vomito, pendant un voyage à la Vera-Cruz ; puis ce fut le tour de M. Jules Gérard, cousin du célèbre tueur de lions, correspondant de l'*Epoque*, et collaborateur de plusieurs autres journaux de la presse parisienne, quoiqu'il eût à peine vingt-trois ans.

Cette mort était survenue ainsi :

Le dimanche, M. Gérard avait passé la soirée avec nous : il était abattu et se plaignait d'être fatigué. Quelqu'un lui conseilla de prendre un bain, et le lendemain matin, vers sept heures il s'empressa d'en commander un au garçon de l'Hôtel National, où il demeurait.

Une heure plus tard, en revenant de la caserne, je grimpai à la chambre de mon ami, pour lui emprunter une liasse de journaux de France. — A travers la porte vitrée j'aperçus M. Gérard couché dans sa baignoire, la figure à moitié submergée dans l'eau. J'enfonçai d'un coup de genou, mais tout était fini. La face tuméfiée, la bouche bordée d'écume indiquaient trop clairement que depuis quelque temps déjà, le malheureux s'était écrasé sous l'impitoyable étreinte de l'apoplexie.

En entrant dans la salle de bain, je fus frappé d'une circonstance bizarre. Cette salle était parfaitement éclairée : cependant M. Gérard avait eu l'étrange idée d'allumer deux bougies placées sur une table, dans un coin écarté, et dont la clarté n'arrivait même pas jusqu'à la baignoire. Ces deux lumières funèbres, préparées par le défunt lui-même,

comme s'il eût obéi à un pressentiment machinal, faisaient le plus lugubre effet.

Le troisième de cette liste funèbre fut le vicomte Houeix de la Brousse, lieutenant à la légion étrangère, brûlé dans l'incendie du 3 mai 1865, en voulant se dévouer.

Vers minuit, le feu s'était déclaré avec une violence extraordinaire dans l'intérieur d'une grande maison de la rue San Juan de Latran, portant le No. 10. Il avait pris naissance, dit *l'Ere Nouvelle*, dans un atelier de menuiserie qui occupait la bâtiment du fond et devait avoir fait d'immenses progrès avant de se manifester au-dehors. Aussitôt l'alarme donnée, on courut à la place française. Les généraux d'Hurbal, de Maussion et l'Hérillier se portèrent en hâte sur le lieu du sinistre et organisèrent les secours avec une énergique rapidité, mais l'élément destructeur avait déjà pris des proportions qui rendaient inutiles toutes tentatives de sauvetage et paralysait le jet continu des deux pompes qui l'attaquaient.

On eut recours à tous les moyens : on éventra les conduits d'eau, on défonça les égouts, mais rien ne réussissait à combattre les flammes.

Le colonel Tourre avait été l'un des premiers à venir. Les cris d'alarme l'avaient trouvé près de là, rentrant chez lui, après avoir reconduit deux dames, à la sortie du théâtre. Il accourut vers le lieu du danger avec l'ardeur intrépide qui était le trait distinctif de son caractère. On avait cherché à le

retenir, mais le colonel s'était écrié en s'élançant dans l'escalier :

— Il y a de mes zouaves, là-haut ; je ne veux pas qu'ils se fassent casser les reins.

Pénétrant jusqu'au milieu des bâtiments enflammés, il s'était porté sur une petite terrasse intérieure, d'où il dirigeait le sauvetage. Auprès de lui se trouvaient le lieutenant de la Brousse qui lui passait un sceau d'eau et le clairon Shlincker du 3ème Zouave.

Tout à coup un craquement sourd se fait entendre ; la terrasse minée par les flammes se disjoint, s'écroule ; les trois hommes qu'elle porte sont précipités pêle-mêle avec ses débris, dans le brasier ardent entr'ouvert sous leurs pieds.

Au milieu du cri d'horreur arraché de toutes les poitrines par cette catastrophe imprévue, deux formes noircies et indécises sortent et s'élancent hors de ces poutres enflammées.

Ce sont le lieutenant de la Brousse et le clairon Shlincker.

Horriblement brûlés, la flamme les lèche encore ; on se hâte de les inonder d'eau et de les transporter à la maison voisine.

Le spectacle qu'ils offraient n'était pas de ceux que l'on décrit. M. de la Brousse surtout, ne présentait plus qu'un amas de chair calcinée mêlée à des lambeaux d'uniforme, et le lendemain matin, vers dix heures, il expirait en serrant un crucifix sur sa poitrine endolorie.

Une journée et une nuit de travail sans relâche firent retrouver le corps du colonel Tourre sous les décombres. Contre toute espérance, il était à peu près entier; on le découvrit, couché sur le dos, à dix ou douze pas de l'endroit où il avait été précipité. Il devenait évident alors qu'après sa chûte le colonel s'était relevé et avait marché dans la direction où il espérait trouver une issue. Mais aveuglé par les flammes, il était allé se heurter contre un mur, devant lequel il était tombé à la renverse.

C'était dans cette position qu'il avait expiré, endurant d'atroces souffrances. La main droite était fortement crispée sur le pommeau de son épée et l'uniforme avait entièrement disparu, à part quelques lambeaux, encore adhérents aux chairs à moitié carbonisées.

Ce sinistre plongea la ville dans une consternation difficile à décrire, et de ma vie je n'ai vu pareille foule suivre un char funèbre. Le deuil était conduit par le maréchal Bazaine lui-même qui marchait tête nue derrière les trois cercueils des malheureuses victimes, le colonel Tourre, le lieutenant de la Brousse et le clairon Shlincker mort à son poste de combat, à côté de son supérieur. Toute la garnison de Mexico était sous les armes, les tambours voilés de crêpes, la cathédrale tendue noir, et quand les trois fosses eurent reçu ces dépouilles carbonisées, plus d'un sanglot déchirant s'échappa de ces poitrines de soldats, lorsque le général de Maussion et le capitaine le Couturier jetèrent une parole de souvenir et de regret

sur ce trou béant, lorsque le drapeau du 3ème zouave vint s'y incliner silencieusement, en signe d'adieu.

A peine âgé de trente-huit ans, le colonel Tourre avait au bout de la dragonne de son épée les abeilles du bâton de maréchal. C'était l'enfant chéri de ses zouaves, qu'il avait menés depuis dix ans partout où la France avait déployé son drapeau. On savait comme il était beau, comme il était grand aux jours de l'épreuve et de la mêlée, et cette mort épouvantable au milieu d'un brasier ardent, écrasé sous des poutres en cendres, se débattant au milieu d'une mare de bitume liquéfié, crispait le cœur des plus braves et faisait involontairement penser à ces vers que Musset écrivait sur la mort du duc d'Orléans :

Hélas : mourir ainsi, mourir à quarante ans,
Sans un mot de sa femme, un regard de sa mère,
Sans avoir rien pressé dans ses bras palpitants !
Pas même une agonie ! une douleur dernière !
Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
Que les anges muets apprennent aux mourants.

Quant au vicomte de la Brousse il était un de mes amis les plus dévoués. Nous demeurions dans la même chambre, et rarement nous sortions l'un sans l'autre. Ce fut sous le poids de la plus poignante des tristesses que je communiquai à l'*Estafette* de Mexico ces quelques détails biographiques qui ne rappellent qu'imparfaitement les principaux traits de la vie du meilleur des camarades et du plus parfait des gentilshommes :

" M. le vicomte de la Brousse appartenait à une vieille famille de la Basse-Bretagne qui donna plusieurs illustrations à la marine française. Lui-même fut marin avant d'entrer à l'école Saint-Cyr, d'où il sortit avec une sous-lieutenance au 99e de ligne. C'est en qualité d'officier dans ce régiment, qu'il suivit avec distinction, depuis le commencement, les différentes phases du siége de Puébla et de la campagne du Mexique. Le vicomte de la Brousse qui avait fait preuve de sang-froid et d'énergie, lors de l'incendie de la maison Delanoé, avait déjà reçu en récompense de son courage trois médailles de sauvetage et sept jetons d'incendie.

" Lorsque le 99e reçut l'ordre de rentrer en France, M. de la Brousse promu depuis quelque temps au grade de lieutenant, demanda et obtint la permission de continuer la campagne en cette qualité, au régiment étranger. Il relevait à peine d'une douloureuse maladie, et se proposait de prendre son service au régiment lorsque la mort vint enlever ainsi, à l'âge de vingt-trois ans, un brave officier à la France et un cœur d'or à sa famille et à ses camarades. "

Cette série de catastrophes m'avait fait prendre Mexico en horreur, et je ne pus dissimuler mon contentement, lorsque le dix mai, à cinq heures du soir, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir dès le lendemain pour l'intérieur, avec le colonel Jeanningros qui devait marcher sur Saltillo, occupé par les troupes du général ennemi, Negrete.

En me rendant chez moi dans le but de dire à mon ordonnance de tout tenir prêt pour quatre heures du matin, je trouvai la sentinelle du poste autrichien placé en face de mon logement, en train de se défendre contre deux chasseurs d'Afrique qui allaient probablement lui pratiquer une boutonnière quelconque sans l'intervention du docteur Tourraine de l'artillerie et du corps de garde accouru fort à propos.

Un soldat congédié avait voulu forcer la consigne et passer outre, malgé les explications en langue croate que lui donnait le factionnaire. A bout de logique, il avait eu recours à sa baïonnette, et le pauvre malheureux se tordait par terre en râlant déjà son agonie.

Ce rigide observateur de la discipline fut traduit en cour martiale, et plus tard, j'appris qu'il fut acquitté par ses officiers qui ne virent pas même un excès de zèle dans cet accident.

La colonne à laquelle j'étais détaché, se composait de deux escadrons, deux compagnies et deux obusiers rayés, formant une contre-guérille sous les ordres du capitaine le duc d'Elchingen, petit-fils du maréchal Ney — aujourd'hui colonel au 6e chasseur de France — des premier et second bataillons de la légion étrangère, commandants Saussier (1) et de la Hayrie ;

(1) Saussier, Félix-Gustave ; général de brigade, commandant la brigade mobile d'infanterie dans la division d'Alger.

d'un escadron du 1er chasseur d'Afrique et de plusieurs pièces d'artillerie. Nos ordres étaient d'opérer jonction avec les troupes des généraux de Brincourt et Mejia, et de tomber ensemble sur l'ennemi, afin de l'écraser d'un seul coup.

Pour arriver à Saltillo, il nous fallait traverser une partie des états de Mexico et du Michoacan, tout celui du Guanajuato, de San Luis de Potosi et la moitié du Nouveau Léon. Nous franchîmes ces deux cent vingt-six lieues en vingt-un jours, passant sans nous y arrêter par les villes de Quérétaro, de San Luis de la Paz et de San Luiz de Potosi, endurant des privations inconcevables, buvant presque partout de l'eau salée, et malgré cela arrivant à San Juan de la Vacqueria, à quelque distance du repaire ennemi dans un état sanitaire satisfaisant.

La plupart du temps le pays que nous traversions était morne et désolé ; les habitants pauvres et peu hospitaliers, et les routes couvertes d'une poussière fine qui nous suffoquait au moindre vent, à la moindre brise.

Le contraste était frappant entre ces cactus rabougris, ces arbres desséchés, ces plaines brûlées, et les charmants paysages, les souvenirs riants et poétiques que nous avait laissés notre campagne dans l'Oajaca.

Pourtant nos soldats n'en étaient ni moins gais, ni moins dispos. Nos bivouacs retentissaient joyeusement des échos de leurs chansons. A défaut d'eau potable, ils buvaient sans rancune leurs rations d'eau-de-vie coupées d'eau saumâtre, et malgré leurs souliers

qui commençaient à manquer à l'appel par certains endroits, ils étaient toujours restés braves, alertes et français.

Que de chansons baroques, n'avons-nous pas éparpillées dans ces interminables plaines du Nord, faisant refrain malgré les bouffées asphyxiantes du vent *del Sur*, et trouvant moyen de rire, de fredonner et de gouailler partout?

D'ordinaire c'était Airloup, un vieux sapeur de la légion étrangère qui prenait la tête de colonne et entonnait d'une voix de maître-chantre au lutrin, quelque composition dans le genre de la lettre de Dumanet à Sophie Rambosse, qui s'est greffée je ne sais plus trop comment dans les replis de ma mémoire.

Cette touchante missive datée d'Alger, le 5 Juillet 1830 renfermait le lamentable récit des tribulations suivantes.

Vous devez et' ben inquiet' tout de même
Que vous ne vissiez pas de lettr' de moi ;
Mais quoiqu' ça Dumanet vous aime,
Ni plus, ni moins que si c'était soi.

Oui belle Sophi' soilliez tranquille,
Rien n'est venu refroidir mon cœur
Depuis que nous somm' en une ville
Ousqu'il y a cinquant' degrés de chaleur

J'voudrais me servir du télégraphe
Pour vous signaler mon ardeur,
Mais n'en savant pas l'orthographe
J'emploi-z-un bateau-z-à vapeur.

C'est un' espèce de chaudière ronde,
Voyez-vous, qu'a pas de cuisinier :
Ça marche tranquillement sur l'onde
Et ça fum' comme un vrai troupier

Provisoirement, sachez ma chère,
Qu'au moment de nous embarquer
J'avais eu des tranchées de misère
Que l'cœur a manqué d'm'en craquer.

J'allais prendre mon congé d'avance
Et m'absorber dans les marsouins,
Quand on touche à terre, en présence,
De bourricauts qu'on nomme Bédouins.

C'est un tas de pousse-cailloux du centre ;
Ça n'a rien de Français dans l'aspect.
Il ont la boule noir' comme de l'encre,
Et pas de chemise sur vot' respect.

Rapides comm' l'trembellement de terre
Ils fuyaient devant le régiment,
Que les ch'vaux de not' cavalerie légère
Voulaient tous prendre le Maure aux dents.

Ce calembourg, i vous fait sourire :
Mais le Français, en vérité
Ne peut se soustraire à l'empire
D'avoir de l'amabilité.

Nous v'la campés en sentinelle :
J'en fais d'abord deux heures de nuit,
Mais c'est là, cré coquin, ma belle !
Qu'il m'a fallu du cœur pour huit.

Imaginez-vous, trente-six sonates
De cris et de gémissements !
Des particuliers à quatr' pattes
Qu'étaient gros comm' des éléphants ;

Des tigres, des lions, un tas de vermine
Qui se promèn' dans ces pays-là.
Bref, on dit qu' j'avais un' pauvre mine
Quand not' caporal nous releva.

Crèvant d'soif j'fus près d'une source
Ousque je bus de l'eau, mais, gredin d'sort
Le lendemain, en reprenant not' course,
Nous y trouvîmes un chameau mort.

J'me crus poisonné, mill' tempête !
Que me dis le sargent, tout confondu :
— Tu vois que cet' eau là tue les bêtes,
Ainsi Dumanet, t'es fichu !

L'haleine me manqu' ; je devins pâle,
Mais bientôt j'oublie le danger,
Quand j'entends battrrrr la générrrale
Et qu'nous somm'-z-entrés dedans Alger.

Couronné de gloir', je m'élance
Dans un palais ; que' coup d'essai !
Où je crus ben, par ma vaillance
D'avoir pris la sutane du dey.

Elle avait une tournur' sauvage,
Avec un couvre-pieds de linou ;
Mais comme elle m'a giflé le visage
Y disent tous qu' c'est une guenon.

C'est possible ; je sais ben qu'en France
Les femmes et les guenons, c'est deux,
Mais ici, n'y a point de différence,
A moins qu' d'avoir de fameux yeux.

Mais j'gardais pour la bonne bouche
D'vous dire que notre général
M'a vu brûler plus d'une cartouche
E qu'y vient de m'faire caporal ;

Mais malgré cet honneur suprême,
Et la chaleur qui nous brul' tous,
Ça n'empêche pas que j'ai, tout de même,
Un fameux coup de soleil pour vous.

Si Dumanet n'avait pas la plume de madame de Sévigné, il pouvait se vanter au moins d'avoir un excellent interprète dans la personne du sapeur Airloup qui ne connaissait pas son pareil au monde, si ce n'est peut-être un vieux chasseur, le marquis de Courcy, s'il vous plaît, vieille culotte de peau placée en faction depuis près de trois congés auprès du guidon du 1er chasseur d'Afrique, et qui tous les ans passait caporal pour se faire casser aussitôt qu'il arrivait en vue d'une bouteille d'absinthe.

Lors d'une incroyable période de sobriété, il avait atteint jusqu'aux galons de maréchal des logis, mais hélas ! pendant la campagne que nous faisions, sa gloire s'était obscurcie, et maintenant il cumulait les charges de soldat de deuxième classe et de marmiton d'une des tribus de son escadron.

Le marquis de Courcy avait un tant soit peu oublié les madrigaux et les chansons régence de ses ancêtres messeigneurs les mignons et les muguets de jadis, mais en revanche il expectorait volontiers une chanson troubade.

Sa favorite allait comme suit ; malheureusement plusieurs couplets — et des plus drôles — sont restés enfouis dans le gosier du marquis :

— Donc, mon ancien qu'avez vu la Russie
Qu'avez, certain, roulé vot' boss', par là
Dites-moi sargent, je vous en prie,
Queq' c'est l'Alger et l'Afrique ousqu'on va.

— Je le veux bien, mais avant que tu partes
Tu vas conscrit payer un verr' de vin
Puis poliment tu demand'ras la carte
Et c'est alors que j'te dirai ton chemin.

— L'Afriqu', mon cher, c'est un' île déserte
Qu'est habitée par des peupl' ben méchants ;
N'faut pas pourtant que c'la te déconcerte,
Mais tu peux ben écrire à tes parents.

Y a des serpents, des crocodiles énormes
Qui sur le soir, sans fair' de façons
Vous entr' au camp et vous dévorent un homme
Tout comme un homme avale un cornichon.

— Ah ! mon sargent, j'trembl' de votre histoire
Me voir avalé, moi j'vous préviens déjà
Que je veux ben me battre et voler à la gloire
Mais me voir manger, j'ne peux digérer ça.

C'était ainsi que nous narguions les ennuis de la route.

Pendant la courte durée de cette campagne, j'eus occasion d'apprécier la supériorité de la selle mexicaine sur la selle anglaise. Offrant un étrier aussi large que l'étrier arabe, dans lequel le pied s'emboîte sans être gêné, elle est un peu lourde, il est vrai, mais ne blesse jamais le cheval, et offre au cavalier une assiette commode, une position aisée et une liberté entière dans ses mouvements. Le devant se termine par un large pommeau autour duquel s'enroule le *lasso*, sur lequel il peut entraver ses rênes pendant le combat, s'appuyer en route, et même dormir s'il est assez fort équilibriste. La plupart des compagnies

montées, formées dans les différents régiments du corps expéditionnaire, avaient été pourvues d'équipements mexicains ; cette sage précaution a eu l'avantage de rompre plus vite les nouveaux cavaliers aux difficultés du manège, et de permettre aux officiers de les utiliser plus promptement.

Le général Negrete occupait le col de la Angostura, un peu en avant de Saltillo, avec 4,000 hommes d'infanterie, 1,500 chevaux, 20 pièces de canons, et paraissait résolu à défendre cette position formidable, autour de laquelle il avait élevé des retranchements et des ouvrages d'une certaine importance.

Le 1er juin, deux heures après notre arrivée, le colonel Jeanningros avec quatre compagnies, trois escadrons et deux pièces d'artillerie alla reconnaître le col.

A portée de canon, l'ennemi démasqua deux batteries, laissa voir son infanterie massée et fit sortir une partie de sa cavalerie. Une escarmouche s'engagea avec nos tirailleurs, et au détour d'un quartier de rocher, un officier de la légion étrangère, M. le capitaine Fisher, fut tué d'une balle au front. Nous n'eûmes que la mort de ce brave officier à déplorer, et nous rentrâmes sains et saufs à la Vacqueria, après avoir levé le plan de la position de l'ennemi, le laissant tirer hors de portée et fatiguer inutilement ses escadrons, qui chevauchaient dans la plaine en épuisant contre nous tout le vocabulaire mignon des épithètes espagnoles. Quelques projectiles perdus attei-

gnirent quatre chevaux et trois hommes, ces derniers peu grièvement.

Le soir même une estafette nous apporta la nouvelle du mouvement en avant du général Méjia, parti de Matamoros avec une colonne de 3,000 hommes, renforcée par le bataillon du commandant de Briand.

A 10 heures, un second courrier vint nous annoncer que le général de Brincourt venait de quitter les villages de Parras et de Patos avec trois bataillons d'infanterie, deux escadrons et huit pièces de différents calibres.

Negrete allait donc se trouver pris entre trois colonnes, et nous étions à la veille d'une bataille dont l'issue ne pouvait être douteuse.

L'ennemi avait l'air de soupçonner le danger qui le menaçait.

Une grande animation avait régné une partie de l'après-midi dans ses avant-postes, et à sept heures les feux de ses bivouacs s'étaient magiquement éteints.

Cette tranquillité subite déplut au colonel. Il craignait quelque ruse : nos patrouilles furent doublées, et je reçus l'ordre de placer 60 hommes de piquet à la tête d'une baranca, qui débouchait dans le col de la Angostura.

Il était onze heures et quart du soir lorsque je décachetai cette note de service.

Vingt minutes après, mon cheval était sellé, mes soixante hommes munis de 25 cartouches, de leurs

capotes et de leurs couvertures, et nous nous acheminions silencieusement vers le lit desséché du torrent.

Il faisait un temps de loup, une vraie nuit de novembre au Canada, et de grosses rafales venant s'engouffrer dans les plis de nos cabans, nous empêchaient de percevoir le moindre son à quinze pas de distance. Déjà j'avais réussi à embusquer cinquante de mes tirailleurs, par groupes de dix, lorsqu'au détour subit que traçait un des coudes du ravin, mon dernier peloton tomba parmi deux cents *sierranos* ennemis.

Il était trop tard pour se replier et au cri : "*Los cabrones de Francès !*" que poussa le factionnaire juariste, je répondis par le commandement :

"A la bayonnette ! les cartouches au dernier moment !"

Adossés contre les parois du ravin, nous essuyâmes sans broncher leur feu de peloton, et alors une mêlée affreuse s'en suivit.

Cachés par les anfractuosités du rocher, et plus habitués à l'obscurité que nos antagonistes qui venaient de quitter les clartés mourantes de leurs bivouacs, mes hommes ne tiraient qu'à bout portant, puis une fois leur cartouche brûlée, se servaient de leurs carabines comme d'une massue. L'ennemi, de son côté, poussait des hurlements de joie et de triomphe, en se doutant de notre petit nombre, par nos rares coups de feu.

A chaque homme qui tombait, dix démons venaient prendre sa place, et il me serait impossible de bien rendre sur cette page sans vie tout le sang-froid et l'intrépidité que ces quelques hommes déployèrent pendant les quinze longues minutes que dura ce drame encore tout palpitant sous mes yeux.

Sept de mes hommes étaient déja blessés, et voyant que la résistance était inutile, j'allais donner l'ordre de mettre bas les armes, lorsqu'en piquant des deux pour prendre le front de mon peloton, un coup de feu partit dans le fond du ravin, et la balle me traversant la jambe droite, transperça d'outre en outre l'abdomen de mon cheval. Fou de terreur et de douleur, mon pauvre animal m'emporta d'un bond au milieu d'un groupe ennemi, et là se reversant sur ma jambe meurtrie, me livra à la merci de ces brigands.

Je tenais mon revolver à la main, et en me sentant enlacer par la tête et les épaules, je tirai quatre balles au hazard. Un vigoureux coup de crosse appliqué sur mon képi me fit perdre connaissance, et lorsque je repris mes sens, j'étais couché sur une botte de paille, au fond d'une infecte masure. Là, un aide-de-camp tout galonné, m'apprit que j'étais installé au quartier général de Son Excellence M. le général de division Negrete.

Il pouvait être alors sept heures et demie du matin ; je n'avais pas mangé depuis la veille, et affaibli par la perte de mon sang, je demandai un morceau de pain et un peu d'eau fraîche, pour panser ma blessure qui commençait à me tirailler et à me faire souffrir.

Mon interlocuteur me dit qu'il avait reçu ordre de ne me rien donner avant que j'eusse vu le général. Force me fut donc de passer trois longues heures à attendre le bon plaisir de mon vainqueur, et lorsqu'enfin il se fut décidé à venir me voir et qu'il se fut aperçu que je n'étais nullement disposé à lui donner les informations requises sur nos opérations projetées, il me quitta brusquement en me donnant pour fiche de consolation la nouvelle que des négociatious avaient été entamées pour m'échanger avec mes dix hommes, entre le colonel Beceril et onze officiers juaristes condamnés à mort pour brigandage par le conseil de guerre de notre colonne, et que si l'échange n'avait pas lieu le lendemain matin même, nous serions tous fusillés "*comme des chiens que nous étions.*" (1)

En face de cette riante perspective je passai tristement la journée, grelottant de fièvre, et n'ayant pour toute nourriture qu'un plat de fèves et deux gâteaux de maïs.

Le lendemain, dès la pointe du jour, un caporal avec une escouade vint me chercher sur un brancard ; le sous-lieutenant Glacier était à un demi-kilomètre de là avec les prisonniers juaristes, et l'échange devait avoir lieu.

En route nous prîmes mes dix compagnons de combat ; tous avaient été plus ou moins grièvement,

(1) Textuel. Ce général était pourtant un de ceux dont la réputation de militaire et de gentilhomme est restée la plus intacte. *Ab uno disce omnes.*

et le caporal Bourgogne était mourant, un coup de lance lui ayant traversé le poumon droit.

Chemin faisant, l'officier qui nous conduisait me raconta que notre capture leur avait coûté 13 morts et 7 blessés. Cela prouvait que nous avions fait notre devoir, et qu'il n'y avait rien de notre faute, si nous n'étions pas morts à notre poste.

Arrivés au lieu de l'échange, une difficulté imprévue s'éleva entre les deux plénipotentiaires.

Notre commandant avait exigé des officiers juaristes leur parole de ne pas porter les armes contre Maximilien pendant un an et un jour. Le chargé de pouvoirs de Negrete exigeait de nous la même chose, et les négociations étaient sur le point de se rompre, lorsque le colonel prévenu fit transmettre aux prisonniers la permission d'accéder au désir du général ennemi.

Mes armes me furent alors rendues, nous échangeâmes un coup de képi en signe d'adieu, et quelques heures après j'étais couché comfortablement dans un des lits de notre ambulance, après avoir été douillettement pansé par une sœur de charité.

Le soir même, le colonel vint demander de mes nouvelles et m'annoncer qu'aussitôt que je serais capable de supporter la route, il mettrait à ma disposition une escorte et un service de voitures Masson, pour ramener à Mexico mes blessés et les quelques malades de la colonne. Je m'endormis aux sons joyeux de la retraite, prisant à délices mon *changement de garnison*, et réfléchissant nonchalamment aux

inconvénients qu'ils pouvaient occasionner, ce caprice de vie militaire, m'ayant coûté une montre en or que je tenais de ma mère, mon porte-manteau de selle, 227 piastres qu'il renfermait, et mon pauvre "Coco" portant le tout, et qui était mort bravement au champ d'honneur.

En apprenant par des espions les marches forcées que les généraux de Brincourt et Méjia faisaient pour envelopper son corps d'armée, Negrete se sentit pris d'une terreur subite, et pendant la nuit qui suivit mon échange, il délogea sans tambours ni trompettes, se repliant sur Monterey, enclouant les grosses pièces qu'il était forcé de laisser derrière lui, et abandonnant la ville de Saltillo que le colonel fit occuper immédiatement.

Cette fuite précipitée laissait la route libre, et il fut résolu que notre convoi de malades partirait le 4 juin au matin, sous les ordres d'un officier supérieur d'artillerie, M. le commandant Bonnet.

Les chemins étaient magnifiques, et neuf jours après notre départ de la Vacqueria, nous arrivions à San Luis de Potosi, capitale du département de ce nom, jolie petite ville, très propre, et qui fait un commerce considérable d'argent. En voilà un paysage qui ferait bondir ce pauvre Gérard de Nerval, lui qui détestait ces voyageurs spéciaux qui, en passant par un pays, notaient sur leur carnet des curiosités de ce genre-ci :

— La ville est grande et bien bâtie ; les rues suffisamment aérées ; ses habitants sont actifs et industrieux ; le commerce des cuirs y fleurit particulièrement.

Que voulez-vous ? j'étais malade, blessé, et aujourd'hui quand je veux revenir sur San Luis de Potosi, c'est la seule description que je retrouve au bout de ma plume.

Quelques jours avant d'y arriver, un de nos blessés était mort à Venado, bourg situé à quelque distance de San Luis. C'était un soldat du 5ème Hussard, qui avait eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, à une légère escarmouche donnée le jour de ma capture, et les circonstances terribles qui entourèrent cette mort méritent la peine qu'on leur ouvre une parenthèse.

Bien que le colonel eût décrété la peine capitale contre tout militaire de la colonne, surpris en flagrant délit de maraudage, l'église d'un des petits villages de la route — las Animas — avait été forcée et un ciboire d'argent enlevé.

Malgré les recherches les plus actives le délinquant ne put être découvert, et ce sacrilége serait toujours resté un mystère sans le boulet de Negrete.

Au milieu des terreurs et des sueurs froides de l'agonie, le malheureux cavalier se roulait sur son étroite couche, brisant ses bandages, et demandant à grands cris qu'on lui otât le ciboire sur lequel on le forçait de chevaucher depuis son départ de Saltillo,

en nous priant de vouloir bien aller le cacher à côté de celui qu'il avait enfoui, sous une grande pierre, près de l'église profanée. C'était à faire dresser les cheveux d'épouvante que de voir ce moribond se tordant sous le poids de son implacable vision, et quelques heures seulement avant que le râle suprême l'eût empoigné, un sergent d'hopital lui enleva un gros clou avec la pointe duquel, il essayait de se suicider.

Cette fin tragique nous rendit moroses jusqu'à San Luis, et maintenant encore, lorsque je reporte mes souvenirs vers cet épisode de ma vie militaire, je ne saurais m'y arrêter bien longtemps sans revoir l'effroyable cauchemar défiler devant moi avec ses lèvres écumantes, sous les crispations de la douleur physique et des angoisses morales.

Que les esprits forts entassent système philosophique sur système philosophique, hypothèses sur hypothèses, jamais ils ne réussiront à prouver avec leurs lois du hazard que le crime n'est pas puni tôt ou tard.

Quelle différence entre mon hussard et le spahis du régiment de ce brave et charmant Paul de Molènes, qui, l'épaule fracassée par une balle, chevauchait le regard rempli de douceur et de calme. En racontant ce triste souvenir de sa vie militaire, cet écrivain, trop tôt perdu pour les lettres, ajoutait :

— " Dieu nous permet quelquefois d'acheter avec un peu de sang les instants d'une paix inconnue à ceux dont les veines ne se sont jamais ouvertes.

Depuis que la croix s'est levée sur le monde, tout être qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voie bénie. Il éprouve dans toute son âme un apaisement subit, un bien-être secret et profond. Je crois qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair."

Lors de mon retour de la campagne d'Oajaca, j'avais adressé au maréchal Bazaine une demande de congé temporaire, fondée sur l'impossibilité dans laquelle me mettait la maladie de cœur contractée sous l'air raréfié des hauts plateaux, de bien remplir les pénibles exigences du service.

Une réponse favorable m'attendait à San Luis, et j'avais la permission de m'embarquer sur le transport de guerre français l'*Allier*, qui devait partir de la Vera-Cruz vers le commencement de juillet en destination de Brest, et relâcher à New-York pour y faire du charbon.

Je n'avais donc pas une heure à perdre, si je voulais arriver à temps au port d'embarquement, et malgré les douleurs que me causait encore ma blessure à peine cicatrisée, le 14 juin je disais adieu aux officiers du convoi, pour prendre la diligence de San Luis à Mexico.

Quatre jours après, j'étais de nouveau dans la cité impériale, et m'occupais activement à faire mes préparatifs de départ.

Le hazard m'avait logé dans le couvent délabré de Santa Clara, à côté de l'atelier d'un artiste, M. Beaucé, installé dans l'ancienne chapelle. M.

Beaucé s'occupait alors à créer de trés-beaux tableaux qu'un pur connaisseur, un écrivain charmant, M. Charles de Barrés a su louanger, et ils le méritaient.

— " Quoique M. Beaucé, disait-il, se soit plus spécialement consacré à reproduire sur toile les épisodes militaires les plus intéressants de l'expédition française au Mexique, il s'est bien gardé de dédaigner le côté pittoresque et social des scènes qu'il traversait. La vie errante des guerilleros y est à plusieurs reprises dépeinte à grands traits ; quelquefois à peine relevée à l'aquarelle, ou esquissée au passage ; mais tout ce monde, hommes, chevaux et *soldaderas*, se meuvent, gravitent, vivent, s'agitent ou reposent dans une si grande variété d'attitudes, et avec une telle vérité d'expression que l'on sait tout d'abord ce qu'ils sont, où ils vont, quelle aventure ils méditent, et quelles ont été les vicissitudes de la journée. Ses petits tableaux de mœurs sont traités avec la même fidélité et d'un ton entraînant. Il y en a qui rappellent la verve de Callot, les coups de pouces de Goya et l'énergie de Salvator Rosa. Au milieu de ces souvenirs presque tous tumultueux ou sombres, on trouve çà et là des traits plaisants et gracieux. On notera dans les cartons cette idylle mélancolique, et pourtant pleine de fraîcheur, d'une pauvre famille expulsée de ses foyers et en quête d'une demeure.

" Le style des grandes toiles de M. Beaucé est remarquable de clarté, de chaleur et d'action.

Ces rares qualités sont mises en complète évidence dans son *Assaut du pénitencier.* Ranger deux mille hommes en bataille, corps par corps, section par section, les représenter avec une telle netteté que le spectateur reconnaît sans effort tous les chefs de cette brillante journée, et avoir su cependant concentrer l'attention sur l'objectif de l'attaque, de telle façon que les mille détails de la scène, tous minutieusement rendus, ne peuvent distraire l'esprit de la préoccupation qu'inspire le sujet, voilà un sujet de maître. Ajouter à cela un incroyable entrain de tous ces soldats à la besogne, beaucoup d'air, un espace profond, de la poudre, et le redoutable aspect de la forteresse criblée de coups de canon, et vous avouerez que c'est là une des plus belles pages du style militaire de l'école moderne.

" *La dernière heure du Camerone*, rappelle et et consacre l'épisode la plus héroïque de la campagne. Tout le monde sait cette histoire, et nous ne la répéterons pas ici. Quatre hommes de cette compagnie de la légion qui avait lutté toute la journée contre 2000 guérilleros, tenaient encore au Camerone, dans une grange délabrée. N'ayant plus de cartouche, ils résolurent de mourir en exécutant une dernière charge à la bayonnette. C'est cet effort suprême et ce dernier acte de dévouement que M. Beaucé a représenté dans un tableau saisissant, remarquable surtout par l'expression contrastée des assaillants et des assiégés. "

Voila une longue citation qu'il faut clore, mais j'aurais cru ces souvenirs incomplets, si je n'avais

mené mon lecteur, à la suite de M. de Barrès, dans l'atelier de M. Beaucé.

Puisque ce nom de Charles de Barrès revient une dernière fois se poser sous ma plume, arrêtons-nous un instant et causons de ce fin gaulois, de ce bon garçon, tête mérovingienne, cœur large, aux idées libres et grandes, à la verve étourdissante.

Autant qne je puis me le rappeler, Charles de Barrès était né à la Virginie ; venu au Mexique je ne sais trop comment, il y avait fondé le 1er septembre 1858, l'*Estafette des deux mondes*, journal qu'il a rédigé pendant de longues années avec un tact exquis, et un courage à tout épreuve. N'est pas journaliste qui veut, au Mexique, et le moindre mot, l'allusion la plus inoffensive, peut quelquefois châtouiller désagréablement tel personnage devenu aujourd'hui juge de la cour suprême, gouverneur ou président de république, qui hier était muletier, bedeau, aubergiste et à coup sûr bandit. Or, quand ces doux et suaves personnages se mettent en frais ils se montrent d'une prodigalité folle. Geôles, corde, échafauds, fusillade, rien ne leur coûte, et l'on n'a qu'à tendre la main ou le cou.

M. de Barrès a su se tirer d'affaire, tout en disant la vérité à ces gens là, et aujourd'ui la collection entière de l'*Estafette*, que je suis heureux de posséder, (1) reste ce qu'il y a de mieux et de plus

(1) Exemplaire appartenant à Sa Majesté l'empereur Maximilien, acheté à Leipzic, lors de la vente Andrade.

impartial à consulter pour celui qui veut écrire l'histoire de l'intervention et de l'empire au Mexique. Dans ce journal, Charles de Barrès s'est amusé à éparpiller de ci, de là, des causeries charmantes, des chroniques exquises et des études ravissantes sur les mœurs, les coutumes, la vie du peuple mexicain, qui, réunies aujourd'hui en volumes, feraient la fortune de celui qui les éditerait.

Pendant mon absence, sur la proposition du colonel d'artillerie, M. le comte Lecarron de Fleury, et de MM. Fonséca et Duran — celui-ci plus tard ambassadeur de Maximilien à la cour de Windsor—j'avais été élu membre correspondant de la Société mexicaine de géographie et de statistiques.

Deux ans plus tard, vieilli, fatigué et désillusionné, le comte LeCarron de Fleury venait, le 18 septembre 1867, mourir à l'hôtel St-Julien de New-York.

Ancien capitaine d'état major dans l'armée française, M. de Fleury avait assisté à la prise d'Alger où, pour acte de bravoure extraordinaire, il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur. Des raisons politiques l'engagèrent à devenir démissionnaire, et bientôt des revers de fortune le firent passer en Amérique. Il parcourut une grande partie des Etats-Unis, alla au Mexique et séjourna longtemps en Californie et en Sonora, où il s'occupa de travaux géographiques, et publia à ses frais des cartes fort rares aujourd'hui et très-estimées. Lors de

l'arrivée du maréchal Forey au Mexique, il était parvenu au grade de colonel du génie dans l'armée mexicaine et d'ingénieur en chef de l'état de Sonora. Il donna de nouveau sa démission, pour ne pas servir contre la France, se rallia à l'empire, mais compromis, après la chute de Maximilien, il allait rentrer dans sa patrie, lorsque le jour même où il devait s'embarquer, il mourait à quatre heures du matin, entre les bras d'un ami qui avait tenu à l'accompagner.

Le colonel de Fleury possédait à merveille le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'arabe, deux dialectes indiens parlés au Mexique, et avait été attaché à l'état-major du maréchal Bazaine comme interprète en chef du corps expéditionnaire français.

Ce fut à l'une des réunions de la société mexicaine de géographie et de statistiques que je fis la connaissance du célèbre commodore Maury, créé membre correspondant en même temps que moi. Lorsqu'il me fut présenté, il était entouré de MM. Newton, Williamson et du capitaine Lane, tous officiers à bord du croiseur confédéré le *Stonewall Jackson* livré par eux, un mois auparavant, aux autorités militaires de l'île de Cuba.

Le commodore était l'incarnation parfaite du vieux loup de mer pur-sang. Petit de stature, carré d'épaules, légèrement boîteux par suite d'une chute de voiture, un agent de la police secrète l'aurait reconnu de suite, pour un " jack tar," rien qu'à la manière

dont il marchait dans la rue. Pour nous autres *terriens*, cela aurait été rouler tout simplement, mais les marins sont plus expressifs, et en l'apercevant ils auraient à peine retenu ce cri du cœur :

— Tiens ! un matelot qui bouline !

Pendant que j'écris ces lignes, le brave babordais vient aussi de descendre son dernier quart. M. Maury était un des hommes les plus savants et les plus modestes de son époque, et je ne saurais mieux faire que de rappeler ici les principaux traits de cette vie si bien remplie.

Né en Virginie, dans le comté de Spottsylvania, le 14 Janvier 1806, Mathieu Fontaine Maury aurait été été l'une des gloires de la France, sans la révocation de l'édit de Nantes, qui força sa famille qui était huguenotte à chercher un refuge aux Etats-Unis. En 1825, il servait comme aspirant de marine, à bord du "*Brandywine*" qui avait reçu la mission de ramener en France le général de Lafayette, et quelques mois après, il faisait le tour du globe, sur le sloop de guerre le *Vincennes*, s'occupant des lors à écrire son fameux "*Traité sur la Navigation.*"

Une malheureuse chute vint interrompre cette brillante carrière et le forcer à demander sa retraite en 1839. Il fut mis à la tête du "Dépôt of Charts and Instruments," et la manière dont il s'acquitta de cette charge lui valut l'appréciation suivante d'un de ses biographes :

"Travailleur infatigable et doué du génie de l'organisation, il révéla promptement à l'Amérique et

au monde entier les immenses ressources qu'il était permis de tirer du poste jusque-là insignifiant qui lui avait été confié. Tout en jetant les bases du Naval Observatory et du Hydrographic Office, il publia cette magnifique série de cartes coloriées indiquant les vents et les courants océaniques, cartes qui, révélant des lois physiques jusques-là inconnues, ont sauvé du naufrage des milliers de personnes et économisé au commerce maritime une somme estimée au plus bas mot à cinq millions de dollars par an.

" C'est M. Maury qui fut l'instigateur de cette conférence internationale de Bruxelles en 1853, à laquelle on doit d'immenses progrès en météréologie. La création du " Signal Office " à Washington, qui rend aujourd'hui des services incontestés, est aussi un résultat des lois physiques qu'il a été le premier à déterminer. En 1856, il publia la *Géographie physique de la mer*, œuvre qui a été traduite dans presque toutes les langues. "

Lorsque la guerre du Sud éclata, M. Maury qui n'avait jamais caché ses sympathies, embrassa la cause de la confédération et fut nommé chef des défenses de la côte. Il se livra alors à des études spéciales sur les torpilles et perfectionna ce terrible engin de destruction. Mais, le cœur déjà ulcéré par la lutte fratricide que se faisait un même peuple, le commodore Maury devait sentir son âme se courber sous un coup plus terrible encore : un de ses fils fut tué, et triste, désespéré, le père quitta sa malheureuse patrie pour se réfugier au Mexique, où Maximilien le

nomma commissaire de l'émigration, poste qu'il occupa jusqu'à la chute de l'Empire.

Lorsque tout fut fini de ce côté, M. Maury s'en revint mourir en Virginie — léguant à sa patrie le souvenir de son dévouement, de son honnêteté et de ses vertus civiques, — au monde entier sa double gloire de savant et de philanthrope.

A l'époque où je fis sa connaissance, M. Maury était depuis assez longtemps éloigné de son pays.

En apprenant mon prochain voyage aux Etats-Unis, il me demanda si je voudrais me charger de quelques missives pour sa famille restée sans nouvelles depuis son départ d'Angleterre.

J'y consentis avec plaisir, et le lendemain, il me remettait sa correspondance, ainsi que celle de ses officiers, à un diner que M. Chaudoin, consul belge, donnait pour chômer la fête nationale de son pays, fête qui fait battre bien des cœurs dans le nôtre — la Saint Jean-Baptiste.

A cette réunion de famille, je serrai une dernière fois la main à bien des amis, bien des camarades que je ne devais plus revoir — beaucoup sont morts depuis — et le 26 juin à trois heures du matin, une voiture spéciale mise à notre disposition par le service des messageries mexicaines, m'emportait du côté de la terre chaude, en compagnie des capitaines Boyé, Gauthier et de Beauquesne, du lieutenant Braün, et du sous-lieutenant Bonningue. (1)

(1) Mon vieil ami Auguste Braün, qui s'est distingué pendant la guerre franco-prussienne, est aujourd'hui chevalier de la légion

S'il est un genre de volupté qui n'a pas été bien analysé et bien défini par les penseurs, c'est certainement cette sensation intime qu'éprouve toute personne séparée depuis longtemps des lieux et des cœurs chers à son souvenir, et qui tout-à-coup voit se dresser devant elle la certitude de les revoir.

Alors fatigues, ravages physiques et moraux, contrariétés, tout cela disparaît pour ne laisser place qu'à un contentement indéfinissable, dont les symptômes sont à peu près ceux de la mélancolie.

L'âme se replie sur elle-même et devient peu expansive.

On savoure avec énergie cette idée du retour au pays : la maison paternelle avec ses bois, ses allées sablées, ses fleurs et ses habitants, repasse sous les yeux de votre cœur : le tableau de la vie de famille se déroule magnifiquement sur vos genoux, et la voix de votre mère, de votre sœur, de votre fiancée, vous jette des paroles d'amour et d'affection.

Certainement si un étranger s'était mis en tête de venir chercher chez nous la gaîté et l'insouciance qu'on se plaît à donner aux militaires, il n'aurait trouvé au fond du coupé de notre diligence, que des figures se livrant silencieusement à ce sentiment ineffable de volupté. Pour nous, les mules

---

d'honneur et chef d'escadron au premier régiment de Chasseurs d'Afrique, en garnison à Blidah, Algérie.

Mon autre compagnon de voyage, M. Bonningue est décoré et major au 8e cuirassiers, et M. Colpaert, officier du même escadron, qui nous rejoignit à bord de l'*Allier*, est aussi décoré et capitaine au 15e dragons.

étaient trop lentes, les relais trop longs, et la végétation tropicale tristement fade et monotone devant ce rêve ravissant de la patrie, que chaque tour de roue entraînait vers la réalité.

A Cordova, nous rencontrâmes le convoi de troupes que l'*Allier* devait repatrier ; cela ne nous empêcha pas de prendre les devants, et nous passâmes toute la journée du 30 juin à Paso del Macho, à l'endroit où plus tard eut lieu l'horrible massacre d'un peloton de neuf soldats désarmés, par une centaine de lâches guerilleros.

C'était la saison du vomito dans la terre chaude, et comme nos hommes étaient pour la plupart des convalescents qu'on envoyait en France humer un peu de l'air natal, un ordre exprès nous enjoignait de ne quitter ce point que pour traverser à toute vapeur les 20 lieues de chemin de fer qui nous séparaient encore de la Vera-Cruz, et de nous embarquer immédiatement.

Cette dernière soirée passée sous la vérandah du capitaine Berge, de l'infanterie de marine, me donna occasion d'admirer la fidèle description que Humbolt fait d'une nuit passée dans la *tierra caliente*.

" — A cette heure, les grands animaux se cachent dans les profondeurs de la forêt, les oiseaux sous le feuillage des arbres ou dans les crevasses des rochers ; mais si durant ce calme apparent de la nature, on prête l'oreille à des sons presque imperceptibles, on saisit à la surface du sol et dans les couches inférieures de l'air un bruissement confus produit par le murmure

et le bourdonnement des insectes. Tout annonce un monde de forces organiques en mouvement. Dans chaque broussaille, dans l'écorce fendue des arbres, dans la terre que fouillent les hyménoptères, la vie s'agite et se fait entendre : c'est comme une de ces mille voix que la nature adresse à l'âme pieuse et sensible de l'homme."

Le 1er juillet, à 3 heures de l'après-midi, le transbordement de nos troupes était terminé sur l'*Allier*; tous les officiers consignés à bord, et le commandant Cuisinier de l'Isle, n'attendait plus qu'une dépêche télégraphique pour lever l'ancre et voguer. 1

(1) La liste suivante, contenant les noms des officiers qui se trouvaient à bord du transport l'*Allier*, fut communiquée, lors de notre arrivée en rade à New-York, par M. le Commissaire de la Marine, Préaubert, au *Courrier des Etats-Unis;* je l'extrais des colonnes de ce journal.

ETAT-MAJOR DE L'ALLIER : Commandant, le capitaine de frégate, Cuisinier de l'Isle.—Lieutenant de vaisseau, Vernet.—Enseignes de vaisseau, Rumigny, Longueville, Laisné.—Chirurgiens, Pichot, Martiningue.—Commissaire, Préaubert.—Aspirant de Marine, Brault.

OFFICIERS PASSAGERS : Capitaines ; de Merles, 81e de Ligne.—Boyé, 81e de ligne.—Genarolli, 95e de ligne.—Saugé, 7e de ligne.—Dirat, 7e de ligne.—Gauthier, 1er Chasseurs d'Afrique.—Faucher de Saint-Maurice, (stagiaire), 2e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.—de Beauquesne, Artillerie.—Thuilier, Légion étrangère.—Espinet, Lieutenant de vaisseau sur la frégate le *Magellan*.—Laulhé, Lieutenant de vaisseau sur le transport le *Var*.—Régnault, Chirurgien de vaisseau sur la corvette l'*Adonis*.—Faron, aumonier de 2e classe.

LIEUTENANTS : Braun, 1er Chasseurs d'Afrique.—de Trésac, 95e de ligne.—Guionic, 7e de ligne.—Jalabert, 99e de ligne.—Luquet, officier d'administration.—Croc, vétérinaire au 10e

La trompette du dîner venait de sonner, et nous étions attablés dans notre carré, lorsque tout-à-coup l'ancre se mit à crier sous les efforts du cabestan ; les toiles se déferlèrent et le vaisseau se penchant légèrement sur la crête d'une vague, salua une dernière fois cette terre mexicaine où tous nous avions souffert, où dormaient bien de nos souvenirs, plus d'une de nos affections, et commençant lentement le voyage du retour, nous emporta vers la haute mer.

Un hosannah solennel retentit alors de la corne d'artimon au mât de misaine ; nos soldats venaient d'entonner en chœur, ce chant dont le thème est si beau et si mélancolique :

Vers les rives de France.

Des profondeurs de l'hélice aux vergues de la grande hune, le refrain touchant se faisait entendre, et dans le carré plus d'une larme silencieuse se cacha derrière le cliquetis des verres qui s'entrechoquaient.

Un seul mot magique avait ramené l'enthousiasme et le bonheur sur toutes ces figures hâlées par l'âpre vent des Cordilières, bistrées par les fièvres et les fatigues du métier, celui de la patrie, mot saint,

---

dragons.—Devaux, Enseigne de vaisseau sur la frégate la *Tisiphone*.

Sous-Lieutenants : Devaux, Artillerie.—Bonningue, 1er Chasseurs d'Afrique. — Colpaërt, 1er Chasseurs d'Afrique. — Freund, 7e de ligne.—Bouchard, train militaire.—Henry, aspirant de marine.—Hubert, aspirant de marine.—Pacherotte, contreguérillas.—Olivier, contreguérillas.— Giudicelli, 2e bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.

mot sacré, que Dieu a donné à l'homme comme une première bénédiction, comme une dernière croyance, lorsque toutes les autres se sont étiolées et sont venues mourir sous le frisson glacial de l'égoïsme et de la méchanceté.

Le transport sur lequel nous étions ramenait trente-neuf officiers de 1150 hommes de troupes.

Malgré cet encombrement, le plus grand ordre régnait à bord, et le silence n'était guère troublé que par l'énorme quantité de perroquets, de perruches, d'écureuils noirs, de gazelles et de mille autres bêtes indigènes, que chaque militaire emportait en souvenir, qui, à une vieille tante, qui, à une sœur, qui à une mère.

Le pont ressemblait à une véritable arche de Noé où chacun avait un favori, un préféré.

Les uns se querellaient à propos de leurs aras, de leurs catatoès, les autres sur le compte d'un tamanoir, ou d'un de ces microscopiques caniches du Chihuahua ; mais presque tous tombaient d'accord pour admirer la gracieuse souplesse, la robe isabelle et les jarrets d'acier de ma gazelle "Presta," cadeau que m'avait donné le capitaine de frégate, de l'Isle.

Pauvre Presta ! comme bien d'autres amitiés que j'ai semées derrière moi, je fus obligé de la léguer au Parc Central de New-York, faute de moyens de transport, la compagnie du Central Vermont ne voulant pas s'en charger.

Ah ! ce fut là une bien triste séparation.

Presta était l'amie intime de Michko, grand fourmillier fauve, propriétaire d'un nez taillé sur le modèle du brave cochon de Saint Antoine, et voleur et rusé comme ce diable, qui hantait jadis les sables brûlants de la Thébaïde.

Michko nous était tombé dessus, d'une façon assez singulière.

Au beau milieu de la terre chaude, notre diligence avait été arrêtée par un baron hongrois, M. de Stillwasser qui, le lorgnon à l'œil, la canne de l'élégant à la main, flânait de la manière la plus imperturbable, faisant des études géologiques au milieu des Andes, de la solitude et des voleurs.

La nuit était lourde, la route longue, et notre diligence courait si rapide, que le baron nous demanda la permission de prendre place à côté de nous, ce que Braün, le trucheman de la bande, lui accorda gracieusement.

Mais à peine notre nouvel hôte était-il installé qu'un formidable juron retentit.

C'était le grand et paisible Bonningue, véritable nature de cuirassier, caché sous l'élégant spencer du chasseur d'Afrique, qui était sorti de sa tranquillité pour nous crier :

— Trente-trois millions de tierces, de pointes et de quarte au milieu de toutes les sabretaches du monde ! je veux être coupé en deux, s'il n'y a pas du neuf ici !

En effet, une bête noire et grossie par l'obscurité venait de passer devant nous, et s'installait tranquil-

lement sur les jambes du petit Colpaërt, en poussant un grognement de satisfaction.

C'était Michko, l'inséparable ami du baron qui, ce soir là, nous fit part de toutes les charmantes qualités de sa bête, pendant que de plus en plus à l'aise, le fourmillier passait son museau froid sur mes mains, et poussait Colpaërt du dos, pour s'arrondir et se pelotonner plus paresseusement.

Une heure après notre arrivée à Passo del Macho, Michko avait déjà avalé une demi douzaine d'œufs, étranglé cinq poules, mordu un zouave, deux turcos et un Egyptien. Bref, abandonné sur le champ de ses méfaits par le baron qui, de guerre lasse, le reconfiait au désert, un soldat de la légion étrangère l'avait recueilli et hissé sur son sac, en lui faisant comprendre que la baguette de son fusil aurait raison de son caractère gamin. Et voilà comme un beau matin j'avais retrouvé maître Michko gravement assis sur son *post ergo*, le dos appuyé au pied du grand mât de l'*Allier* et clignotant finement des yeux, pendant qu'entre ses pattes de devant, il tenait à la façon des écureuils, un œuf blanc et bien frais qu'il dégustait avec autant de plaisir que s'il eût déterré jadis, dans un de ses voyages de la terre chaude, au milieu des tristes ruines d'une fourmillière détruite par lui, un exemplaire perdu de la physiologie du goût de Brillat-Sanarin.

La vie que nous menions sur l'*Allier* avait son côté agréable. Nos cabines étaient bien ventilées, les

officiers du bord polis et complaisants, et nos camarades de traversée d'une joie et d'un entrain ravissants, car ils allaient tous revoir cette France, que nous autres Canadiens nous nous contentons de rêver.

Notre service se bornait à peu de chose.

La lecture et les flâneries se partageaient notre temps, et quand la brise du soir nous avait apporté un peu de fraîcheur, un chœur composé de soldats de la légion étrangère et de quelques zouaves, se réunissait sur le gaillard d'arrière et chantait jusqu'à dix heures.

Alors tout rentrait dans le silence.

Des groupes de causeurs se formaient au pied du mât d'artimon, et si la soirée était belle, la nuit se passait presque blanche. Chacun venait apporter là ses aventures, ses souvenirs ou ses bons mots.

Pendant ce temps les heures filaient, le navire aussi, et la patrie se dessinait sur l'horizon.

Le ciel semblait jouir tacitement de notre bonheur. Tous les jours un vent favorable soufflait par tribord, et nous n'eûmes en fait d'émotion que deux légers incidents, dignes à peine d'être mentionnés. Nous rencontrâmes un lougre à mine suspecte, que nous soupçonnâmes être un corsaire juariste, et le 13 juillet au soir nous crûmes apercevoir des brisants à bâbord.

En quittant la Véra-Cruz, toutes les précautions sanitaires possibles, recommandées par la prudence, pour empêcher l'apparition du vomito parmi nos

passagers, avaient été prises. Malgré tous les soins énergiques et la propreté déployée dans nos faux ponts, l'affreuse fièvre jaune fit six victimes, parmi lesquelles se trouvait une pauvre femme accouchée de deux enfants. C'était quelque chose de poignant à contempler que ces enterrements clandestins faits au milieu de la nuit, de crainte de démoraliser les troupiers. Les cadavres étaient enveloppés dans une grosse toile, lestés d'un boulet de douze attaché aux pieds, et confiés à la discrétion de l'Océan.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant vos marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

Pourtant le terrible fléau arrêta là ses ravages, et le 15 juillet, à dix heures du matin, nous ancrions sains et saufs dans la rade de New-York, à quelques encablures de la corvette le *Phlégéton*, sur le pont de laquelle je distinguais la figure joviale de l'officier de quart, M. le lieutenant Pouvreau qui prenait les ordres de son supérieur le capitaine Maudet. (1)

Une demi-heure après, tous les officiers du bord, à part l'état-major, recevaient permission de descendre à terre.

(1) M. le capitaine de frégate Louis-François-Joseph Maudet, aujourd'hui contre-amiral et nommé aux importantes fonctions de major de la flotte à Toulon.

Mes malles furent portées au fond d'une des baleinières, et quand un par un, les passagers eurent disparu par l'ouverture de l'escalier d'honneur, le cœur gros, je serrai la loyale main de notre digne commandant, et à mon tour je m'engageai dans l'étroite échelle, me retournant une fois encore pour saluer les officiers du transport, qui agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu. Je ne pouvais me séparer sans émotion de ce drapeau tricolore que mes trois campagnes m'avaient appris à aimer, à défendre et à regarder comme un lambeau de mon pays. Chaque coup de rame qui m'en éloignait me frappait le cœur, et bien qu'en voyage l'on s'habitue à la longue à ces adieux continuels qu'il faut toujours avoir sur le bout des lèvres, je ne sais quoi de mystérieux me disait que, si je devais le revoir, je ne devais plus le servir, ni surtout me bercer de la noble ambition de pouvoir un jour mourir pour lui.

Pendant les cinq jours qui suivirent, je passai mon temps à jouer le rôle peu paresseux de cicerone, et pilotai mes camarades à travers le labyrinthe de la cité impériale. La prodigieuse activité des Américains les émerveillait à tous moments, mais beaucoup en étudiant de près la civilisation yankee et en visitant les institutions publiques, revinrent sur leurs idées républicaines.

Bien des choses qui leur avaient paru merveilleuses en Europe, étaient devenues fort ordinaires dans Broadway, et la pilule, à force d'être dorée, avait perdu de sa saveur.

Malheureusement ces études, comme bien d'autres bonnes choses ici-bas, eurent un terme. Le 20 juillet, l'ordre de retourner à bord était émané, et debout sur la jetée de Castle Garden, j'embrassais mes braves amis, mes compagnons de plus d'un jour d'épreuve, s'en retournant sur l'*Allier*.

Longtemps je restai triste à regarder le transport qui disparaissait petit à petit sous l'horizon. Avec ses blanches voiles s'enfuyait plus d'un rêve de gloire et d'ambition. Ses batteries entraînaient avec elles quelques fragments d'amitié, ces parcelles de notre cœur que nous jetons au vent tant qu'il en reste, et qand je sortis de ma profonde rêverie, cette question que Lamartine se posait un jour en face d'un désespoir muet, me passa par la tête :

> Eternité, néant, passé, sombres abîmes
> Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
> Parlez ; nous rendrez-vous ces extases sublimes
> Que vous nous ravissez ?

La réponse ne se fit pas longuement attendre.

Dieu me réservait une de ces sublimes extases, le 28 juillet 1865, au sein de ma famille. Ma mère me pressait sur son cœur, mon père me bénissait, et deux amis d'enfance pleuraient de joie en me revoyant.

J'arrivais au pays dans un jour de crise et d'épreuve. Une génération entière, génération forte et pleine de sève, venait de s'incliner vers la tombe au moment même où nous avions le plus besoin de ses conseils et de son expérience. Le baronet Sir Louis

H. LaFontaine, le colonel Sir Etienne P. Taché, le juge Morin, le sénateur Lemieux, le comte Saveuse de Beaujeu, le président de l'assemblée législative M. Turcotte, le vénérable archiprêtre Faucher de Saint-Maurice, nos historiens Ferland et Garneau défilaient lentement les uns après les autres devant la patrie désolée, pour venir chercher le repos de leurs fatigues et de leurs services, sous cette terre,

> Où le père a son père, où la mère a sa mère,
> Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond :
> Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
> Où sous son père encore on retrouve des pères,
> Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

En face de ces pierres sépulcrales — tombes de mes frères d'armes, de mes camarades tués là-bas ; tombes de ceux que ma jeunesse s'était habituée à aimer et à vénérer, creusées ici—j'ai appris un axiôme qui résume en lui seul bien des leçons d'expérience.

Je me suis aperçu que le bonheur sur terre gisait au sein de la famille.

Tous les jours, je savoure avec plaisir cette découverte faite sur les cheveux grisonnants de ma mère, assurée par le cœur affectueux de la femme aimée, et entrevue dans la main franche et loyale de quelques amis dévoués.

Mais comme ici-bas, l'habitude même de la joie peut fatiguer, pour m'en distraire, je me suis amusé à réunir sous un même toit ces souvenirs épars de ma vie de voyages, de garnisons, de combats et de bivouacs. Aujourd'hui je les livre, non sans quelque

crainte à la curiosité du bienveillant lecteur, lui rappelant que c'était pour les bons cœurs, pour les âmes indulgentes, qu'un jour Alfred de Musset écrivait rapidement ces beaux vers :

Vous qui m'adresserez une parole amie,
Qui l'écrirez peut-être et l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.
J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie ;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

FIN DE QUEBEC A MEXICO.

LA GUERRE AU MEXIQUE.

LA GUERRE AU MEXIQUE.

1862–1867.

Donoso Cortès avait donc raison lorsqu'il écrivait à ses amis, dans un jour de suprême découragement :

— "La société européenne se meurt ! les extrémités sont froides ; le cœur sera bientôt atteint."

Ces paroles de sombre désespoir, tombées le 16 juillet 1849 des lèvres du grand orateur, se sont réalisées aujourd'hui. L'Europe a vu, avec l'inertie

d'un cadavre, rouler à ses pieds cette tête royale de Maximilien que le démon de la révolution était venu lui lancer en signe de défi et de dédain. La presse seule s'est émue ; mais ses accents d'indignation n'ont pu faire sortir le moindre sabre-baïonnette hors de son fourreau, et enivré par les âcres émanations du sang qui suinte le long des plis de son drapeau, le Mexique continue bravement à marcher le chemin du meurtre, sans broncher ni sourciller.

Si encore la civilisation s'était contentée de rester dans cet état de béate nonchalance, dans cette espèce de somnambulisme navrant avec lequel elle s'est habituée à percevoir maintenant tout ce qui vient de l'esprit du mal, il n'y aurait eu rien à redire.

Je le sais, les temps ne sont plus où Pierre l'Ermite et St. Bernard façonnaient les croisés au souffle de leur parole.

Le mercantilisme et l'égoïsme, ces deux incarnations d'une seule et même chose, ont comprimé, sous le poids de leurs ballots et de leurs marchandises, les plus nobles battements du cœur humain, et l'on verrait de nos jours Godefroy de Bouillon agenouillé et priant aux pieds du St. Sépulcre, qu'il se trouverait des gens pour venir crier sur tous les toits qu'il n'a entrepris le long et chevaleresque pélerinage que pour fractionner l'illustre relique en petits morceaux, et la revendre ainsi aux amateurs d'antiquités !

Il était donc dans l'ordre naturel qu'après avoir vu ridiculiser sa grande mission, Maximilien tombé eût le sort de tout ce qui est grand et noble ici-bas,

qu'on eût fermé sa tombe avec le sarcasme, l'indifférence et l'oubli.

De l'immense foule qui a levé la tête au bruit de la fusillade qui tuait l'empereur, beaucoup se sont aussitôt occupés à ne plus se souvenir de ce crime inoui ; un grand nombre ont ri du plaisir que leur a causé cette chûte annoncée depuis si longtemps ; d'autres plus soucieux du jugement que l'histoire leur réservait, se sont efforcés de légitimer l'épouvantable assassinat, en invoquant en leur faveur la loi des représailles.

A tous, et principalement à ces derniers, s'adressent les lignes suivantes.

Ancien officier de l'armée de l'empereur, j'ai pu juger aussi bien que personne, le caractère atroce de la guerre qu'on nous faisait là-bas. Les terribles faits que je cite ont été notés jour par jour par des hommes revêtus d'un caractère officiel, préfets politiques, commandants supérieurs, ou chefs de colonne. Tous sont consignés dans les rapports et les documents déposés aux archives militaires et dans les registres de l'ancien ministère de la guerre à Mexico, et, comme ils sont appelés à jeter un jour nouveau sur les actes du gouvernement Juariste, et à faire connaître à l'étranger les crimes et les infamies qui ont forcé Maximilien à proclamer et à mettre en vigueur le fameux décret du 2 octobre 1865, punissant de mort tout individu pris les armes à la main, décret sur lequel les juges de la cour martiale de Quérétaro se

sont appuyés pour sa mise en accusation et sa condamnation, je prends sur moi de les livrer à la publicité, bien persuadé que je rends service à la cause pour laquelle j'ai combattu et que j'accomplis une bonne action.

I.

Les hommes qui ont eu l'énergie de ne pas laisser séduire leur bonne foi par les éloquents discours de MM. Thiers, Berryer, Jules Favre et Guéroult, discours que l'ennemi semait là-bas dans nos tranchées et nos avant-postes, qu'il allait jusqu'à rouler dans les plaies béantes des cadavres de nos sentinelles assassinées au milieu des ténèbres de la nuit, savent à quoi s'en tenir sur les graves motifs qui ont amené l'intervention française au Mexique.

Les consulats enfoncés et pillés, les nationaux insultés et menacés à chaque instant, le drapeau français tout frémissant sous les huées et les mépris dont on le couvrait, réclamaient une vengeance prompte et une satisfaction éclatante.

Un corps expéditionnaire reçut donc l'ordre de s'embarquer et, en mettant le pied sur le sol mexicain, il y apportait ces traditions d'honneur et de magnanimité qui suivent partout l'armée de la France, cette personnification sublime du droit, appuyée sur la valeur et sur le courage.

A peine les troupes d'occupation étaient-elles débarquées à la Vera Cruz que des tentatives d'empoisonnement se faisaient sur des artilleurs français, par trois prostituées du nom de Dolorès.

"Le brave général Roblés, disait M. Billault,—cet officier supérieur, dont le caractère était entouré de respect, dans un pays où si peu de gens ont droit au respect — soupçonné de venir causer avec le général français, pendant cette espèce d'armistice qui succéda à la convention de la Soledad, était pris au lasso comme une bête féroce et fusillé immédiatement."

Des attentats non moins odieux étaient commis contre des officiers et des sous-officiers ; plusieurs avaient déjà péri à Tampico sous le couteau des rôdeurs de nuit, et, nonobstant ces terribles débuts, cette poignée de braves troupiers, habitués à faire le métier de soldats jamais celui de bourreaux, s'était mise, dès l'ouverture de la campagne, à traiter l'ennemi qu'elle avait devant elle, comme elle avait agi envers ses adversaires de Crimée et d'Italie

Au moment où 1424 officiers, faits prisonniers au siége de Puébla par le maréchal Forey, étaient logés, nourris et soldés au compte du trésor français, le consul de France à Tampico, était arrêté et jeté en prison,

Une noble femme soupçonnée de donner ses sympathies au nouvel état de choses, madame la comtesse de Perrez Galvez, se voyait obligée de s'enfuir par la terrasse de sa maison à Mexico, pour échapper aux

hommes de la police de Juarez, qui voulaient pour la troisième fois lui extorquer la somme de 40,000 piastres, et son amie, madame la maréchale Castilla, malade et alitée, était mise dans la pénible alternative ou de recourir à la charité de son entourage, pour compléter la grosse somme que l'on exigeait d'elle, ou d'aller mourir au fond d'un cachot.

Pendant que les corps en garnison s'entretenaient la main en faisant cette guerre pacifique à un consul désarmé et à des femmes inoffensives, les troupes du président qui tenaient la grand' route, dévalisaient les convois de marchandises, sous prétexte que leurs chargements étaient destinés à l'ennemi. Dans les haciendas, ils s'emparaient des troupeaux, des chevaux et des mules, en vertu de la même fiction, mettant à mort leurs propriétaires pour s'épargner l'ennui de toute réclamation, et même, dans leurs patriotiques ardeurs, ils allaient jusqu'à jeter le grapin sur les institutions de charité. La fondation de 47,000 piastres donnée par la pieuse famille Monjardin, quoique déclarée non ecclésiastique et consacrée à une classe spéciale de pauvres, se vendait 940 piastres à un acquéreur étranger, pour permettre à la république de donner un banquet à Juarez !

A la tête des 1424 officiers faits prisonniers à Puébla, se trouvait un homme, un général de division, qui libre sur sa parole d'honneur de ne pas tenter de s'échapper, avait la permission d'aller, de venir et de faire ce que bon lui semblerait dans le camp du corps expéditionnaire.

Pour ne pas mécontenter le maréchal Forey, qui avait mission de concilier les esprits par tous les moyens possibles, les officiers français lui permettaient l'accès de leurs quartiers, le laissaient s'asseoir à leur table, et condescendaient même à lui serrer la main. Pourtant une large tache de sang suppurait continuellement du creux de la main de cet homme ; car un jour, forcé d'abandonner la position la plus fortifiée de Puébla, le pénitencier que battait en brèche l'artillerie française, il s'était rappelé que les oubliettes de ce formidable édifice renfermaient ses détenus politiques, presque tous officiers distingués, qui avaient osé ne pas être de son opinion. Une pensée infernale illumina alors son cerveau : des brandons furent allumés et quelques heures après, ses antagonistes n'étaient plus qu'une masse de chairs carbonisées.

On savait cela dans le camp, et néanmoins on avait fermé les yeux sur la conduite de ce misérable, pour n'obéir qu'à l'ordre du maréchal qui n'exigeait de lui qu'une promesse formelle de rester prisonnier, en échange du pardon qu'il lui donnait. Cette parole il l'avait jurée solennellement en face de son armée vaincue, de sa ville prise d'assaut ; puis un soir qu'il faisait sombre, ce général de division traversait furtivement nos avant-postes, sous un déguisement de femme, et le lendemain Jésus Gonzalès Ortega recommençait à piller et à faire assassiner ceux chez qui, la veille encore, il buvait le vin de l'hospitalité et recevait la solde d'officier-supérieur prisonnier de guerre.

Dès lors les atrocités ne connurent plus de bornes.

A la Téjéria, petit village aux environs de la Vera-Cruz, trois cents guérilleros tombent à l'improviste sur des ouvriers qui travaillaient à l'amélioration de la route. Douze de ces pauvres travailleurs sont massacrés sur le champ, quinze blessés grièvement, et les deux cents qui restaient, traînés dans les montagnes pour être incorporés dans une bande. Trois mille piastres furent le produit de cette lugubre boucherie.

Chemin faisant, un de ces vaillants soldats coupe le doigt à une malheureuse femme, pour s'approprier un anneau de peu de valeur qui avait sollicité sa convoitise, et l'arrière-garde s'occupe à assassiner le boulanger des victimes; puis, en guise de passe temps, mêle sa tête et ses membres pantelants à la pâte qu'il était en train de préparer, pour confectionner le pain du jour.

Le 15 août 1863, le colonel Quesadas emprisonnait dom Tranquilino Guttierez sous prétexte qu'il était le confesseur du général Marquez, puis le faisait fusiller et ordonnait que son cadavre fût pendu à la porte de l'église d'Huisquilucan, petit village que le malheureux prêtre desservait.

Un curé, connu par sa charité et son esprit de dévouement, M. Saturnino Baldera, mourait à quelques jours de là, sous les balles d'un peloton d'exécution, pour avoir courageusement refusé de prêter serment aux lois dites de *réforme*, sanctionnant la

la spoliation des biens de l'église. Le décret de mort contre ce prêtre était signé par Juarez, oublieux qu'autrefois un moine dominicain, chez qui il avait été recueilli comme domestique, l'avait fait instruire à ses propres frais, et lui avait ainsi permis de venir signer son nom sur la sanglante page que l'histoire lui consacrera un jour. (1)

Partout le clergé était traqué comme une bête fauve ; les faibles et les désarmés ne trouvaient plus de pitié, et Buitron promenait ses bandits de village en village, saccageant tout ce qui se trouvait sur son passage, brûlant les haciendas, prenant de force les

(1) Le président avait déjà rendu le décret suivant contre le clergé de la République :

Art. I.—Les prêtres de tout culte qui, abusant de leur ministère, exécteraient à la haine ou au mépris des lois, ou du gouvernement ou de ses ordres, seront punis d'un an à trois ans d'emprisonnement ou de déportation.

Art. II.—On supprime dans la crise actuelle tous les chapitres ecclésiastiques dans toute la république, à l'exception de celui de Guadalajara, en raison de sa conduite patriotique. Tout accord des membres de ces corporations pour l'exercice de leurs fonctions sera puni comme délit de conspiration.

Art. III.—Il est interdit aux prêtres de tous les cultes, de faire usage, hors des églises, de leurs habits sacerdotaux et de tout emblème distinctif de leur ministère.

Cette disposition aura son effet dans les dix jours de sa publication.

Les parties contrevenantes payeront des amendes de dix à cent piastres, et subiront un emprisonnement de quinze à vingt jours.

Mandons et ordonnons que le présent décret soit imprimé, publié et exécuté.

Délivré au palais du gouvernement fédéral à Mexico, le 20 août 1862.

BENITO JUAREZ.

femmes, et ne laissant derrière lui que des victimes de sa brutalité et de sa passion pour le meurtre.

Dans l'église en feu de Tepeji, on promettait la vie sauve à trente malheureux qui s'y étaient réfugiés, et une fois qu'ils s'étaient rendus, on les fusillait sur la grande place.

Porfirio Diaz, pour ne pas se laisser dépasser par ses collègues, mettait au pillage la ville de Tasco.

Plusieurs habitants furent assassinés en voulant préserver leurs maisons du pillage, et deux jeunes filles l'une de 17 ans, l'autre de 22, sur le point d'être violées, se coupèrent la gorge.

Le 5 août, une nombreuse guérilla se présentait devant San Antonio : furieux de voir une poignée d'indiens lui résister, elle met le feu aux quatre coins du village ; tout est brûlé à l'exception de l'église, et plus de cinquante enfants, femmes et vieillards périssent dans les flammes. Près de la Vera-Cruz, Garcia attaquait à la tête de 200 hommes le commandant Stocklin qui n'avait que 25 Mexicains avec lui. Le commandant ne recule pas ; il s'élance sur l'ennemi, le charge, et tant qu'il n'est pas blessé le tient en respect. Tout-à-coup il est désarçonné et ces deux cents braves se précipitent sur cet homme à terre, et hachent à coup de *machete* ce malheureux officier qui trouve encore la force de mourir en criant :

— Vive la France !

Carbajal, ce même général, qui, le 17 septembre 1860, attaquait le général Cobos, le tuait, lui faisait

trancher puis bouillir la tête pour l'envoyer à Mexico comme trophée, établissait en 1863 une vente à la criée, où il se débarrassait de tous les ustensiles, grains, mules et bestiaux volés par lui dans les haciendas. Une seule de ces enchères lui donnait un bénéfice de $40,000.

Juarez nommait gouverneur constitutionnel le général Leyva, le même qui avait présidé au massacre des Espagnols de San Vicente, et se trouvait être un des trois généraux dont le cabinet de Madrid exigeait le supplice. Cette nomination valait presque celle du brigand Rojas qui, promu général à son tour, n'avait pas rougi de venir s'installer à Mexico avec la fille de Buyes Pintos, arrachée à sa famille, violée par lui et gardée à vue, en pleine capitale par quatre soldats juaristes.

Le 2 avril 1864, le commerce de la ville de Monterey était forcé de payer une somme fabuleuse au Président qui fuyait devant le pas gymnastique de nos colonnes. D'après son ordre, dix-huit personnes, refusant de se laisser taxer, étaient emprisonnées ; on obligeait M. Patricio Milner, citoyen des Etats Unis, à payer $25,000, — malgré les réclamations de son consul — et Juarez, non content de cette extorsion, faisait fouetter publiquement cet étranger, puis le mettait au secret.

Vers cette même époque, Cortina commençait la série de ses épouvantables cruautés. Porfirio Diaz, sorti pendant quelques instants d'Oajaca, mais forcé d'y rentrer tout aussitôt par le général de Brincourt,

pillait et mettait à sac et à sang le bourg de Tepeji de la Seda, sans aucune provocation de la part des paisibles habitants ; Ortega abandonnait le Zacatécas pour se retirer dans le Durango, et signalait sa marche par toutes sortes d'exactions et de brigandages ; puis enfin, Uraga faisait passer par les armes, à Santa Anna, trois officiers, El Chino, El Mocho et Rudecindo Valdez, avec cinq cents de leurs hommes, sous le simple prétexte qu'ils s'étaient ralliés à l'intervention.

Vers la même date, Juan Alvarez, la *panthère du Sud*, écrivait à ses subordonnés :

— Vous userez de tout le tact possible pour capter le bon vouloir des populations et les amener à embrasser de nouveau la défense de notre cause ; mais, une fois ce but atteint, vous devrez, *avec toutes les précautions nécessaires*, faire arrêter les principaux habitants, ceux qui exercent quelque influence sur les masses, et enfin, les chefs militaires auxquels elles obéissent ; vous m'enverrez les prisonniers *sous bonne escorte*, et j'aurai soin qu'ils paient de leur tête l'infâme trahison dont ils se sont rendus coupables. —

Le doux vieillard qui écrivait ces lignes était âgé de quatre-vingt-cinq ans !

Pourtant comme il se glisse des âmes honnêtes un peu partout, ces gens-là étaient sévèrement jugés par quelques-uns des leurs. Parmi les lettres interceptées par nos troupes se trouvait celle-ci adressée à l'une de ses amies par la femme d'un général juariste :

— Tu sais si je déteste les Français ; eh ! bien, il n'est pas douteux que, s'ils tiennent leurs promesses notre pays sera heureux et prospère. Notre parti — le parti libéral — s'est deshonoré au dernier degré par les déprédations qu'il a commises dernièrement partout où il a passé. Les nuées de sauterelles et les ouragans causent moins de dommages ; ils ne détruisent que les maisons ; l'autre fait plus : il vide les coffres des particuliers. Je suis humiliée de voir des libéraux honorables et de bonne foi, au milieu de ces bandits. "

Des bandits, ces libéraux ! c'était pis que cela ! et comme je fais ici de l'histoire et non pas des effets de style, je donne sans transition l'impression qu'ils avaient laissée au général Douay, pendant sa campagne de Tépic à Sajula.

— "Nous voici de retour, à Guadalajara, disait ce brave officier supérieur. J'y suis revenu le cœur plein de dégoût et d'indignation. Ce n'est pas une expédition militaire que nous venons de faire ; c'est une promenade au milieu de ruines et de charniers. L'ennemi pille, saccage, brûle et ne veut pas se battre. Partout où il passe, il vole ou détruit ce qu'il ne peut emporter. Il force les habitants à s'enrôler dans les bandes, et quand les malheureux refusent ou hésitent, il les égorge. Nous avons trouvé, le long de la route, des groupes d'hommes pendus ou brûlés ; en certains endroits j'ai compté jusqu'à trente suppliciés ; les femmes et les enfants ne sont pas épargnés. En arrivant à une hacienda près de Cuisillo un spectacle

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

DE

TRIBORD A BABORD

Souvenirs d'une Croisière dans le Golfe St. Laurent.

Le tirage de cette édition sera limité au nombre des souscripteurs ; ceux qui ont souscrit à LA BRUNANTE, à DE QUÉBEC À MEXICO et à CHOSES ET AUTRES, ainsi que leurs amis, sont priés de signer le billet suivant et de le faire parvenir au plus tôt à l'adresse de l'auteur, au Conseil Législatif, Québec.

.....187

Je, soussigné, souscris la somme de $1.00 pour un exemplaire des souvenirs d'une croisière dans le Golfe St. Laurent,—Labrador, Isle aux Œufs, Anticosti, Isles de la Madeleine, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, côte Ouest de Terreneuve, Belle-Isle,—par M. FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *payable à livraison.*

Signature,.....

Résidence,.....

N. B.—Cette édition n'est pas destinée au commerce et ne sera livrée qu'aux souscripteurs.

atroce nous attendait. Au mur extérieur de la chapelle était pendue une femme jeune encore, entièrement nue, éventrée jusqu'à la gorge ; quelque chose d'informe et d'ensanglanté se balançait à ses pieds — ces tigres avaient fait sortir l'enfant du sein de la mére pour lui faire partager son supplice ; il était pendu par le cordon.

"Quant à leurs exploits militaires, je n'ai qu'un mot à en dire ; jusqu'ici nous n'avons réussi qu'à voir le dos des guérilleros, et dans les engagements que nous avons eus, tous leurs blessés ont été frappés par derrière.

"Ces scélérats sont commandés par Simon Guttierez et Rojas. Ce qui indigne, c'est que de pareils brigands prennent le nom de libéraux ! "

Au milieu de ces scènes de meurtre et d'abomination, l'armée française, calme, intrépide, l'arme au bras, accomplissait noblement la mission que lui avait donnée sa consigne : rendre ce pays déchu à la civilisation. A l'assassinat elle ne répondait que par la douceur et les bons traitements envers les prisonniers qui lui tombaient sous la main ; aux vols et au pillage elle opposait la plus stricte honnêteté dans ses transactions avec la population ; à la duplicité et à la couardise elle offrait en spectacle son sang et son incroyable dévouement.

Mais à quoi pouvait servir tout cet esprit d'abnégation et de sublime sacrifice, en face de gens habitués à ne faire la guerre que comme but d'existence, à ne gagner leur pain quotidien qu'au moyen de *pronunciamentos ?*

Au Mexique, faire un prononciamento, c'est s'accrocher un sabre au côté, se mettre un pistolet au poing, un bandeau sur la figure pour ne pas être reconnu, puis aller attendre au coin d'un bois, au fond d'un ravin, le voyageur et la diligence qui vont passer, et là, voler au premier tout ce qu'il possède, après l'avoir assassiné. Faire un pronunciamento, c'est se donner un brevet de colonel ou de général, et profiter de l'obscurité de la nuit pour massacrer, jusqu'à ce que les bras tombent de lassitude, ses concitoyens, ses parents, ses amis, sous prétexte que le salut de l'Etat l'exige. (1) Faire un pronunciamento, c'est voler son pays, sa mère, sa femme, son église ; c'est de vice-royauté espagnole devenir successivement indépendant, empire, gouvernement provisoire, république fédérative, république centrale, dictature absolue, république centrale de nouveau, république simple, gouvernement provisoire, empire une seconde fois, puis anarchie ; c'est, pendant cinquante-quatre ans, marcher jusqu'aux genoux dans le sang de la guerre civile, et regarder passer avec ce petit air de nonchalance créole qui sent la pointe d'un stylet, treize dictateurs, trente-un présidents, et les cadavres de deux empereurs assassinés ! Faire un pronunciamento, c'est se rendre à l'histoire par le sentier du bagne.

(1) En 1860, un partisan de Juarez s'étant querellé avec le commandant de Durango, parvenait à l'aide d'un pronunciamento à le déloger de cette ville, et pour le taquiner, faisait fusiller une partie des notables de la cité. Trois jours après, son rival remettait le pied dans son ancien commandement, et à son tour pour chagriner son adversaire, fait pendre un homme au balcon de chaque maison dans les rues principales !

C'était en face de cette vile crapule que le devoir avait placé le soldat français, accoutumé à ne lutter que contre un ennemi loyal et courageux, et qui, après douze mois de pareille guerre, ne pouvait encore s'habituer à se convaincre que la nature eût fait du peuple mexicain une monstruosité morale. L'écorce était gangrenée, disait-il, mais le cœur devait être encore bon ; le principal était d'engager ces gens à suivre les exemples de grandeur d'âme qu'on leur montrait, et le troupier, avec cette sainte idée, allait toujours, courbant le dos sous l'exigence de la consigne que lui criaient ses supérieurs :

— Patientez ! patientez toujours !

II.

Patientez ! patientez toujours ! et le vendredi saint de 1864, don Maria Chavez, gouverneur d'Aguascalientes attaquait l'hacienda de Molposo et assassinait les femmes, les vieillards, les enfants et les malades, pour qui la fuite était impossible. Le 17 mai, Estanislas Aguirre mettait le feu à l'une des maisons du village de Cerro Colorado envahi par sa bande, et fermait toutes les issues pour empêcher les malheureuses victimes de s'échapper. Le propriétaire, un citoyen paisible, don Félipe Duran, périssait dans les flammes avec toute sa famille, et la position dans laquelle les cadavres furent retrouvés, montrait que le malheureux père avait dû faire des efforts désespérés pour arracher ses quatre enfants à la mort, car il les tenait encore embrassés. Le 15 décembre 1863, le capitaine de Varennes du 51ème de ligne et le sous-lieutenant Ornacez du même régiment étaient trouvés assassinés auprès de l'hacienda de San Antonio el Rico.

Patientez ! patientez toujours ! et Juarez confiait le gouvernement du Tamaulipas à Cortina, " cet homme

roux, grossier, ne sachant ni lire ni écrire, rusé, féroce, parjure, qui pendant dix ans assassina les vogageurs fourvoyés sur les bords du Rio Bravo, brûla les fermes isolées, et enleva le bétail sur une rive, pour aller le maquignonner sur l'autre." Pendant le cours du mois de Juin 1865, ce valeureux chef assassinait à lui seul plus de 60 personnes entre San Antonio Bejar et Piedras Negras.

Patientez ! patientez toujours ! et le 25 juillet 1864, Porfirio Diaz faisait fusiller à sept heures du matin le commandant des *rurales* de Tehuacan, fait prisonnier quelque temps auparavant. L'exécution de cet officier avait lieu sur le bord de la fosse qui avait été creusée pour l'enterrer. A la première décharge le corps roulait dans ce trou, mais quoiqu'il eût reçu cinq balles, le malheureux vivait encore, et on le relevait de sa tombe pour lui tirer deux nouveaux coups du fusil à la tête et au cœur. Peu de jours auparavant, le même général avait fait passer par les armes trois officiers, MM. Avella, Valverde et un autre ; on voulait les fusiller par derrière, mais ils s'y opposèrent énergiquement, et l'un d'eux, le jeune Avella, arracha courageusement le bandeau qui lui couvrait les yeux, pour voir le lieu du supplice et les figures avachies de ses bourreaux.

Patientez ! patientez toujours ! et le 2 septembre 1864, un citoyen de Zacatlan, M. Palacios, vieillard de 86 ans était assailli par huit soldats juaristes, qui ne trouvant rien à lui voler, le couchaient sur des charbons ardents et le laissaient mourir là. Le 9

novembre, M. Gumesindo Gonzalès, gérant de l'hacienda de San José, était massacré avec 14 hommes d'escorte par un régiment ennemi. A la même date, le colonel Trespena faisait tuer à Zitacuaro un courrier envoyé par le colonel Lamadrid au colonel Guiraud, M. Antonio Vega. Le colonel Dacquin donnait l'ordre à quelques-uns de ses soldats de se masquer et d'aller assassiner dans son *rancho* de Ténespam le nommé Pedro Lara. A Guadalajara, on enfonçait les portes d'un pharmacien : un flacon d'arsénic disparaissait, et à quelque temps de là, un fabricant de bière qui avait vingt barils de ce liquide à mettre en bouteilles, était frappé de l'étrange couleur de sa marchandise. Une expert constatait la présence de l'arsenic dans les barils, et ce jour-là le conducteur de la brasserie disparaissait et commandait quelques jours après un des régiments de Juarez.

Patientez, patientez toujours! et le 21 décembre 1864, un officier corse de la légion étrangère, M. Giovanetti disparaissait dans les environs de Vittoria. A quelque jours de là, un de ses camarades de la contreguerille, M. le comte de Kératry, envoyé en reconnaissance par le colonel Dupin, faisait rapport : " — Audessus de ma tête à quinze mètres du sol, au bout d'une branche décharnée d'un cèdre majestueux, était pendue par une jambe le cadavre de de Giovanetti, nu, criblé de balles et de coups de couteau, le cœur arraché hors de la poitrine ; au dessous de son visage était attaché son chien."

A quelque temps de là, un autre français, M. de Gouzens, sous-officier au 12e chasseurs "pris par l'ennemi était aussi pendu par une jambe, comme un animal de boucherie, et on l'avait laissé mourir ainsi, après lui avoir ouvert le ventre d'un coup de couteau."

Patientez, patientez toujours ! et, après sa défaite de Chilapa, le général Vicario se rendait à Mexico, faisait sa soumission à l'empereur qui le nommait commandant de Matamoros, puis passait au ministère de la guerre où il émargeait un mois de solde, et le lendemain reprenait la montagne. Un français, Hippolyte Motard, tombé entre les mains d'une bande, était fusillé, puis pendu à l'un des arbres du village de Cacolatlan. Le 30 avril 1865, un convoi de marchandises sortait d'Iguala : à peine avait-il fait une lieue que Figueron et sa bande tombaient dessus, et l'enlevaient après avoir massacré les *arrieros* et violé les femmes de ces pauvres gens. Vers le milieu du même mois, le général Ugalde s'emparait de Chapetongo. On volait les vases sacrés, et un bandit à épaulettes s'amusait à distribuer à ses compagnons les saintes hosties, en marmottant par dérision les paroles sacramentelles. Deux filles de dix ans étaient violées sur les marches de l'autel, puis, en se rendant à Tezonlepec, à quelques kilomètres en avant, la terrible bande faisait rencontre d'un couple qui venait de recevoir la bénédiction nuptiale. L'épousée était soumise aux derniers outrages, et le marié cloué au sol d'un coup de lance. Le 13 août, Figueroa envahissait l'hacienda de Jila et faisait tuer sous ses yeux, le

gérant, M. Vicente Ortiz. A San Felipe, Ugalde attaquait en nombre une petite troupe commandée par Moneada. Ecrasé par le nombre, et blessé à la jambe, celui-ci ne se rendait qu'en recevant la promesse d'avoir la vie sauve. Cinq minutes après, il était passé au fil de l'épée.

Patientez ! patientez toujours ! et pendant ce temps une guérilla, sous les ordres de Herrera, s'emparait de Metepec, dans le Sinaloa, et en massacrait tous les habitants. Juarez traversait le Chihuahua en y levant un impôt forcé de $100,000. Dans le Yucatan, 900 personnes étaient assassinées par les deux chefs indiens Crescentio Poot et Barnabo Cen ; Rojas et Romero parcouraient avec leurs bandes l'état de Michoacan, garnissant les arbres de la route de grappes de pendus, volant les églises, dévalisant les voyageurs, violant les jeunes filles, éventrant les femmes enceintes et tuant les vieillards et les enfants. (1)

---

(1) Atteint par la compagnie franche du capitaine Berthelin, près de San Clemente, dans le sud du Jalisco, Antonio Rojas était cerné et taillé en pièces avec toute sa bande.

" Rojas, qui à une certaine intelligence joignait les instincts les plus pervers, avait contribué plus qu'aucun autre, par l'exemple de ses vols, de ses violences et de sa brutale cruauté, à réveiller dans les bas-fonds des populations les plus ignobles passions. Sur toute l'étendue du vaste territoire du Jalisco, il n'y avait peut-être pas un seul endroit où ne fût empreinte la trace sanglante de ses crimes. C'était un de ces êtres que la nature semble avoir privés des salutaires avertissements de la conscience : il volait, rançonnait les gens, tuait, pendait aux arbres de la route des femmes enceintes éventrées par son ordre, et quelquefois de sa main, sans qu'il lui en coutât un remords.

" Cette nature féroce avait pourtant le sens des affaires ; il ressemblait à ces bandits grecs qui font construire des routes

Patientez ! patientez toujours ! et le 18 janvier 1865, Corona faisait boucherie des malheureux chasseurs à pied qui s'étaient constitués ses prisonniers de guerre, à Veranos. Avant de quitter cette position, il avait déjà fait achever les blessés : en route on tuait à coups de lance, après s'en être servi comme de jouets, ceux qui étaient invalides et que l'on avait forcés de suivre la colonne ; puis, après avoir traîné les survivants, de bourg en bourg et d'étape en étape, le propriétaire ennuyé s'en débarrassait à Jacobo au moyen du *machete* de ses bandits.

Patientez toujours ! et Negrete, pendant son séjour à Monterey, plantait la hampe de son drapeau au

---

pour faciliter la circulation des voyageurs et faire naître les occasions de coups de main. Personne n'ignore l'origine de sa fortune ; ses vols de terrains, de bestiaux ; l'habileté avec laquelle il avait créé des haciendas que l'on citait comme des fermes modèles, les plus importantes du pays ; le zèle qu'il apporta à discréditer la route de Tépic, où par ses soins l'assassinat attendait le voyageur à chaque carrefour, pour accaparer la situation et le transport des marchandises sur une route construite à ses frais à travers ses propriétés — et improvisée de haute main, dans la direction de Colima.

" L'absence de tout sens moral dans les excès qui ont signalé depuis quelques années les incursions des bandes armées du Jalisco, doit être attribuée en grande partie à la démoralisation dont il donna l'exemple. L'un des traits les plus saillants de sa vie fut son impitoyable haine contre le général Lozada et les crimes auxquels il eut recours pour triompher d'un ascendant qui contrariait ses projets d'homme politique et de profond industriel.

" Le Mexique tout entier, accueillit avec joie, la nouvelle de la mort de ce bandit fameux. Il est mort général de l'armée républicaine et riche propriétaire, heureux dans le cours de son existence criminelle, à la manière de la bête féroce, heureux jusque devant la mort qui l'a frappé sur le champ de bataille, au lieu de l'attendre au pied de la potence." — CHARLES DE BARRÈS.

milieu du sang, du vol et de la terreur : dans cette malheureuse ville déjà si éprouvée, il prélevait $500,000, à Patos $20,000, et à Saltillo $60,000. A Chalco, un brave négociant français, M, Audifret, était pris, menacé des plus affreuses tortures et finalement relâché moyennant une rançon de $10,000. Quelques centaines de prisonniers mis en liberté sur parole, après le siége d'Oajaca, s'enfuyaient et allaient grossir de nouvelles bandes dans la *Sierra*. (1) Cinquante-cinq Autrichiens surpris à Ahuacatlan par des forces dix fois supérieures, se voyaient forcés de capituler. Immédiatement après cette reddition, leur chef, le capitaine Kurzcok, était tué de sang-froid par le commandant juariste, un nommé Perrez, et un officier et 17 soldats partageaient son sort quelques heures après.

Patientez toujours ! et à mesure que le soldat, la rage au cœur, la main tremblante d'indignation retenait la gâchette de sa carabine prête à fusiller elle aussi, sans pitié et sans relâche, le flot du meurtre et de la plus épouvantable barbarie montait sans cesse autour de lui. On tuait sans repos, on volait partout, et jamais l'histoire n'enregistrera des scènes plus navrantes et plus désolantes que celles qu'on trouve consignées dans les documents officiels de cette guerre.

Ne dirait-on pas, par exemple, qu'on lit un roman travaillé à plaisir, en parcourant le rapport suivant,

(1) Après le siége d'Oajaca, l'empereur faisait mettre en liberté 22 généraux et 214 officiers.

fait au maréchal Bazaine, par le préfet supérieur politique du département d'Oajaca, M. Franco ? (1)

Je cite textuellement.

" *Relation des excès commis dans la Misteca par la force régulière de cavalerie sortie d'Oajaca, sous les ordres de Félix Diaz, frère de Porfirio Diaz, général en chef de l'armée d'Oajaca.*

" PARTIDO DE NOCHISTLAN.

" *Tamasula.* Le 9 du courant, ce village fut saccagé, l'église dépouillée du Saint-Sacrement, des vases sacrés ainsi que de tout ce qui existait en argent. Le commissaire de l'endroit, qui priait qu'on lui rendît ces objets sacrés, offrant de l'argent pour les racheter, fut fusillé à une lieue et demie du village, sur ordre de Félix Diaz qui avait accepté l'offre et reçu une bonne somme d'argent sans néanmoins rendre ce qu'il avait volé, sous le prétexte que le chemin par lequel les conduisait le commissaire, n'était pas le meilleur qu'ils devaient suivre.

" Pour se sauver de la mort, ce commissaire fit observer que le village avait toujours obéi aux ordres de Félipe Silva, chef politique de Toxacoalco, nommé par les libéraux. Ce commandant avait reçu beaucoup d'argent pour satisfaire aux contributions qu'il

(1) Ce rapport publié par le *Moniteur*, était transmis au maréchal Bazaine. qui ajoutait dans la note qui l'accompagnait :

" J'ai pu m'assurer par moi-même que ce rapport n'est point exagéré. Il donne des détails qui déshonorent non-seulement les chefs qui commandent, mais encore le parti qui les avoue et les emploie.

avait imposées, lesquelles bien souvent, il fallait payer deux fois par mois ; on lui avait aussi fourni des chevaux et donné deux cents piastres en remplacement de l'impôt d'armes qu'il exigeait. Mais rien ne put apaiser leur soif de sang, et cette victime innocente fut tuée et son cadavre jeté dans un précipice.

" *Saltepec.* — Ce village fut envahi le 10 vers sept heures du soir, et le commissaire fait prisonnier avec vingt-six individus du village qui conduisaient les fourrages demandés par les envahisseurs. Après trois heures de prison, les particuliers furent mis en liberté, mais le commissaire fut conduit sur une hauteur qui est près de l'église, où il resta toute la nuit, les pieds et les mains liés, et surveillé par une garde. Pour se sauver de ce supplice, il offrit 20 piastres et deux chevaux, qui furent remis le 11 au matin ; néanmoins, Félix Diaz ordonna de le conduire derrière l'église du Calvaire, où il fut fusillé.

Le pillage fut si grand dans ce village que la majeure partie des habitants restèrent nus. On prit le Saint-Sacrement, le calice, les chandeliers, la croix et d'autres vases sacrés, le tout en argent, ainsi que les ornements du culte. Quelques tableaux furent réduits en cendres et le presbytère brûlé.

Tecomatlan. — Sachant que les forces ennemies s'approchaient, le commissaire et tous les habitants s'enfuirent dans la montagne, en emportant ce qu'ils purent ; l'ennemi vola seulement ce que renfermait le presbytère, et deux chevaux.

Jaltepetongo. — Le même jour, 11, le commissaire Elijio Ximenes, pour épargner à son village les maux qu'il savait avoir été infligés aux précédents, vint recevoir Félix Diaz hors du village. Il lui offrit deux moutons cuits, une grande quantité de tortillas, un baril de pulque, deux bouteilles de mescal et 40 piastres qu'il dit être le produit de la capitation, et qu'il avait conservées pour le gouvernement libéral. Diaz reçut le tout, et en récompense, lui fit tirer un coup de fusil, déclarant que c'était le sort réservé à toute autorité nommée par l'intervention. Il passa, laissant sa victime mourante et baignée dans son sang.

Yucandichi. — Le même jour, 11, l'ennemi entra dans ce village ; le commissaire se présenta pour saluer Félix Diaz qui, pour réponse, lui fit tirer un coup de fusil dans le cœur, en présence de son père dont la douleur était un sujet de risée pour les bandits. Le village fut saccagé, sans excepter la demeure de l'épouse de M. Gomez, propriétaire de l'hacienda du Rosaire, à laquelle ils volèrent ses bagues et tout l'argent qu'elle possédait. L'ennemi se saisit aussi du régisseur de l'hacienda, exigeant qu'il donnât de l'argent, ce qu'il ne fut pas obligé de faire, car il s'enfuit en chemin.

Nochistlan. — L'ennemi se dirigea ensuite sur cet endroit ; mais, apprenant qu'il y avait une force française qui y gardait un convoi, il s'en retourna.

PARTIDO DE YANHUITLAN.

Nochistlan. — Le même jour à midi ils entrèrent dans ce village ; ils volèrent dans l'église le Saint-

Sacrement, trois couronnes d'argent et d'autres objets de même métal, les chapes, les étoles et tous les ornements en soie qu'il y avait, valeurs qu'on estime à 136 piastres : plus 230 piastres 2 réaux, pour la valeur des objets volés dans les maisons Au sortir du village, ils tuèrent le commissaire Marcial Hernandez d'un coup de feu, au front.

Tilio. — Une autre bande de la même force, se présenta le même jour et à la même heure, dans ce village ; elle y vola, tant en argent qu'en objets, pour une somme évaluée à 951 piastres.

A midi et demi, le même jour, elle prit dans le rancho de la Luna quatre chevaux, une selle garnie en argent et 350 piastres. La selle appartenait à don Manuel Gomez, le reste aux MM. Lunas.

PARTIDO DE TEPOSCOLULA.

Sieneguilla. — Ce rancho, où ils arrivèrent vers trois heures et demie du soir, le 11 du courant, fut volé complètement. Son propriétaire fut maltraité ; il reçut d'un nommé Monterinos un coup de sabre qui lui fit une blessure grave, parce qu'il se refusa à lui donner un zarape.

Ranchos de los Marteles. — Le rancho de M. Montenos et celui de las Ferias furent volés dans la même soirée ; outre les objets et l'argent, ils prirent le bétail qu'ils rencontrèrent.

San Francisco Teposcolula.— A quatre heures du soir, ce village fut envahi ; on y vola argent, objets,

vêtements et animaux. On prit dans l'église ce qu'il y avait en or et en argent, et jusqu'aux vêtements des saints.

Le commissaire Nueles Garcia fut fusillé, et le représentant du président dut, pour éviter la mort, donner 30 piastres provenant de la capitation, et 30 autres qui lui appartenaient.

Cabezera de Teposcolula. — Cet endroit fut pillé le même jour depuis sept heures du soir jusqu'à onze heures ; les portes des maisons qui étaient fermées furent brisées ; beaucoup d'hommes et de femmes qui se refusaient à donner leurs vêtements, reçurent des blessures légères ; quelques-uns restèrent entièrement nus ; beaucoup de femmes et de filles furent violées, entr'autres une très-honorable et vertueuse femme, qui, après avoir été outragée, fut frappée de coups d'épée et jetée dans une mare d'où elle s'échappa miraculeusement.

Les objets des tiendas et ce qu'ils ne purent enlever furent brisés, et le butin chargé sur des animaux qu'ils prirent également ; ils rompirent le tabernacle, prirent les vases sacrés et les étoles et donnèrent quatre coups de fusil au régidor, Miguel Reventeria, parceque, avec quelques habitants, il faisait feu sur les envahisseurs.

San Andres de la Laguna. — Le 12, à trois heures du matin, l'ennemi entra dans le village ; l'église et la population furent volées ; il exigea la capitation du commissaire.

Magdalena Canadalteque. — Là, les bandes volèrent également le saint-sacrement de l'église et tous les objets d'argent ; elles exigèrent du commissaire la capitation depuis le mois d'août jusqu'au mois de décembre, et comme il ne pouvait se procurer cet argent sur le champ, l'emmenèrent prisonnier à Chilapilla, où elles lui rendirent la liberté parce que les habitants de son village apportèrent la capitation exigée.

Tamazulapa. — Les cavaliers répandus dans le village depuis trois heures de l'après-midi, le même jour, volèrent avec tant d'acharnement que la maison où était logé Diaz ne fut pas respectée, malgré ses efforts. Outre les animaux de la population, ils prirent des bêtes que des commerçants avaient menées sur la place, et qu'ils emmenaient chargées à Huajuapam ; ils blessèrent quelques personnes qui refusaient de les suivre, après leur avoir ôté jusqu'aux vêtements qui les couvraient. Ils fusillèrent le commandant du détachement de la troupe de Trujeque, et emmenèrent prisonniers les quatorze hommes qui le composaient.

Chilapila. — Bien qu'ils eussent été logés dans ce village, ils le volèrent et violèrent des femmes mariées et des filles. De là, on envoya 100 cavaliers, sous le commandement de Avalos, au village de Jacusaca.

Jacusaca. — Ils y pénétrèrent dans la nuit du 13, et commirent quelques vols ; de là ils allèrent à Tlajiaca.

Tlajiaca. — Dans cet endroit où ils sont encore, ils furent reçus par les habitants avec enthousiasme, et retrouvèrent beaucoup d'effets de leur troupe.

Huajuapam. — Le gros de la force attaqua cette ville le 15, à sept heures du soir ; il incendia 230 maisons, après les avoir saccagées ; mais repoussée le 16, à deux heures du matin, après avoir souffert une légère déroute, la plus grande partie de la force ennemie se dirigea sur Silacayopan, passant par Jucatan où elle vola comme d'habitude.

Yanhuitlan, 22 janvier 1865.

Le préfet du district,

ANTONIO HERRERA.

Vu et transmis.

Le préfet supérieur politique du département.

J. P. FRANCO.

Les rapports qui affluaient au ministère de la guerre étaient presque tous également pleins de sombres détails. Quelques honnêtes gens en témoignaient leur profonde horreur, entre autres, le général Juariste de Léon, qui le 14 août 1864, dans une conversation avec le correspondant de la *Tribune* de New-York, après avoir énuméré les forces dont disposait son parti, et en avoir nommé les principaux chefs, lui avouait candidement :

— Tous les généraux de ces bandes, Negrete, Garcia, Escobedo, Riva Palacio, Hijinzoa, devraient être pendus ! "

Mais à part ces quelques nobles exceptions, personne ne s'étonnait, et quand, le 12 août 1865, la nouvelle se répandit que ce même Félix Diaz — cité plus haut — s'était emparé par surprise de la ville de Tehuacan, avec l'aide de son collègue en banditisme, Figueroa, et qu'il avait fait passer par les armes une partie de ses prisonniers, après avoir prélevé $100,000 sur la malheureuse cité, tout le monde trouva que cette singulière manière de mettre en pratique les notions qu'un militaire doit avoir sur le droit des gens, était la chose la plus naturelle du monde.

Seule, l'armée française rongeait son frein en silence et tâchait de se faire illusion et d'oublier ce qui se passait autour d'elle, en accomplissant des faits d'armes incroyables.

Le 28 mai 1865, 70 chasseurs d'Afrique traversaient à deux reprises les champs de Pesquiera et de Morales, mettant en déroute 2500 hommes; plus tard le 81ème de ligne dévorait une marche de 59 lieues en quatre jours, et le colonel d'Ornano, allant au secours de la ville de Tehuacan soudainement envahie, franchissait en deux jours trente-deux lieues au pas de course. Mais tous ces miracles de stratégie et de courage n'égalaient pas encore l'énergie qu'il fallait au soldat pour se ployer à la terrible exigence de la discipline, car la consigne se dressait encore là, sévère et implacable :

— Patientez, patientez toujours !

III.

Pourtant elle devait sonner l'heure où ce vase trop plein allait déborder. Depuis trois ans le sang de la France était là qui coulait inutilement pour la régénération de cette race maudite. Bien de nobles intelligences, bien des officiers pleins de jeunesse et d'avenir étaient tombés le long de ces étapes sans haltes, qui se faisaient à la poursuite d'un ennemi insaisissable. Les croix de bois du chemin commençaient à se grouper trop nombreuses, et autour du feu de chaque bivouac, dans la chambrée de chaque caserne s'élevaient des murmures contre la politique de l'empereur Maximilien, toujours inclinant vers la douceur et la clémence, et faisant avec ce système philanthropique des amnistiés de la veille les bandits du lendemain.

Pendant les six mois que ces réclamations durèrent, l'empereur, pressé et entouré par les clameurs de l'armée, résista toujours, et essaya d'éluder par tous les moyens possibles la terrible mesure de rigueur que les circonstances exigeaient de sa fermeté. Son

bon cœur se révoltait rien qu'à l'idée de la promulgation d'une mise hors de la loi, et pourtant il fallait obéir. C'était la voix de la France qui parlait, et comment refuser cette France qui, elle, n'avait pas marchandé son sang, lorsqu'il s'était agi de le faire jaillir au fond des ravins arides et des gorges sauvages de cet empire fondé par elle ? Comment refuser la France, lorsque chaque crête des Andes gardait encore le souvenir des ondulations de son drapeau, lorsque 20,000 de ses soldats avaient suffi pour chasser de leurs repaires les bandits de Juarez, qui fuyaient sans cesse de cime en cime, de défilé en défilé, sous les coups de plats de sabre et la cravache de nos chasseurs d'Afrique ? N'était-ce pas à la France qu'appartenaient toutes ces croix perdues au milieu des broussailles, ces humbles croix de la route qui arrachaient un jour à Lamoricière cette sublime pensée :

— " Un pauvre enfant du peuple, un frère est mort là en combattant pour son devoir : il s'est sacrifié tout entier, pour que vous puissiez un jour, sans même savoir son nom, cueillir le fruit de son courage et de son dévouement."

Il fallait donc se décider à frapper un coup suprême, et le décret du deux octobre 1865, mettant hors la loi les brigands et les voleurs qui entouraient Juarez, fut promulgué, à la demande de toute la presse mexicaine et à la satisfaction de tout le monde qui voyait dans cette mesure sévère le seul remède aux atrocités que commettait l'ennemi.

D'ailleurs, les temps ne pouvaient être mieux choisis pour la publication de cet édit. L'époque légale de la présidence de Juarez venâit d'expirer, et la nouvelle s'accréditait à Mexico que l'ex-président se préparait à quitter le territoire de l'empire. La proclamation suivante, dans laquelle la situation était parfaitement définie, précédait le décret :

Mexico, 2 octobre 1865.

Mexicains,

La cause qu'a soutenue avec tant de courage et de constance don Benito Juarez avait déjà succombé, non-seulement devant la volonté nationale, mais aussi devant la loi même que ce chef invoquait à l'appui de ses titres. Cette cause avait dégénéré en guerre de bandes. Aujourd'hui cette guerre même est abandonnée par le fait que son chef est sorti du territoire de la patrie.

Le gouvernement national a été longtemps indulgent ; il a prodigué sa clémence pour laisser aux égarés, à ceux qui ne connaissent pas les faits, la possibilité de s'unir à la majorité de la nation et de rentrer dans le chemin du devoir. Il a atteint son but : les honnêtes gens se sont groupés sous sa bannière et ont accepté les principes justes et libéraux qui guident sa politique. Le désordre n'est maintenu que par quelques chefs s'inspirant de passions qui n'ont rien de patriotique, et, avec eux, par des hommes démoralisés qui ne sont pas à la hauteur des

principes politiques, ainsi que par la soldatesque sans frein qui reste toujours comme dernier et triste vestige des guerres civiles.

Désormais, la lutte ne sera plus qu'entre les hommes honorables de la nation et les bandes de criminels et d'aventuriers. L'indulgence cesse dès aujourd'hui, car elle ne profiterait qu'au despotisme des bandes, à ceux qui incendient les villages, à ceux qui volent et qui assassinent des citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense.

Le gouvernement, fort dans sa puissance, sera désormais inflexible pour le châtiment, ainsi que le réclament les droits de la civilisation, ceux de l'humanité et de la morale.

MAXIMILIEN.

Toute la bonté, toute la grandeur d'âme de l'empereur se révèlent dans les deux lignes où il traite avec tant de courtoisie et de délicatesse celui qui devait l'assassiner vingt mois plus tard. Du reste, en se prêtant à la pénible exigence de la position où le mettait l'opinion publique surrexcitée par les cruautés et la barbarie des guérillas, il avait essayé, autant que possible, à en pallier les tristes résultats, et une porte de salut était ouverte à ceux que l'amour du pillage et de la guerre civile n'avait pas encore rendus maniaques.

L'article du pardon était conçu en ces termes :

" Art. 14. Amnistie est accordée à tous ceux qui ont appartenu ou appartiennent à des bandes armées, s'ils se présentent à l'autorité avant le 15 novembre prochain, pourvu qu'ils n'aient commis aucun autre délit, à compter de la date de la présente loi.

" L'autorité recueillera les armes de ceux qui se présenteront pour jouir des bénéfices de l'amnistie."

Cet empereur que son extrême indulgence allait placer sous les balles de ses féroces ennemis ; cet empereur que la presse étrangère allait désormais insulter et calomnier à son aise ; ce Hapsbourg auprès duquel Caligula, Néron, Commode n'auraient posé qu'en tourterelles, avait poussé la bonté jusqu'à battre un sentier de retour " à ceux qui incendient des villages, à ceux qui volent et qui assassinent des citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense !"

Qu'il y avait loin de cette magnanimité à l'implacable animosité que déployait dès les débuts de l'expédition — pendant que les correspondances s'échangeaient entre les plénipotentiaires français, espagnols et anglais — le gouvernement de Juarez.

"—Au lieu de répondre, disait au Sénat M. Billault, aux espérances que ces négociations pouvaient donner, Juarez prenait, avec l'énergie d'une tyrannie qui ne recule devant rien, les mesures les plus violentes

pour étouffer à l'intérieur toute manifestation de l'opinion qui pouvait lui créer des difficultés. Il rendait dans ce but un décret qui restera comme un monument de la tyrannie la plus sanguinaire. La peine de mort y était écrite dix-sept où dix-huit fois. Tout étranger détenteur d'une arme était puni de dix ans de galères, tout Mexicain entre les mains duquel une arme était trouvée, était condamné à mort ! "

Juarez n'avait plus, comme ici l'empereur, à invoquer la révolte, la résistance et le pillage contre l'autorité établie. Le seul fait de ne pas avoir partagé les idées libérales, était puni de mort.

Ce document, qui date du 12 juillet 1861, c'est-à-dire, quatre mois *avant* le départ d'Europe de l'intervention française, est trop précieux pour que je ne me permette pas de le citer aux admirateurs du républicanisme espagnol en Amérique.

Il est signé par un homme qui a occupé depuis, la position de juge à la Cour Suprême de Mexico !

" *Le citoyen Pedro Ogazon, gouverneur constitutionel de l'Etat libre et souverain de Jalisco, à ses habitants fait savoir que :*

" En vertu des amples facultés dont je suis investi, j'ai décrété ce qui suit :

" Art. 1. — *Tous les individus* qui, sous le titre de chefs, officiers et soldats volontaires, auront servi la réaction, et qui resteront sur le territoire de l'Etat,

sans une permission expresse de ce gouvernement, huit jours après la publication de cette loi, seront réputés conspirateurs récidivistes, et *passés irrémissiblement par les armes*, avec les seules formalités exigées par les articles 5 et 6 de la loi du 6 décembre 1856.

Art. 2. — Les *employés civils* qui, en raison de leur rang, auraient encouru quelque responsabilité en servant la réaction, et qui auraient continué à se mettre en hostilité, de quelque manière que ce soit, avec le gouvernement, sont compris dans l'article précédent.

" Art. 3. — Les conspirateurs contre l'ordre constitutionnel seront jugés selon l'ordonnance générale de l'armée et punis conformément à la loi du 6 décembre 1856.

" Art 4. — Ce décret sera appliqué dans cette capitale par l'état-major général de la division, et dans les chefs-lieux de canton, par les commandants militaires.

" Art. 5. — Les autorités auront à répondre de la non-exécution de cette loi, dont l'application leur est confiée.

" Et pour que tous les habitants de l'Etat n'en ignorent, et que cette loi reçoive son plus ponctuel accomplissement, j'ordonne qu'elle soit imprimée et expédiée à qui de droit. "

Donné à Guadalajara, le 12 juillet 1861.

Signé : PEDRO OGAZON. "

Comme on le voit, dès les commencements de son avènement au fauteuil présidentiel, Juarez avait fait inaugurer par ses satellites l'ère du meurtre que devait clore si consciencieusement son ami Escobedo. Néanmoins, jusqu'au 3 octobre on ne s'était étudié, paraît-il, qu'à se façonner la main, car l'apparition du décret de l'empereur fut le signal d'une recrudescence de cruautés jusqu'alors inconnues dans les annales des révolutions mexicaines.

On se cachait autrefois derrière un semblant d'autorité quelconque, pour mieux piller et assassiner.

Maintenant on faisait tout simplement le mal pour avoir le plaisir de faire le mal.

Ces hideux visages de guerilleros s'étaient remis à promener leur métier au grand air, et partout où leurs figures démasquées passaient, elles suaient le sang et semaient le long de leur route des crimes sans nom.

IV.

Le jour même où ce décret était promulgué, Canela faisait passer par les armes D. Juan Antonio Sola, alcade de Misantla, D. Manuel Martinez, D. Antonio Mesa, commandant de la garnison, D. Andrès Dorantes, l'officier Galvan, D. Santiago Fernandez, D. Manuel Fuentes et Martin Léon, beau-frère de Sola. Le massacre eut lieu dans la maison de D. Antonio Trouvelles au bruit du carillon des cloches. Les cadavres des victimes furent étendus devant la maison habitée par la femme Julio, et la musique militaire jouait des fanfares et des airs de danses autour de ces corps suppliciés soumis à tous les outrages. Le dernier de cette liste funèbre, Antonio Sola, tout criblé de balles allait être enterré lorsqu'un indien, s'approchant du malheureux, lui coupa la tête, puis en arracha l'oreille qu'il donna à manger à son chien.

Le 7 octobre 1865, quatre jours après la promulgation de l'édit de l'empereur, un convoi de chemin de fer allant de la Vera Cruz à Passo del Macho était jeté hors des lisses par une troupe de 100 cavaliers et de 300 fantassins. Quarante coups de feu allaient cribler

le mécanicien, le chauffeur et un passager ; puis, après cette prouesse, écrivait M. Masseras au *Courrier des États-Unis*, la bande fit descendre tout le monde des wagons, et s'achemina vers les montagnes en compagnie de sa capture.

" Après une marche d'une demi-heure, le chef ordonna la mise en liberté des femmes et des enfants, puis continua avec le reste des passagers. Au bout de trois heures d'une course pénible, la bande fit encore halte, et là on procéda au *triage* par nationalité. Les hommes furent placés sur un rang, et selon qu'ils appartenaient à telle ou telle nation, classés de telle ou telle façon. Le dépouillement terminé, tous furent renvoyés, à l'exception des Français, qui furent retenus prisonniers.

" Ils étaient au nombre de quatorze ; cinq officiers, sept sergents et deux particuliers. Pendant deux heures, on ne s'occupa plus que d'inventer toutes sortes de tortures pour lasser le courage de ces malheureux. La plume se refuse à décrire les horreurs barbares commises sur ces militaires désarmés. La décence même impose le silence, et ce ne fut qu'après avoir subi le sort d'Abélard, et être restés dans cette situation quelques heures, qu'ils furent achevés à coups de hachette et mis en pièces. Leurs cadavres honteusement mutilés étaient retrouvés à quelques jours de là au fond d'un ravin, à demi dévorés par les vautours et les chacals."

Voilà, continue M. Masseras, les brigands pour lesquels la presse étrangère réclamait la pitié.

« Faire dérailler un convoi, semer la mort parmi des voyageurs inoffensifs, c'était là un acte de guerre d'un nouveau genre. Et pourquoi cet atroce expédient ? Avait-on au moins l'excuse d'avoir voulu empêcher un grand mouvement stratégique ? Rien de pareil. Le convoi portait à peine une douzaine de soldats, qu'on s'était donné l'infâme plaisir de massacrer. Il est vrai que, par dessus le marché, on avait pillé et rançonné le plus possible. Voilà comment les prétendus défenseurs de la nationalité mexicaine entendaient le progrès et la guerre loyale !»

Vraiment, après de semblables prouesses, les philanthropes étaient bien venus à réclamer les prérogatives de belligérants pour de pareils misérables. Et dire que c'était encore sous l'influence de l'horreur profonde que lui avait causée la nouvelle de cette tuerie, que l'empereur, oubliant sa proclamation, dépêchait au général Mendez l'ordre d'épargner les chefs de bandes Arteaga et Salazar qui n'auraient jamais été exécutés, sans un retard de l'estafette apportant l'ordre de faire grâce !

La mort de ces deux généraux faisait écrire à un officier belge au service du Mexique les lignes suivantes :

«— Pour en finir une fois pour toutes avec le principal grief imputé à l'empereur Maximilien — je veux parler de l'exécution d'Arteaga, de Salazar, de Villagomez et de Díaz Paracho — je me permettrai de faire remarquer que six semaines avant d'être fait prisonnier à Santa-Anna-Amatlan par le général Mendez,

le général Arteaga avait emporté la ville d'Uruapam et en avait fait la garnison impériale prisonnière. Le commandant de la garnison, le colonel Lemus, vieillard de 63 ans, M. Paz, et le préfet politique, M. Gutierrez, furent fusillés, non-seulement *sans jugement*, mais il ne leur fut pas accordé une demi-heure de répit pour écrire à leur famille.

Arteaga et ses principaux officiers furent conduits à Uruapam et fusillés au même endroit où six semaines auparavant étaient tombés le colonel Lemus, le sous-préfet M. Isidro Paz et M. Floncio Gutierrez. Ils ont donc été exécutés par *voie de représailles*, et non d'*après les ordres de l'empereur*."

M. Walton, autre officier belge qui a assisté au combat de Tacambaro ajoutait encore :

" — A Tacambaro, dans la nuit du 11 avril 1865, les première paroles d'Arteaga, après avoir entendu du général Regules les détails du combat, furent celles-ci :

— *Pues bien, que les fusillan manana por la siete.*

C'est bien, qu'on les fusille — les officiers — demain à sept heures du matin.

C'est grâce à la généreuse énergie de Regules que nous eûmes la vie sauve, à l'exception d'un pauvre diable de médecin qui fut passé par les armes sur les ordres de Villagomez. "

La justice de Dieu avait ici devancé la clémence de Maximilien, sans pourtant ralentir un seul instant l'inondation de lâchetés qui grondait de toutes parts.

Quelque temps après le coup de main de Passo del Macho, au mois de décembre 1865, le village de San Juan de Guadeloupe, dans l'état du Durango, était pillé par 300 guérilleros sous les ordres de Jésus Herrera qui, non content de cela, faisait massacrer une grande portion des habitants de ce bourg. A Mexico, le 18 du même mois, on découvrait un complot tramé dans le but d'attenter à la vie du ministre de la guerre. Dans le Sinaloa, Corona battait l'estrade dans les environs de Mazatlan et, arrivé à Noria, petite ville forte d'une population de 6,000 âmes, la rasait jusqu'à sa cathédrale, après avoir tout réduit en cendres.

Deux officiers d'avenir, MM. Jose Antonio Gonzalés et Matildo Murillo faits prisonniers par Rojas, à Guadalajara, avaient, sur son ordre, les yeux arrachés avec la pointe d'un poignard. Carbajal allait de ville en ville, de village en village, portant partout avec lui la terreur, le viol et la torche de l'incendie. Au village de Paredon, entrant dans l'église, au moment où l'on y baptisait le fils de l'alcade nommé par le gouvernement impérial, il demandait la permission de lui servir de parrain ; puis, une fois la cérémonie accomplie, brisait le front de son filleul sur le marbre des fonts baptismaux en disant :

— Pardon, M. le curé ; mais il y a bien assez d'impérialistes comme cela, sans que les petits anges — *angelitos* — s'en mêlent.

Canalès, en compagnie de ce monstre, s'amusait à prélever à Monterey de l'argent et des impôts, au nom de Juarez, puis après eux passait Escobedo qui, au grand ébahissement des prêteurs, déclarait les emprunts nuls, au nom des pouvoirs discrétionnaires que lui conférait la république. La rage du mal était devenue si grande que ces misérables allaient jusqu'à se condamner entre eux, et, choisissant le moment où Canalès était occupé à faire fusiller les habitants de Camargo, son frère, le colonel Modesto Canalès, était pendu pour brigandage par le trop susceptible Escobedo.

Le 2 décembre 1864, le général Quintanilla, comme quelque temps auparavant le général La Llave, était assassiné par ses propres troupes qui lui enlevaient $30,000. Pour arriver à un pareil résultat, Armenta faisait tuer deux de ses supérieurs et trois de ses officiers subalternes. Cortina, ne s'entendant plus avec ses deux colonels les Palacios, les tuait de sa propre main ; puis, comme il restait un fils de cette malheureuse famille, qui aurait pu se souvenir plus tard, il le faisait venir et fusiller en sa présence, après avoir fait mettre le feu à l'hacienda paternelle. A Guaymas, MM. Robert d'Aumail et Ortiz Rodriguez, étaient attaqués par une bande, piqués de coups de poignards, puis, pour en finir, avaient la tête écrasée sous une meule. Regules s'emparait de Temascaltepec, et emmenait avec lui toutes les jeunes filles du village. Corona mettait la main sur M. Henri Camus, négociant français, exigeait

$10,000 de rançon, et passait quatre heures par jour à le faire torturer, jusqu'à ce que l'argent fût payé.

Juarez lui-même, ce président modèle qui, dans sa soif de lucre, n'avait pas eu honte de penser à démembrer son pays, et à offrir en vente aux Etats-Unis deux de ses plus belles provinces, ne voulait guère rester en arrière pendant cette course au clocher de banditisme ; il passait les vingt premiers jours de janvier 1866 à lever impôts sur impôts dans le Chihuahua. Le 4 mars 1866, un brave officier de la légion étrangère, M. le baron de Briand, attiré au milieu d'une embuscade de 300 hommes, se faisait tuer, au moment où soixante-trois de ses soldats étaient faits prisonniers. On les épargna, il est vrai ; mais ils n'avaient que la plus vile des nourrritures ; leurs uniformes n'étaient plus que des haillons ; ils allaient pieds nus, et leurs gardiens les menaient à coups de crosse de fusil comme un vil troupeau.—Un jour Cortina, fatigué de les tourmenter, les fit former en ligne de bataille et leur annonça qu'ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement, s'ils voulaient servir la république, sinon, qu'ils allaient être fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusaient d'une seule voix, et ce courage faisait une telle impression sur le bourreau, que pour la première fois de sa vie, il devenait clément et donnait l'ordre d'épargner.

Au mois de mai, la ville d'Hermosillo, assiégée par Pesquiera, Martinez et Morales, était mise à sac et à sang. Quarante français tenaient encore ; la rue d'où

ils tiraient était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux. Le corps d'armée juariste s'élance à travers cet amas de blessés et de mourants, massacre sans pitié tout ce qui respirait encore, ami ou ennemi, et, se répandant dans les maisons, tue, vole, viole et pille tout. Cette orgie de sang et de brigandage dura de 11 heures à trois heures de l'après-midi. M. Gonzalès, qui s'était réfugié dans un champ de blé, est livré et immédiatement haché à coups de sabre. M. le colonel Rosinski est fusillé, ainsi que M. Almado. Des 40 Français, 37 périssent les armes à la main ; les trois autres, M. l'abbé Delleveau, et MM. Mosieck père et fils sont pendus sur la place, après avoir été bâtonnés et sabrés.

Le 18 du même mois, Simon Gutierrez et Zepedo s'emparent de plusieurs notables de Colima, les forcent à les précéder et à frapper eux-mêmes aux portes de leurs amis et connaissances. Ceux-ci ne se doutant de rien, priaient le visiteur d'entrer et tombaient sous les coups des assassins qui les tuaient sans pitié ou les pendaient aux arbres de la promenade. L'un de ces derniers, M. le juge Maximo Escalera, s'étant accroché d'une main au nœud coulant, ne voulait pas lâcher prise, malgré les coups de sabre.

— Mettez-lui la *rose*, dit alors Zepedo, en humant une tasse de chocolat.

Quelqu'un de la bande s'approcha du supplicié, lui tira en pleine poitrine un coup de *trabuco* chargé d'une douzaine de chevrotines, et tout fut fini.

Les dignitaires étrangers n'étaient plus même à l'abri du poignard. Le quatre mars 1866, la légation belge se voyait attaquée dans la montagne du Rio Frio, et l'un de ses attachés, M. le baron d'Huart, tombait frappé d'une balle au front. Quelques mois auparavant, un officier suédois de grandes espérances, M. Berehnsralle, qui venait de terminer son stage dans l'armée française, avait eu le même sort sur la route de la Soledad.

Canales dirigeait ce coup de main et, quand tout fut terminé, dit M. Zorn — qui reçut dix blessures dans ce guet-à-pens — il se fit une torche d'un morceau de bois résineux, — *ocote* — et se prit à examiner les morts et les mourants. Lorsque ce brave général, approcha la lumière du visage de M. Zorn, il le crut mort en voyant le sang ruisseler de son front. Toutefois s'étant aperçu qu'il respirait encore, le guerillero le poussa du pied en disant :

— Voilà encore un de ces français avec une balle dans la tête ! caramba bien tiré. Il respire ; tant mieux ! il aura encore quelques heures à souffrir.

De la Sonora au Michoacan, le Mexique était devenu une vaste mare de sang.

La tranquillité n'était plus trouvée que dans les rares endroits que protégeaient encore les plis du drapeau de la France, de ce drapeau qui venait de recevoir l'ordre de s'en retourner flotter sur le sol de la patrie. A mesure qu'il se retirait, on voyait des familles entières s'asseoir auprès des ruines fumantes de leurs

habitations, puis sangloter amèrement sur les cadavres de leurs enfants assassinés. Les lueurs rougeâtres de l'incendie annonçaient partout les progrès que faisaient les terribles bandes ; la mare de sang allait grandissant toujours, et quand le dernier peloton d'arrière-garde fut embarqué, quand le dernier clairon eut jeté sa dernière fanfare à l'écho des Cordillières, une immense clameur s'éleva des ruines de ce pays de malédiction.

La révolution venait de lutter avec les principes du droit et la sainteté de la justice. A force d'ignominies et de lâchetés, elle avait réussi à les navrer de dégoût, et maintenant qu'ils partaient, elle riait aux éclats, en contemplant l'immense champ qui allait être ouvert à ses appétits sanguinaires.

V.

Tant que la France avait été là, les ombres sanglantes projetées par le stylet du brigand embusqué, étaient venues se confondre et s'éteindre sous les reflets de gloire que projetaient au loin les incroyables faits de guerre qu'elle y accomplissait. Nonobstant cela, la presse étrangère s'était tellement efforcée de défigurer nos moindres actions, qu'il se pouvait trouver encore de par le monde quelques bonnes âmes croyant toujours à la générosité mexicaine. On ne courait plus aucun danger de les en désabuser, puisque nos transports glissaient rapidement sur l'Atlantique, et comme le Mexique était assez indépendant pour se passer de la sympathie des honnêtes gens, il se remit donc au plus vite à son œuvre de prédilection.

Cent soldats français faits prisonniers à San Jacinto étaient massacrés de la manière la plus barbare possible.

Ils faisaient le café et installaient leurs tentes-abris pour la nuit, lorsqu'on vint leur dire que

le président de la république les condamnait à mort. Formée par pelotons de quinze, chaque escouade marchait au supplice, trouvant sous ses pieds les corps mutilés des quinze camarades précédents !

Porfirio Diaz se ployait aux idées du jour en faisant exécuter à Puëbla 63 prisonniers de guerre. A Patzcuaro, tous les officiers faits prisonniers étaient fusillés par derrière. A San Luiz de Potosi on en faisait autant, et petit à petit le chemin du sang se dirigeait vers ces illustres victimes de Quérétaro, qui devaient tomber bientôt, et clore pour un jour la nomenclature de tant de monstruosités et de crimes épouvantables.

Mais à quoi nous servirait-il de compiler les lourds in-folio qui renferment le bilan des crimes du Mexique, et d'épuiser l'immense torrent d'infamies qui est descendu pendant six ans le long du flanc des Cordillières ! Depuis longtemps les cœurs droits sont convaincus de la sainteté de la mission que nous avions à remplir là-bas, sans qu'il y ait besoin de fouiller plus avant au milieu de ces poitrines trouées de balles, de toutes ces chairs sanglantes. (1)

Les défenseurs mêmes du juarisme ont dû sentir leurs nerfs se crisper d'indignation, en voyant quels auxiliaires l'histoire leur donnait pour faire pencher en leur faveur la balance de l'iniquité.

(1) Le seul mérite de ce travail est d'être vrai dans tout ce qu'il affirme, et je renvoie le lecteur curieux à la pièce justificative intitulée — " UN BILAN MEXICAIN."

Le général Ramon Mendez vendu pour six dollars par une prostituée ; Tomas Méjia fusillé par Escobedo à qui il avait deux fois sauvé la vie ; le cadavre de Vidaurri tout bleui de coups de pied, et les cheveux blancs maculés d'immondices ; le général O'Horan déchiré et mutilé par une populace avinée ; Miramon livré par le médecin qui l'avait pansé, et exécuté malgré une blessure mortelle ; le colonel Campos commandant de l'escorte particulière de l'empereur, trouvé à moitié mort sur le champ de bataille, adossé à un mur et fusillé sans pitié ; les illustrations et les respectabilités d'un parti trop grand pour exister au milieu d'une atmosphère aussi empestée, massacrées au coin des bornes et des carrefours, seront autant d'obstacles qui un jour ou l'autre feront trébucher le Mexique dans sa tombe.

Seulement avant de s'y coucher, il a tenu à laisser aux nations de la terre un souvenir impérissable.

Pendant longtemps le peuple mexicain a tâtonné autour de lui pour se trouver une victime qui fût aussi noble que ses aspirations étaient fangeuses et ravalées. N'en trouvant pas près de lui, et craignant que sa réputation de lâcheté ne parvînt pas au-delà des mers, il est venu en Europe, au centre de la civilisation, se choisir un empereur au milieu des princes les plus éclairés et les plus intelligents de l'époque. Il l'a acclamé sur ses rives, lui a mis une couronne sur la tête et un sceptre à la main ; il l'a flatté et adulé ; puis, voyant que ses

idées de progrès et de morale chrétienne commençaient à se propager parmi les masses, il a jugé le moment favorable.

Alors, il s'est trouvé dans la patrie mexicaine un Lopez, pour soupeser ce que le poids de cet empereur — son ami et son protecteur — valait en onces d'or. Un ex-muletier devenu le général Escobedo était debout à la porte de cette tente désertée pour recevoir l'épée trahie, et quand on n'eut plus rien à craindre de l'empereur, quand tout le monde fut persuadé qu'il avait été désarmé, quand il eut été jugé par les membres d'un soi-disant conseil de guerre, dont le plus âgé avait vingt trois ans, Juarez se leva, au nom du libéralisme démocratique, et ne pouvant encore se décider à regarder bien en face le roi martyr, de crainte de voir une parcelle de la noirceur de son âme se réfléchir dans la sérénité de cet œil bleu qui allait s'éteindre, il dépêcha froidement un peloton de bourreaux sur le Cerro de las Campanas ; puis là, le fit lentement assassiner.

Ainsi, de mon temps, s'est fait la guerre au Mexique.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PENSÉES DE MAXIMILIEN.

Dans une étude sur les " Souvenirs de ma vie — Mémoires de l'Empereur Maximilien. " M. Paul Boutet rend au malheureux prince l'éclatant témoignage suivant :

" Ce qui a survécu de ses fragments suffit et au-delà pour nous mettre à même d'apprécier à sa valeur celui qui fut l'empereur du Mexique, et de juger si l'homme, le prince, le philosophe, qui, quelques

années avant d'être appelé sur le trône, alors que sa candidature n'était pas même en question, jetait sur le papier, au jour le jour, ses idées, ses vues, ses pensées de chaque instant, était vraiment à la hauteur de la tâche qu'il osa plus tard entreprendre ; la régénération d'une race abâtardie par près d'un demi-siècle d'oppression, de guerres civiles et d'anarchie, et, pour nous servir de ses propres expressions, (c'est l'aphorisme qui clôt le livre,) "d'une nation vieillie qui avait la maladie des souvenirs."

"C'est surtout ce jugement que nous avons pour objet de faciliter à nos lecteurs ; aussi, croyons-nous devoir reproduire ici les pensées du malheureux souverain qui dévoilent ses vues politiques et le sentiment profond qu'il avait des devoirs, des obligations que contractent les princes, en prenant charge de peuples. Il n'est que trop évident aujourd'hui, après la tragédie lugubre de Queretaro, que Maximilien est tombé victime de ses convictions, de sa bonté native, de sa générosité, de son esprit d'équité et de justice."

N'a-t-il pas, en effet, suivi à la lettre son programme ?

Qu'on en juge par les pensées suivantes :

2 mars 1852.

Chaque peuple, à son heure, est dirigé par une idée qu'il réalise souvent d'une façon inconsciente : elle se manifeste en tout et partout ; l'art et l'utilité lui servent de ministres. Si cette idée porte en elle

une religion, elle enfantera de grandes choses, des choses pénétrées du souffle divin. Suivre et étudier dans leurs œuvres ces idées créatrices est, à mon sens, la plus agréable des philosophies. Les pyramides et les sphinx d'Egypte, le Parthénon des Grecs et le temple du Soleil à Balbek, les cathédrales de Cologne et de Séville, les châteaux de Versailles et de Schœnbrunn, le pont de la Tamise et le chemin de fer de Semmering sont des chapitres de son livre immense : elle se trouve dans le Coran comme dans la Bible, dans Homère comme dans le poème des Nibelungen, dans Shakespeare et dans Goëthe, dans les jeux de gladiateurs comme dans les tournois et les courses de taureaux ; et une Vénus de Médicis, une madone de saint Sixte, un Apollon du Bel védère, aussi bien que des apôtres de Thorwaldsen, sont ses interprêtes.

15 avril 1860.

Le peuple en masse n'a pas d'intelligence, mais de l'instinct, et cet instinct est toujours juste. Les gouvernants qui savent le diriger vers un développement graduel et libre récolteront la paix et la prospérité. Si l'instinct, au contraire, est systématiquement méconnu pour la satisfaction momentanée d'une politique au jour le jour, il s'en suivra une immense déraison et d'inévitables catastrophes. Discerner l'instinct, l'éprouver et le diriger, réclame de l'intelligence ; et cette intelligence n'est donnée qu'à l'individu.

Celui qui sait discerner l'instinct des peuples et lui donner satisfaction, se voit porté et soutenu par eux : celui qui le néglige ou lui ferme obstinément la porte, est perdu sans ressource. On n'a qu'à lire l'histoire.

Le despotisme exige de la part de celui qui l'exerce une intelligence prodigieuse et une tenacité de fer ; il périt toujours avec la personne. On supporte difficilement le despotisme d'un seul ; celui d'une caste est intolérable et se fait tôt ou tard renverser.

21 avril 1860.

Deux choses sont nécessaires à l'homme d'Etat : l'instinct et le tact ; le premier pour discerner, le second pour exécuter. Savoir gouverner est un talent inné et non acquis. On ne peut que façonner les aptitudes naturelles.

Dans l'art de gouverner, il y a un Aujourd'hui, un Demain et un Hier. Si l'on pense à Demain et qu'on agisse en conséquence dès Aujourd'hui, l'on sème et on récoltera ; si l'on ne pense qu'à Aujourd'hui, Demain arrive qui souvent vous surprend et vous dévore ; si l'on ne parle que d'Hier pour agir en conséquence Aujourd'hui, on rétrograde vers le passé.

23 avril 1860.

Un gouvernement qui ne veut ni ne peut entendre la voix des gouvernés est un gouvernement vermoulu qui court au devant d'une ruine prochaine.

30 mai 1860.

Que le prince se tienne au dessus des partis : dans un Etat bien ordonné tous les partis doivent lui être soumis. Les princes qui se font chefs d'un parti ne doivent pas s'étonner un jour s'ils succombent avec le leur.

26 août 1860.

Ne dites jamais : " La religion est bonne pour le peuple." C'est une infâme arrogance et un manque de conscience révoltant.

L'homme éclairé qui parle ainsi, s'abaisse au niveau du propriétaire d'esclaves.

22 novembre 1860.

Souverains et ministres, parmi ces derniers surtout les ministres des finances, devraient toujours posséder des biens imposables, sur lesquels ils pourraient expérimenter à merveille et par eux-mêmes toute l'échelle de l'élévation des impôts.

26 novembre 1860.

Il y a une grande différence entre gouverner et commander : pour gouverner il faut de l'art ; pour commander de la brutalité seulement et de l'habitude. Combien de princes qui ne peuvent pas faire la distinction de ces deux mots, croient gouverner, et, dans leur inertie morale, ne font que commander ! En commandant les peuples, on étouffe leur individualité si précieuse ; en les gouvernant, on les conduit vers le bien et l'utile.

28 novembre 1860.

La confiance publique est de l'huile sur l'essieu du char de l'Etat.

Les princes ne devraient jamais oublier que les personnes de leur entourage remplissent un double rôle : ce sont d'abord des antennes qui servent à tâter et à découvrir les idées et les opinions du monde extérieur : ce sont, en second lieu, des enseignes d'après lesquelles on juge de ce que renferme la boutique. De quelle importance n'est donc pas le choix de l'entourage !

On ne saurait nier que le système constitutionnel ressemble un peu à une bascule ; mais le danger n'est pas grand, pourvu que le point fixe soit le bon droit.

L'absolutisme est toujours sorti de l'écume soulevée par des périodes d'agitation déréglée. Aux époques heureuses, il y a toujours eu un lien entre le prince et le pays.

10 décembre 1860.

Ceux qui aboient sont aussi les premiers à flatter.

3 janvier 1861.

La corruption vient toujours d'en haut, et la vertu d'en bas ; car la première est l'effet de l'or et du bien-être ; la dernière, de la souffrance et des privations ; l'une et l'autre atteignent leur plus haut degré, lorsqu'à force de monter et de descendre, elles ont changé de place entre elles.

Toujours céder est une preuve de faiblesse qui encourage à de nouvelles exigences et dénote l'absence de principes.

Tenir compte de l'esprit du temps, ce n'est pas céder, mais remplir un devoir.

29 janvier 1861.

La politique d'un gouvernement doit toujours être fondée sur l'intérêt public. Le peuple l'accueille alors avec joie, et chacun le soutient chaudement. Les sympathies ou les antipathies personnelles n'ont point le droit de compter dans le gouvernement : chacun peut en avoir dans son intérieur ; mais on ne doit pas subordonner la masse des citoyens à des sentiments privés. Cette politique de préférences personnelles est, en général, le propre des esprits usés ou qui ne sont jamais sortis des lisières. Dans l'âge de la force et de l'ardeur, l'égoïsme se tourne habituellement en patriotisme.

5 février 1861.

La faiblesse, pour voiler sa nudité, prend le plus souvent le costume de l'arbitraire.

13 février 1861.

Les peuples ne sont pas faits pour les souverains, mais les souverains pour les peuples.

3 décembre 1861.

Vaincre ses passions est le premier pas dans l'art de gouverner.

Miramar, 30 août 1862.

En écrivant l'histoire d'un souverain, on devrait toujours donner comme conclusion la somme des impôts dont il a frappé ses peuples.

Les baïonnettes tournées contre le dehors sont des armes défensives ; contre le dedans, elles ne peuvent servir qu'au suicide.

Que votre esprit soit d'acier, votre cœur d'or pur, votre âme de diamant.

II.

LE COLONEL DU PIN.

Mes lecteurs seront enchantés, sans doute, de lire ici le portrait suivant du colonel des *demonios colorados*, que M. Wolff a peint d'une manière saisissante.

C'était à Mabille l'été dernier . . . Je flânais avec un ami autour de l'orchestre. Un homme petit, trapu, au buste large et puissant, campé sur de petites jambes solides, vint à nous ; il y avait dans les traits

de cet inconnu une expression d'énergie féroce ; un nez qui ressemblait à un bec de perroquet, deux petits yeux d'aigle, ronds, brillants, une moustache grise coupée en brosse, une petite barbiche ; il était coiffé d'un chapeau à larges bords, portait la rosette rouge à sa boutonnière et une grosse canne sous le bras. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un officier en bourgeois.

Présentez-moi donc à M. Wolff, dit-il à mon ami.

Quand celui-ci me nomma l'inconnu, un frisson parcourut mes veines . . . c'était le colonel d'état-major Du Pin, l'homme de la Chine et du Mexique, qui vient de mourir à Montpellier.

Le colonel s'était sans doute aperçu du sentiment de répulsion que sa réputation de fusilleur m'inspirait, car il me dit :

— Oui, monsieur, c'est moi qui suis cette canaille de Du Pin dont vous avez dû entendre parler ; on vous a dit sans doute que je tuais les femmes et que je mangeais les enfants, et vous l'avez cru. Votre ami est un de mes anciens officiers, et il peut vous dire la vérité. On prétend que j'ai exterminé tout sur mon passage . . . c'est une erreur, je n'ai pas fait fusiller ou pendre plus de cinquante gredins ! n'est-ce pas là une affaire ?

Il débitait ce boniment du ton tranquille d'un homme qui m'eût dit sur le boulevard :

— Mon cher, figurez-vous que je n'ai mangé à mon déjeûner qu'une demi-douzaine d'ostendes.

Après mon premier étonnement :

— Ah ! colonel, lui répondis-je, que je suis donc peu de chose auprès de vous, moi qui n'ai pas même tué un lapin !

Du Pin rit à se tordre et,

— On saura la vérité un jour, s'écria-t-il, quand on lira mes mémoires. A propos, je voudrais bien les publier. Venez donc me voir, vous me direz si cela peut aller.

Et il me donna sa carte.

Le lendemain j'étais chez le colonel. Il passait pour un officier qui s'était enrichi en Chine, et je m'attendais à le trouver dans un somptueux appartement. Point.

Le colonel Du Pin habitait une modeste chambre dans un hôtel garni de la rue de Beaume ; il y avait là des caisses dans tous les coins, des uniformes sur les chaises, des armes sur le divan. Le guéridon était encombré d'une liasse de papiers de soixante centimètres de hauteur.

Voilà ma littérature ! dit-il.

Le colonel prit un morceau choisi dans le tas et me lut un chapitre ; il s'était fait son propre historien et parlait de lui-même comme d'un étranger. J'ai une excellente mémoire et je me souviens encore de tous les détails ; l'historien de la guerre du Mexique contait comme quoi le colonel Du Pin avait failli être tué entre Vera-Cruz et la Soledad où les Mexicains firent dérailler uu train et se précipitèrent aux portières en criant : " Mort au colonel !

A mort Dou Pine ! Fusillons la canaille ! " Le colonel ayant eu connaissance de ce projet d'attaque était resté à la Vera-Cruz ; quatorze passagers furent blessés dans ce déraillement ; le directeur du chemin de fer fut tué net. Le chapitre que me lut M. Du Pin se terminait par cette phrase qui est restée gravée dans ma mémoire : " *Et voilà comment le colonel Du Pin échappa à un nouveau danger ; évidemment la Providence veillait sur cet homme.*"

Nous en restâmes là ; le colonel ajouta qu'il lui fallait demander au ministère l'autorisation de publier son histoire du Mexique, et qu'il m'écrirait.

Je n'entendis plus parler de lui, ce qui me fit supposer que l'autorisation demandée ne lui fut pas accordée. Quand les journaux ont annoncé la mort de Du Pin, je me suis rappelé tous les détails qu'on vient de lire. Désirant compléter cette esquisse du fameux soldat par d'autres renseignements, je m'adressai à deux hommes bien connus dans le monde parisien, qui ont servi dans la contre guérilla sous les ordres de Du Pin ; l'un d'eux m'avait présenté à Mabille au colonel ; il amena au rendez-vous, que nous avions pris hier, un médecin, attaché autrefois à la contreguérilla en qualité de chirurgien. Eh bien ! ces trois hommes dignes de foi, aux mœurs douces, qui ne sont point des buveurs de sang, ont singulièrement modifié la mauvaise opinion que la rumeur publique m'avait donnée du colonel Du Pin,

Le colonel Du Pin était un homme de guerre, et comme tel, il n'a fait ni plus ni moins que les soldats qui se sont illustrés sur le champ de bataille. Les fusillades et les pendaisons répugnent au bourgeois, et semblent toutes naturelles au soldat en campagne : il se retranche derrière sa conscience, invoque le devoir accompli et, somme toute, n'obéit qu'aux ordres de ses supérieurs.

Le colonel Du Pin commandait la contre-guérilla, c'est-à-dire une poignée d'hommes, deux cents au début, et dont le nombre n'a jamais dépassé neuf cents. Il avait sous ses ordres des gens de tous les pays (1) et de toutes les conditions, depuis le fils de famille ruiné par la vie parisienne jusqu'au nègre d'Afrique ; tout cela se bornait à trois ou quatre cents fantassins et à un escadron de cavalerie. En fait d'artillerie, le colonel n'avait que des canons pris à l'ennemi ; il réunit jusqu'à six pièces de 12 qu'il faillit même perdre dans une retraite qui est restée célèbre dans l'histoire de la guerre du Mexique.

Du Pin, traqué par l'ennemi, se trouve arrêté par une rivière dont j'ai oublié le nom. Pas d'autre bateau que deux ou trois petits canots indiens taillés dans des troncs d'arbre. Un à un les hommes de la contre-guérilla gagnent l'autre rive ; les chevaux, lancés dans le fleuve à coups de fouet, vont rejoindre

(1) Un de nos compatriotes, M. H. Beaugrand, aujourd'hui rédacteur-propriétaire de "*l'Étoile du Canada*," journal hebdomadaire publié à Fall River, état du Massachusetts, a fait les campagnes mexicaines de 1865-67, avec le grade de sergent à la 2e compagnie montée de la contreguérilla Du Pin.

les cavaliers. Mais l'artillerie ? Le colonel ne l'abandonnera pas à l'ennemi ! Tout est à recommencer. Du Pin, en homme de ressources, ne se décourage pas. Il fait défoncer des tonneaux d'eau-de-vie, démolir des voitures ; il met la main sur tout ce qui est en bois dans son train . . . On tue un certain nombre de bœufs, et leurs peaux, taillées en lanières, remplacent les cordes . . . C'est ainsi qu'il improvise un radeau et qu'il transporte sur l'autre rive son artillerie à l'aide du radeau fragile que des centaines d'Indiens, accourus des environs, soutiennent en nageant à raison d'une piastre par tête.

D'une activité fiévreuse, le colonel du Pin ne prenait presque pas de repos. Il ne se déshabillait jamais. Trois heures de sommeil lui suffisaient . . . les autres heures de la nuit, tandis que ses soldats dormaient, Du Pin les employait à écrire des rapports au maréchal Bazaine ou à ajouter une page à ces fameux mémoires dont il m'a lu un chapitre. Le costume qu'il a porté pendant deux ans au Mexique se composait d'une pelisse rouge, d'un pantalon de toile, de grandes bottes jaunes avec des éperons mexicains ; il se coiffait d'un sombrero énorme ; le cordon de commandeur de la légion d'honneur était sa cravate. A la selle flottait son sabre, tandis qu'une énorme canne de patriarche lui servait de bâton de maréchal ; il ne mettait jamais le sabre à la main ; mais, tireur de premier ordre, il s'amusait parfois à distinguer un chef dans la mêlée et à le tuer d'un coup de revolver.

Du Pin était adoré de ses soldats . . . Tous se seraient fait tuer pour leur colonel ; il vivait de leur

vie de fatigues, partageait leurs repas et dormait enveloppé dans sa couverture au milieu d'eux. Grâce à son énergie, il avait su faire un véritable corps d'armée de cette poignée d'hommes de tous pays. Courant l'aventure avec sa troupe, au jour le jour, distribuant une fusillade par ci, une pendaison par là, la vie, malgré les privations, lui semblait charmante. D'une santé de fer, le colonel n'admettait pas qu'un de ses soldats pût tomber malade. Ayant été atteint d'une indisposition en route, il refusa de prendre du repos malgré les conseils et les instances du chirurgien ; il resta à cheval et prit en cachette la potion que le docteur lui avait préparée. Au bivouac, quand le petit corps d'armée dormait, le colonel, après avoir pris uninstant de repos, parcourait le camp et visitait les sentinelles perdues.

Avec sa troupe, le colonel Du Pin était la terreur des bandes mexicaines. On a appelé bandits les hommes de la contre-guérilla ; en réalité c'étaient des soldats, et s'ils avaient combattu pour une autre cause, on les eût volontiers traités de héros. D'ailleurs si le colonel laissait sur son passage des traces de cruautés qu'on lui a tant reprochées et que j'ai tout lieu de croire singulièrement exagérées, les Mexicains, eux aussi, étaient féroces dans leurs représailles.

On se souvient encore, dans l'armée, de la mort de M. de Gouzens, sous-officier au 12e chasseurs. Pris par l'ennemi, il fut pendu par une jambe comme un animal de boucherie, et on le laissa mourir ainsi, après lui avoir ouvert le ventre d'un coup de couteau.

Du Pin fut un des principaux acteurs du drame mexicain ; il a rapporté de cette campagne une réputation de férocité qui le rendait odieux à la foule ; il est vrai que lui-même, a tout fait pour consolider cette réputation ; sa vanité se plaisait dans la renommée sanglante qui se fit autour de son nom. Le colonel était un peu banquiste, et il aimait à adresser à l'ennemi des boniments dans lesquels il se peignait comme un monstre.

—Je suis le colonel Du Pin, s'écriait-il toujours en haranguant les Mexicains. Obéissez ou vous êtes morts ! Toute résistance est inutile. Connaissez vous bien le colonel Du Pin ? Je vais vous dire qui je suis. Je protége les bons ; mais je n'ai pas de pitié pour les méchants. Je tue les hommes, je viole les femmes, j'assassine les enfants ; j'extermine l'ennemi par le feu, le fer et le sang : tenez-vous-le pour dit !

Et, après avoir ainsi semé la terreur dans le pays, il disait à ses officiers :

— Voilà comment il faut parler à l'ennemi. Plus ils auront peur de nous, moins ils seront dangereux.

Avec ces façons de se poser en ogre, il n'est pas étonnant que la réputation que le colonel se créait lui-même au Mexique, nous soit parvenue avec de nombreuses exagérations.

Au fond, ce croquemitaine n'était pas plus féroce qu'un autre homme de guerre ; ses anciens compagnons d'armes l'affirment unanimement. On me

cite même de lui un trait d'une certaine grandeur que je vais vous conter.

Le colonel Du Pin ne prenait jamais d'autre nourriture que la soupe préparée par ses soldats, car il craignait le poison. Cependant, pendant une marche dans les terres-chaudes, il s'arrêta dans un village. La chaleur était extrême, et le colonel mourait de soif.

Il entra dans une cabane et demanda à boire... On lui apporta un verre de limonade. Au moment où il porta le verre à ses lèvres, il avisa un officier en contemplation devant un verre d'absinthe.

— Donnez-moi la moitié de votre boisson, dit Du Pin à son lieutenant ; j'aime mieux ça que cette fade limonade.

Une heure après on appella le chirurgien . . . . L'interprète du colonel était malade. Le médecin accourut et signala l'empoisonnement par la strychnine ; il donna des soins au malade et le sauva. Des explications il résulta que l'interprète avait bu la limonade. On rechercha le propriétaire de cette cabane hospitalière. . . On le trouva dans une cave voisine et on le conduisit devant le colonel.

— Vous êtes un misérable ! s'écria Du Pin, et je vais vous faire pendre !

Le Mexicain tomba à genoux et demanda grâce au *Padre Dou Pine ;* le colonel le fixa de son regard d'aigle ou de vautour, comme vous voudrez, réfléchit quelques secondes et dit à ses hommes :

— Ce drôle est libre !

Vous voyez d'ici la stupéfaction des soldats.

— Mes enfants, leur dit le colonel, si le poison eût été destiné à l'un de vous, j'eusse fait pendre ce misérable par la langue ; mais comme il était pour moi, j'ai le droit de faire grâce. En route !

Un moment de bonne humeur avait sauvé la vie à ce Mexicain. D'ailleurs le colonel du Pin était bien sûr de prendre sa revanche de cet acte de clémence.

Un chef dissident était tombé en son pouvoir. C'était un adversaire redoutable. Il fut gardé à vue en attendant que Du Pin décidât de son sort. Au milieu de la nuit, le lieutenant Sudry vient trouver son colonel ; le prisonnier lui a offert cinquante mille piastres pour sa liberté.

— Qu'on l'amène ! dit le colonel.

Le prisonnier fait des aveux et offre cinq cent mille francs à Du Pin, s'il veut le laisser s'évader.

— Je comptais vous garder comme ôtage, dit le colonel ; mais vous venez de vous condamner à mort. Sur l'heure, je vais vous faire pendre !

Un instant après, l'ennemi flotte suspendu à un arbre. Des cris déchirants se font entendre : c'est la veuve de l'exécuté qui vient d'apercevoir la face bleuïe de son mari. Elle s'élance sur Du Pin, le traite d'assassin et jure qu'elle consacrera sa vie et sa fortune à la vengeance. Le colonel la fait chasser. Mais la Mexicaine tint parole ; ce fut elle qui fit dérailler le train dans lequel elle supposait le colonel Du Pin.

Je ne sais rien de la conduite du colonel en Chine ; sa vente d'objets d'art récoltés au palais d'été fit grand bruit dans Paris, A la suite de cette vente, où son nom figurait sur l'affiche, Du Pin fut mise en non-activité. Rien ne lui eût été plus facile que de faire fortune au Mexique ; il avait à sa disposition des sommes énormes pour l'entretien de son corps ; on a parlé de détournements ; mais il est incontestable que Du Pin est revenu du Mexique sans fortune. Voulant par tous les moyen, effacer la tache que la Chine avait, à tort ou à raison, faite à son uniforme, sachant qu'il lui fallait se réhabiliter aux yeux de ses propres officiers, il s'efforçait de donner à ses soldats l'exemple du désintéressement le plus complet. Ainsi à Santa Yuiquita, il fit pendre un libéral qui avait offert cinq mille piastres comptant au maréchal-des-logis chargé de la garde d'un prisonnier.

Il le fit pendre avec les cinq mille piastres en disant qu'il ferait fusiller le soldat qui prendrait seulement un sou dans la poche du supplicié. Le lendemain, avant de quitter le village, le colonel Du Pin vérifia l'argent. Il ne manquait rien à la somme. Il abandonna le cadavre et les cinq mille piastres aux Indiens qui, pour témoigner leur allégresse, se mirent à danser autour du pendu. Une autre fois encore, voyant qu'il ne pouvait empêcher la troupe de piller un débit d'eau-de-vie malgré ses ordres, il mit lui-même le feu à la maison pour empêcher le pillage.

Remarquez bien que je n'essayerai même pas de réhabiliter sa mémoire ; d'autres le jugeront sur des

documents irréfutables ; mais ce qui m'a frappé surtout dans les récits des anciens compagnons d'armes du colonel, c'est qu'il est mort pauvre, qu'il a vécu modestement et qu'il n'a pas rapporté un sou du Mexique. Après sa rentrée en France, Du Pin végétait misérablement à Paris. . . Au commencement du mois, il s'amusait un brin ; il était de toutes les fêtes et de tous les soupers ; mais il payait par de cruelles privations les deux ou trois folles nuits dont il se gratifiait du 1er au 5 . . Vers la fin de chaque mois, il dînait souvent d'une tasse de chocolat, n'ayant pas de quoi s'offrir deux plats au restaurant.

On sait que sur la fin de sa carrière il fut interné à Montpellier. Cet homme d'airain qui, mille fois en se vantant de sa robuste santé, avait dit à ses soldats : " Je suis immortel ; un homme comme moi ne meurt pas, " s'est éteint misérablement dans une ville de garnison.

Ses compagnons d'armes prétendent qu'il est mort de chagrin, la plus cruelle de toutes les agonies."

III.

UN BILAN MEXICAIN.

Les luttes intestines ont fait partout des cimetières sur le sol mexicain ; ce serait aujourd'hui une tâche impossible que de reproduire la somme exacte des assassinats politiques et des morts violentes survenues depuis cinquante ans, dans ce champ clos de la guerre civile.

Ce n'est que depuis le 20 décembre 1860, jusqu'au 15 mai 1863 que ce travail a été fait.

Un observateur patient,, ayant la conscience qu'il remplissait un devoir de patriotisme, a réuni les éléments de cette chronique sanglante. Il ne s'est pas trompé en prévoyant qu'un jour son œuvre offrirait un terrible enseignement. Pour moi, je vois avant tout dans ce nécrologe historique une éclatante justification de l'intervention française et de l'empire, et à ce titre il m'a paru opportun de lui donner toute la publicité possible.

LISTE des Mexicains victimes de leur dévouement à la cause de l'ordre qui sont tombés assassinés par les réactionnaires.

Cette liste a été formée d'après les renseignements et les documents officiels publiés dans le "Siglo XIX."

	Nombre.
25 décembre 1860. — M. Vicente Segura est assassiné à Mexico par les soldats d'Aureliano Rivero	1
27 janvier 1861. — Féliciano Chaverria fusillée à Tlalpam, un officier et deux soldats prisonniers.	3
1er février. — MM. Maximo Gonzalez, Marcos Barragan et Nicolas Cortazar, officiers, sont fusillés à Tepic.	3
12 février. — Fusillés à San Luis de Potosi, par Doblado, D. Carlos Taboada, D. Manuel Hernandez et D. Antonio Luna	3
27 janvier. — D. Manuel Doblado fait fusiller D. Isidro Castillo et D. Simon Garcia, à San Ciro de las Albercas.	2

28 janvier. — Fusillés à Colima, D. Benigno Aguilar, Desiderio Lopez, Ambrosio Diaz, Amado Hernandez, José Maria Quintero et Pablo Cardenas. 6

2 mars. — Le commandant Llamas, chargé de mettre en lieu sûr Cirilo Lobera et Jose Maria Ortega, asasssine ses deux prisonniers à Metepec. 2

2 mars. — D. Manuel Doblado fait fusiller à Guayabitas le colonel N. Santa-Cruz. 1

3 mars. — D. Celso Olivares livre un combat au colonel Miguel Balnes, le fait prisonnier, et ordonne qu'il soit passé par les armes avec neuf de ses compagnons 10

15 mars. — A Tepic, le colonel Antonio Rojas fait périr sous le bâton Jose Llamas et fusille D. Mariano Uribe, Juan Cepeda, José Angurico et Antonio Hernandez. 10

31 mars. — D. Leandro del Valle fait fusiller à la citadelle de Mexico, D. Anastasio Treja. . . 1

1er avril. — D. Manuel Doblado fait fusiller à Guanajuato deux soldats faits prisonniers au Mineral de la Luz. 2

2 avril. — Passés par les armes à Yahuilaca, par ordre de D. Magdaleno Marin, D. Mariano Aguirre, Augustin Rivas, Refugio Chavez, Pedro Velez, Luciano Soto, Andres Martinez, Pedro Guerrero, Firmin Mariscal et Domingo Sandoval. 9

3 avril. — Ignacio Pina et D. Severo Meriola, emmenés de Mérida, où ils avaient été fait prisonniers, sont assassinés par le chef de l'escorte . . 2

8 avril. — A Escalerillas, état de San Luis de Potosi, Guillermo Godines et Prudencio Navarro sont fusillés 2

21 avril. — Fusillé au pueblo de San Cristobal, état de Jalisco, Encarnacion Lopez 1

22 avril. — Fusillés au Pueblo de Tepatitlan et à Zayula, même état, Marcial Moreno et Pablo Garcia 2

11 mai. — Lauriano Valdès fait fusiller à la Villa del Valle les nommés Simon Barueta et Florentino Tinoco, officiers 2

24 mai. — A Temisco, le colonel Quesada fait fusiller Jose et Antonio Guerrero, officiers . . . 2

30 mai. — Porfirio Garcia de Leon assassine au Contadero, route de Toluca, le colonel Manuel Iturria. Dans la même localité, D. Tomas O'Horan fusille D. M. Bazauri, capitaine . . . 2

12 mai. — Fusillé à Guadalajara Dom Gabino Guttierez, prêtre 1

12 mai. — Fusillé dans la même ville, D. Justo Rodriguez, officier 1

14 mai. — Fusillés à la Villa de la Encarnacion, état de Jalisco, Luciano Herrera et Pedro Martin, officiers. 2

17 mai. — Fusillés à Coatepec, par ordre du préfet du district de Allende, le capitaine Silverio Antonio, et son fils Victoriano 2

23 mai. — A Milpa-Alta, Juan Diaz fait fusiller Epifanio Martinez, son fils Faustino et Serapio Aristen, syndic du village 3

27 mai. — Fusillé au village de San Andrès, état de Puebla, l'espagnol Solaz 1

2 juin. — D. Manuel Doblado fait fusiller dix-sept habitants de San Miguel de Allende. . . . 17

8 juin. — D. Lino Zura fait fusiller au village de San Leonel un prisonnier du général Lozada. . 1

24 juin. — Le colonel Espinosa fait fusiller à Tlascala le capitaine Vicente Munguia 1

8 juillet. — D. Rafaël Cuellar fait fusiller à Cholula un moine et les chefs Camilo Avila et Lemus, officiers supérieurs du général Marquez . 3

12 juillet. — D. Tomas O'Horan fait fusiller à Huichilac les capitaines Antonio Delgado, Saturnino Guttierez et un troisième, nom inconnu. 3

12 juillet. — D. Juan Delarde, conduisant comme prisonnier le nommé Joaquin Caballeo, le tue par ordre de Doblado, sous pretexte qu'il a cherché à s'enfuir 1

18 juillet. — D. Mariano Mendoza attaque à Tenango del Valle le général Velez et fusille les capitaines Manuel Perez, Benito Bonifa Cabrera, Joachim Maja, Jacinto Montes de Oca, ainsi

que les lieutenants Morales et Pina faits prisonniers sur le champ de bataille. 6

20 juillet. — D. Félipe Berriozabal fait fusiller un courrier de Butron à la Venta de Cuajimalpa. . 1

20 juillet. — Fusillés à Toluca M. le curé de Mezquital, dom Ruperto Lopez, et un courrier. . . 2

20 juillet. — Fusillé à Guanajuato, D. Antonio Monréal 1

25 juillet. — Fusillés à Colima, D. Mariano Mendez et D. Dolores Martinez, officiers . . . 2

26 juillet. — Le colonel Quesada attaque le général Velez à Tepeji del Rio et fusille deux jeunes gens, MM. Viscaino et Galindo faits prisonniers 2

27 juillet. — Le capitaine Pablo Oropoza est fusillé à Colotlan 1

27 juillet. — D. Domingo Lopez Lozano, capitaine, est fusillé à Techolieta 1

28 juillet. — Le préfet de Tlapam, D. Feliciano Chavarria, fait fusiller Manuel Esclava 1

30 juillet. — D. Feliciano Casas, capitaine, fusillé à Meztic 1

30 juillet. — Fusillés à Ciudad Guzman, les capitaines Pedro Chavarria et Francisco Miranda . 2

30 juillet. — Fusillé à Tapailpa, le capitaine Jose Maria Romero 1

30 juillet. — Fusillé à Guadalajara, le capitaine Guadalupe Turincin 1

30 juillet. — Fusillés à Zapopa, Jose Maria Sanchez et Secundino Delgado, officiers . . . 2

1 août. — D. Manuel Doblado fait fusiller à Guanajuato les capitaines Manuel N. Yanez et Wenceslas Lopez 2

15 août. — Le colonel Quesadas fait emprisonner le curé Tanquilino Guttierez, comme confesseur du général Marquez ; puis, le fait fusiller et pendre dans le village qu'il desservait (Huisquilucan). 1

16 août. — Fusillé à la citadelle de Mexico le colonel Micheltorena 1

23 août. — A El Veladero, D. Ignacio Figueroa surprend dans une embuscade l'espagnol Jose Olaverria et D. Baltazar Blanco, son aide de camp ; il les assassine 2

23 août. — D. Agustin Granda à Zacualpam fait fusiller le colonel Rafael Trujillo 1

28 août. — Laureano Valdès fait fusiller à la Villa del Carbon deux officiers des forces du général Chacon 2

28 août. — Antonio R. Landa est fusillé à Guadalajara 1

29 août. — D. Valeriano Perez fait fusiller à Ameca le capitaine Trinidad Allende 1

31 août. — D. Antonio Carbajal fait fusiller à San Juan de los Llanos un officier et deux soldats. . 3

3 septembre. — Le même Carbajal a une rencontre à San Martin de Temeslucan avec le général Guttierez et fait fusiller les officiers suivants, prisonniers de guerre — Pomposo Cid de Leon, Antonio Balderas, Ignacio Arriaga, Jose Maria Hernandez, Gabriel Cano, Antonio Gil Araos . 6

7 septembre. — Le même Carbajal attaque à l'improviste le général Marcelino Cobos, l'assassine, lui coupe la tête, la fait bouillir et l'envoie à Mexico 1

10 septembre. — Juan Diaz fait fusiller à Ayotzingo, Gregorio Alvarado et Mariano Guadalupe, officiers de Galvan. 2

25 septembre. — Rafael Cuellar fait fusiller à Mazapa cinq officiers, entr'autres D. Manuel Lopez, D. Trinidad Labastida — et quatre soldats des forces du colonel Ordonez 9

26 septembre. — A Tepecuaciles, Cornelio Pillado fait fusiller D. Pablo Merino et D. Jose Jardon, capitaines 2

27 septembre. — Le même fait fusiller à Tlalmanalco le sergent Juan Mozan et le clairon Bruno Vara 2

4 octobre. — Le colonel D. Bartolo Limon est attaqué à Sottiponapa ; D. Pascual Rodriguez et D. Jacome Romero, sous-lieutenants, deux sergents, un caporal et quatre soldats faits prisonniers sont fusillés par ordre de D. Ignacio Zaragoza. 9

11 octobre. — Sont fusillés à Aguascalientes un officier et deux soldats du deuxième escadron de l'état 3

17 octobre. — D. Juan Apolonio Higuera attaque le village d'Acahutta ; il fait prisonnier un caporal, D. Lorenzo Noriega, et le livre à Juan Diaz qui le fait fusiller 1

18 octobre. — Aureliano Rivera, au moulin de Rio Hondo, fait prisonniers les chefs d'escadron, D. Luis Iberri et D. Mariano Enriquez, et les fait fusiller 2

18 octobre. — Rafael Cuellar attaque le colonel Ordonez au cerro de Tlapacoya : D. Antonio Chazarri, major, et D. José Maria Ordonez, capitaine, sont passés par les armes. 2

24 octobre. — D. Antonio Flores, préfet, fait fusiller à Tlalnepantla, le colonel Jose Maria Roldan et un autre officier du général Marquez 2

6 novembre. — Le colonel Centenio attaque à Xochicuahutta le général Galvez : le colonel Garcia Calvo et le capitaine Ochoa faits prisonniers sont passés par les armes. 2

8 novembre. — Le général D. Tomas O'Horan attaque à la hacienda del Majorazgo le général Galvez : vingt-huit officiers faits prisonniers sont fusillés et pendus 28

9 novembre. — A San Jose Iturbide, D. Secundino Sarabia et son ordonnance mis en prison sont fusillés par ordre de D. Luis Rubio 2

12 novembre. — Le général Inguanzo est fait prisonnier à la hacienda del Veladero par une force de Toluca. Conduit à Tenango del Valle, il est fusillé. 1

13 novembre. — D. Antonio Sosa et D. N. Zenon sont fusillés à Tlaxcala 2

28 novembre. — Le gouverneur D. Felipe Berriozabal surprend à Toluca le capitaine D. Ignacio del Rivero et le fait fusiller 1

28 novembre. — Fusillés à l'hacienda del Rosario, près Tlaxcala, le guérillero Labastida et son lieutenant 2

28 novembre. — Deux officiers faits prisonniers sont fusillés à Ocotlan 2

29 novembre. — Le capitaine Francisco Garcia est fusillé à Lagos 1

1 décembre. — Placido Zoldana est fusillé à Mochitlan 1

5 décembre. — D. Victor Jimenez, gouverneur du Guerrero, fait fusiller le capitaine Felix Gomez à la hacienda à Coahuixtla 1

7 decembre. — Quatre soldats du détachement de D. Anastasio Barquera sont faits prisonniers et fusillés. 4

8 décembre. — Le capitaine Mariano Hidalgo y Castilla, d'origine espagnole, est fait prisonnier à Acambay ; Antillon le fait fusiller par ordre de D. Manuel Doblado 1

10 décembre. — A Ixlahuhaca le commandant Contreras fait fusiller le capitaine Joaquin Jimenez 1

10 décembre. — A Mezquitic, le colonel Escobedo fait fusiller les capitaines D. Marcos Villegas et D. Firmin Banuelos 2

10 décembre. — A la Villa de Coronado, D. Epitacio Cardona, D. Julian Portillo et D. Miguel Acosta sont fusillés 3

10 décembre. — A la Villa de Allende, le colonel Cosme Espinosa est fusillé. 1

15 décembre. — D. Esteban Felix et D. Damaso Caner, officiers de la division Lozada, sont fusillés à Colotlan 2

26 décembre. — D. Francisco Barriga surprend à Acambay l'espagnol Lindoro Cagigas et l'assassine ; il assassine aussi quatre autres Espagnols, D. Felipe Castaneda, D. Jose Alonso, D. Antonio Pardo, et D. Antonio Rivero. Ce dernier, administrateur de la hacienda de la Jordana, était allé réclamer deux employés capturés par Barriga, pour refus de paiement d'une requisition d'argent ; malgré cette déclaration, il est passé par les armes 5

28 décembre. — D. Francisco Zambrano surprend à la Joya D. Antonio Ibarguren, d'origine espagnole, et le fait fusiller . . . . . , . . . 1

30 décembre. — La guerilla Doroteo Léon attaque à Tlaxcala le colonel Febles ; 25 hommes sont tués les armes à la main. D. Adrian

Islas, D. Juan Beltran, D. Jose Maria Castillas, D. Pedro Romero et D. Alberto M. Otero faits prisonniers sont passés par les armes 5

2 janvier 1862. — Le chef d'un détachement cantonné au village de Atlacomulco fait prisonnier le général Luis Valencia et ses aides-de-camp Guerrero, Sotero, Serrano, Luis Pefla, et les fait fusiller 4

2 janvier. — Ogazon, gouverneur du Jalisco, attaque le général Tovar à Mascota ; dom Juan N. Avallos, prêtre, et le capitaine D. Luciano Lopez sont faits prisonniers et fusillés. 2

9 janvier. — D. Manuel Mantecon, d'origine espagnole, D. Eduardo Rodriguez, D. Ignacio Olivares, D. Miguel Mendoza et six soldats tombent au pouvoir du général Pueblita qui les fait fusiller . . . . . , . . 10

12 janvier. — A. Lagos, D. Desiderio Garcia, D. Francisco Garcia et D. Juan Saenz, ces deux derniers lieutenants, sont fusillés 3

15 janvier. — Le commandant Aguiloz surprend au rancho de Temsaja le capitaine Juan Sanchez, malade et au lit. Conduit à Ixtlahuaca, Sanchez est fusillé. 1

23 janvier. — Le colonel Jesus Ruiz est fusillé à Zapotlanejo 1

29 janvier. — Le guerillero Juan Valencia attaque un détachement à la Venta de Potreros ; il fait

deux prisonniers et donne l'ordre de les passer par les armes 2

4 février. — La police de Puebla arrête sur la route d'Amozoc deux officiers en faveur de l'intervention et les fait fusiller 2

25 février. — D. Ignacio Pena y Barragan, préfet de Morelos, fait fusiller à Juchitepec D. José Terrones et D. José Casimiro 2

20 février. — D. Benito Ortiz est fusillé à Guadalajara. . . . . .

2 mars. — Le préfet Pena y Barragan fait fusiller à Morelos Cipriano Acosco et José Téofila. . . . 2

7 mars. — Le commandant Juan Chavez surprend une guerilla de dix-huit hommes et les fait tous fusiller à Aguascalientes. 18

17 mars. — Manuel Urchua, officier, est fusillé à Mexico. 1

21 mars. — Le général Zaragoza fait fusiller à Jalapa un habitant de cette ville qui avait porté au colonel Alejendro Garcia des communications du général Almonte 1

23 mars. — A San Andres Chalchicomula, le général Zaragoza fait fusiller sans jugement le général Manuel Robles Pezuela ; fait prisonnier sur la route d'Orizava, le général Robles n'était coupable que d'avoir accepté l'hospitalité des alliés. 1

26 mars. — Le guerillero Rafael Cuellar fait fusiller à Calpulalpam le licencié Tadeo Ortiz et deux autres prisonniers. 3

26 mars. — Fusillés à Queretaro, D. Antonio Perez, Jusus Renteria, Ramon Rico, Arcadio Perez et Juan Flores 5

31 mars. — Le chef du détachement de Cuajimalpa fusille un capitaine et quatre soldats prisonniers 5

31 mars. — D. Cornelio Roldon, D. Pedro Telochad et D. Manuel Fragoso sont fusillés à Puebla 3

31 mars. — D. Tomas Raez est fusillé à Tepeaca . 1

31 mars. — Fusillé à Tetitla un officier des forces du général Lozada 1

31 mars. — Au village de Ixtenco de Tlaxcala, D. José Maria Tovar est fusillé. 1

31 mars. — Doroteo Leon attaque le capitaine Antonio Romero près de Tlaxcala ; quatre officiers faits prisonniers, son passés par les armes. . 4

12 août. — Fusillés à Acatlan, D. Beltran Sanchez, D. Miguel Marquez, Anastasio Arias, Andrès Martinez et Jose Ricardo. 5

13 août. — Le guerillero Alvino Lopez surprend à Istapoyan le nommé Ramon Medina, des forces de Galvan, et le fait fusiller 1

18 août. — D. Louis Azpeitia, colonel, et son ordonnance, faits prisonniers au rancho de

Gualajarita par D. Florentino Guerrero sont passés par les armes 2

21 août. — Fusillés à Chalchicomula, Pedro et Jose Maria Hernandez, Manuel Cervantes et Gregorio Llanos. 4

25 août. — Fusillé à Acatzingo, le capitaine Antonio Alvarez. 1

28 août. — Sont fusillés, parce qu'ils portaient des vivres à Orizava, Cipriano Garcia, Angel Benitez, Felipe de la Cruz, Juan Crisostomo Ortiz, Catarino Martinez, Jose de la Encarnacion Rivera, Bartolo Fernandez, Mateo Sanchez, Miguel Castro, Antonio Mendoza et Luciano Lopez 11

28 août. — Fusillé à Apatlahua D. Gregorio Llanos 1

30 août. — Fusillés au village de San Mateo, état du Zacatecas, Brigido Hernandez, Esteban Ramirez et Prudencio Saldano. 3

30 août. — Fusillé au Fresnillo, Jose Cimental. . 1

30 août. — Fusillé à Zilacuayapan, Francisco Mendez. 1

3 septembre. — Le général Alcalde fait prisonnier à sa ferme le colonel Catarino Agreda, qui autrefois avait été sous les ordres du général Mejia, mais s'était depuis quelque temps retiré du service. Agreda est fusillé, ainsi que sept de ses domestiques qui voulaient le défendre. . . 8

3 septembre. — Le sous-préfet Guzman fait fusiller deux officiers, Miguel Geronimo et Antonio Suarez 2

5 septembre. — Fusillés à Canatla, état du Durango, German Ortega, Félix Sanchez, Victorio Flores et Pedro Martel 4

5 septembre. — Fusillé à Sanchez Roman, le capitaine Antonio Rodriguez 1

6 septembre. — Sur la route de Teotitlan, les soldats de l'escadron Juarez massacrent le chef *reaccionario* D. Miguel Tellez, qui voyageait avec un sauf-conduit du colonel Cacho 1

6 septembre. — Fusillés à Colima Félix Barrera, Leonardo Sandoval, Nicolas Morales et Patricio Hernandez 4

10 septembre. — Le guerillero Pedro Martinez arrête à Aculcingo un charretier (*arriero*) qui portait des vivres à Orizava et le fait fusiller. . 1

15 septembre. — Le 6ème bataillon de la division O'Horan se déclare en faveur de l'intervention à Tecamachalco; ce mouvement est réprimé par le colonel Alatorre qui fait décimer la 3ème compagnie. Sept soldats sont exécutés militairement. 7

23 septembre. — Au rancho de la Baranca, Jalisco, D. Nazario et D. Apolonio Zoldivar, officiers, sont fusillés 2

23 septembre. — A Comala, D. Augustin Valencia est fait prisonnier par un détachement d'auxiliaires, et conduit sur Colima ; en route, on le tue, sous prétexte qu'il a cherche à s'évader . 1

28 septembre. — Le général Alcalde fait fusiller à Azuchitlan Olvera et Diaz, officiers faits prisonniers par le commandant Valencia, lors de son expédition à Colima. 2

28 septembre. — Fusillé à Santiago Ixcuintla, Susano Arrogo, officier. 1

3 octobre. — Le capitaine Jose M. Heredia attaque un détachement des alliés à Comitlan ; trois prisonniers de guerre sont fusillés par ordre du général Vicente Riva Palacio. 3

3 octobre. — Le capitaine Joaquin Jimenez Cerilla attaque un détachement des alliés à el Canton. Le commandant du détachement D. Ignacio Castaneda, fait prisonnier, est fusillé. 1

8 octobre. — A San Francisco le commandant Florentino Guerrero, obéissant à un ordre de Doblado, fait fusiller D. Guillermo Guerrero, son fils Francisco, D. Estanislao Rocha, Fernando Hernandez et Cruz Zombrano, faits prisonniers au rancho de la Barranca 5

14 octobre. — Le commandant Amador Obregon fait fusiller à Chalchicomula D. Bernardo Parra, soupçonné d'être favorable à l'intervention . . 1

14 octobre. — A San Antonio, Zacatecas, le commandant Simon Aguirre est assassiné par le détachement *Seguridad publico* 1

27 octobre. — Assassiné à Amozoc D. Alejo Morelo 1

28 octobre. — Fusillés à Puebla six prisonniers de guerre. 6

1 novembre. — Le commandant de Chalchicomula attaque un détachement allié au Cerro de las Derumbadas ; Antonio Rendon, Francisco G. Jordan, Julian Perez et Vicente Juarez, faits prisonniers, sont passés par les armes 4

5 novembre. — La guerilla Trujeque fait un prisonnier un détachement allié de la Hoya ; le prisonnier est fusillé 1

5 novembre. — A Etla, Pioquinto Calderon et Jose Alvarez, soldats qui avaient opiné pour l'intervention, sont fusillés 2

5 novembre. — Pour le même crime un habitant est fusillé à Tlacolula 1

6 novembre. — Fusillés au rancho de las Baranquillas, état du Zacatecas, Timoteo Espinosa, Inez Morales et Barbaro Carillo 3

22 novembre. — Fusillés a Arandas, Gennaro Hernandez et Luis Mares, officiers. 2

22 novembre. — Le colonel Jacinto Galvan attaque à Xochimilco la guérilla de Salvador Martinez qui est tué d'un coup de feu : le sous-préfet Florentino Castro fait emporter le cadavre et l'envoie couvert de blessures, les parties génitales amputées, à Mexico, où il est promené

dans les rues avec un écriteau portant le nom du mort, suivi du mot "traître." 1

22 novembre. — Le commandant Manuel Lopez Orozco surprend à Pinotepa, état d'Oajaca, Coronado, le fait prisonnier et le fait fusiller . 1

26 novembre. — Dans les environs de Tancanesqui, D. N. Gazaroga, en conduisant des mules à Tampico, est arrêté et passé par les armes. . . 1

28 novembre. — Le colonel Cenobio Bustamente attaque à Apetlahuaza la force de Trujillo. Le commandant Vicente Rendon et le capitaine Castro faits prisonniers sont fusillés ; puis, après l'exécution, Bustamente réduit le village en cendres 2

12 décembre. — Les soldats suivants, prisonniers de guerre, sont fusillés à Acatlan : Nemésio Rodriguez, Nativo Ramirez, Francisco Roman et le capitaine Benito Bello 4

18 désembre. — Aureliano Rivera fait passer par les armes cinq prisonniers de guerre. 5

18 décembre. — D. Ignacio Montano, fils du général de ce nom, ancien commandant de Puebla, meurt assassiné. Son cadavre est trouvé sur le parvis de l'église d'Ayutla 1

27 décembre. — Le commandant Hernandez attaque à Santa Maria del Rio le colonel Puebla y Diaz ; cinq prisonniers sont fusillés. 5

20 décembre. — Le commandant de Tesmacalpa fait fusiller deux personnes soupçonnées d'être sympathiques à l'intervention 2

20 décembre. — Fusillé à Guadalajara le colonel Carmen Delgado. 1

2 janvier 1863. — Rafael Cuellar fait fusiller, puis pendre D. Angel Pelaez, espagnol, et trois autres prisonniers de guerre 4

2 janvier. — Le colonel Vicente Vega attaque Puebla y Diaz et fait fusiller un officier et quatre soldats, ses prisonniers 5

8 janvier. — Au Rancho de Totola, le colonel Jimenez Mendizabal et le capitaine Torres Cano sont faits prisonniers et conduits à San Martin : le guerillero Rafaël Cuellar les fait pendre . . . 2

8 janvier. — Les forces de Cuernavaca attaquent à Tetecala un détachement : deux prêtres et une troisième personne, celle-ci d'origine espagnole, sont fusillés 3

8 janvier. — Le colonel Tellez Giron attaque à l'hacienda de Tellapaga le détachement du capitaine Luiz Léon : le capitaine D. Manuel Sosa, le sous-lieutenant Benito Salgado et deux soldats sont fusillés 4

9 janvier. — A l'hacienda de la Alcantarilla, le colonel Tellez Giron fait fusiller D. Juan Duran, son prisonnier. 1

27 janvier. — A la hacienda de Atongo, le colonel Valencia fait prisonier et fusille le chef d'escadron Miguel Gonzales Rubio, d'origine espagnole, et le capitaine Francisco Servin. . . . .

27 janvier. — D. Antonio Merchoca, sympathisant avec l'intervention, est fusillé 2 1

28 janvier. — Un détachement du général Argüelles est cerné à San Félipe del Obraje : le capitaine Manuel Cardenas, les lieutenants Leocadio Correo, Rafaël Barrera et Luis Atelo, l'adjudant H. Vallejo, un autre officier inconnu et dom N. Pindo, vicaire de Tlanepantla, faits prisonniers, sont passés par les armes. 7

28 janvier. — Un autre officier inconnu, fusillé . 1

30 janvier. — Jose Maria Mercado fait fusiller D. Ignacio Alvarez, officier des forces d'Arguelles. 1

30 janvier. — Fusillés à Nochistlan, Zacatécas, Antonio Hernandez, Juan Sanchez et Felix Ramirez, sympathisant avec l'intervention. . . 3

10 février. — Rafaël Cuellar fait fusiller à Chalco, le lieutenant-colonel Carlos Rosales, et à Milpa Alta le lieutenant-colonel Ruperto Cervantès tous deux de la brigade Garcès 2

19 février. — Le même attaque à la Villa de Carbon la troupe du général Arguelles ; le capitaine Miguel Hernandez fait prisonnier est passé par les armes 1

19 février. — Le colonel Jose Maria Montenegro fait passer par les armes un capitaine fait prisonnier 1

20 février. — Fusillés à la villa del Refugio, Cruz Guardado et Timoteo Perales 2

27 février. — Fusillé à Toluca pour sympathies françaises, D. Ramon Martinez 1

27 février. — D. Jose Banuelos fait fusiller à Teotimehuacan deux prisonniers de guerre. 2

27 février. — A san Miguel, le commandant Magano fait fusiller trois officiers faits prisonniers . . . 3

5 Mars. — Le lieutenant-colonel Espinosa attaque à Tula le chef d'escadron D. Epitacio Gonzalez, le fait prisonnier et fusiller 1

5 mars. — Au rancho de Tenealualco, le préfet de Zumpango, Antonio S. Corral, fait fusillier le capitaine Manuel Donez. 1

6 mars. — A Chignahuapam, le Colonel Tellez Giron attaque un détachement de forces alliées. Le capitaine Jose Maria Romero, le sous-lieutenant Jose Lanz et dom Saturnino Balderas Ponce de Léon, chapelain du général Marquez, faits prisonniers, sont passés par les armes. 3

6 mars. — Le colonel Elizondo poursuit un détachement du général Arguelles : le capitaine Andréa Perez, tombé en son pouvoir, est passé par les armes. 1

7 mars. — A Ojo Caliente et au rancho de Colote, Zacatecas, Hilario Martinez, officier, est fusillé avec sept soldats. 8

22 mars. — Le colonel Ramon Corona attaque à Acaponeta un détachement du général Lozada et lui fusllle sept prisonniers. 7

22 mars. — D. Francisco Rubalcala, officier espagnol de la troupe de Gomez, est fait prisonnier à Huatuaco et passé par les armes. 1

30 mars. — Fusillés au village de Santa Maria Iztalcazco, seize habitants accusés de sympathiser avec l'intervention. 16

3 avril. — A l'hacienda de Comatla, le lieutenant-colonel Loreto Cejuto fait prisonnier D. Epitacio Dullon, officier de la brigade Butron. Dullon conduit à Toluca est fusillé par ordre du gouverneur, D. Manuel Ramora y Pina 1

12 avril. — A Acaponeta le général Ramon Corona attaque le général Lozada et lui fusille cinq prisonniers 5

12 avril. — Fusillé à Oajaca, comme conspirateur, D. Félix Camilo 1

18 avril. — D. Manuel Ramora y Pina, gouverneur de Toluca, fait fusiller comme sympathisant avec l'intervention, D. Blas Calderon, D. Juan Gonzalès, D. Mario Correa, D. Epigmenio Paredes, D. Ignacio Enriquez et D. Bartolo Seguro . 6

25 avril. — A Zapotlanejo, le détachement du capitaine Angel Manzo est attaqué ; son lieutenant

D. Jose Maria Godinez, Quirino Ramirez, Rafaël Lopez et Jesus Lozano, officiers faits prisonniers, sont passés par les armes 5

28 avril. — Silvestre Galvan et Nicolas Cabello, soldats de la brigade Garcès sont passés par les armes 2

28 avril. — Fusillé à Huajuapam, D. Gregorio Guzman, officier. 1

5 mai. — Le colonel Trinidad Canela attaque à Huitzila la force de D. Agapito Gomez. Ses prisonniers, le lieutenant colonel Florian Anda, le capitaine Villalobos et le lieutenant Jesus Delgado sont passés par les armes 4

9 mai. — Le commandant Gregorio Bustamente attaque au rancho del Arenal de Tequila le détachement du colonel Cardono : Zenon Carbajal et Cenobio Herrera, faits prisonniers, sont passés par les armes 2

Total des assassinats 545

Le lecteur remarquera que dans ce bilan je n'ai pas inclus les assassinats de grands chemins, les meurtres au coin des carrefours des villes, ou au fond des taudis de la terre chaude, crimes qui, pour le même laps de temps compris dans les calculs ci-dessus, atteignaient le chiffre effrayant de 1,020, tandis que celui des gens

tués sur le champ de bataille était, pour les Mexicains, de 5,240 — donnant pour trente mois d'anarchie, le terrible résumé suivant : —

Assassinés	2,065
Tués dans l'action	5,240
TOTAL	7,305

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE ET SIÉGE D'OAJACA.

— Un lambeau de paradis. — Les chemisiers du 7e de ligne. — Les combats de San Antonio et d'Ayotla.—Début de la campagne.—Un jour de l'an en route.—Contre-ordre.—Seul en pays ennemi.—Téhuacan.—A cheval.—Les lanciers de Carillo.—Le drapeau du 3ème zouaves.—Incendie de Salomé.—Jacquot et Lafond —Vie en route.—Paysages des Cordillières.—Le général de division d'Hurbal. — Son état-major.—Le maréchal Bazaine. —Combat du col de las Tres Cruces. — Qu'est-ce qu'un officier stagiaire ? —Le commandant d'Ornano.—Les joyeux.—Un cheveu sur la soupe.—Reconnaissance d'Iscotelle.—Combat d'Aguilera. —Une tempête dans un verre d'eau —San Felipe del Agua.— Far niente.—Le lieutenant Daniélou.—Une nouvelle Moscou.— En avant.—Bombardement de l'hacienda d'Aguilera.—Le capitaine Chopin.—Blessé.—Avant l'assaut. —Reddition d'Oajaca.— Désolation et solitude.—Nos déserteurs.—Les forts.—Te Deum. —Ordre du jour du maréchal.—Proclamation de Chato Diaz.— Exploration de Mitla. — L'arbre de Humbolt. — Rétablissement de l'ordre. — Dîner chez le baron de Briand.—Départ. — Le lieutenant Cordier.—Les précipices de las Minas. — Villages de la route. — St. Jérôme en soutane. — Le St. Thomas de mon ordonnance. — Arrivée à Mexico. — Banquet de Chapultepec.— Le prix d'nne bombe.

CHAPITRE IX.

LES CORPS EXPÉDITIONNAIRES DU MEXIQUE.

— La bravoure et l'intrépidité.— Les morts d'hier et les morts d'aujourd'hui.— Le corps expéditionnaire. — Son service. — Un secret. — Esprit d'émulation. — Anglais et Français. — Dans un banc de neige — Le crucifix et le sabre. — Deux voisins normands. — Le soldat d'Afrique et le troupier de France. — Les zouaves. —Les bouchers bleus.—Turcos et tirailleurs algériens. —Les bohêmes du drapeau. — Les zéphirs — Le chasseur de Vincennes. — L'école du Mexique.—Tringlot —La contreguérille Du Pin. —Les égyptiens. — Le contingent autrichien.—L'enseigne de Sadowa. — La garde impériale belge. — Troupes mexicaines. —Les volontaires du cordeau.—Las soldaderas. — La cour martiale.

CHAPITRE X.

DERNIERS BIVOUACS. — AU PAYS.

— Les délices de Capoue. — Une leçon d'étiquette. — Exécution d'un colonel. — L'horizon se grise.—Chevalier de la Guadeloupe.—Des tombes.—M. Jules Gérard.—L'incendie du trois mai. —Le colonel Tourre.—Le vicomte de la Brousse.—Une consigne autrichienne.—Colonne de l'intérieur.—Marches forcées.—A vol d'oiseau.—Le sapeur Aubaup et le marquis de Courcy.—La selle mexicaine.—Combat de la Vaqueria.—Une nuit dans le col de la Angostura. — Chez Negrete.—A l'ambulance. — San Luis de Potosi. — Une parenthèse. — En congé. — Retour à Mexico. — Dans un atelier.—Le colonel Lecarron de Fleury.—Le commodore Maury. — La Saint-Jean-Baptiste. — Volupté. — Paso-del-Macho. — Une dernière soirée. — Vers les rives de France.— L'*Allier*. — Ma gazelle. — Le fourmilier du baron. — Des voix

désespérées.—En rade.—Seul.—Une extase sublime. — Encore des tombes ! — Une découverte.—Aux bons cœurs.

LA GUERRE AU MEXIQUE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.—I. Pensées de Maximilien.—II. Le colonel du Pin.—III. Un bilan mexicain.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Montréal.—Imprimerie de Duvernay Frères, et Dansereau.

JAN 14 1947

LIBRARY OF CONGRESS
0 017 505 013 9